



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

J - O

Houdry, Vincent

Lyon, 1717

O.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75872](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75872)

O. OBEISSANCE.

L'OBEISSANCE TANT RELIGIEUSE, QUE CELLE
que tout inferieur & sujet doit aux Souverains, aux Magistrats, aux
Superieurs, & à toute puissance legitime, à laquelle Dieu les a soumis.

AVERTISSEMENT.

Ln'est pas ici question de l'obeissance que l'homme doit à Dieu, que l'on viole par l'infracton de ses loix, & de chaque commandement en particulier; mais de l'obeissance que l'on doit aux hommes que Dieu a mis sur la teste des autres, & à qui il a communiqué son autorité; comme sont les Souverains, les Magistrats, & tous Superieurs, qui ont droit de commander & de se faire obeir. Or comme cette autorité est différente, & fondée sur divers titres de superiorité; aussi l'obeissance est différente, soit par rapport aux choses qui sont ordonnées, soit par rapport au pouvoir & à l'autorité de celui qui ordonne, soit enfin par rapport à l'état & à la condition de ceux qui obeissent. Ici nous parlons de l'obeissance en general, quoi qu'on ne puisse se dispenser de descendre dans quelque détail.

Nous ne dirons pourtant rien en particulier de celle que les serviteurs & domestiques doivent à leurs Maîtres, & les enfans à leurs peres & meres, parce que nous en avons parlé dans des titres separez, ni de l'obeissance que nous devons aux loix divines, mais seulement aux loix humaines; & si nous nous étendons davantage sur l'obeissance religieuse, c'est que nous aurions peine de trouver lieu d'en parler ailleurs; & qu'on en peut faire des discours distinguez des autres especes d'obeissance.

Comme l'Apostre Saint Paul a souvent recommandé cette vertu aux premiers Chrétiens, & qu'il l'a jugée nécessaire pour maintenir l'ordre, l'union, la charité & la dépendance les uns des autres, on ne peut douter que cette matiere ne soit importante, & mesme nécessaire pour empêcher les plaintes, les murmures, les rebellions des sujets & des inferieurs contre les puissances que Dieu a établies pour le gouvernement des Etats & des familles.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Deseins & Plans de Discours sur ce sujet.

LOBEISSANCE chrétienne étant une vertu qui nous fait obeir à Dieu, & à ceux qui tiennent sa place, nous y pouvons considerer trois choses, qui nous doivent porter à la pratiquer avec toute la promptitude, la fidelité, l'exaëctitude, & la cordialité qui nous sera possible. 1°. Sa nécessité, qui est telle que nul Chrétien ne s'en peut dispenser. 2°. Son excellence & son merite, qui est tel, que de toutes les vertus c'est la plus agréable à Dieu, & sans laquelle toutes les autres sont de nul merite, & ne lui peuvent plaire. 3°. Les avantages qu'on en retire pour le salut. C'est le partage d'un discours sur ce sujet.

Premierement. Pour la nécessité de l'obeissance dans un Chrétien, c'est une erreur de s'imaginer que cette vertu ne regarde que les Religieux. C'est une vertu generale qui est de tous les états & de toutes les conditions; car comme il n'est personne qui n'ait quelque Superieur au moins en quelque chose, il n'est personne qui ne doive obeir. Les Rois & les Souverains, qui ne dépendent que de Dieu dans le gouvernement temporel de leurs Etats, sont soumis aux loix de Dieu & de l'Eglise, entant que Chrétiens; ils reconnoissent quelque Superieur pour la conduite de leur conscience; & pour ne rien faire contre la justice ou contre le bien de leurs Etats, ils se gouvernent par l'avis de leurs Conseillers & de leurs Ministres. Il suffit de dire qu'il n'y a point de dignité, de tribunal,

Tome III.

de puissance, en un mot, qui ne reconnoisse quelque autre puissance superieure, à laquelle par consequent ils doivent être soumis & obeir. C'est une subordination que la divine Providence a établie dans le gouvernement de ce monde, qui ne pourroit subsister ni se maintenir sans cette dépendance. Le point est que pour faire de cette obeissance politique une vertu chrétienne, il faut en quelque état que l'on soit, 1°. Considerer dans celui à qui l'on obeit, la personne de Dieu même, auquel on rend cette obeissance selon l'oracle de l'Apôtre, puisque toute puissance vient de Dieu. 2°. Il faut obeir pour Dieu, parce qu'il le veut, qu'il l'ordonne, & par consequent être soumis de cœur pour l'amour, qu'on lui porte. 3°. Obeir comme si c'étoit à lui-même, & que ce fût J. C. qui nous intimât immédiatement ses ordres: car alors il ne faut point nous instruire de quelle maniere on obeiroit; on le feroit avec respect, avec affection, avec promptitude, il n'y auroit rien de si difficile qu'on n'entreprît de grand courage, &c.

Secondement. Pour ce qui regarde l'excellence & le merite de l'obeissance, il faut faire voir que si toutes les bonnes œuvres, & toutes les vertus que l'on pratique, sont appellées dans l'Ecriture du nom de sacrifice, l'obeissance est le plus agréable que l'homme puisse offrir à Dieu. 1°. Parce que nous lui offrons par ce sacrifice, ce que nous avons

Kkk 3

1. Reg.
15.

de meilleur & de plus cher, c'est-à-dire, notre volonté & notre liberté. C'est pour cela que Dieu nous dit lui-même par la bouche du Prophete Samuel: *Que l'obéissance lui est beaucoup plus agréable que les victimes, & qu'il aime mieux qu'on obéisse à ses ordres, que de lui offrir la graisse des bœufs.* Cependant le sacrifice est le premier & le plus grand acte de Religion, par lequel on reconnoit Dieu pour l'auteur de tous les êtres: & les sacrifices même les plus excellens, s'ils se font contre l'obéissance, deviennent abominables, & Dieu proteste lui-même qu'il les regarde comme une espece d'idolâtrie. Enfin, par les autres sacrifices, nous sacrifions à Dieu nos biens, nos plaisirs, & tout au plus notre corps: mais par l'obéissance, nous sacrifions notre ame, notre cœur, nous nous sacrifions nous-mêmes. 2°. C'est le sacrifice le plus agréable à Dieu; parce que c'est le plus difficile, puisqu'il n'y a rien à quoi l'homme ait tant d'attache qu'à sa propre volonté. C'est se renoncer soi-même. La foi passe pour un sacrifice agréable à Dieu, parce que l'homme par là lui sacrifie son entendement, & toutes les lumières de sa raison. Or la volonté de l'homme est-elle moins noble que son entendement, & le sacrifice que l'on en fait à Dieu par l'obéissance, lui sera-t-il donc moins agréable? 3°. C'est le sacrifice le plus entier & le plus parfait, non seulement parce que l'homme s'offre sans reserve à la divine Majesté, mais encore parce qu'il renferme tous les autres; en pratiquant toutes les autres vertus, & ayant même le mérite de celles qu'on ne pratique pas pour satisfaire à l'obéissance; & l'on peut même ajouter que toutes nos vertus, toutes nos bonnes actions, toutes nos bonnes œuvres, ne font bien reçus de Dieu, qu'autant qu'elles sont jointes à l'obéissance, & qu'elles sont faites dans l'ordre qui nous est marqué.

Troisièmement. Pour ce qui est des avantages que nous pouvons retirer de l'obéissance en quelque état que ce soit, nous les pouvons réduire à ces trois principaux, par rapport au salut; que nous devons toujours avoir devant les yeux. 1°. L'obéissance est la voye la plus sûre pour nous y conduire. On ne peut ni se tromper ni s'égarer en obéissant à celui que Dieu nous a donné pour guide; pourvu qu'on ne nous ordonne rien contre la loi de Dieu. 2°. C'est la voye la plus droite & la plus courte; c'est celle que Dieu même nous a marquée. 3°. C'est la plus facile & la plus douce, qui nous exempte de mille soins, & qui n'exige de nous rien d'extraordinaire.

II. ON peut renfermer ce qu'il y a de plus utile & de plus moral sur ce sujet dans ces deux vérités; qui peuvent faire le partage d'un discours.

La première, que ceux qui ont une autorité légitime sur nous, tiennent à notre égard la place de Dieu; & par conséquent qu'on est obligé de leur obéir en tout ce qui n'est point contre la loi de Dieu.

La seconde vérité, qui est une suite & une conséquence de la première, que nous devons prendre les commandemens de ceux qui nous gouvernent; comme des oracles; par lesquels Dieu nous déclare ses volontés.

III. 1°. L'OBÉISSANCE est la première vertu que Dieu a demandée à l'homme dans l'état d'innocence pour conserver les avanta-

ges qu'il avoit reçus de son Créateur, & pour mériter la gloire éternelle à laquelle il étoit destiné. C'est aussi la vertu nécessaire pour se rendre en quelque maniere impeccable. 2°. C'est encore la première vertu que Jesus-Christ exige d'un Chrétien pour recouvrer l'innocence, pour recevoir la grâce du Christianisme, & pour vivre en Chrétien. 3°. C'est de plus la première chose, ou du moins la plus essentielle qu'on exige de ceux qui se consacrent plus particulièrement au service de Dieu dans l'état Ecclesiastique ou Religieux.

ON peut diviser un discours sur l'obéissance en deux parties. La première, montrer combien il est avantageux d'obéir en quelque état que ce soit. La seconde, expliquer les qualitez & les conditions de l'obéissance.

Pour la première partie, il y a trois avantages attachés à l'obéissance, qui font connaître combien il est nécessaire au Chrétien de vivre dans la pratique exacte de cette vertu. 1°. Le premier avantage, c'est qu'il entre dans l'état de Jesus-Christ, & qu'il imite son exemple. 2°. C'est qu'il se délivre d'un grand nombre de perils auxquels nous sommes exposez dans le cours de cette vie. 3°. C'est que toutes les actions de la vie d'une personne obéissante, celles même qui paroissent les moins importantes, peuvent être saintes, & agréables à Dieu.

Pour la seconde, l'obéissance doit avoir trois conditions ou trois qualitez. 1°. Elle doit être prompte; car pendant que vous differez d'obéir, votre cœur est rebelle, & n'obéissant pas lorsque vous le devriez, vous pechez contre l'obéissance. 2°. Elle doit être entière; car obéir en certaines choses, & ne pas obéir en d'autres, c'est encore suivre sa volonté; ce n'est pas obéir. 3°. Elle doit être de cœur; car ce n'est pas seulement aux hommes qu'il est question d'obéir, c'est à Dieu qui voit le cœur. *Pris de Monsieur Lambert, dix-huitième Discours sur la Vie Ecclesiastique.*

ON peut se borner à ces deux avantages incomparables qui se trouvent dans l'obéissance; & qui font que tout Chrétien doit préférer l'état & la condition où il est obligé de pratiquer cette vertu, à tout autre qui lui semble plus honorable au jugement des hommes.

1°. Qu'on est assuré de faire la volonté de Dieu, ce qu'on ne peut savoir avec certitude, quand on est maître de sa conduite, & qu'on fait ce qui nous plaît. 2°. Qu'on imite plus parfaitement le Fils de Dieu, qui doit être le modele de la vie d'un Chrétien.

III. ON peut examiner dans la première partie sur quoi est fondé le droit que tout Supérieur a de commander, & le pouvoir qu'il a sur ceux qui lui sont soumis; & après avoir montré que ce droit est fondé sur la volonté de Dieu, sur l'ordre de sa Providence, sur l'utilité publique, qui oblige toutes les Societez d'avoir un Chef & un Supérieur. 2°. Il faut examiner de quelle maniere, dans quelles circonstances, & en quoi il lui faut obéir. *Pris du Pere Texier, dans la Dominicale.*

COMME toutes les fautes & les pechez que les hommes commettent en la conduite de leur vie, viennent de deux sources, qui sont l'inconsidération de l'esprit, & la corruption du cœur. L'obéissance en arrête le cours; &

IV.

V.

VI.

VII.

remède aux desordres qui naissent de ces deux sources.

1°. Parce qu'elle donne pour règle à notre esprit la sagesse de l'Esprit divin, qui fait que ceux qui obéissent aux hommes comme à Dieu même, ne peuvent s'égarer, quoi que ceux qui commandent agissent par des motifs humains, & n'ayent pas toujours une droite intention. 2°. Parce qu'elle donne la volonté divine pour règle de la nôtre; ce qui nous fait toujours faire la volonté de Dieu, & par conséquent on ne fait rien qui lui puisse déplaire, & l'offenser.

VIII.

APRÈS avoir mis en question s'il vaut mieux pour un Chrétien en quelque état qu'il soit, soit dans le monde, soit dans l'Eglise, de commander & de gouverner les autres, ou bien d'obéir & d'être soumis à la volonté d'un Supérieur; on peut faire voir,

1°. Qu'il est plus utile & plus avantageux pour le salut de vivre sous l'obéissance; les raisons en sont claires & convaincantes. 2°. Qu'il est plus agréable, pour la multitude des soins, des inquiétudes, & des embarras qu'attire le gouvernement. 3°. Plus glorieux devant Dieu, &c.

IX.

LES desseins livrans regardent l'obéissance religieuse, & le premier qui se présente est de faire voir,

1°. L'étendue de l'obéissance religieuse, qui consiste à obéir durant toute la vie; à obéir en toutes choses, pourvu qu'elles ne soient point contre la Loi de Dieu, grandes & petites, faciles & difficiles; à obéir de toutes les puissances de son ame; de son esprit par une soumission parfaite en jugeant que ce qui est ordonné est le plus avantageux pour celui qui obéit, & pour la gloire de Dieu; de sa volonté par l'abnegation qu'on en fait

pour suivre celle d'un Supérieur; & enfin dans l'exécution, s'y porter de tout son cœur & de toutes ses forces. 2°. Dans quelle vue & avec quels motifs il faut obéir. Il faut obéir comme à Jésus-Christ; considérer Dieu en la personne d'un Supérieur; obéir comme Jésus-Christ obéissait; être bien persuadé qu'on ne peut rien faire qui lui soit plus agréable. 3°. L'utilité & les avantages de cette obéissance; elle rend le Religieux impeccable pendant qu'il agira par ce motif; il oblige Dieu à lui faire une infinité de biens, parce que celui qui obéit n'a aucune réserve à son égard; il acquiert par ce moyen une infinité de mérites.

1°. LA sûreté qu'il y a dans l'obéissance religieuse pour le salut, & pour arriver à la perfection que demande cet état. 2°. Le mérite, & le trésor de sainteté que l'on acquiert par ce moyen.

VIR obediens loquetur victoriosus. Prov. 21.

1°. On triomphe du démon; on élude ses artifices, ses violences, ses tentations, & on en est victorieux parfaitement. 2°. On vainc le monde, en pratiquant par obéissance des maximes qui lui sont toutes contraires. 3°. On se vainc soi-même, son amour propre, & toutes ses passions.

LA perfection d'un Religieux consiste dans l'obéissance.

1°. Elle lui fait faire continuellement la volonté de Dieu; c'est pourquoi il ne peut manquer de lui plaire & de lui être agréable. 2°. Elle le rend semblable au Fils de Dieu, qui a passé toute sa vie dans la pratique de l'obéissance. 3°. C'est par ce moyen qu'il devient un serviteur fidèle, & qu'il fait une parfaite & entière consécration de lui-même au Seigneur.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Pères.

Saint Augustin, sur le Pseaume 70. raisonne sur le précepte que Dieu imposa à Adam, & rend raison pourquoi Dieu exigea de lui une obéissance si soignée.

Le même, sur le Pseaume 118. expliquant ces paroles: *A mandatis tuis intellexi*, montre que l'obéissance est le moyen d'acquérir la sagesse.

Le même, de bono conjugali, c. 23. préfère l'obéissance aux autres vertus, & montre qu'un moindre bien, fait par obéissance, vaut mieux qu'un autre plus considérable fait par notre propre volonté.

Le même, in expositione tituli Psalm. 70. montre qu'on ne doit point obéir aux Supérieurs dans les choses qui sont contre Dieu.

Le même, l. 1. de peccatorum meritis, c. 21. lib. 8. de Genesi ad litteram c. 6. l. 1. contra adversarium legis, l. 14. de Civit. c. 12. lib. de natura boni, rend raison pourquoi Dieu défendit au premier homme de manger du fruit qu'il lui marqua; savoir, pour lui faire pratiquer l'obéissance, & par là lui faire mériter la gloire.

Le même, ou l'Auteur des Sermons ad Fratres in Eremo, Sermon 7. & 61. rapporte les biens qui accompagnent l'obéissance. Et dans le Sermon 34. il est parlé des punitions que Dieu a exercées sur ceux qui ont refusé d'obéir.

Saint Ambroise, l. 1. de Abraham, c. 9. en parlant d'Eliezer serviteur d'Abraham, fait

une salutaire instruction à ceux qui sont obligés d'obéir.

Le même, l. 9. in Evangelium Lucae c. 1. montre les dangers où sont ceux qui se veulent soustraire à l'obéissance, & les biens qu'apporte cette obéissance.

Saint Jérôme, sur ces paroles du Prophete Jeremie: *Audite vocem meam, & facite omnia quae precipio vobis, & eritis mihi in populum*, montre que l'obéissance est le seul moyen de plaire à Dieu.

Le même, Epist. 4. montre que sans la docilité & l'obéissance, on ne peut apprendre aucun art, ni aucune science.

Le même, in Regul. Monach. montre de quelle manière & avec quels sentiments intérieurs il faut obéir à ses Supérieurs.

Saint Gregoire, l. 32. Moral. découvre les artifices du démon qui nous empêche d'obéir.

Le même, l. 25. Moral. montre par un long discours les avantages & le mérite de l'obéissance.

Le même, l. 2. in Reg. c. 4. en faisant l'obéissance de Saül, parle des conditions que doit avoir l'obéissance.

Le même, l. 4. in Reg. montre que l'obéissance relève toutes nos actions.

Le même, l. 6. in primum Regum, montre fort au long que l'obéissance est préférable aux sacrifices, & d'un plus grand mérite que les autres actions.

Le même, l. 5. in Reg. montre les défauts que l'on commet contre l'obéissance.

Le même, l. 2. in Reg. montre qu'on doit perseverer dans l'obéissance.

Le même, l. 35. Moral. montre quand, comment, & en quoi il faut obéir.

Saint Chrysostome, Homil. 1. de Davide & Saule, montre qu'il faut obéir aux Souverains, quand même ils ueroient mal de leur pouvoir.

Le même, Homil. 2. in Epist. 1. ad Timoth. montre l'obligation que tous les hommes ont d'obéir à leurs Superieurs.

Le même, Homil. 34. in Epist. ad Hebr. fait voir le trouble, & la confusion qu'il y auroit dans le monde, sans l'obéissance & la subordination.

Saint Basile, in Constit. Monast. c. 23. fait voir combien l'obéissance est recommandée à toutes sortes de personnes dans l'Écriture, & de quelle importance elle est.

Saint Gregoire de Nazianze, in orat. ad Cives Nazianzenos, montre à qui, & en quelles occasions nous devons obéir. Il parle encore de l'obéissance, in Apologia cur in Pontum fugerit, & Nazianzum redierit.

Cassianus, coll. 10. l. 4. Instit. dit des choses importantes & de grand usage sur l'obéissance.

Saint Dorothee a un discours entier sur l'obéissance, où il montre entre autres choses qu'il n'y a point de personnes plus sujettes à être trompées que celles qui se veulent conduire elles-mêmes.

Saint Bernard, Sermon. de virt. Obedient. parle des degrez & des conditions de l'obéissance.

Le même, de precepto & dispens. fait voir les défauts de la plupart de ceux qui obéissent.

Saint Bernardin, a un Sermon sur la vertu d'obéissance.

Dionysius Carthusianus, in dialogo fidei.

Rusbrochius, de precipuis virtutibus, c. 3.

Theophilus Bernardinus, de perseverantia, lib. 11. & l. 2. c. 12.

Bernardinus Rossignolius, de discipl. Christ. perfect. l. 4. c. 12.

Franciscus Arias, de Inuit. Christi Tom. 2. tract. tertio.

Jacobus Alvarès, Tom. 2. lib. 9. part. 3.

Alphonus Rodriguez, part. 3. traité cinquième, traite amplement de l'obéissance religieuse.

Du Pont dans sa Guide, Tome 3. ch. 11. & suivans.

Lucas Pinelli, l. 2. de perfect. à cap. 20. usque ad finem.

Eusebius Nierembergius, l. 5. doct. ascet. c. 47. & seq.

Nicolaus Lancicius, Tom. 1. opusc. 2. c. 8. & opusc. 5. c. 2.

L'Épître de Saint Ignace sur la vertu d'obéissance, où tout ce qui regarde cette vertu est traité d'une maniere également claire & solide.

Drexellius, in Rosis Marianis, part. 2. c. 13.

Sanchez, de regno Dei, l. 5. c. 5.

Raynerius de Pisis, in Pantheologia.

Hieronymus Platus, de bono status religiosi.

Dandinus, in Ethicis sacris, l. 4. traite en plusieurs chapitres tout ce qui regarde cette maniere.

Le Pere Poiré, livre intitulé, de la Science des Saints, Traité 3. part. 2. chap. 11.

Le Pere Saint Jure, livre intitulé, l'Homme Religieux, parle amplement de l'obéissance religieuse.

Le même, dans le livre de la Connoissance & de l'Amour de Notre Seigneur, liv. 3. chp. 10. sect. 19.

Le Pere Du Sault, 2. Tome de ses ouvrages, Entretien cinquième, traite de l'obéissance des Religieux.

L'Auteur de la Morale Chrétienne sur le Pater, l. 5. sect. 1. art. 5. parle de l'obéissance propre de tous les Chrétiens.

Le Pere Dozenne, dans le livre intitulé, la Morale de Jesus-Christ, fait de cette Morale un article sur l'obéissance.

Le Pere d'Argentan, Capucin, dans ses Conférences Theologiques, sur les grandeurs de Jesus, parle de son admirable obéissance, dans la conférence onzième, art. 2.

Le Pere Guilleminot, dans la Sagesse Chrétienne, chapitre huitième, fait voir que nous devons considerer Dieu en ceux qui ont autorité sur nous.

Le Pere Nepveu, dans le livre intitulé, l'Esprit du Christianisme, Traité troisième.

Le même, Tome troisième de ses Reflexions.

Le Pere de la Colombiere, dans ses Meditations sur la Passion, Meditation cinquième, parle de l'abnegation de notre propre volonté.

Livre intitulé, Conduite du Sage, Tome 1. montre comme le Sage se doit conduire à l'égard de ses Superieurs.

Livre intitulé, la Guerre aux vices, dix-huitième combat contre la desobéissance.

Sainte Therese, en plusieurs endroits de ses œuvres, parle de la vertu d'obéissance.

Le Pere Guilloré de même, particulièrement dans les illusions.

Monsieur Lambert, Tome 2. des Discours Ecclesiastiques, où il parle de l'obéissance de Jesus-Christ & de celle des Chrétiens.

L'Auteur des Sermons sur tous les Sujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, Tome troisième, Sermon pour le vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte, parle des devoirs des inferieurs envers leurs Superieurs.

Le même, Tome quatrième des sujets particuliers, a un Sermon de l'obéissance religieuse.

Dans un Tome d'exhortations monastiques composé par un Pere Benedictin, il y en a une sur l'obéissance.

L'Abbé de la Trappe, dans la Conférence pour le troisième Dimanche d'après Pâques. Dans celle pour le 10. Dimanche après la Pentecôte. Pour le 15. Dimanche après la Pentecôte. Pour le 20. Dimanche de la Pentecôte. Pour le troisième Dimanche de l'Avent, traite du vœu de l'obéissance, des conditions & des qualitez de cette vertu.

Grenade, dans ses Lieux Communs.

Buseus, in Viridario.

Le même, in Panario.

Labatha, in Thesauo.

Peraldus, in summa virt. ac vit.

Lohner, in Biblioth. manuali.

Summa predicantium.

Berchorius.

Les Livres Spirituels, & autres.

Les Predicteurs.

Ceux qui ont fait des Recueils sur ce sujet.

OBEISSANCE

PARAGRAPHE TROISIÈME.

Passages, exemples & applications de l'Écriture sur ce sujet.

Facies quodcumque dixerint qui presunt loco, quem elegerit Dominus, & docuerint te juxta legem ejus, sequerisque sententiam eorum. Deuteron. 17.

Audvnt murmur vestrum contra Dominum: nos vero quid sumus, qui misistis contra nos? nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum. Exod. 16.

Numquid vult Dominus holocausta & victimas, & non potius ut obediat voci Domini? 1. Reg. c. 15.

Melior est obedientia quam victima, & aufcultare magis quam offerre adipem arietum. Ibidem.

Quasi peccatum ariolandi est, repugnare: & quasi scelus idololatria, nolle acquiescere. Ibidem.

Non se abjecerunt, sed me, ne regnem super eos. 1. Reg. c. 8.

Inposuisti homines super capita nostra. Psalm. 65.

Vir obediens loquetur victorias. Prov. 21.

Mens justii meditarii obedientiam. Prov. 15.

Excelsio excelsior est alius, & super hos quoque eminentiores sunt alii, & insuper universa terra Rex imperat servienti. Eccl. 5.

Super cathedram Moysi sederunt Scribae, & Pharisei; omnia ergo quaecumque dixerint vobis, servate, & facite: secundum opera vero eorum nolite facere. Matth. 23.

Qui vos audit, me audit: & qui vos spernit, me spernit. Luc. 10.

Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Joann. 14.

Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit: non est enim potestas nisi à Deo. Ad Roman. 13.

Qui resistunt potestati, Dei ordinationi resistunt; qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt. Ibidem.

Vis non timere potestatem? bonum fac, & habebis laudem ex illa. Dei enim minister est tibi in bonum; si autem malum feceris, time: non enim sine causa gladium portat. Dei enim minister est, vindex iram ei, qui malum agit. Ibidem.

Sicut per inobedientiam unius hominis, peccatores constituti sunt multi: ita & per unius obedientiam justii constituentur multi. Ad Rom. 5.

Servi obedite dominis carnalibus cum timore, & tremore; in simplicitate cordis vestri sicut Christo. Ad Ephes. 6.

Quodcumque facitis, ex animo operamini sicut Domino, & non hominibus: scientes quod à Domino accipietis retributionem hereditatis. Ad Coloss. 3.

Omnis prævaticatio, & inobedientia accipit justam mercedis retributionem. Ad Hebr. 2.

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, &c. Ad Philipp. 2.

Admone illos principibus, & potestatibus subditos esse. Ad Titum 2.

Obedite praposisitis vestris, & subjacetis eis. Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddaturi; ut eum gaudio hoc faciant, & non gementes. Ad Hebr. 13.

Obedire oportet Deo magis, quam hominibus. Act. 5.

Subjecti estote omni humanae creaturae propter Deum, sive Regi quasi excellenti, sive ducibus tanquam ab eo missis; quia sic est voluntas Dei, ut obmutescere faciat imprudentium ho-

Vous ferez tout ce que vous auront dit ceux qui président au lieu que le Seigneur aura choisi, & tout ce qu'ils vous auront enseigné selon sa loi, & vous suivrez leur avis.

Le Seigneur a entendu vos murmures contre lui; mais qui sommes-nous nous autres, pour que vous murmurez contre nous? Ce n'est point nous que vos murmures attaquent, c'est le Seigneur.

Sont-ce des holocaustes & des victimes que le Seigneur demande, & ne demande-t-il pas plutôt que l'on obéisse à sa voix?

L'obéissance est meilleure que les victimes, & il vaut mieux lui obéir que de lui offrir la graisse des bœufs.

C'est une espèce de magie de ne vouloir pas se soumettre, & ne se rendre pas à sa volonté, c'est le crime de l'idolâtrie.

Ce n'est point vous, mais c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne regne point sur eux.

Vous avez mis des hommes sur nos têtes, afin qu'ils nous commandent.

Celui qui obéit ne parlera que de victoires, ou sera victorieux dans ses paroles.

L'ame du juste medite l'obéissance.

Celui qui est élevé, en a un autre au-dessus de lui, & il y en a encore d'autres qui sont élevés au-dessus d'eux, & de plus il y a un Roi qui commande à tout le pays qui lui est assujéti.

Les Docteurs de la Loi & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse: observez donc & faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas ce qu'ils font.

Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise.

Je fais ce que mon Père m'a ordonné.

Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu.

Ceux qui s'opposent aux puissances, résistent à l'ordre de Dieu; & ceux qui y résistent, attendent la condamnation sur eux.

Voulez-vous ne point craindre les puissances? faites bien, & elles vous en loueront. Le Prince est le Ministre de Dieu pour favoriser le bien; que si vous faites mal, vous avez raison de craindre; parce que ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, c'est qu'il est le Ministre de Dieu pour exécuter sa vengeance en punissant celui qui fait mal.

Comme plusieurs sont devenus pecheurs par la désobéissance d'un seul, ainsi plusieurs seront rendus justes par l'obéissance d'un seul.

Vous, serviteurs, obéissez à ceux qui sont vos Maîtres selon la chair, avec crainte & avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ même.

Faites de bon cœur tout ce que vous ferez, comme le faisant pour le Seigneur, & non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur l'heritage du ciel pour récompense.

Toutes les prævatications, & toutes les désobéissances ont reçu la juste punition qui leur étoit due.

Jésus-Christ s'est abaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort.

Avertissez-les d'être soumis aux Princes & aux Magistrats.

Obéissez à vos conducteurs, & demeurez soumis à leurs ordres; car ils veillent pour le bien de vos âmes, comme en devant rendre compte, afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec joye, & non en gémillant.

Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.

Soyez soumis pour l'amour de Dieu à tout homme, qui a du pouvoir sur vous, soit au Roi comme au Souverain, soit aux Gouverneurs comme à ceux qui sont envoyés de sa part; car telle est la volonté de Dieu, afin

minum ignorantiam. 1. Petri 2.

Servi subditi estote in omni timore dominis non tantum bonis & modestis, sed etiam dycolis. Ibidem.

que vous fermiez la bouche aux hommes ignorans & infensez.

Serviteurs, foyez soumis à vos maîtres, avec toute sorte de respect & de crainte, non seulement à ceux qui sont bons & doux, mais à ceux qui sont rudes & fâcheux.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Le précepte que Dieu imposa à Adam, & le mal qu'a causé la desobéissance de ce premier homme.

L. 8. sup. Genes. ad litt.

L'obéissance d'Abraham & d'Isaac.

L'obéissance d'Abraham parut en quittant son pays au premier commandement qu'il en reçut de Dieu.

L'obéissance fut la seule loi que Dieu imposa au premier homme, pour marque de sa souveraineté, en sorte que de son obéissance dépendoit la gloire & le bonheur de tous les hommes. Si Adam eût obéi à Dieu, nous étions heureux, & Dieu étoit glorifié; mais étant déchûs de sa grace par la revolte d'Adam, nous étions d'autant plus malheureux, que nous étions réduits à l'impuissance de rendre à Dieu nos hommages, si le Fils de Dieu en se faisant homme comme nous, ne se fût rendu obéissant jusqu'à la mort. La raison que Saint Augustin apporte de la défiance que Dieu fit à l'homme de manger d'un certain fruit qu'il lui marqua, c'est que l'homme ayant été créé pour servir Dieu, il étoit à propos de lui défendre quelque chose, pour lui faire connoître sa dépendance, que sans cela il n'auroit pas si bien reconnu. Et Dieu voulut, dit ce Pere, que l'obéissance, qui étoit un acte, par lequel l'homme reconnoissoit celui qui l'avoit créé, fût en même temps un moyen, par lequel il pût mériter le ciel & la gloire comme une récompense.

Un vrai modele d'obéissance, c'est celle d'Abraham & d'Isaac. Voyez la genereuse disposition de l'un, toujours prêt à obéir, & l'humble & parfaite soumission de l'autre aux ordres les plus rigoureux, sans la moindre repugnance, & la moindre opposition. Je vois un Pere qui sort le fer & le feu à la main; je vois un fils qui le suit, & qui tous deux montent sur une montagne. Le pere y dresse un autel, tout est prêt. Le fils étonné de ce spectacle, demande, que voulez-vous faire mon pere? voilà un autel, voilà du feu, voilà un bucher; mais où est la victime? C'est vous, répond Abraham, étendez-vous sur ce bucher, & préparez-vous à la mort: Isaac ne résista pas, il obéit; Abraham a déjà le bras levé, & le sacrifice eût été achevé, si un Ange n'en eût empêché l'exécution.

Avant que l'obéissance d'Abraham fût mise à la rude épreuve dont nous venons de parler, Dieu l'avoit déjà éprouvée par un autre commandement qu'il lui fit, moins rude à la vérité, mais qui devoit lui être bien sensible. On ordonne à un homme qui étoit riche & considéré dans son pais, d'aller dans une terre inconnue, qu'il ne pouvoit regarder que comme un exil. On engage une personne qui vivoit paisiblement dans son bien, d'entreprendre la fatigue d'un long voyage, sans en sçavoir le succès. On veut qu'un homme qui étoit abondant en toutes sortes de biens, devienne tout d'un coup pauvre réellement, en ne lui promettant que des richesses éloignées, qui n'étoient encore qu'en idée & en esperance. On ne lui dit pas même le lieu précis où il devoit aller. On lui commande simplement de partir, & de quitter tout, & pour le reste, de se reposer entièrement sur Dieu, & de se décharger sur lui de tout l'avenir. Qui pourroit, dit Saint Augustin, se rendre à un tel commandement sans avoir une foi vive, & sans être prêt à

roul? Cependant ce saint homme n'hésite point; il ne répond à ce commandement qu'en le pratiquant sur l'heure; il ne se met point en peine de ce que les sages du siècle pourroient dire de lui, & de cette fuite soudaine. C'est un des premiers & des plus grands exemples d'obéissance que nous lisons dans l'écriture.

La voye par laquelle Dieu veut que nous marchions pour aller à lui, c'est l'obéissance rendue à ceux qu'il a établis pour tenir la place à notre égard, en les constituant à cette fin, comme les dépositaires de ses lumieres, & les dispensateurs de ses graces. Saint Gregoire nous fournit une illustre preuve de cette vérité dans l'exemple du jeune Samuël, qui dormant durant la nuit dans le Temple, ayant été plusieurs fois appelé de Dieu, alloit autant de fois trouver le Grand Prêtre Heli, qui l'avoit sous sa conduite: *Pourquoi cet enfant, dit ce saint Pape, s'adresse-t-il à son Maître toutes les fois qu'il est appelé, sinon parce que les bons desirs que Dieu met dans le cœur de ceux qui sont sous la discipline, doivent être soumis à leur Supérieur; car ce que Dieu nous inspire de faire lui est agréable, quand nous le faisons par le commandement ou par la permission de celui qui nous gouverne.* Mais ce que nous devons particulièrement considerer ici, est la promptitude de Samuël à obéir. Il n'entre pas même dans la pensée à Samuël, qu'il y ait dans le Temple quelque autre personne que le Grand Prêtre qui puisse l'appeler, & cependant il se leve jusqu'à deux & trois fois, pour aller voir ce qu'il lui veut. Voilà quel est l'esprit avec lequel nous devons nous porter à obéir à nos Supérieurs; un esprit toujours également disposé, en tout temps, à tout ce que nous croyons qu'ils veulent de nous.

Dieu veut que l'homme soit si fidele à l'obéissance, qu'il condamneroit même celui qui pecheroit contre cette vertu, sous un faux prétexte de lui rendre des honneurs qu'il est tres-éloigné d'exiger. Nous avons dans l'écriture un exemple celebre pour établir la vérité de ce principe. Saül reçoit les ordres du Seigneur par l'organe de Samuël de combattre les Amalecites, & de les détruire entièrement sans rien épargner, & sans réserver la moindre chose de leurs dépouilles. Saül épargne Agag, Roi des Amalecites, & reserve ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux. Il n'y eut jamais un prétexte plus specieux, que celui qui fut employé pour colorer cette desobéissance. Ces troupeaux sont reservez pour les immoler à Dieu; sacrifice que Dieu detestera. Sont-ce là les victimes que Dieu veut qu'on lui immole? Le sacrifice de l'obéissance, l'hommage de nos cœurs & de nos volontez: voilà les hosties que Dieu demande; mais prenez garde que l'écriture dit expressément que la desobéissance est une espece de sortilege & de magie, & que toute la malice de l'idolâtrie se trouve dans cette desobéissance. Crime qui obligea Dieu de rebuter Saül, & de

L'obéissance de Samuël.

L. 2. in lib. 1. Reg. c. 4. in hac verba: Abiit ergo Samuël, &c.

Comme Dieu desapprouva & punir la desobéissance de Saül.

le priver du sceptre & de la royauté, de la maniere que tout le monde ſçait.

L'obéſſance des Juifs n'étant qu'extérieure, & non du fond du cœur, a été rebuée de Dieu

Le plus grand reproche que Dieu ait fait à ſon peuple eſt fondé ſur ce que ſon culte n'étoit qu'apparent, & que ſon obéſſance n'étoit qu'extérieure; & que toute leur conduite n'étoit que litterale, & que l'eſprit n'y avoit point de part; c'eſt-à-dire, qu'ils le ſervoiſent par neceſſité & par contrainte, & non point par volonté & par amour. Ainſi toute leur vie au lieu de lui plaire ne faiſoit que l'irriter; au lieu de s'attirer ſa miſericorde par tous leurs ſacrifices, ils ne faiſoient qu'exciter ſa colere; & il ne ſe pouvoit pas faire qu'il aimât ceux qui ne le vouloient pas aimer: *Iſaïa 25. Populus iſte ore ſuo, & labiis ſuis gloriſicat me, cor autem ejus longè eſt a me.* C'eſt l'état auquel ſe trouvent tous ceux qui ſe contentent dans l'état religieux de rendre une obéſſance extérieure, qui ne joignent point le cœur aux actions, & aux pratiques ſenſibles; leurs œuvres, au lieu d'être agréables à Dieu, ne font que l'irriter, & il ne peut être à leur égard, que ce qu'il étoit pour ſon peuple, lorsqu'il lui declare qu'il rejette ſes offrandes, & qu'elles ſont indignes de lui être préſentées.

Iſaïa 25.

Les murmures contre les Superieurs ſ'adreſſent à Dieu même.

Exod. 16.

Lorsque les enfans d'Iſraël furent arrivés dans le deſert de Sin, la crainte d'y mourir de faim leur fit regretter d'être ſortis d'Egypte, & les fit murmurer contre Moïſe & Aaron, qui les en avoient tirez par ordre de Dieu; & alors, dit l'Ecriture, *Moïſe & Aaron dirent à tous les enfans d'Iſraël, ſachez que votre murmure n'eſt pas contre nous, mais contre le Seigneur.* Et quand les mêmes enfans d'Iſraël rejetterent Samüel, & qu'ils voulurent avoir un Roi comme les autres nations: *Ce n'eſt pas vous, dit le Seigneur à Samüel, qu'ils ont rejeté; mais c'eſt moi, afin que je ne regne pas ſur eux.* En effet, les châtimens extraordinaires dont Dieu a ſouvent puni les offenſes & les murmures contre les Superieurs, marquent bien qu'il prend un particulier intérêt à tout ce qui les regarde, & qu'il en fait ſa propre cauſe. De quelle horrible punition ne fut point ſuivi le murmure de Coré, Dathan, & Abiron, contre Moïſe & Aaron, à qui ils reprochoient de prendre trop d'autorité dans le gouvernement du peuple? La terre s'ouvrit ſous leurs pieds, & les engloutit tout vivans, & le feu du ciel dévora deux cens cinquante hommes, qui avoient ſuivi leur parti. Et Saint Thomas remarque ſur ce ſujet, que Dieu châtia plus rigoureuſement ceux qui avoient murmuré contre leurs chefs, que ceux qui l'avoient offenſé lui-même directement, en adorant le Veau d'or.

2. 2. qu. 93. art. 2.

Autres exemples d'obéſſance & de deſobéſſance de l'Ancien Teſtament.

Il y a d'autres exemples dans l'Ancien Teſtament, d'une obéſſance prompte, fidelle, & exacte, leſquels peuvent trouver place dans un diſcours. Comme celle des Iſraélites dans le deſert, qui ſuivoient jour & nuit la colonne de feu & de nuée qui leur ſervoit de guide. Celle de Naaman le Syrien, lequel ſuivant l'avis qui lui avoit été donné par ſes ſerviteurs, exécuta ce que le Prophete lui avoit ordonné, & fut par ce moyen guéri de ſa lépre, &c. On y trouve auſſi d'autres punitions ſur ceux qui ont deſobéi: comme envers la femme de Loth, & le Prophete Jonas, & d'autres qu'il ſeroit trop long de rapporter.

L'exemple du Sauveur

& plus illuſtre modele d'obéſſance eſt le Fils

de Dieu lui-même. N'étoit-ce pas un ſurprenant ſpectacle de voir le Sauveur du monde qui commande à toute la nature, travailler dans ſa boutique d'un artiſan, & obéir à un homme qu'on croyoit être ſon pere? Chofe étrange, que le Verbe Incarné qui étoit venu; comme il dit lui-même, pour vaquer entièrement aux affaires de ſon Pere, c'eſt-à-dire, pour accomplir le grand ouvrage de notre redemption, pour annoncer aux hommes la doctrine du ſalut éternel, & publier la loi de l'Evangile, ſoit demeuré ſi long-temps ſoumis à ſa mere & à Saint Joſeph. Que faiſoit-il pendant tout ce temps qu'il demeurait inconnu? Il leur étoit ſoumis: *Erat ſubditus illis.* Il leur obéiſſoit, & demeurait dans cet état de ſoumiſſion & d'obéſſance, parce que ſon Pere le lui avoit ainſi ordonné. Pour en ſortir & ſe produire dans le monde, il lui falloit un nouvel ordre. Cependant il étoit le Meſſie & le Sauveur du monde; il devoit ſe faire connoître par l'operation des miracles, & la prédication de l'Evangile; il eſt vrai, mais il ne vouloit rien faire que par ordre & par obéſſance. Ainſi comme par ſa deſobéſſance d'un ſeul homme le monde s'étoit perdu, il a été réparé par ſa ſoumiſſion & l'obéſſance d'un autre homme. Sa mort a été la conſommation de ſon obéſſance; mais toute ſa vie en a été un continuel exercice. Et non ſeulement il a obéi à ſon Pere celeſte, en inſtruifant les hommes par ſes prédications, & en mourant pour eux; mais pendant l'eſpace de trente ans, il s'eſt ſoumis & a obéi à ſes parens, qui étoient à ſon égard comme les images de ſon Pere, & enſuite aux hommes, & juſques à ſes bourreaux mêmes.

qui a fait toute le monde par ſon obéſſance.

Luc. 24

L'exemple de S. Paul,

Si les hommes ſçavoient la vertu ſecrete qui eſt renfermée dans l'obéſſance, ils auroient trouvé le chemin le plus court & le plus ſeur, pour arriver bientôt à une haute ſaincteté. On voyoit Saul le perſecuteur des fideles, qui alloit à Damas, jettant feu & flammes, ſon deſſein n'étoit pas moins que d'exterminer tous les Chrétiens, & de ruiner ſ'il eût pû tout l'ouvrage de la redemption dût monde. Le voilà donc arrivé juſqu'au plus haut comble de l'impieeté. Dieu lui parle d'une voix tonnante, & le touche interieurement d'une grace puiſſante, pour ſe faire connoître à lui, & l'ayant renverſé par terre, en tremblant d'effroi, il tire du fond de ſon cœur ce peu de paroles: *Seigneur, que voulez-vous que je faſſe?* Dès le moment qu'il fut reſolu à une obéſſance entiere & parfaite, le voilà changé; il devint un vaiſſeau d'élection; il fut ravi juſqu'au troiſième ciel; il fut inſtruit de toutes les veritez de l'Evangile; il fut tout brûlant de zele; enfin, il devint le grand Apôtre par excellence. Quels longs exercices avoit-il fait de jeûnes, de mortifications, d'oraifons pour en venir là? Mais il a pris un chemin plus court, quand il s'eſt attaché à une obéſſance exacte aux ordres de Dieu, qu'il n'a jamais quité depuis ce temps-là.

L'exemple de la loiſtion de Corneille le Centurion.

Il eſt rapporté dans le livre des Actes, que Corneille le Centurion apprit d'un Ange qui lui fut envoyé; que Dieu avoit exaucé ſa priere, & agréé ſes aumônes & ſes bonnes œuvres: il fut averti par le même Ange de faire venir Saint Pierre pour le baptiſer, & lui enſeigner ce qu'il devoit faire. Il auroit pû ſans doute apprendre de ce même Ange,

tout ce qu'il étoit obligé de croire & de pratiquer ; mais Dieu voulut qu'il commençât une vie chrétienne par l'obéissance & la soumission à cet Apôtre, qui devoit lui servir de maître & d'instructeur dans la voye de son salut.

Le Fils de Dieu a voulu tant qu'un Supérieur ne commande rien qui soit contraire à la loi de Dieu, quoi que

ses actions & sa vie ne s'accordent pas avec sa parole, il ne faut pas laisser de lui obéir ; & l'instruction que le Fils de Dieu nous a donnée sur ce point, est si expresse que qui que ce soit ne la peut ignorer. Il veut que l'on obéisse aux Docteurs de la Loi, & aux Pharisiens, dont il condamne par tout la conduite.

In qu'on obéit aux Docteurs de la Loi, quoi qu'il condamne leur conduite.

Applications de quelques passages de l'Écriture à ce sujet.

Il faut tâcher de faire toutes ses actions par le motif d'obéissance.

Non possum ego à meipso facere quidquam : sicut audio, judico, &c. Joann. 5. Je ne puis rien faire de moi-même, je juge selon qu'on me dit, parce que je ne cherche pas à faire ma volonté propre. Ce que le Fils de Dieu, ce parfait modèle d'obéissance, disoit de lui-même, en rendant compte, pour ainsi dire, de toutes ses actions aux Juifs qui ne pouvoient les approuver ; je ne fais rien de moi-même, ni de ma propre volonté : car je ne fais qu'exécuter les ordres de celui qui m'a envoyé, & qui m'a prescrit de point en point, tout ce que je devois exécuter en ce monde. Voilà ce qu'un véritable obéissant doit répondre à tous ceux qui lui pourroient demander raison de ses actions, de son emploi, de ses occupations : je suis le mouvement qu'on me donne ; je fais la volonté de celui qui m'applique à cet ouvrage, & qui m'ordonne de la part de Dieu d'y travailler de mon mieux. Cette réponse du Sauveur, qui devoit aussi être la nôtre, renferme non seulement l'exécution & la volonté, mais l'esprit même & le jugement, pour faire à Dieu le plus noble & le plus parfait sacrifice qui soit possible. Non je ne puis rien faire de moi-même ; mon jugement & ma volonté se reglent en tout sur le jugement & sur la volonté de celui qui est commis de Dieu même pour me commander, & en cela j'obéis comme le Sauveur même, qui m'est donné pour modèle d'obéissance. Ce n'est pas agir ni en esclave ni en mercenaire, que de se comporter de la sorte, dit là-dessus Saint Bernard ; car ce n'est ni la crainte, ni l'espérance, mais la seule voix de Dieu, qui gouverne les sentimens de l'homme : c'est agir en Fils de Dieu selon le Saint Esprit même : *Et eris tu velut Filius Altissimi obediens.*

Eccli. 4. La pentée que nous obéissions à Dieu nous doit donner des forces, & nous faire espérer que nous réussissons.

Ecce ego mitto vos. Luc. 10. C'est moi qui vous envoie. Saint Chrysostome sur ces paroles de Jesus-Christ à ses Disciples, dit que le Fils de Dieu leur marquoit par là, qu'encores qu'ils fussent foibles, que leurs ennemis fussent puissans, & que les dangers fussent extrêmes, ils ne devoient pourtant pas perdre courage, puisqu'ils alloient par son ordre. C'est moi, leur dit-il, qui vous envoie ; & c'est comme s'il leur disoit, puisque c'est moi qui vous envoie, je sçaurai bien vous faire surmonter toutes les difficultez. Voilà quelle fut la consolation des Disciples dans tous leurs travaux, & quelle doit être aussi la nôtre dans toutes les entreprises, & dans tous les ministères où l'obéissance nous engage, puisqu'il est certain qu'en obéissant à son Supérieur, c'est Dieu qui nous envoie & qui nous commande : *Ecce ego mitto vos.*

In pace in idipsum dormiam, & requiescam.

Psalm. 4. Je dormirai, & je me reposerai en paix dans cette confiance, c'est le Seigneur qui me conduit, rien ne me scauroit manquer. De quelle paix en effet, & de quelle tranquillité ne jouit point celui qui regarde Dieu dans la personne de celui qui a droit de lui commander en quelque état qu'il soit ? S'il est bien persuadé que c'est Dieu qui prend soin de sa conduite, ne peut-il pas dire avec le Prophete : *In pace in idipsum dormiam, & requiescam.* Je suis en bonnes mains, & je suis assuré qu'il n'arrivera que ce que Dieu voudra, que je serai disculpé devant cette divine Majesté du mauvais succès de ce que j'aurai entrepris par obéissance, & que je n'aurai à répondre que de n'avoir pas apporté assez de fidélité à exécuter ses ordres qui m'ont été intimes par mon Supérieur.

La paix & le repos de conscience dont jouit celui qui obéit.

Obmutui, & non aperui os meum, quoniam tu fecisti. Psalm. 38. Je suis demeuré muet, & je n'ai pas même ouvert la bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait... Tous les raisonnemens & tous les jugemens cessent, quand on pense que c'est Dieu qui veut une chose & qui l'ordonne par l'organe d'un Supérieur, il n'y a plus rien à repliquer. Que notre obéissance deviendroit prompte & parfaite, si nous prenions les choses de cette sorte ; quelle attention n'aurions-nous point à conformer notre volonté à la sienne ? Quelle soumission d'esprit cela ne nous donneroit-il pas ? Il n'y auroit nulle difficulté que cette considération n'apploit ; nous n'aurions point de réplique à faire contre les ordres d'une puissance légitime, & nous dirions enfin avec ce saint Roi Prophete si soumis à tous les ordres de Dieu : *Obmutui, & non aperui os meum, quoniam tu fecisti.* Vous avez parlé, vous m'avez intimé vos ordres, c'est à moi d'obéir.

La manière dont il faut obéir.

Tempus meum nondum advenit, tempus autem vestrum semper est paratum. Joann. 7. Votre temps est toujours prêt, mais le mien n'est pas encore venu. C'est ce que répondit le Fils de Dieu à ses proches, qui le pressoient d'aller à Jerusalem le jour d'une grande fête. Quel étoit ce temps, demandent les interpretes de ces paroles ? & il n'y a nul doute, que c'étoit celui qui lui étoit prescrit par son Pere ; voulant nous instruire par cette réponse, qu'il y a cette différence entre ceux qui se gouvernent eux-mêmes par leurs propres sens, & ceux qui obéissent & qui sont sous la conduite d'un autre à qui Dieu les a soumis : Que ceux-là font ce qu'ils veulent, & peuvent agir en tout temps ; ceux au contraire qui vivent sous l'obéissance ne font rien d'eux-mêmes, & attendent les ordres & les momens qu'on leur ordonne d'agir.

Le temps que le Fils de Dieu destinoit à toutes ses actions, étoit celui qui lui étoit destiné par les ordres de Dieu.

PARAGRAPHE QUATRIÈME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

Una obedientia plus valet quam omnes virtutes. Augustinus, tract. 11. de Obedient. **L'**obéissance seule vaud mieux que toutes les autres vertus.

& Humil.

Sola

Sola obedientia tenet palmam, sola inobedientia invenit poenam. Idem, Sermon. 34. de verbis Domini.

Obedientia commendata est in precepto, que virtus in creatura rationali mater quodammodo est omnium custosque virtutum. Idem, l. 14. de Civit. Dei.

Quid iniquius quam velle sibi obtemperari à minoribus, & nolle obtemperare majoribus? Idem, de opere Monach. c. 31.

Obedientia est in hominibus & in omni rationali creatura omnis justitia origo atque perfectio. Idem, in Psalm. 72.

Hac est poena inobedientia homini reddita in semetipso, ut ei vicissim non obediat nec à semetipso. Idem, contra Adversar. Legis, c. 14.

Vera obedientia nec prepositorum intentionem discutit, nec precepta discernit; nescit judicare quisquis perfecte didicit obedire. Gregorius, l. 2. in 1. Regum c. 2.

Obedientia sola virtus est qua virtutes ceteras menti inserit, inseratque custodit. Idem, l. 35. Moral.

Melior est obedientia quam victima; obedientia jure victimis proponitur, quia per victimas aliena caro, per obedientiam vero voluntas propria maciatur. Idem, ibidem.

Qui contra superpositam sibi potestatem murmurat, liquet quod illum redarguit, qui eandem potestatem homini dedit. Idem, l. 22. Moral. c. 17.

Victimae sunt obsequia obedientium, quia cum hominibus pro Deo subjungimur, superbos spiritus superamus. Idem, in lib. 4. Reg. c. 4.

Ceteris quidem virtutibus demones impugnamus, per obedientiam vincimus. Idem, ibidem.

Obedientia non servili metu; sed charitatis affectu servanda est; non timore poena, sed amore justitiae. Idem, l. 12. Moral.

Ubi obedientia regnat, nulla absesse virtus potest. Idem, in catena Sancti Thomae.

Ad promerenda aeterna vita gaudia non exquiruntur qualitas operis, sed mortificatio propria, & executio aliena voluntatis. Idem, in 1. Reg. c. 3.

Tantum virtuti adjicies, quantum propria voluntati detraxeris. Hieronymus, in Epist.

Prepositum timeas ut dominum, diligas ut parentem. Idem, Epist. 4.

Ne de majorum sententia judices, cujus officii est obedire, & implere quae justa sunt, dicente Moysè, audi Israël, & tace. Idem, in Epist. ad Rustic.

Subditi est obedire, non judicare. Idem.

In obedientia summa virtutum clausa est. Idem, Regul. Monast. c. 6.

O summa libertas! quae obtenta vix possit homo peccare. Idem, ibidem.

Verus obediens non attendit quale praecipitur, hoc solo contentus quia praecipitur. Bernardus, de praecip. & dispens.

Extorta seu coacta licentia, licentia non est, sed violentia. Idem, in Epist.

Perfecta obedientia est in obediens indifferens, hoc est non discernere quid vel quale praecipitur, sed ad hoc tantum nisi, ut fideliter fiat quod à majore praecipitur. Idem, de vita solitaria ad Fratres de Monte Dei.

Discernere Superioris est, subditorum est obedire. Idem, de tribus Ordinibus Ecclesiasticis.

Qui se sibi magistrum constituit, stulto se discipulum tradit. Idem, Epist. 57.

Perfecta obedientia legem nescit, terminis non arctatur, nec contenta angustiis professionis, largiori voluntate feritur in latitudinem charitatis. Idem, de praecip. & dispens.

La seule obéissance remporte la victoire; & la seule desobéissance est punie.

Dieu nous a commandé l'obéissance, qui dans une créature raisonnable est comme la mère & la gardienne de toutes les vertus.

Quoi de plus injuste que de vouloir être obéi de ceux qui nous sont soumis, & de refuser l'obéissance à ceux à qui nous la devons?

Dans les hommes, dans toute créature raisonnable, l'obéissance est tout à la fois la source & la perfection de toute justice.

La peine que l'homme porte au dedans de lui-même de sa desobéissance, est de n'avoir pas ses passions soumises.

La véritable obéissance n'examine point l'intention du Supérieur, & ne fait aucune distinction des préceptes. Quiconque sçait obéir parfaitement, ne sçait pas juger.

C'est l'obéissance seule qui fait entrer dans l'âme les autres vertus, & qui les y conserve.

L'obéissance vaut mieux que les victimes: c'est avec raison qu'on la préfère aux sacrifices; car enfin dans les sacrifices on immole une chair étrangère, en obéissant on sacrifie sa volonté propre.

Murmurer contre son Supérieur, c'est s'en prendre à celui de qui le Supérieur a reçu l'autorité.

C'est autant de victimes que d'actes d'obéissance que nous faisons; car enfin pour se soumettre à un homme pour l'amour de Dieu, il faut reprimer l'orgueil qui nous est si naturel.

En pratiquant les autres vertus nous combattons les démons; mais c'est par l'obéissance que nous triomphons d'eux.

Il ne faut point obéir en esclave, mais avec amour; n'agissons point par crainte, mais par zèle de la justice.

On ne manque d'aucune vertu quand on excelle dans l'obéissance.

Ce n'est point par la qualité de nos actions que nous méritons le Ciel; mais en mortifiant notre volonté, & en nous soumettant à celle d'autrui.

Vous avancerez en vertu à mesure que vous résisterez à votre volonté propre.

Respectez votre Supérieur comme votre maître, aimez-le comme votre père.

N'entreprenez point de juger les anciens, votre devoir est d'obéir, & d'exécuter ce qu'on vous commande. Moïse n'a-t-il pas dit: écoute, Israël, & garde le silence?

Un inférieur doit obéir, & ne pas juger.

L'obéissance est la perfection des autres vertus.

O heureuse liberté, avec laquelle il n'est presque pas possible de pecher!

Un homme vraiment obéissant n'examine pas ce qu'on lui commande, il lui suffit d'avoir reçu l'ordre.

Une permission extorquée n'est point une permission, c'est une violence faite & supérieure.

La parfaite obéissance ne demande point de discrétion; c'est-à-dire, que ce n'est point à celui qui obéit, d'examiner ce qu'on lui ordonne; il ne doit songer qu'à se conformer exactement à la volonté du Supérieur.

C'est au Supérieur d'avoir du discernement; l'inférieur ne doit qu'obéir.

S'établir son Supérieur à soi-même, c'est se faire le disciple d'un insensé.

Un homme parfaitement obéissant ne connoît point d'autres loix que celles du Supérieur; il ne souffre point de bornes, il ne se restreint pas à ce qui est du devoir de sa profession; mais il embrasse tout ce que la charité la plus étendue lui peut inspirer.

Verus obediens mandatum non procrastinat, sed statim parat aures auditui, linguam voci, pedes itineri, manus operi, & se totum intus colligit, ut mandatum peragat imperantis. Idem, ibidem.

Non est dubium quin ampliore gratiam mereatur qui paratum se exhibet ante mandatum, quam qui obedire satagit post mandatum. Idem, in Sermonibus.

Parum est subjectum esse Deo, nisi sis & omni humana creatura propter Deum. Idem, Sermon. 11. in Cantic.

Imperfecti cordis & infirma profus voluntatis indicium est, statuta Superiorum studiosius discutere, herere ad singula quae injunguntur, exigere de quibusque rationem, & male suspicari de omni precepto cujus causa latuerit, nec unquam obedire, nisi cum audire contigerit quod foret liberum: delicata satis, imò nimis molesta est hujusmodi obedientia. Idem, de Praecept. & dispens.

Quidquid vice Dei praecipit homo, quod non sit tamen certum displicere Deo, haud secus omnino accipiendum est, quam si praecipiat Deus. Idem, ibidem.

Ipsam, quem pro Deo habemus, tanquam Deum, in his quae aperte non sunt contra Deum, audire debemus. Idem, ibidem.

Longè praestantius est voluntatibus propriis abrenunciare quam rebus. S. Prosper, l. 2. de Vita contempl.

Obedientia est spontanea mors, securum periculum, immediata ad Deum excusatio, iuta navigatio, consecutum dormiendo iter. S. Climac. Grad. 4.

Obedientia sepulchrum est voluntatis. Idem, ibidem.

Extremam Christum praestitit obedientiam, propterea accepit supremum honorem. Chrysol. Homil. 7. in Epist. ad Philipp.

Obedientia mortis securitatem parit; & obedientibus licet esse imperfectos. Theodorus Studita.

Non durà ibi necessitate servitur, ubi diligitur quod jubetur. S. Leo, in apparitione Domini.

Bonus obediens verbum non expectat, ubi de voluntate Superioris constituit. Sanctus Bonaventura, in speculo, c. 4.

Illum ego optimum obedientia gradum duxerim, cum eo animo opus recipitur, quo injungitur, adeoque ex voluntate subentis intentio pendet exequentis. Idem, ibidem.

O quale quantumque sacrificium, suam voluntatem omnino postponere, & totum se ad alienum arbitrium exponere, nihil sibi de seipso reservare. Richardus à S. Vict. de sacrif. David.

Est sine sanguine fuso martyr, qui latè portat obedientia jugum. Simon Callius, l. 4. c. 1.

Un homme qui est arrivé à la perfection de l'obéissance ne diffère point à exécuter ce qui lui est ordonné; il écoute, il répond, il est prêt à marcher; à agir, au premier ordre il se livre tout entier à son devoir.

Il y a sans doute plus de mérite à se tenir prêt avant que d'avoir reçu l'ordre, qu'à l'exécuter quand on l'a reçu.

C'est peu d'être soumis à Dieu, si pour son amour on n'est disposé à se soumettre à qui que ce soit.

C'est la marque d'un cœur bien imparfait, & d'une volonté bien foible, que d'examiner avec tant de soin ce que le Supérieur ordonne, d'hésiter à chaque chose qu'il ordonne, pour voir si on y déférera, d'en vouloir connoître la raison, quand on n'en voit pas d'y trouver à redire, de n'exécuter que les ordres qui plaisent; une telle obéissance est trop gênée, & elle embarrasse trop le Supérieur.

Tout ce qui est ordonné par celui qui tient la place de Dieu, à moins qu'il ne soit certainement contre Dieu, doit paroître comme un ordre donné d'en haut.

En tout ce qui n'est pas ouvertement contre la Loi de Dieu, il faut écouter celui qui nous tient la place de Dieu, comme Dieu même.

C'est quelque chose de bien plus grand de renoncer à sa volonté propre, que de se dépoüiller de toute autre chose.

L'obéissance est une mort qu'on subit de son plein gré, c'est un danger où l'on est assuré, c'est une excuse légitime devant Dieu, c'est une navigation où l'on n'a rien à craindre, c'est un voyage qui se fait en dormant.

L'obéissance est le tombeau de la volonté.

Jésus-Christ a été élevé aux plus grands honneurs, parce qu'il a pratiqué la plus parfaite obéissance.

On meurt avec assurance quand on a pratiqué l'obéissance, & il est permis de s'abstenir par obéissance de la pratique des plus parfaites vertus.

On n'a point de peine à obéir, quand on aime ce qui est commandé.

Un homme qui sçait obéir, n'attend pas l'ordre, il lui suffit du moindre signe.

Je crois qu'on est parvenu à la perfection de l'obéissance, quand on entre tellement dans la pensée du Supérieur, que d'elle seule dépend l'exécution de ce qui est ordonné.

O le grand sacrifice que celui de n'avoir plus aucun égard à sa volonté, & de s'abandonner sans réserve à celle d'un autre.

C'est être martyr sans répandre son sang, que de porter avec joye le joug de l'obéissance.

P A R A G R A P H E C I N Q U I È M E .

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition de l'obéissance. S. Thom. qu. 104. art. 2.

Ibidem.

L'obéissance, selon Saint Thomas, est une vertu morale, qui rend l'homme prompt & disposé à exécuter la volonté & le commandement d'un Supérieur. Et Saint Bonaventura dit, que c'est un sacrifice volontaire & raisonnable de notre volonté propre. L'un revient à l'autre. Mais la première définition est plus régulière. C'est une vertu; parce qu'elle est une partie de la justice qui nous fait rendre à chacun ce qui lui appartient, & parce qu'elle tend à conformer la volonté de l'inférieur à celle du Supérieur, qui est un ordre institué de Dieu. C'est une vertu morale qui a pour objet spécial qui la distingue, le commandement, soit exprès, soit tacit du Supérieur.

C'est une vertu purement morale, quand elle n'a pour motif que l'honnêteté qui se trouve dans la soumission, que l'on rend à une autorité légitime; mais quand elle s'éleve jusqu'à regarder la volonté de Dieu en celle de ceux qui tiennent sa place, ou qu'on obéit pour Dieu qui le veut, & qui l'ordonne, elle devient surnaturelle, & si excellente, que le même Saint Thomas enseigne qu'elle est la plus grande de toutes les vertus après les Theologales. Et quelques Theologiens prétendent même qu'elle n'est point distincte de la charité, quand on a en vûe de plaire à Dieu par la soumission de notre volonté à la sienne, & de lui faire par là un sacrifice de notre vo-

lonté, puisque ce qui fait la charité, c'est d'avo-
voir Dieu même pour objet de notre amour,
& comme la volonté de Dieu est la même
chose que lui-même, il importe peu pour ce
qui est d'aimer cette volonté; qu'elle nous
soit connue immédiatement par elle-même;
ou qu'on la reconnoisse en celle d'un hom-
me, à qui Dieu veut que nous obéissions.

Les inférieurs, selon l'Apôtre, sont obligez
d'obéir aux Supérieurs. D'où vient qu'un
homme est tenu & obligé d'obéir à un autre
homme: car comme dans les choses natu-
relles les inférieures sont mues par la vertu de
de leurs supérieures, il importe que dans les
choses humaines les Supérieurs regissent les
inférieurs par leur commandement; & que
ceux-ci soient soumis aux mouvemens & à
l'impression de ceux-là; de même que les
choses naturelles & inférieures sont soumises
à la vertu, & à l'influence de celles qui meu-
vent. Et comme la puissance la plus excellen-
te dans les choses naturelles regit les inférieu-
res; ainsi dans les choses humaines la raison
des Supérieurs doit mouvoir par le comman-
dement, la raison de leurs inférieurs. Et
quand l'écriture dit que Dieu a laissé l'hom-
me dans la main de son conseil, ce n'est pas
qu'il lui ait permis de faire tout ce que bon
lui semble; mais seulement pour nous appren-
dre que l'homme fait les choses qu'il opere,
non par une nécessité de nature, mais par
choix & par son propre conseil, ce qui se
trouve aussi dans l'obéissance qu'il rend à ses
Supérieurs.

Quand nous ne considererions en ceux
qui nous gouvernent, que ce que la seule mo-
rale y reconnoît, savoir, un droit de nous
commander, & de trouver en nous de la sou-
mission, encore seroit-il raisonnable d'obéir,
où il y a une autorité légitime; & l'obéissan-
ce qui se tend dans la vûe de ce motif, est
une des vertus, qui sont comprises sous la ju-
stice. Mais nous pouvons porter nos vûes
plus haut, & regarder tous ceux qui ont pou-
voir & autorité sur nous, comme autant de
lieutenans de Dieu: & de cette sorte notre
obéissance aura Dieu pour objet, & sera une
espece de culte, & de service que nous ren-
drons à la souveraine majesté. La volonté
divine que nous devons envisager en celle de
nos Supérieurs, sera la premiere regle de nos
actions, & la volonté de nos Supérieurs sera
comme la plus prochaine à quoi notre obéis-
sance se doit conformer.

Toute la puissance & l'autorité qu'un hom-
me a sur les autres, vient de Dieu: c'est une
verité qui ne peut être contestée après l'ora-
cle de l'Apôtre qui l'a dit en termes exprés:
Qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu.
C'est donc le Seigneur qui est l'auteur de
cet ordre si légitime, qui soumet les inférieurs
à leurs Supérieurs, sans lequel il n'y auroit
que desordre & que confusion dans tous les
états, dans toutes les villes, & dans toutes
les sociétés. Cette autorité & cette puissance
étant établie si solidement, la consequence
qu'en tire l'Apôtre est nécessaire & évidente,
que résister à cette autorité, c'est résister à
Dieu même. Cette consequence tirée de ce
principe, doit être considérée avec attention;
parce que rien n'est plus fort pour retenir les
inférieurs dans le respect & la soumission qu'ils
doivent à leurs Supérieurs.

Quoi que toute la puissance & l'autorité
qu'un homme a sur les autres, soit émanée

de Dieu, il faut pourtant bien remarquer que
Dieu ne la communique qu'à ceux d'entre les
hommes, qui sont élevez dans quelque di-
gnité; & qui ont quelque supériorité sur les
autres. Car c'est pour cela qu'ils sont d'une
façon particuliere ses images, & ses lieute-
nans, & que d'obéir à un homme, c'est re-
connoître le caractère de la majesté & de la
souveraineté de Dieu. De plus il faut être bien
persuadé, dans la communication que Dieu
a faite de son pouvoir, qu'encore que les vo-
lontez des hommes dans la premiere institu-
tion, & dans l'établissement d'une puissance
légitime, telle qu'est celle des Souverains, des
Magistrats, & des chefs qu'on a choisi pour
gouverner quelque société que ce soit; qu'en-
core, dis-je, que la volonté des hommes ait
concouru avec celle de Dieu pour faire cette
autorité, & produire ce droit conjointement
avec elle, & dépendamment d'elle; cepen-
dant pour la continuation, & la durée de
cette autorité & de ce droit, il n'y a plus
d'autre cause qui en soit actuellement le prin-
cipe, que la volonté de Dieu. De maniere
que le droit qui fait les Souverains ne dépend
plus des causes secondes, qui ont concouru
au premier établissement des Monarchies;
d'où il s'en suit que ceux qui sont revêtus de
cette autorité, ont toujours droit de com-
mander, & les sujets obligation d'obéir à ceux
que Dieu a fait naître pour entrer en la suc-
cession de ce même droit, ou à qui il en veut
donner la possession & la jouissance.

C'est une chose constante qu'il y a autant
de fortes différentes d'obéissance, qu'il y a
de différentes personnes qui ont autorité &
droit de commander à ceux qui leur sont sou-
mis dans l'étendue de leur pouvoir & de leur
jurisdiction: car enfin, autre est l'obéissance
qui est due aux puissances, que l'Apôtre ap-
pelle supérieures ou souveraines, tels que sont
les Princes, les premiers Magistrats, les di-
gnitez sublimes, soit ecclesiastiques, soit secu-
lières; autre l'obéissance que les enfans doi-
vent à leurs parens; autre celle que rendent
les domestiques à leurs maîtres; celle que les
femmes doivent à leurs maris, les disciples à
ceux qui les instruisent, celle enfin des Reli-
gieux à leurs Supérieurs. Mais comme cette
dernière fait une espece toute différente,
nous en parlerons plus à fond dans la suite.
Pour ce qui est des autres, qui sont différen-
tes selon les différens droits qu'elles suppo-
sent, les Theologiens enseignent tous en con-
sequence de l'oracle de Saint Paul, que l'o-
béissance dans l'étendue de la jurisdiction du
Supérieur, est d'obligation sous peine de pe-
ché, plus grief, ou plus leger, selon l'importan-
ce de la chose qui est commandée. Mais
aussi d'ailleurs, si celui qui commande passe
son pouvoir, & les bornes de la jurisdiction;
ou s'il commande quelque chose qui est évi-
demment contre la loi de Dieu, il est évi-
dent que dans le premier cas on n'est pas
obligé d'obéir, & que dans le second on doit
absolument le refuser.

L'inférieur obéissant a cet avantage sur le
Supérieur qui commande, de ne pouvoir se
méprendre dans la voye de la vertu; car
non seulement l'imprudence du Supérieur
n'empêche point que ce ne soit sage de o-
béir; mais un Supérieur méchant & passion-
né peut rendre un sujet plus vertueux & plus
saint. Il en est de l'obéissance comme des Sa-
cremens de l'Eglise, dont l'effet ne dépend

Obligation
des infé-
rieurs d'o-
béir aux
Supérieurs.
S. Thom.
2. 2. qu.
104. n. 1.

Pour agit
chrétienne-
ment, nous
ne devons
pas nous
contenter
d'une o-
béissance
purement
morale à
nos Supe-
rieurs.

D'où vient
l'autorité
que les Su-
périeurs
exercent
sur leurs
inférieurs.
Ad Rom.
13.

Dieu à
communi-
qué son
autorité, &
par quel
droit ils la
tiennent
& l'exer-
cent

Dieu a
communi-
qué son
autorité, &
par quel
droit ils la
tiennent
& l'exer-
cent

Dieu a
communi-
qué son
autorité, &
par quel
droit ils la
tiennent
& l'exer-
cent

L'obéissan-
ce est dif-
férente se-
lon la dif-
férence de
ceux qui
ont droit
de com-
mander.

Dieu a
communi-
qué son
autorité, &
par quel
droit ils la
tiennent
& l'exer-
cent

La condi-
tion de ce
lui qui
obéit est
plus avan-
tageuse que
ne l'est cel-
le du Su-
périeur qui
ordonne.

point de l'esprit ni de la probité de celui qui les administre. Ainsi n'écoutez pas ce qui vient quelquefois dans l'esprit, que vous pouvez faire quelque chose de plus saint & de plus parfait, que ce qui vous est prescrit & ordonné; c'est un artifice du demon, qui vous propose des choses douteuses, au lieu des certaines, non pour vous donner ce que vous espérez en vain, mais pour vous enlever ce que vous possédez utilement.

De l'obéissance dans les petites choses.

C'est une maxime de tous les Maîtres de la vie spirituelle, que celui qui obéit, quoi que ce soit en peu de chose, est toujours tres-agréable à Dieu, parce qu'il est dans l'ordre que Dieu a établi. En effet, il y a une tres-grande benediction attachée à l'obéissance fidelle dans les petites choses. Il y a beaucoup plus d'humilité, & par conséquent beaucoup plus de merite; & nous voyons qu'une personne exacte & fidelle à obéir en de petites choses, est ensuite appliquée par une providence speciale à de plus grandes, & que Dieu permet qu'il soit appelé à des choses plus importantes & plus difficiles.

Par l'obéissance que l'on rend à un Supérieur on connoit & on exécute la volonté de Dieu, qui est le plus grand bonheur de cette vie.

De toutes les connoissances que nous pouvons souhaiter, la premiere sans doute & la plus necessaire, est de connoître la volonté de Dieu, & ce qu'il demande de nous, afin de marcher sûrement & sans nous égarer dans la voye de cette vie; & c'est en cela que consiste la veritable sagesse, qui vaut incomparablement mieux que toutes les subtilitez des sciences. Mais il n'est pas facile aux hommes de savoir déterminément ce que Dieu veut qu'ils fassent dans tout le cours de leur vie; & il y en a peu qui ayent les yeux assez purs pour bien connoître la route que la lumiere du ciel leur marque. Or ceux qui vivent dans un état dont tout le reglement n'est qu'une détermination des choses que Dieu demande d'eux, & qui ont des Superieurs auxquels ils doivent obéir comme à Dieu même, sont exempts de ces doutes; car ils sont assurez de ne point s'éloigner de la conduite de Dieu, pourvu qu'ils ne s'écartent point de celle qui leur est toute sensible; savoir l'obéissance. Il faut seulement qu'ils se tiennent à ce principe, & qu'ils s'affermissent dans cette veritable créance, qu'en faisant ce qui leur est prescrit, ils accomplissent la volonté de Dieu, & c'est un des grands avantages de l'état religieux d'être toujours assurez de faire la volonté de Dieu dans toutes les actions, qui leur sont prescrites par leurs regles, ou par leurs Superieurs.

Ce que c'est que le vœu d'obéissance que font les Religieux.

Le vœu d'obéissance, que font tous les Religieux, est une promesse qu'ils font à Dieu d'obéir aux hommes, qu'il leur donnera pour les gouverner en sa place, en tout ce qu'ils leur commanderont, qui ne sera point mauvais, & qui sera conforme à l'institut & à la regle qu'ils ont embrassée. C'est une promesse, il y a donc obligation de l'exécuter; en quoi elle differe du bon propos, qui pour ferme & déterminé qu'il soit, n'oblige & n'engage pas absolument. C'est de plus une promesse faite à Dieu d'obéir aux hommes; d'où il s'ensuit que c'est à Dieu que le vœu se fait, & que l'on s'oblige, parce que le vœu est un acte de religion, qui regarde le service de Dieu comme son objet. Mais quoi que ce vœu se fasse à Dieu, l'obligation toutefois du vœu est d'obéir aux hommes, que Dieu donnera en sa place. Or ce vœu d'obéissance, selon Saint Thomas, & tous les Theologiens, est

le plus excellent des trois vœux de l'état religieux, parce que ce vœu offre à Dieu quelque chose de plus que ne font le vœu de pauvreté, & le vœu de continence; car celui-ci n'offre que le corps, & celui-là les choses exterieures; mais le vœu d'obéissance offre la propre volonté, qui est quelque chose de plus noble & de plus estimable; outre que la continence & la pauvreté se trouvent renfermées dans l'obéissance, entant qu'elles tombent sous le précepte comme beaucoup d'autres choses. Ajoûtez que dans le sentiment du même Saint Thomas & de Saint Bonaventure, le vœu d'obéissance est le plus essentiel de tous à la religion, & celui qui proprement constitue un Religieux dans l'état de la vie religieuse: car quand on vivoit dans la pauvreté & dans la chasteté volontaire, & qu'on auroit fait vœu de l'une & de l'autre, on ne seroit pas pour cela Religieux, ni dans l'état parfait de la vie religieuse, si on n'auroit fait le vœu d'obéissance; De sorte, dir Saint Bonaventure, que toute la perfection d'un Religieux consiste à renoncer entièrement à sa volonté, pour suivre en toutes choses celle d'autrui.

S. Thom. 2. 2. Qu. 186. a. 8.

S. Bonav. in specul. dist. p. 1. c. 4.

C'est principalement dans les choses difficiles, comme remarquent les Saints, que la veritable obéissance se fait mieux voir. Lors qu'on nous commande des choses qui nous plaisent, & qui sont conformes à notre inclination, on ne peut bien connoître avec quel esprit nous obéissons, parce que nous y sommes portez, peut-être plus par le mouvement de notre propre inclination, que par une veritable soumission à la volonté de Dieu. Mais lorsqu'on nous commande des choses difficiles, & où nous sentons de la repugnance, & que cependant nous ne laissons pas de les embrasser avec ardeur, il n'y a plus à douter du motif qui nous fait agir; parce qu'alors nous sommes bien assurez que ce n'est point nous-mêmes que nous cherchons, & notre propre satisfaction, mais que c'est Dieu seul, & l'accomplissement de sa volonté sur nous.

C'est particulièrement dans les choses difficiles que paroît l'obéissance.

Il y a deux sortes d'obéissances, l'une qui est commune & imparfaite, & l'autre parfaite, qui fait voir la force & la vertu de l'obéissance. L'obéissance imparfaite est celle, non seulement qui exécute comme à regret ce qui est ordonné, & raisonne sur tout ce qu'on lui commande, mais aussi qui a toujours plus d'inclination pour une chose que pour l'autre, & n'est jamais indifferente sur rien, & quoi qu'elle obéisse au dehors en exécutant ce qu'on lui ordonne, elle desobéit au dedans par la résistance de son esprit; c'est pourquoi elle ne merite pas le nom d'obéissance. L'obéissance parfaite, est aveugle; c'est le nom même qu'on lui donne, & c'est dans son aveuglement que sa sagesse & sa perfection consistent: elle obéit sans raisonner; elle est toujours disposée à toutes les différentes choses qu'on lui peut commander. Elle ne se contente pas de ce qu'on lui prescrit, elle soumet encore son jugement & sa volonté à la volonté & au jugement du Supérieur, supposant toujours qu'il a raison de commander ce qu'il commande. De maniere qu'elle comprend tous les degrez de cette vertu, en quoi les Saints font consister la perfection.

Deux sortes d'obéissances, l'une imparfaite, & l'autre parfaite.

Le merite de cette vertu consiste en ce qu'elle rend meilleures les choses bonnes, & bonnes les indifferentes. De maniere que celles qui ne sont rien, deviennent considerables

Merites & avantages de l'obéissance.

& meritoires devant Dieu, quand elles sont faites par ce motif; & celles qui sont bonnes & saintes étant faites par obéissance, passent en vertu du vœu à un degré de perfection plus haut, que celui qu'elles ont d'elles-mêmes; parce qu'elles appartiennent à la vertu de Religion, qui est la plus excellente des vertus morales.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Nécessité de l'obéissance en general pour jouir de la paix.

L'Obéissance que l'homme rend à Dieu est la source unique & véritable de la tranquillité de l'homme. La subordination qui est entre les créatures, établit l'ordre qui assure leur repos. Le monde civil, comme le monde naturel, ne jouit de la paix qu'autant qu'une mutuelle dépendance en soumet les membres les uns aux autres. Mais toute soumission se doit terminer à Dieu, l'Ouvrier & le Législateur souverain de l'Univers. Le serviteur doit obéir à son maître, l'enfant à son pere, la femme à son mari; Dieu l'a ainsi ordonné. Le désordre suit nécessairement l'infraction de cette loi, non point tant parce qu'un homme desobéit à un autre homme, que parce qu'il desobéit à Dieu, qui a donné à l'un le pouvoir de commander, & qui a imposé à l'autre l'obligation d'obéir. Par ce commerce mutuel de commandement & d'obéissance, il a signifié à tous les hommes la dépendance, où ils doivent être à son égard, & le renversement qui succéderoit parmi eux, à la rébellion & à la revolte. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Le Fils de Dieu a voulu reparer le monde par l'obéissance parce que c'étoit par la desobéissance qu'il s'étoit perdu.

Comme toute la perte & la corruption du genre humain venoit de la desobéissance; pour guerir la nature humaine, & reparer cette perte, il falloit un remede contraire, qui est l'obéissance. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu ne s'est pas contenté de nous montrer en sa personne, & en toute la conduite de sa vie, un parfait modele de l'obéissance nécessaire à tous les Chrétiens; mais il nous a encore enseigné & prescrit lui-même la maniere dont nous devons la pratiquer: & c'est de lui que nous apprenons que vivre en véritable & en parfait Chrétien, c'est vivre, comme dit Saint Pierre, en enfans d'obéissance. Aussi n'y a-t-il point de vertu que ce divin Maître nous ait tant recommandée que l'obéissance. Il nous dit en un endroit que sa nourriture est de faire la volonté de son Pere, qui l'a envoyé. Et dans un autre: *Je ne cherche pas, dit-il, ma volonté propre, mais la volonté de mon Pere.* Ceux qui suivent fidelement ce modele & cet esprit de Jesus-Christ, sont les vrais enfans de Dieu, & les freres de Jesus-Christ. C'est lui-même qui nous en assure: *Quiconque, dit-il, fait la volonté de mon Pere qui est dans le ciel, (ce qui s'exécute, lorsqu'on obéit ponctuellement à ceux qui ont reçu de lui l'autorité & le pouvoir de nous commander) celui-là est mon frere, ma sœur, & ma mere.* De sorte que cette obéissance nous acquiert tout droit de societé, d'alliance, & de parenté avec Jesus-Christ. *Le même.*

On doit considerer la personne de Jesus-Christ dans les Superieurs à qui l'on obéit.

Il ne nous sera pas difficile de pratiquer l'obéissance, si nous considerons dans les Superieurs, quels qu'ils soient, non des hommes du commun, mais les lieutenans de Jesus-Christ, & les interpretes de ses volontez. C'est à moi, dit le Sauveur, qu'obéit celui qui obéit à ses Superieurs, & en méprisant leurs ordonnances, ce sont les miennes qu'on méprise. Il s'ensuit de là, que ce ne sont ni

les talens naturels, ni la naissance, ni les faiseurs de la fortune qui doivent nous porter à obéir: car nous voyons que le Fils de Dieu s'est servi d'un pauvre pecheur, ignorant & grossier, pour gouverner toute l'Eglise. Bien plus, ce n'est pas même leur vertu, mais la seule qualité de Ministre du Tout-puissant, qui doit être le motif de notre obéissance. Les Scribes & les Pharisiens, dit le Sauveur, ont succédé à Moïse, ils ont comme lui conduit son peuple, & instruit les Juifs, ce ne sont pas pourtant des gens d'une vie irréprochable. Nonobstant tout cela, faites ce qu'ils vous diront, mais gardez-vous bien de les imiter; je ne vous les propose pas comme des modeles, mais comme les dispensateurs de la Loi. Mais d'un autre côté, en regardant Dieu dans l'homme, prenons garde de ne point passer dans une autre extrémité, & de faire nos Dieux de nos Superieurs. Ceux-là tombent en ce défaut, qui ne cherchent en obéissant qu'à leur plaisir, & leur faire la cour, sans penser à contenter Dieu. De cette sorte, en exécutant même la volonté de Dieu qui leur est manifestée par le Superieur, ils n'obéissent néanmoins qu'à l'homme, & perdent ainsi tout le fruit de leurs peines. Saint Paul a tâché de remedier à ce désordre par ces paroles qui sont si pleines d'instructions: *Servi obedite dominis carnalibus, &c. Auteur anonyme.*

Ad Eph. 6.

Il est nécessaire qu'il y ait dans le monde de la subordination & de la dépendance.

Il ne faut pas s'étonner que l'Ecriture & les Peres donnent de si grands éloges à l'obéissance, puisqu'elle est nécessaire par tout; car ce monde visible ne subsiste que par la subordination & la dépendance que Dieu a établie entre les créatures qui le composent. Les Empires, les Republiques, les Armées, tous les Corps ne se maintiennent que par l'ordre; & l'ordre n'est observé que par l'obéissance. C'est pourquoi, nous devons en ce point admirer la Providence divine, qui a établi la diversité, & la subordination qui se rencontre parmi les hommes, par le moyen des conditions différentes qu'il leur a assignées; car nous nous tromperions fort, si nous nous imaginions que cette diversité qui rend les hommes si inégaux, & qui fait que les uns sont au-dessus, & les autres au-dessous, fût l'effet du hazard & de la fortune. Nous ne nous abuserions gueres moins, si nous pensions aussi que c'est seulement la lâcheté, ou le peu d'esprit des uns, & l'ambition, ou l'adresse des autres, qui font qu'il y a dans tous les Etats des personnes qui commandent, & d'autres qui obéissent. C'est toujours la sagesse de Dieu qui met cet ordre dans toutes les societes, qui se sert même des inclinations différentes des hommes pour former les différentes parties de son Etat, & qui souvent leur laissant le choix de la vocation qu'ils embrassent, tire sa gloire de leurs desseins, & les fait venir à ses fins; qui font que les hommes s'entr'aident mutuellement, & qu'il y ait de la subordination par tout. *Auteur anonyme.*

Il faut
obéir aux
puissances,
parce qu'el-
les vien-
nent de
Dieu.

Donnez-vous bien de garde, dit l'Apôtre à tous les Chrétiens, de choquer les Puissances que Dieu a établies pour soutenir les Etats, dont il leur a donné la conduite; parce que c'est s'attaquer à Dieu même que de s'attaquer à elles. C'est résister à son ordre, que de s'opposer à leurs ordonnances, & c'est être coupable de leze-majesté divine, aussi-bien que de refuser le respect & l'obéissance aux Souverains qui représentent la sienne sur la terre. Mais quand les sujets savent se tenir dans leur devoir, & qu'ils rendent à leurs Souverains les hommages, les soumissions & l'obéissance qu'ils sont obligés de leur rendre, c'est alors que les Etats sont florissans; que les Villes & les Royaumes jouissent d'une profonde paix, & que Dieu est servi par tout, parce que l'ordre qu'il y a établi est exactement observé. N'alléguons point là-dessus que nous naissons tous libres, & qu'un homme n'a point de droit de s'affujettir les autres, qui n'ont rien dans leur nature qui soit inférieur à la sienne: car enfin, nous savons assez que nous apportons au monde avec nous par notre naissance, une dépendance essentielle, qui nous rend sujets de la divinité, & qui nous oblige de nous soumettre à tous ses ordres; & puisque c'est par son ordre & par ses loix qu'il y a des personnes sur nos têtes, pour nous gouverner, & pour nous commander, nous serions des rebelles si nous voulions secouer ce joug que nous sommes obligés de porter. *Le Pere Haineuve, dans la premiere partie de l'Ordre, Discours 14.*

Nous ne
devons pas
regarder
dans les
Souverains
les qualitez
de leurs
personnes,
mais l'auto-
rité qu'ils
tiennent de
Dieu.

Quand même, dit Saint Augustin, les Souverains & les autres Supérieurs oublieroient ce qu'ils nous font, nous ne devons pas pour cela oublier ce que nous sommes à leur égard, & quoi qu'ils puissent excéder quelquefois en faisant des commandemens trop rudes, nous ne sommes pas pour cela dispensés de leur obéir: car apprenons une bonne fois, que ce n'est point sur leur vertu que leur autorité est fondée, mais sur la puissance de la personne de Dieu qu'ils représentent, qui n'étant point changeante, les maintient inébranlablement dans leur droit, & nous doit maintenir inviolablement dans la fidélité & dans l'obéissance. Ainsi ce n'est pas tant contre le Souverain ou contre les Supérieurs qu'on se souleve, que contre celui qui les a élevés à cette dignité, ou établis dans ce poste, & de la part de qui ils commandent; c'est contre le ciel que l'on prend les armes; c'est de Dieu même dont on se plaint, & dont on murmure; puisque c'est lui qui a permis que celui qui commande fût maître des autres. Ainsi il n'y a rien qui nous doive faire sortir du respect & de la soumission; & puisque nous devons être persuadés que les Puissances de la terre ne prennent leur autorité que de celle du ciel, dont le reglement ne peut être que raisonnable; adouçons sa justice, quand même il permettrait des injustices dans ceux qui nous commandent. *Le même.*

Combien
l'obéissance
est neces-
saire dans
le monde
& dans
toutes les
societez.

Que deviendrait le monde sans l'obéissance? Quoi de plus nécessaire que cette vertu pour maintenir l'ordre & la règle? L'expérience le fait voir. Où l'obéissance n'est point gardée, ce n'est que trouble; le desordre s'y gisse, la paix en est bannie. Un tout qui n'est point uni, est menacé de sa destruction, & ne peut éviter une ruine prochaine. Mais

au contraire où l'obéissance est gardée, il n'y a personne qui ne soit édifiée. En remarquant ce parfait accord, on croiroit voir ces esprits bienheureux qui sont parfaitement unis entre eux. S'il peut y avoir quelque chose de stable sur la terre, c'est ce qui est bien uni, où tout est dans l'ordre; ce qui ne peut jamais être que quand l'obéissance est fidelement observée. *Monsieur Lambert, dans les Discours sur la Vie Ecclesiastique, Tome second, Discours 18.*

L'Apôtre Saint Pierre en recommandant l'obéissance, prend toutes sortes de précautions. S'il y avoit quelque lieu de se dispenser de l'obéissance, ce seroit sans doute à l'égard de ceux qui abusent de leur autorité; est-ce un sujet légitime de revolte? peut-on alors secouer le joug & se dispenser d'obéir? Si vous le faites, vous êtes condamné par Saint Pierre, qui prononce expressément qu'il y a obligation d'obéir: *Non seulement à ceux qui sont bons & doux, mais encore à ceux qui sont rudes & sâcheux....* Que d'insensés dans le monde qui s'applaudissent à eux-mêmes! Le fondement de leur joye, c'est qu'ils sont libres de tout joug, & qu'ils sont maîtres de leur conduite. Combien en voit-on à qui toute domination est insupportable, & qui n'ont point de plus grand desir que de s'en affranchir? Ce sont des enfans prodiges, qui ne peuvent plus supporter le gouvernement de leur pere; ennemis de leur bonheur, parce qu'ils le font de toute règle, ils veulent absolument disposer d'eux-mêmes. Vous allez donc être votre maître & votre conducteur; que vous êtes à plaindre! vous ne pouviez jamais choisir un maître plus trompeur. *Le même.*

Obligation
que tout
sujet &
tout infé-
rieur a d'o-
béir.

I. Pet. 2.

Jugez de l'extrême malheur de celui qui veut se conduire suivant sa propre volonté, & être maître de lui-même. Lorsque Dieu irrité contre l'homme, veut le châtier dans sa colere, un de ses châtimens les plus severes, c'est de le livrer à lui-même, & de l'abandonner aux desirs de son cœur. *Je les ai abandonnez, dit Dieu, aux desirs de leur cœur; ils suivent l'égarment de leurs pensées.* Comment Dieu a-t-il puni les nations infidèles, lorsque suivant aveuglement les mouvemens déréglés des passions les plus brutales, elles se font attiré sa colere par les plus abominables crimes? *Il les a livrez, aux desirs de leur cœur, il les a livrez, à un sens reproché.* Mais celui qui est dans la disposition d'obéir, ne craint point d'être frappé de cette peine; comme il est résolu de ne point suivre sa volonté, il n'a point lieu de craindre que Dieu pour le punir l'abandonne à sa propre volonté. Qu'il est donc avantageux d'obéir, puisque l'obéissance met l'homme à couvert de ces châtimens rigoureux, qui sont tout ce qu'il y a de plus terrible & de plus à apprehender pendant que nous vivons sur la terre. *Le même.*

Malignité
de ceux qui
ne suivent
que leur
volonté, &
qui ne veu-
lent obéir
à personne.
Psal. 80.

Ad Rom.

En considerant les effets de l'obéissance, il est plus avantageux d'obéir que de commander.

Il est plus
avantageux
d'obéir que
de com-
mander.

plus à craindre que les places supérieures, dans lesquelles on est revêtu de l'autorité. Les sages les ont fui, & ils les ont considérées comme un poids accablant. Hé! de quoi ont-ils été particulièrement effrayés? C'est qu'ils sçavoient combien il est périlleux de commander. Vouloir être maître, & avoir de l'empressement pour les places qui élèvent

au-dessus des autres, c'est être ennemi de soi-même; n'avons-nous pas assez à répondre de nous, sans nous charger encore de répondre des autres? Doutez-vous que ceux qui commandent ne soient chargez de rendre compte à Dieu de tous ceux qui sont soumis à leur autorité? Et voilà pourquoi Saint Jacques vous avertit de redouter & de fuir les premières places: *Mes freres, vous dir cet Apôtre, ne vous empressez point de devenir les maîtres des autres, sachant que cette charge vous expose à un jugement plus severe. Le même.*

Jacob. 3.

Suite du même sujet.

Ceux qui sont élevez aux premières places ne doivent jamais cesser de craindre. Ils doivent considerer leur dignité, non pas comme quelque chose de brillant & d'avantageux, mais comme un poids tres-lourd. Ils doivent être sincerement disposez à obéir. S'il leur étoit libre de faire un choix, ils devroient sans hesiter quitter leur état, se dépouiller de leur autorité, pour embrasser la condition où l'on obéit, & où l'on n'est plus chargé du pesant fardeau de gouverner les autres. Mais que ceux qui obéissent soient penetrez du bonheur de leur condition, & que ce leur soit un motif puissant pour en remplir les devoirs. Ils sont beaucoup plus en sûreté que les autres, & par consequent beaucoup plus heureux. *Le même.*

Ceux précité pour se dispenser d'obéir.

Comme l'esprit de l'homme est plein de caprices, les uns seront dans une disposition, & les autres auront des sentimens contraires. L'un dira, je ne puis obéir; car l'on abuse de ma facilité, & ce que l'on me demande est trop au-dessus de moi. L'autre au contraire, se plaindra qu'il ne peut obéir, parce qu'on l'accable, & que ce qu'on lui ordonne est au-dessus de ses forces. Dispositions également criminelles, & qui font voir la revolté du cœur. Celui qui est humble de cœur, & qui est mis par la Providence dans une condition qui l'assujettit à obéir, est bien éloigné de donner entrée dans son cœur à de si pernicieuses pensées. Mais voici la vraie situation de l'homme obéissant. Il n'examine rien; il suffit qu'on lui commande, & qu'on lui donne lieu d'obéir; vous le voyez entierement appliqué aux petites choses; vous le voyez dans les affaires importantes & difficiles, faisant de genereux efforts pour surmonter les obstacles sans jamais se rebuter. *Le même.*

L'obéissance doit être entiere, & non en certaines choses seulement.

Jacob. 2.

L'obéissance ne doit pas seulement être prompte, mais elle doit être entiere; car celui qui est soumis en certaines choses, & ne l'est point en d'autres, obéit par caprice, & n'a point l'esprit d'obéissance, & dans la verité il n'obéit point. Saint Jacques dit, que *quiconque ayant gardé toute la Loi, la viole en un seul point, est coupable comme l'ayant toute violée...* Quiconque donc consent d'obéir en certains points, & refuse d'obéir en d'autres, est un rebelle, & Dieu le considere comme un homme qui est dans une desobéissance perpetuelle. C'est de même un mauvais caractère que le refus d'obéissance dans les choses que nous croyons au-dessus de nous. Le véritable obéissant, c'est-à-dire, celui qui regarde Dieu dans ceux à qui il obéit, est toujours exact, & en toutes choses; au lieu que celui qui n'obéit que quand les choses lui plaisent, & qui refuse d'obéir quand elles ne lui sont pas agréables, n'obéit pas à Dieu, ni pour Dieu, il obéit à son amour propre &

à sa passion. *Le même.*

Tenez-vous dans le lieu où Dieu vous a placez, & obéissez de cœur, ayant toujours devant les yeux que c'est à Dieu que vous obéissez en obéissant aux hommes. C'est là proprement le caractère de la véritable obéissance. Elle doit être de cœur; car l'action extérieure n'est que le dehors & la surface. Dieu veut le cœur, & c'est un principe general dans tout ce qu'il ordonne: ce qu'il demande donc en premier lieu c'est le cœur. Commande-t-il de faire l'aumône, il veut que vous la fassiez de cœur; & il declare *qu'il aime celui qui donne avec joye.* Demande-t-il des œuvres, des hommages extérieurs, des témoignages de notre dépendance; il nous fait savoir que si ces œuvres ne partent du cœur, il nous rejettera avec ce peuple hypocrite, qui *l'honore des lèvres pendant que leur cœur est tres-éloigné de lui.* Ceux-là donc déplaissent à Dieu, qui n'obéissent que par crainte, dont le cœur est plein de défiance; de murmure; de chagrin, &c. Vous obéissez, je le veux; mais c'est à regret, & par contrainte; pendant que vous pratiquez extérieurement ce qui vous est commandé, vous vous revolté au dedans de vous-mêmes, quelquefois même vous n'avez pas assez d'empire sur vous pour dissimuler vos sentimens, & par des réponses qui marquent votre indocilité, vous contristez ceux à qui Dieu a donné autorité sur vous. Que vous arrivera-t-il? vous obéirez, vous en aurez toute la peine; mais vous obéirez sans fruit. Au lieu que si vous vous appliquez à vous surmonter vous-mêmes, & à dompter les repugnances de votre cœur, Dieu recevra votre sacrifice. En obéissant malgré vous, vous serez toujours au rang des esclaves, parce que vous murmurez; & que vous n'agissez que par crainte. Si vous souhaitez d'obéir en enfans & en serviteurs de Dieu en obéissant aux hommes; agissez par amour. *Le même.*

Il faut obéir de cœur, en considerant que c'est à Dieu que l'on obéit, en rendant obéissance aux hommes.

2. ad Cor. 9.

Matt. 5.

L'obéissance est une vertu universelle, elle renferme toutes les vertus, ou elle les suppose; c'est elle, dit Saint Grégoire, qui met toutes les autres vertus dans notre ame, qui les conserve, & qui les perfectionne. Elles cessent d'être des vertus, si elle ne les regle; elles deviennent même des vices quand elles lui sont contraires. C'est en un mot, le sacrifice le plus agréable que l'on puisse faire à Dieu, parce que c'est le plus difficile, & parce que l'homme sacrifie par l'obéissance ce qu'il a de meilleur & de plus cher; c'est-à-dire, sa liberté; aussi l'Écriture nous assure-t-elle, que l'obéissance vaut mieux que les sacrifices, parce que, comme dit le même Saint Grégoire, par les sacrifices, on immole la chair des animaux; par l'obéissance, on immole sa propre volonté. Les sacrifices même faits contre les ordres de l'obéissance, deviennent abominables, & Dieu protesse lui-même qu'il regarde la desobéissance comme une espece d'idolâtrie. *Le Pere Nepveu, Tomé troisième de ses Reflexions Chrétiennes, pour tous les jours de l'année.*

Le mérite & l'excellence de l'obéissance.

L'obéissance, toute aveugle qu'elle paroît, est toujours tres-éclairée. Elle paroît quelquefois contraire à la raison humaine; mais alors même, elle est tres-raisonnable; parce qu'elle a pour regle une souveraine raison, qui est la volonté de Dieu. Ce qui fait le peché du Superieur, quand sa passion le fait commander;

L'obéissance est aveugle & éclairée tout à la fois.

fait mon mérite, parce que c'est la charité qui me fait obéir. Que le sort d'un homme obéissant est heureux ! Toujours assuré que c'est Dieu qui le gouverne, peut-il craindre d'être mal gouverné ? peut-il être inquiet, & en peine de quoi que ce soit, sinon de contenter celui à qui il obéit ? *Le même.*

L'exemple d'obéissance que le Sauveur a donné aux hommes.

Comme la pratique de l'obéissance paroît difficile à l'homme, qui aime passionnément sa liberté, il a fallu l'exemple d'un Homme-Dieu pour la rendre facile. Il n'est rien dit de lui, depuis l'âge de douze jusqu'à trente ans, sinon qu'il obéissoit : *Et erat subditus illis.* Voilà à quoi se réduisent les actions, toutes les vertus, tous les miracles de la vie cachée d'un Dieu : il obéissoit ; mais à qui ? non seulement à son Pere, mais à Marie & à Joseph qui lui étoient infiniment inférieurs en tout. Quelle humilité ! quel exemple ! mais en quoi obéit-il ? dans les choses du monde les plus basses & les plus pénibles ; dans les plus menus ministères de la maison ; mais de quelle manière obéit-il ? promptement, sans se plaindre, prevenant même leur inclination ; exactement, sans rien ômettre de ce qu'on lui prescrit ; parfaitement, regardant la volonté de son Pere dans celle de Marie & de Joseph, & leur obéissant comme à son Pere même. Est-ce ainsi, enfans, serviteurs, sujets ; est-ce ainsi que vous êtes soumis, que vous obéissez ? Ces murmures, ces difficultez, ces remontrances, cette lâcheté, cette négligence, ces respects humains, cette obéissance ou de nécessité, ou de bienveillance, ou de pure politique, montrent assez combien vous êtes éloignez de cette parfaite obéissance du Sauveur, qui proteste qu'il n'est point venu pour faire sa volonté, quelque sainte qu'elle fût, mais uniquement celle de son Pere ; & qui après avoir vécu dans la pratique continuelle de l'obéissance, a voulu encore mourir par obéissance, aimant mieux, comme dit Saint Bernard, perdre la vie que l'obéissance. *Le même.*

Combien l'obéissance est agréable à Dieu.

Il n'y a rien, dont Dieu ait jamais plus fait d'état que de l'obéissance ; quelque agréable que lui eût été le sacrifice des victimes, il a protesté hautement qu'il aimoit mieux l'obéissance ; & la raison à mon avis est parce que de toutes les vertus, l'obéissance est celle qui immole & qui sacrifie l'homme tout entier. Quand on pratique la continence, on offre son corps, je l'avoué, mais aussi c'est tout : quand on donne l'aumône, on offre une partie de ses biens, mais on se borne là ; & cette aumône, quoi que faite d'un bien qui est hors de nous, lui est pourtant tres-agréable, comme il l'a lui-même marqué assez expressément : mais en obéissant, on se sacrifie entièrement soi-même ; on pratique toutes les vertus en pratiquant l'obéissance, parce que toutes les vertus sont dans la dépendance de notre volonté. Or renonçant à tout ce que nous sommes, & à tout ce que nous voulons, notre volonté est toute renfermée dans celui qui nous commande & qui nous conduit. *Auteur anonyme.*

Toutes les actions d'un Chrétien doivent être des actions d'obéissance.

Nous ne pouvons trop repeter, que dans la vie chrétienne, nulle action n'est & ne peut être sainte ni d'aucun mérite, si elle n'est une obéissance à quelque loi juste. Et ainsi en quelque état que puisse se trouver un Chrétien, soit Souverain, soit sujet, soit d'abaissement ou de grandeur, il est toujours dans celui d'obéir ; si le sujet & l'inférieur

ne peut qu'obéir, le Souverain de même ne peut commander qu'en obéissant à celui qui lui a donné le commandement ; si bien que dès qu'une action n'est pas une obéissance, elle est hors de la règle de la raison, qui ne laisse la volonté d'aucun homme sans une volonté supérieure qui le gouverne, afin de former de toutes ses pensées, aussi-bien que de toutes ses affections, des actions d'obéissance. Sans cette dépendance, l'homme n'agit que par esprit d'orgueil, voulant être le maître, & pour ainsi dire, le Dieu de lui-même. *Monsieur Sarazin, second Tome de son Avenir, Sermon sur JESUS-CHRIST Legislatriceur, & de l'obéissance parfaite.*

C'est obéir à Dieu que d'obéir aux Supérieurs légitimes ; & c'est lui, desobéir que de leur desobéir. *Ce n'est pas vous qu'ils ont rebuté, c'est moi,* dit-il un jour au Prophete Samüel. *Ce n'est pas contre nous,* disoit Moïse aux Israélites, *c'est contre le Seigneur que vous murmurez.* Il est à la vérité plus glorieux de recevoir les ordres de Dieu immédiatement de lui-même ; mais il est peut-être plus utile de les recevoir par l'entremise des hommes : car il y a plus de mérite à se soumettre tout ensemble & à Dieu & aux hommes pour l'amour de Dieu. Mais n'êtes-vous point effrayé de ce que dit le Saint Esprit, que l'on commet par la desobéissance une espèce d'idolâtrie ? Quand le conducteur des Israélites est éloigné pour un peu de temps, ce malheureux peuple se fait un Veau d'or pour l'adorer ; & qu'on s'éloigne de la conduite d'un Supérieur, on devient idolâtre de son propre sentiment. Si vous voulez connoître avec assurance celui de Dieu, vous devez consulter son interprete : *Populus venit ad me querens sententiam Dei.* *Le Pere Dozime, dans la Morale de JESUS-CHRIST.*

On obéit à Dieu quand on obéit aux hommes.

I. Regum 8. Exod. 16.

Exod. 18.

La vraie Sagesse nous dit que chacun peut gouverner les autres avec plus de sûreté de conscience, qu'il ne peut se gouverner lui seul ; & qu'il n'y a rien qui soit moins sujet à l'erreur que l'obéissance ; rien au contraire qui soit plus dangereux que de suivre ses propres lumières. Les Souverains même qui sont nez pour commander, sont obligés d'obéir à quelqu'un, & de soumettre leurs pensées aux sages conseils d'un bon sujet. Celui qui ôte le conducteur à l'aveugle, le medecin au malade, & le pilote au vaisseau, les met tous en grand danger de se perdre ; mais quiconque se prive du secours de l'obéissance, se met encore en plus grand danger. *Le même.*

On n'est point sujet à l'erreur en suivant l'obéissance.

On ne doit jamais obéir pour faire du mal, c'est-à-dire, pour faire une chose qui est évidemment contre la loi de Dieu, si un Supérieur le commandoit : mais il ne faut pas faire un bien que nous voudrions, s'il nous le défend. Si l'on obéissoit à un Supérieur, quand il commande le mal, un aveugle alors seroit conduit par un autre aveugle, & l'on desobéiroit à Dieu, pour obéir à un homme. Les Apôtres ont soutenu genereusement en presence des chefs de la Synagogue, qu'il faut faire tout le contraire ; & il faudroit anathematizer un Ange qui prêcheroit un autre Evangile. Dieu, dit l'Ecriture, comptera parmi les méchans ceux qui s'excusent sur de fausses obligations. Mais si d'obéir pour faire le mal est une revolte, & non pas une obéissance, & si c'est abandonner l'ordre de Dieu pour s'attacher à un homme

On ne doit jamais obéir dans les choses qui sont contre Dieu.

qui est dans le desordre ; il n'en est pas de même d'un inférieur , qui s'abstient de faire un bien que son Supérieur lui défend : car alors on ne laisse une bonne œuvre que pour se porter à une meilleure ; & en s'abstenant ainsi de faire le bien , on mérite une double récompense , parce qu'on acquiert le mérite de l'obéissance sans perdre celui de la bonne œuvre qu'on s'est proposée. *Le même.*

Il y a des vertus dont la pratique est éclatante ; il y en a d'autres qui sont plus obscures , & dont l'exercice se fait sans bruit & sans éclat , comme l'obéissance , qui marque de la dépendance dont l'homme est ennemi , & qui repugne à la liberté dont il est amateur ; nous pouvons dire néanmoins qu'il n'est rien de plus nécessaire , ni de plus ordinaire , que le rapport de l'inférieur au Supérieur. Les uns obéissent par crainte , par conséquent en esclaves ; les autres obéissent par raison , par conséquent en hommes ; les uns obéissent par intérêt , par conséquent en politiques ; les autres obéissent par vertu , par conséquent en Chrétiens. Il est vrai que Dieu permet souvent qu'il y ait des gens indignes , foibles , & incapables qui commandent parmi les hommes. Que si la nature nous représente , que c'est un grand desordre qu'un homme foible , ignorant , ou emporté , commande aux autres ; on lui répondra que le desordre est encore plus grand , lorsque la colere & les autres passions l'emportent par-dessus la raison , quand nous aimons mieux obéir en bêtes , que d'obéir en hommes ; quand nous aimons mieux nous soumettre en politiques , que de nous soumettre en Chrétiens. C'est pourquoi , si c'est un mal pour nous de ne disposer plus de nous-mêmes , nous devons craindre bien davantage que l'avarice ne dispose de notre cœur , & que la violence ne dispose de notre esprit : car de quoi nous servira d'apprendre aux animaux d'obéir à l'homme , & de soumettre en même temps notre raison aux passions des animaux ? *Livre intitulé, la Conduite du sage, Tome 1.*

Il n'y a rien qui soit plus contraire au salut , ni qui rende un Chrétien plus indigne de la grace de Dieu , que de se vouloir conduire soi-même , & vivre selon son propre esprit ; parce qu'en cela consiste l'esprit d'orgueil , que Dieu hait & déteste comme étant la ruine de sa gloire , & l'origine de tous les maux. Or cet esprit naît principalement de l'estime de la propre sagesse , lorsqu'un homme se croit assez fort , & capable de se gouverner soi-même sans avoir besoin de la conduite d'autrui , & que dans cette fausse persuasion , il se forme des regles & des maximes contraires à celles de Dieu. C'est pourquoi , afin d'abattre cette insolente vanité de l'esprit humain , & confondre cette sagesse mondaine qui veut renverser & détruire l'ordre de la sagesse divine , le Fils de Dieu dans son Incarnation & dans tout le reste de sa vie , nous a voulu servir de modele de la plus parfaite obéissance qui ait jamais été. *La Morale Chrétienne sur le Pater, l. 5. sect. 1. art. 5.*

La première chose que Dieu demande de ceux qui sont profession du Christianisme , est la foi , qui n'est rien à vrai dire qu'une captivité de l'esprit propre , qui renonce à ses propres lumieres , pour croire aveuglément des veritez qui lui sont incompréhensibles , comme certaines , & indubitables par

le seul motif de la revelation qui lui est faite par l'Eglise de la part de Dieu ; ce que Saint Paul appelle reduire en servitude tous les esprits , pour les soumettre à l'obéissance de Jesus-Christ. C'est par cette même consideration qu'il a établi dans son Eglise une Hiérarchie ; c'est-à-dire , une subordination des Pasteurs , qu'il fait dépendre les uns des autres , ne voulant point que les hommes regardent que par l'entremise des Supérieurs legitimes , les pouvoirs & les lumieres , qui leur sont nécessaires. C'est ainsi que Dieu a gouverné les plus grands hommes , même les Rois & les Princes , & les plus grands Philosophes , lorsqu'il les a voulu attirer à soi , & les convertir par sa grace toute-puissante. Il les a humiliés par l'obéissance ; il a renversé dans eux cette force d'esprit dont ils se glorifioient , & cette sagesse orgueilleuse qui les enflait , & les élevoit si fort devant leurs propres yeux , afin de s'assujettir comme des enfans à la conduite de leurs Supérieurs Ecclesiastiques , à qui ils doivent comme les autres , rendre obéissance.

On ne peut douter que les personnes , qui pour avoir le bonheur de suivre en toutes choses la volonté de Dieu , ont fait vœu d'obéir à ceux qui tiennent visiblement sa place , n'aient en ce point quelque chose de plus avantageux que les autres , puisqu'elles ne savent pas seulement ce que Dieu demande d'elles dans les choses les plus considerables ; mais elles connoissent continuellement tout ce que Dieu veut dans tout le détail de leurs actions ; & pour mener une vie tres-parfaite , elles n'ont qu'à faire ce qu'elles font dans cette vûe , que c'est ce que Dieu veut qu'elles fassent. Une cloche qui sonne à temps réglé , est comme une voix du ciel qui leur intime ce qui est du bon plaisir de Dieu , & ce qui lui agréé pour une telle heure. Et quand un Ange leur paroîtroit visiblement , & les instruiroit de tout ce qu'elles doivent faire , elles n'en seroient pas si assurées qu'elles le sont de cette maniere , qui n'est sujette à aucune sorte d'illusion. N'est-ce pas là un moyen propre pour arriver facilement à un tres-haut degré de vertu ! *Le Pere Guilleminot, livre intitulé, la Sagesse chrétienne, chapitre huitième, seconde verité.*

Dans la consideration du mérite de l'obéissance , disons-nous à nous-mêmes : O que je suis aveugle , moi qui aime tant la liberté , & qui trouve si pesant le joug de l'obéissance , moi qui ne cherche qu'à m'affranchir de toute servitude ; ô le méchant caractère , de ne pouvoir s'assujettir à rien , de ne vouloir être contraint en rien ; d'être sans cesse porté au murmure contre tout ce qui nous est commandé ! Heureuses mille fois les personnes religieuses , dont la vie est une pratique continuelle de cette vertu ! Quel bonheur de pouvoir dire qu'on ne fait pas un pas de son choix , tout étant ordonné ou par la Regle , ou par les Supérieurs ! Mais pourquoi les autres ne les imiteront-ils point autant qu'il sera en leur pouvoir ? Combien de mérite pour une femme qui voudroit s'accommoder aux humeurs , aux volontés de son mari par cet esprit d'obéissance , & qui s'étudieroit de ne rien faire dans les choses les plus indifférentes que par son ordre , ni dans les bonnes mêmes contre son ordre , puisque Dieu l'y a soumise. Un enfant qui se rendroit obéissant à son pere & à sa mere , un domestique à son

Sur la nécessité de l'obéissance.

De l'obéissance religieuse.

De l'obéissance religieuse.

De l'obéissance religieuse.

De l'obéissance religieuse.

Comme on peut imiter l'obéissance des Religieux , & acquiescer par ce moyen de grands mérites.

De l'obéissance religieuse.

Combien la detoibiffance, & la propre volonté sont préjudiciables au salut.

Dieu a voulu qu'il y eût de la dépendance & de la soumission par tout.

maitre & à sa maitresse, & toutes sortes de personnes à un directeur à l'égard des choses de la conscience. Sans cela nulle vertu parfaite, nulle perseverance dans une vertu même mediocre, des illusions, des troubles, des inquietudes sans fin; au lieu qu'étant soumis, non seulement on ne fait pas mal, mais on fait bien, & même si bien, qu'on ne peut rien faire de meilleur. *Le Pere de la Colombiere, Tome quatrième, Meditation cinquième sur la Passion de notre Seigneur.*

Qu'il faut obéir aux Superieurs en esprit d'amour & de charité.

Cette maniere d'obéissance dont nous venons de parler, est celle que l'Ecriture nous recommande souvent comme un effet de la charité. Ce n'est point, remarque Saint Bonaventure, une obéissance forcée, comme celle des esclaves qui ont perdu la liberté; ce n'est pas non plus une obéissance mercenaire, comme celle des serviteurs qui n'enviesagent que le gain. C'est une obéissance libre & filiale, comme celle dont parle l'Ecclesiastique quand il dit: *Les enfans de la Sagesse composent l'assemblée des justes, & toute leur vie n'est qu'obéissance & qu'amour...* Pour cela il importe de considerer d'abord, que Dieu étant le premier de tous les maitres, c'est lui aussi que nous devons aimer le premier, & par-dessus toutes choses, selon que nous y oblige le précepte de l'amour qu'il a voulu mettre à la tête de tous les autres. Or de cet amour naît celui que nous devons porter à nos Superieurs, & à tous ceux que Dieu a choisis pour nous gouverner en sa place...

Eccli. 3.

Sur quoi il faut remarquer avec Saint Ambroise, qu'encore que le Superieur ne doit rien oublier pour se faire aimer de ses inferieurs, & que ce soit là le meilleur moyen d'en être obéi, les inferieurs néanmoins sont obligés d'aimer toujours leur Superieur, quelque rude & fâcheux qu'il soit, par la raison seule qu'il leur tient la place de Dieu. *Le Pere Du Pont, dans sa Guide spirituelle, Tome 2. chap. 9. §. 4.*

L. de offic. c. 7. & 8.

Pour obéir comme il faut, il faut aimer ce qu'on nous commande,

Quiconque obéit comme il faut, aime ce qu'on lui commande; il s'y affectionne & l'embrasse comme un moyen que Dieu lui propose pour son salut & pour sa perfection. C'est pourquoi, nous devons aimer de cette maniere les reglemens propres de notre état & de notre emploi, & en general toutes les ordonnances de nos Superieurs. Et pour cela, il faut rechercher les raisons capables de nous porter à les aimer. Or il y a deux sortes de choses que l'on peut nous ordonner. Les unes nous plaisent, parce qu'elles sont ou commodes ou honorables. A l'égard de celles-ci, nous n'avons que faire de raisons pour nous exciter à les embrasser: car l'obéissance, dit Saint Gregoire, n'a pas besoin de faire de grands efforts, quand elle ne rencontre rien de fâcheux; & si en obéissant, nous cherchons ce qui nous est agréable, ce n'est pas une véritable obéissance, ou c'en est une fort imparfaite, à quoi la volonté propre a beaucoup de part; mais dans les choses contraires aux inclinations de notre propre volonté, l'obéissance doit gagner beaucoup sur les inclinations de la nature. *Le même.*

Il en est de la véritable obéissance comme de la foi.

C'est ainsi que les Maitres de la vie spirituelle patient de l'obéissance; elle est en ce point semblable à la foi, laquelle ne s'appuie point sur des raisons humaines, mais sur la seule parole de Dieu, qui est le motif qui nous fait croire. En effet, celui qui sçait obéir en Religieux, & même en Chrétien, ne cherche point de raisons humaines; il n'en-

visage que la seule volonté de Dieu, dont les Superieurs sont interpretes, parce que s'il s'arrêtoit à ces raisons humaines, il n'auroit qu'une obéissance politique & non pas chrétienne, & si ces considerations lui manquoient, son obéissance qui n'a point d'autre fondement, tomberoit bientôt. Mais quand il est une fois déterminé à obéir parfaitement, il peut rechercher devant Dieu les raisons capables de le porter à accomplir avec plus de joye, de promptitude, & de ferveur, la divine volonté & les ordres de ceux qui ont droit de lui commander; car alors ces raisons ne diminuent point le merite de l'obéissance, comme dans la foi quand on propose aux fideles quelques raisons, ce n'est pas afin qu'elles fassent le principal motif de leur foi, mais afin qu'ils aient moins de repugnance à croire des veritez si obscures que Dieu leur a revelées dans les Ecritures. *Le même, Tome 2. ch. 13. §. 2.*

Cette obéissance si parfaite dont nous venons de parler, s'appelle aveugle; parce que pour obéir, elle n'a point d'autres yeux que ceux de Dieu même, & de ses Ministres: aussi n'appartient-il qu'à Dieu seul de voir si ce qu'il commande est bon & utile. Tout ce que doit faire un Chrétien, & un Religieux, qui aspire à la perfection, c'est de soumettre son jugement à l'obéissance, d'exécuter sans nulle discussion les ordres de Dieu, d'accomplir de même tout ce que commandent ses Ministres, lorsqu'ils ne commandent rien qui soit manifestement mauvais, & de ne se proposer en tout cela que l'obéissance même. De plus, cette obéissance aveugle ne considere nullement les qualitez, les perfections, les talens, les vertus de celui qui ordonne; elle ne voit en lui qu'une seule chose; sçavoir, qu'il est Superieur, à qui Dieu a confié son autorité, & l'a mis en sa place pour nous conduire: car comme c'est Dieu qui l'a établi en cette charge, comme on le doit toujours présupposer, on doit regarder Dieu seul en sa personne, & croire qu'il gouverne par lui, qu'il commande par lui, & qu'il est toujours le premier mobile de tout ce qui nous est ordonné, sans passer plus avant, & sans examiner si celui qui commande de sa part, est sçavant ou ignorant, doux ou severe, de bonne ou de mauvaise vie. *Le même, en partie.*

Il faut supposer que cette soumission si parfaite & si generale de la volonté humaine à la divine, en obéissant aux hommes qui nous commandent de sa part, n'est pas tant une vertu particuliere, qu'un assemblage de plusieurs vertus, qui concourent toutes ensemble pour observer exactement ce que Dieu ordonne. La foi, l'esperance, la charité la plus pure, l'humilité, la pieté, & plusieurs autres concourent à un acte parfait d'obéissance, & comme on est disposé d'obéir en toutes choses, la force, la temperance, la liberalité se joignent avec elles dans l'exécution de ce qui nous est commandé; de sorte que Saint Gregoire a pu dire sans exageration, que c'est le propre de l'obéissance d'attirer toutes les vertus dans l'ame, & de les y conserver: parce qu'il suffit d'avoir conçu un ferme dessein d'exécuter tout ce que Dieu veut, pour s'appliquer aussitôt à la pratique de toutes les vertus. *Le même.*

On peut avancer sans crainte, que vivre en état d'obéissance, c'est vivre selon Dieu, parce que c'est faire la volonté de Dieu, & lui-même ne peut nous obliger à davantage, qu'à faire

De l'obéissance aveugle.

L'obéissance renferme toutes les autres vertus.

Vivre en état d'obéissance, c'est vivre selon Dieu, faire

Ad Rom. 8.

faire ce qu'il nous commande & ce qui lui plaît. La raison fondamentale de cette verité, se tire de cette parole de l'Apôtre : *Que ceux-là sont enfans de Dieu, qui sont conduits par l'Esprit de Dieu.* Or c'est être conduit par l'Esprit de Dieu, que de ne rien faire de soi-même & de sa propre volonté; mais le consulter en toutes choses, par l'organe de celui qui nous gouverne & que nous devons écouter. Car c'est ainsi que Saint Augustin explique cette parole : ce ne sont pas ceux qui agissent par leur propre esprit, mais bien ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, qui sont enfans de Dieu. Les Philosophes Stoïciens pouvoient vivre selon leur propre esprit, eux qui tenoient pour maxime que le Sage doit se conduire soi-même; mais les vrais Chrétiens qui sont tout à Dieu, suivent en toutes choses la conduite de Dieu & de son Esprit, & cette difference vient de ce que l'esprit de ces Philosophes étoit l'orgueil & la vaine gloire, & que l'esprit des Chrétiens est l'humilité, dont le propre caractère est la soumission. *La Morale sur le Pater, l. cinquième, sect. 1. art. 5.*

L'état d'obéissance est une grande consolation pour les Religieux.

C'est un sujet de grande consolation, particulièrement pour ceux dont la vie est un état d'obéissance, comme est celle des personnes religieuses, dont toutes les actions sont presque déterminées, ou par la règle, qui leur est comme un Supérieur inanimé, ou par celui qui a autorité sur elles, & leur est comme une règle vivante. Dieu favorise effectivement d'une protection spéciale les personnes obéissantes, lorsqu'elles sont dans le lieu où Dieu les a mises; & Saint Jean Climaque a raison de dire que l'obéissance est une navigation sûre, un voyage qu'on fait en dormant, & sans péril; parce qu'on n'a qu'à s'abandonner à la conduite du Pilote qui tient en main le gouvernail, & qu'on arrive infailliblement au port du salut. C'est elle aussi, qui au jour du jugement répondra pour ces personnes consacrées au service de Dieu, & sera leur justification auprès du souverain Juge. *Le Pere Du Pont, au lieu cité ci-devant.*

Avantages de l'obéissance parfaite.

O que la simplicité de l'obéissance aveugle, s'écrie Saint Bernard, est une grande prudence, puisque par son aveuglement même, elle nous conduit toujours à un heureux terme! La prudence est une grande vertu, mais difficile à acquérir; & l'obéissance est une prudence également sûre & facile: elle tient à notre égard la place d'une sagesse infinie, qui nous donne ses lumières, quand nous lui sacrifions les nôtres. Mais pour devenir sage de cette sorte, il est nécessaire qu'un Religieux renonce, pour ainsi dire, à la sagesse, & que tout son discernement soit de n'avoir nul discernement dans les choses qu'on lui ordonne. De sorte que l'obéissance est une mort volontaire, une vie exempte de toute curiosité, une assurance dans le péril. La seule peine qu'a l'obéissant parfait, qu'on peut appeler tout ensemble un homme mort & un homme vivant, c'est lors qu'en quelque rencontre il fait ce qu'il veut: tant il craint de porter une aussi pesante charge qu'est celle de sa propre volonté. *Le Pere Dozeme, déjà cité.*

Un Supérieur doit adoucir tant qu'il peut le joug de l'obéissance.

Un Supérieur de son côté doit s'étudier à rendre aux inférieurs l'obéissance plus douce; par sa piété, en tâchant d'attirer sur eux les grâces de Dieu dont il tient la place; par son

exemple, en marchant à leur tête dans toutes les observations, comme le bon Pasteur auquel Jesus-Christ est comparé; par une charité commune, exempte d'amitié particulières: car cette charité inspire la confiance, & ces amitez particulières la détruisent; par une conduite égale & sans passion, en supportant les foiblesses & les passions des autres, autant que la prudence le permet; ou en mêlant la douceur avec la fermeté, quand il est nécessaire de les corriger. *Le même.*

L'obéissance religieuse est une obéissance de perfection, qui fait que nous nous engageons, même par vœu, à obéir pour l'amour de Dieu à des personnes de qui naturellement nous n'avons nulle dépendance, par un desir de faire un sacrifice à Dieu, de ce que nous avons de plus cher au monde; c'est-à-dire, de notre volonté & de notre liberté, en nous faisant une obligation d'obéir à des personnes qui nous tiennent la place de Dieu: & c'est proprement l'obéissance religieuse, à laquelle on donne plus particulièrement le nom de vertu d'obéissance. Cette obéissance a trois degrez, dont le premier & le plus imparfait consiste à exécuter entièrement les choses que le Supérieur commande, sans en rien ômettre: ce qui n'exclut pas les repugnances de la volonté & la difficulté à obéir. Le second, consiste à soumettre parfaitement sa volonté à celle de son Supérieur; de maniere que renonçant à ses propres inclinations, on n'aît point d'autre volonté ni d'autres inclinations que les siennes. Le troisième enfin, consiste à soumettre même son jugement & ses lumieres au jugement & aux lumieres d'un Supérieur, renonçant à tous les raisonnemens, ne se permettant pas même d'examiner ou les raisons ou les motifs que le Supérieur peut avoir de commander ce qu'il commande. *Le Pere Neveu, livre intitulé, l'Esprit du Christianisme, traité troisième, chapitre premier.*

La nature & la perfection de l'obéissance religieuse.

Le Supérieur peut quelquefois n'avoir pas raison dans le commandement qu'il me fait, mais la raison veut que je lui obéisse. Quelque peu raisonnable qu'il soit en me commandant, je suis toujours tres-raisonnable en lui obéissant. L'obéissance, toute aveugle qu'elle paroît, est toujours tres-éclairée; elle paroît quelquefois contraire à la raison humaine, mais alors elle est tres-raisonnable, parce qu'elle a pour règle une souveraine raison, qui est la volonté de Dieu. C'est qui fait le péché du Supérieur, quand la passion le fait commander, fait mon mérite, parce que c'est la charité qui me fait obéir. Que le sort d'un homme obéissant est heureux! toujours assuré que Dieu le gouverne, peut-il craindre d'être mal gouverné? *Le même, dans ses Reflexions Chrétiennes, Tome troisième.*

On est toujours sûr de bien faire en obéissant quand on ne commande rien qui soit contre Dieu.

La promptitude est sans doute le caractère le plus assuré & le plus visible d'une personne parfaitement obéissante; en effet; que pourroit-on penser autre chose de cette disposition d'esprit, prête à voler à tous les ordres d'un Supérieur, & d'exécuter tout ce qui lui est commandé? & n'est-ce pas là la marque la plus constante qu'on puisse donner d'une véritable obéissance? Car comme la lenteur qu'on apporte à obéir, est un témoignage qu'on ne le fait qu'à regret, & qu'on n'a que le dehors de l'obéissance, ne faut-il pas avouer aussi que la promptitude en est comme l'ame

L'obéissant doit être prompt.

& c'est le sentiment universel ; c'est par là qu'on montre qu'on n'a point de volonté propre , & qu'on fait voir par cette activité prompte à courir où l'obéissance nous appelle , qu'on ne tient à rien par un détachement entier , & que sans écouter tout ce qui pourroit nous arrêter , on ne pense qu'à s'acquiescer de son devoir. *Le Pere Guillore , traité des Illusions.*

C'est obéir plus parfaitement que d'obéir malgré la résistance que l'on y ressent.

On ne peut plus douter que ceux qui exécutent ce qui leur est ordonné malgré la répugnance qu'ils ressentent intérieurement , ne soient véritablement obéissants ; car en fait d'obéissance , se peut-il rien faire de plus généreux , & qui en prouve mieux la vérité , que d'obéir de la sorte ? Il semble alors que ce n'est plus que le pur amour de cette vertu , qui fait qu'on se soumet aux ordres qu'on nous intime ; & peut-on avoir une preuve plus certaine de la pureté de l'obéissance & d'un parfait désintéressement , que de remporter une telle victoire sur soi-même ? N'est-ce pas là marquer une soumission aveugle ? Cette répugnance même que l'on ressent , ne doit-elle pas être comme une règle & une loi pour nous porter à obéir avec plus de courage , puisque c'est rendre notre sacrifice plus parfait , & la victoire que nous remportons sur nous-mêmes plus signalée. Il y a eu même des Saints qui se sont servis de cette répugnance secrète pour connoître plus certainement la volonté de Dieu , en considérant qu'il n'y avoit rien de la leur dans une telle entreprise. *Le même.*

Ce n'est pas obéir que de faire jointe la volonté du Supérieur à la sienne par adhésion , ou par suite voye.

Il y a des personnes qui prétendent qu'ils obéissent , parce qu'ils ne s'élèvent pas en face contre une autorité légitime ; mais qui font tous leurs efforts , & qui emploient toute leur adresse pour obtenir de l'obéissance ce qu'ils desirent , ou dispensent de faire ce qu'ils ne souhaitent pas. Ils font cent intrigues pour venir à leurs fins : ils ne veulent point paroître , comme s'il ne s'agissoit nullement d'eux , ni de leurs affaires : ils mettent en jeu leurs amis ; ils ont de puissans intercesseurs ; ils font naître des incidens pour obliger d'accorder ce qu'ils demandent ; ils font jouer mille ressorts secrets , & des intrigues pour en venir à bout ; & si tout cela ne suffit pas , ils en viennent aux demandes & aux prières les plus importunes , &c. *Le même.*

Il faut obéir avec joye , car c'est une marque d'une véritable obéissance.

C'est encore une disposition bien louable quand on obéit , d'obéir avec joye , sans marquer ni ressentir aucun chagrin : car cette joye montre qu'on aime ce qui est ordonné , qu'on s'y affectionne en l'exécutant ; & ces personnes qui sont dans cette favorable disposition , témoignent qu'elles ont beaucoup d'amour & pour leur Supérieur , & pour tout ce qui vient de sa part. Elles approuvent tout ce que l'obéissance leur ordonne ; elles ne sont jamais les difficiles , & ce que l'on estime le plus dans l'obéissance , est que faisant aussi volontiers une chose qu'une autre , elles témoignent par là une parfaite indifférence ; de sorte que cette joye étant une marque assez évidente de leur soumission , & de l'affection qu'ils ont pour l'obéissance , on ne peut exiger d'eux davantage. *Le même.*

L'obéissance met à couvert celui qui obéit , du danger de sa damnation.

Ce n'est pas un petit avantage de l'obéissance , de considérer qu'elle met à couvert celui qui obéit , de tous les dangers de sa damnation , & lui donne des assurances de son salut ; parce qu'outre que cet avantage lui vient de ce qu'il fait la volonté de Dieu ,

s'il y avoit quelque péché qu'on ne connoît pas à faire ce qu'un Supérieur commande , ce seroit sur le compte de ce Supérieur , & non pas de celui qui obéit , qui en sera disculpé devant Dieu , qui recevra cette excuse , comme raisonnable & légitime , il a obéi. Ajoûtez ce que le Sage promet à l'homme obéissant , qu'il sera toujours victorieux dans ses combats , & qu'il chantera ses victoires. Il sera victorieux , parce que Dieu le couvrira de ses armes , le fortifiera de son bras , le protégera d'une façon particulière , & le secourra puissamment ; de manière que ni les demons , ni tous les autres ennemis , de quelque côté qu'ils l'attaquent , ne lui pourront nuire. *Le Pere Saint Jure , livre intitulé , l'Homme Religieux.*

Prov. 21.

La desobéissance est un crime , que Dieu n'a jamais laissé impuni , comme nous voyons dans l'Ecriture , & l'on peut dire qu'il exerce encore aujourd'hui sur les personnes rebelles , & qui se soulèvent contre ceux qui ont droit de leur commander , les mêmes châtimens & les mêmes malédictions dont il punit le premier homme qui fut aussi le premier rebelle , & le premier desobéissant : *Maledicta terra in opere tuo : in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vite tue : spinas & tribulos germinabit tibi.* Parce que tu m'as desobéi , la terre sera maudite à cause de ton péché ; elle portera pour te punir des ronces & des épines , & ce ne sera qu'à force de travail & à la sueur de ton visage que tu mangeras de ses fruits. Cette punition s'exécute encore tous les jours contre les rebelles & les desobéissans , dont Dieu maudit les desseins , seme d'épines toutes leurs voyes , faisant qu'ils ont la conscience bourrelée de remords , qu'ils vivent dans des chagrins & des ennuis continuels , &c. *Le même.*

Les punitions que Dieu exerce sur les personnes desobéissantes.

Genes. 3.

Pour obéir parfaitement , il faut continuellement avoir devant les yeux celui pour l'amour duquel on obéit. L'efficace de ce moyen se peut connoître par la supposition suivante. Imaginez-vous que Jesus-Christ lui-même vous apparoissant , vous commande de faire telle ou telle chose : avec quelle promptitude , avec quelle joye , avec quelle soumission d'esprit ne vous porteriez-vous point à obéir ? Vous viendrait-il seulement en pensée de juger de ce qu'il commanderait ? Auriez-vous le moindre doute si ce seroit une chose juste ou non ? Ne vous porteriez-vous pas aveuglément à l'exécuter par cette seule raison qui est au-dessus de toute raison : C'est Dieu qui me le commande , c'est par conséquent ce qui est le plus juste & le plus expédient dans la conjoncture où je suis. Sans doute vous vous estimeriez même heureux que Dieu voulût se servir de vous , & plus ce qu'il vous commanderait seroit difficile & pénible , plus vous le tiendriez à grace , & à une singulière faveur. Or voilà justement ce que les Saints nous enseignent , & ce que Jesus-Christ nous a appris lui-même : *Qui vos audit , me audit.* C'est moi qui vous ordonne , c'est à moi que vous obéissez. En effet , qu'importe-t-il que ce soit lui-même , qui nous fasse connoître sa volonté , ou qu'il se serve du ministère des hommes ou des Anges pour nous la faire connoître ? C'est toujours lui qui nous commande ; car il ne faut pas attendre qu'il nous parle autrement , ni prétendre qu'il vienne lui-même nous faire savoir sa volonté ; il est descendu une fois du ciel en terre pour nous l'appren-

On doit obéir au Supérieur comme à Jesus-Christ même.

Luc. 10.

l'apprendre, lorsqu'il en a été besoin; mais ce temps-là est passé; il veut maintenant que nos Supérieurs en soient les interprètes. *Rodriguez, cinquième Traité, chapitre onzième.*

Que notre obéissance deviendrait prompte & parfaite, si nous prenions les choses de cette sorte! Au même moment que nous entendrions la voix du Supérieur, nous quitterions tout, comme entendant la voix de Jésus-Christ même, & nous croirions commettre une grande faute de différer un moment à obéir. Quelle attention n'aurions-nous point à conformer notre volonté à la sienne? Quelle déférence, quelle soumission d'esprit cela ne nous donnerait-il pas? Y aurait-il difficulté que cette considération ne nous applanit?... Or la cause du peu de ferveur qu'on marque souvent à pratiquer l'obéissance, & même qu'on résiste à la volonté de Dieu, en résistant à celle du Supérieur; c'est qu'on ne considère pas Dieu dans la personne de celui qui nous gouverne, & que quand on obéit, c'est ou pour contenter le Supérieur, ou pour éviter la réprimande que notre désobéissance nous attirerait, ou parce que le commandement qu'on nous fait s'accommode à notre inclination, ou enfin par quelque autre motif de même nature. Ce qui fait que les actes extérieurs d'obéissance que l'on fait, ne sont pas des actes d'obéissance religieuse ni chrétienne, mais tout au plus mondaine & politique. *Le même.*

C'est une vérité qu'il faut bien considérer, & dont il faut être bien pénétré, que comme lorsque nous obéissons au Supérieur, nous obéissons à Dieu qu'il représente, & dont il tient la place; aussi lorsque nous blessons le respect & l'obéissance que nous devons au Supérieur, nous blessons pareillement le respect & l'obéissance que nous devons à Dieu même. La raison est égale pour l'un & pour l'autre; & c'est pour cela que le Sauveur du monde ayant dit: *Celui qui vous écoute, m'écoute, ajoute Luc. 10. & celui qui vous méprise, me méprise.* Et c'est ce que Saint Paul nous marque dans l'Épître aux Romains; où après avoir dit qu'il faut être soumis aux puissances supérieures, parce que toute puissance vient de Dieu, il tire aussitôt cette conséquence; qui-conque résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu. Et l'Écriture est pleine d'autorités & d'exemples qui confirment cette vérité:

Exod. 16. Nous avons entendu votre murmure contre le Seigneur, dirent Moïse & Aaron aux enfans d'Israël.

*1. Reg. 8. Ce n'est pas vous, dit le Seigneur à Samüel, que ce peuple a rejeté; mais c'est moi, afin que je ne regne pas sur eux. Or croyez-vous que ce ne soit rien de vous opposer aux hommes, que Dieu vous a donnés pour vous conduire? N'est-ce pas un grand crime que de s'opposer à Dieu; persuadez comme vous le devez être, que c'est à lui-même que vous faites injure? Hé! les châtimens dont il a souvent puni les pechez de cette nature, marquent bien qu'il prend un extrême intérêt à tout ce qui regarde ceux qu'il a mis en sa place, & qu'il en fait sa propre cause. *Le même.**

O la belle vie que celle d'une personne qui a toujours vécu dans la pratique de l'obéissance! qu'elle est riche; précieuse; sainte, & consolante! que de bénédictions sur une âme qui en a usé de la sorte! Quel sera le fruit d'une si sainte vie? Certes il sera aisé d'en rendre compte à la mort; car quand on nous demandera, qu'avez-vous fait un tel jour? nous

Tome III,

n'aurons qu'à répondre: Seigneur, j'ai fait ce que vous avez voulu, parce que j'ai obéi; & ainsi tous les autres jours de ma vie, je n'ai pas fait de grandes austeritez, mais j'ai fait votre volonté. Voilà ma consolation & le sujet de mon espérance. *Sermon manuscrit.*

Par le vœu d'obéissance qu'observe un Religieux, il ruine & détruit ce libertinage, cet amour de l'indépendance, cette volonté propre que l'on chérit, & dont on craint l'assujettissement plus que la mort, par ce renoncement, & cette obéissance sans bornes, à laquelle sa profession l'oblige; en un mot, comme toute sa vie n'est rien qu'une suite, & qu'un enchaînement d'actions commandées; & que l'obéissance domine & regne sur toutes les circonstances de sa conduite; on peut dire qu'il n'y a personne à qui ces paroles du Sage conviennent mieux qu'à lui: *Nir obediens loquetur victorias.* Le parfait obéissant ne fait autre chose que de remporter des victoires, parce qu'en détruisant par ce moyen ses vices & ses passions, il ôte au démon les armes dont il a accoutumé de combattre les gens du monde; il reprime la puissance de cet ennemi des hommes, & rend inutiles tous les efforts qu'il pourroit faire pour nous nuire. *L'Abbé de la Trappe, Conférence pour le troisième Dimanche de l'Avent.*

Un Religieux qui conserve sa volonté ne sauroit s'accommoder des personnes qui ont autorité sur lui, qui ont inspection sur sa conduite; les difficultés naissent sous ses pas; on ne lui ordonne jamais rien qui lui plaise, ni qui lui convienne; il marche incessamment au travers des épines & des ronces; il est toujours dans l'opposition & dans le murmure; la palx fuit devant lui; il est dans une guerre qui ne finit point; & il n'est pas plus d'accord avec soi-même qu'avec les autres; ainsi il perd tout le fruit de sa retraite, & ses cupiditez sont les maîtresses dans le Cloître, comme elles l'étoient dans le monde. Mais ce qui arrive de ce désordre, c'est qu'un Religieux qui a fait vœu d'une obéissance parfaite, sortant de l'engagement qu'il a pris, & perdant toute mémoire de ses promesses, se met dans un état que Dieu ne peut voir qu'avec indignation; il se retire de Dieu; Dieu se retire de lui; le démon qui aperçoit cette infidélité & ce divorce, attaque cette âme malheureuse, il lui tend des pièges de toutes parts, & Dieu lui refusant sa protection, dont elle s'est rendue indigne, elle ne manque point de tomber dans l'abîme qu'il a creusé. *Le même, Conférence pour le Dimanche de la Quinquagesime.*

Faire vœu d'obéissance, c'est s'engager à ce que la vie religieuse a de plus grand, de plus important, de plus pénible, & de plus saint. C'est, dis-je, ce que la Religion contient de plus grand, puisque c'est en cela que toute sa perfection consiste, & que tout ce qu'elle contient se renferme dans le fond, & dans la pratique de cette vertu; & il est certain que l'obéissance est tellement essentielle à la vie religieuse, qu'être Religieux, & être un parfait obéissant, ce n'est qu'une même chose. Elle n'a rien de plus important, puis que sans l'obéissance, toutes ses actions, tous ses exercices, toutes ses occupations; tous ses emplois, n'ont au jugement de Dieu, ni mérite ni valeur. Elle n'a rien de plus difficile, puisque l'obéissance ne dit pas moins qu'une abnegation totale, un parfait détas-

Mmm

Continuation du même sujet,

Tout ce qui est contre l'obéissance qui est due au Supérieur, est une désobéissance faite à Dieu même.

Ce que fait un Religieux par le vœu d'obéissance qu'il fait.

Prov. 24

Malheur d'un Religieux qui n'a pas renoncé à sa propre volonté.

A quoi engage le vœu d'obéissance dans l'état religieux.

chement de soi-même, une mort & une destruction véritable de son propre esprit; ce qui est de toutes les choses du monde la plus difficile, & à quoi l'homme, qui est naturellement orgueilleux & plein de lui-même, a plus de peine à se déterminer, & à se résoudre. Enfin, elle n'a rien de plus saint, parce que toutes ces dispositions précédentes supposent ou renferment une sainteté consommée. *Le même, Conférence pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte.*

La parfaite obéissance est rare, même dans les ferventes maisons religieuses.

Mais où remarque-t-on cette obéissance parfaite, cette obéissance accompagnée de simplicité, de douceur, de promptitude, de joye, de cordialité, d'amour, de respect, & d'estime pour ceux qui commandent; & ne voit-on pas souvent des dispositions toutes contraires? Les murmures, les soupçons, les chagrins, les jugemens teméraires, l'inquiétude, l'envie, la défiance de ceux qui ont l'autorité, & une infinité de déreglemens semblables, qui ternissent la beauté de la maison de Dieu, & qui font que les actions extérieures n'ont ni solidité, ni vertu, ni mérite; & ce qui rend le mal plus grand, c'est que comme les mauvaises dispositions des particuliers sont souvent secrètes, on ne s'applique point à la guérison du mal, & les playes étant negligées, la corruption s'augmente, & enfin le desordre vient à un tel point, qu'il n'est plus capable de remede. *Le même, seconde Conférence pour le dixième Dimanche d'après la Pentecôte.*

La desobéissance du premier homme.

Il est certain, selon les Peres, que tout le bonheur de la premiere félicité de l'homme dépendoit de sa soumission à Dieu. Sa sainteté dura autant que son obéissance, & il ne devint pecheur, que lors qu'abusant de la liberté que Dieu lui avoit donnée, *en le mettant dans la main de son conseil*, comme parle l'Ecriture, il substitua sa propre volonté à la place de la volonté de Dieu. Comme l'ame se revolta contre Dieu, le corps se souleva contre l'ame, & ces deux parties dont il étoit composé, devinrent deux ennemis irréconciliables, & domestiques, qui le firent gemir par leurs combats, & qui seront gemir toute la posterité. *Auteur anonyme.*

Avantage & consolation d'une personne religieuse de faire la volonté de Dieu par l'obéissance.

Une personne religieuse est assurée de faire tout ce que Dieu veut, quand elle ne fait que ce qui plaît à ceux qui la gouvernent. Mais quand on ne veut faire que ce qui est de notre choix; quand par adresse ou par flatterie, par des plaintes ou par d'autres détours, on oblige le Supérieur, dit Cassien, à ne faire que ce qu'on souhaite: peut-on raisonnablement se flater de ne faire que ce que Dieu veut? Il est vrai qu'on se rassure sur une espece de soumission vague & imaginaire, qui consiste à connoître, que si les Supérieurs se servant de leur droit, nous mettoient dans la nécessité de faire le contraire de ce que nous voulons, nous serions obligés de le faire; & à la faveur de cette idée generale, on ne fait que ce qu'on veut. C'est une consolation bien douce à un Religieux, de mourir dans l'emploi où Dieu le veut. Quand on est l'ouvrier, pour ainsi parler, de sa fortune; quand cet emploi, & ce poste sont l'effet de nos intrigues, & de nos sollicitations, ou le fruit de notre choix, ressent-on à la mort cette douce consolation? *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Combien s'accorde à celle de l'esprit, on ne regarde plus

l'obéissance que comme un joug insupportable. On commence aussi-tôt à former des jugemens contraires à ceux du Supérieur qui nous ordonne, & si l'on reconnoit qu'il a de la vertu, & du zele, on le figure qu'effectivement il y a beaucoup d'imprudence dans sa conduite: que l'obéissance qu'il exige est trop aveugle: qu'il se sert de son autorité d'une manière trop imperieuse: que le zele qui le conduit n'est point tout-à-fait selon la science: qu'il demande de ceux qui lui sont soumis, des choses qui sont au-delà de leur devoir: que son exactitude n'est, à proprement parler, qu'un caprice, & qu'un pur effet de sa mauvaise humeur: que ce qu'il appelle des corrections charitables, sont des outrages effectifs, & de véritables emportemens: qu'il n'y a nulle apparence de croire que tant d'excellens hommes, qui sont comme lui dans la dignité de Supérieur, soient dans l'aveuglement & dans les tenebres; que lui seul, pour ainsi parler, ait de bons yeux, & qu'il ne fasse jour que pour lui. Je vous laisse à juger de la suite de toutes ces belles reflexions, & si l'on peut observer l'obéissance avec de pareils sentimens. *Livre intitulé, Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Eusebe.*

mures & les jugemens qu'on fait de la conduite d'un Supérieur sont contraires à l'obéissance.

Si l'on entre dans les sentimens de l'Evangile, on reconnoitra aisément les avantages incomparables de la vie d'obéissance, & on concevra de l'aversion pour cette vie d'indépendance, qui nous en prive; on méprisera ces discours qui naissent du fond de l'orgueil humain; qu'il est bon de conserver sa liberté, & de ne s'assujettir pas au caprice d'autrui. Caprice pour caprice, il vaut beaucoup mieux être assujetti à ceux d'autrui qu'aux siens propres; les caprices d'autrui ne feront aucun mal, & il est rare même qu'ils ne fassent du bien; parce qu'ils cessent d'être des caprices dans les inférieurs qui les suivent par obéissance, quoi qu'ils puissent être dans les Supérieurs. C'est souvent un caprice à un Supérieur d'ordonner sans raison à des inférieurs des choses même indifférentes; mais ce n'est point un caprice à un inférieur de soumettre sa volonté à celle de son Supérieur dans des choses indifférentes qui pourroient avoir été ordonnées mal-à-propos. L'obéissance rend raisonnable l'exécution de ces commandemens qu'on peut appeler déraisonnables, & elle dispense même de cette recherche incommode & dangereuse, si le commandement est raisonnable ou non: ce qui nous exposerait à nous rendre juges de la conduite des Supérieurs, & souvent à les mépriser. Il suffit de sçavoir que ce qu'il commande n'est point contre Dieu; cela paroît tout d'un coup: mais de sçavoir s'il étoit à propos ou non de faire ce commandement, si on ne pouvoit rien ordonner de meilleur, ce sont des recherches dangereuses & inutiles, dont l'obéissance nous dispense. *Tiré des Essais de Morale, Tome 10.*

Un inférieur ne peut manquer en obéissant, quoi que le Supérieur ordonne des choses déraisonnables.

Les Chrétiens sont des enfans de lumière, ils doivent marcher dans la lumière; mais l'avantage de l'obéissance est de nous fournir une lumière toujours présente. Une personne qui est sous sa propre conduite, est obligée de discerner non seulement si ses actions sont bonnes ou mauvaises en general, mais si ce sont celles précisément que Dieu demande d'elle; si ce n'est point la cupidité qui l'y pousse par de faux prétextes. Mais une personne qui s'est fait une regle de suivre dans toutes les

Ceux qui se conduisent par l'obéissance suivent une lumière sûre, &c.

actions ce qui lui est prescrit par son Supérieur, trouve tout d'un coup cette lumière qui la doit conduire. Elle n'a besoin pour cela que de la règle même de l'obéissance, qui préfère le jugement d'une personne désintéressée à son propre discernement, qui doit toujours être suspect d'intérêt & de passion; qui aime mieux ne se charger point soi-même de la conduite en se remettant à celle d'autrui, que d'être obligée de discerner par sa propre lumière ce qui lui est convenable & ce que Dieu veut d'elle. Ces règles sont en même temps des règles de prudence & de bon sens, qui servent de lumière à une personne qui a embrassé la voye de l'obéissance; ainsi cette voye est une voye de lumière, une voye éclairée par la splendeur de la vérité, & dont on peut dire comme le Sage le dit de la voye des justes: *Quelle est comme une lumière brillante qui s'avance & qui croit jusques au jour parfait. Les mêmes.*

Prov. 4.

Danger de ceux qui se veulent conduire par eux-mêmes, & qui se retirent de l'obéissance.

Prov. 4.

Ce que le Sage ajoute est capable de donner de la frayeur à tous ceux qui marchent sous leur propre conduite; car il semble qu'il la marque par des qualitez toutes contraires: *La voye, dit-il, des impies est tenebreuse, ils ne savent où ils tombent.* Ces paroles ne conviennent-elles pas parfaitement à ceux qui se conduisent par leur propre lumière, & qui suivent leur propre volonté? Car au lieu des lumières de la raison & de la foi, ils n'ont souvent pour règle que leur caprice, leurs intérêts, leurs passions, qui sont de véritables tenebres. Ainsi, il est vrai de dire qu'ils ne savent où ils tombent; car ne discernant pas même leurs chûtes, ils ne savent pas s'ils sont tombez, & encore moins si leur chûte est dangereuse. Souvent ce qui ne leur paroît rien, est un engagement qui les entraîne dans le précipice. C'est quelquefois une chûte dont ils n'auront pas lieu de se relever. C'est souvent une playe qui sera cause de leur mort; ainsi ils ne savent où ils tombent. *Les mêmes.*

Tar l'obéissance nous trouvons un guide qui nous conduit sûrement dans la voye du salut.

La vie humaine est toute pleine de fausses voyes, qui nous détournent de notre chemin, & qui nous engagent en des égaremens dangereux, & la cupidité qui vit toujours en nous, est un conseiller infidèle, qui nous sollicite continuellement d'entrer dans ces voyes, & qui nous les fait paroître agréables. Que peut-il donc y avoir de plus favorable pour le salut, que de trouver un guide fidele qui nous prenne comme par la main, & qui nous fasse choisir entre ces divers chemins celui qui nous est propre? Et que peut-il y avoir au contraire de plus insensé, que le discours d'une personne qui nous diroit que nous sommes bien simples d'accepter ce secours, & de nous laisser ainsi mener par la main, & de nous abandonner à ce guide fidele, qui nous délivreroit par là de tant d'égaremens dangereux. *Les mêmes.*

L'obéissance est une source inépuisable d'actions méritoires devant Dieu.

Nous ne sommes pas toujours en état d'offrir à Dieu des mortifications corporelles, & si l'on veut les pousser trop loin par des austérités indiscrettes, on en tarit la source, en épuisant les forces, & en ruinant sa santé. La libéralité qui nous a porté à offrir à Dieu les biens qu'il nous a donnez, & à nous faire des amis des richesses d'iniquité, a aussi ses bornes, elle s'épuise par son action même; mais l'obéissance n'a point de bornes; c'est une source inépuisable de bénédictions; c'est une moisson toujours prête, & qui ne nous peut jamais manquer. Qui n'obéit pas en agissant,

Tome III.

obéit en n'agissant pas, lorsque l'impuissance nous y réduit. Qui ne peut obéir à ce que les hommes desirent de nous, obéit à Dieu qui ne veut pas alors que nous leur obéissions; car c'est à Dieu que nous devons obéir en obéissant aux hommes; & ainsi c'est un égal mérite, & d'obéir aux hommes quand Dieu le veut, & de ne leur pas obéir quand il ne le veut pas. *Les mêmes.*

C'est un sentiment qui vient souvent aux personnes qui sont touchées de reconnaissance envers Dieu, que d'avoir une secrète douleur de n'avoir rien à lui offrir; mais s'ils sont vraiment spirituels, l'obéissance leur découvrira des trésors, qu'ils n'épuiseront jamais. Quelque pauvres qu'ils soient, ils ont toujours leur volonté, & ils la peuvent offrir à Dieu en y renonçant. C'est un présent que Dieu estime plus que toutes les choses du monde, la volonté de l'homme étant infiniment plus noble que tous les biens sensibles. Ce trésor qui ne manque jamais aux pauvres, trouve en Dieu un juge équitable, qui le sçait estimer son juste prix. Que personne ne se plaigne donc de sa pauvreté à l'égard de Dieu, mais qu'il se plaigne de soi-même de ce qu'il ne veut pas s'enrichir en donnant sa volonté à Dieu par l'obéissance. *Les mêmes Essais de Morale.*

En pratiquant l'obéissance, on pratique les principales & les plus excellentes de toutes les vertus. On pratique la justice, parce que l'homme s'étant perdu par l'amour de sa volonté, il est juste qu'il repare son péché en renonçant à sa volonté. Le mauvais usage de notre liberté a causé notre chûte & notre malheur, il est donc juste de nous en relever en renonçant à cette liberté dont nous avons mal usé. Les hommes sont dans la nécessité de se réduire à une sorte d'esclavage; ils se sont faits esclaves du péché en obéissant à ses desirs, & ils ne sçauroient sortir de cet esclavage qu'en se rendant esclaves de la justice, & en s'assujettissant à Dieu, qui leur commande, ou par lui-même, ou par les hommes: mais n'étant pas toujours facile de discerner la voye de Dieu, c'est avoir trouvé un secret admirable de pratiquer cette servitude nécessaire, que de faire en sorte que l'ordre d'un homme devienne l'ordre de Dieu, & c'est ce que fait la voye de l'obéissance. *Les mêmes.*

On pratique l'humilité, parce qu'en obéissant on se soumet, & à l'homme qui commande, & à Dieu qui nous commande par l'homme. On reconnoît ses propres tenebres, & on évite le péché de confiance en ses propres lumières en avouant qu'on est aveugle. C'est une suite de l'aveuglement que de se laisser conduire; mais il n'y a point de plus grand moyen d'éviter de tomber dans ce malheur, que de le prévenir en cette manière. On pratique la mortification; car le principal objet de l'attache de l'homme est sa propre volonté. Ainsi celui qui s'en détache par l'obéissance, pratique la mortification la plus spirituelle, & la plus intérieure, & travaille à déraciner de son cœur les fibres les plus profondes & les plus cachées de l'amour propre. *Les mêmes.*

La sagesse qui nous apprend de quelle manière il se faut conduire en chaque action, est un don tres-rare, & que Dieu communie immédiatement à peu de personnes, parce qu'il leur seroit en quelque sorte dan-

En offrant à Dieu sa volonté par l'obéissance, on lui offre un trésor inépuisable;

En pratiquant l'obéissance, on pratique en même temps l'humilité & la mortification.

Celui qui se laisse conduire par l'obéissance possède la véritable sagesse.

gereux: car renfermant une lumiere qui nous découvre ce qu'il faut faire en chaque rencontre, l'ame qui l'a reçue, s'en aperçoit; & en s'en apercevant, il est rare qu'elle ne s'en eleve, & que s'en élevant, elle ne tombe dans une veritable folie par la présomption. Dieu donc pour préserver le commun du monde de ce danger, ne communique ce don de la sagesse & de discernement qu'à peu de personnes, dont il veut que les autres l'empruntent, en se soumettant à leur conduite. Ainsi ils possèdent effectivement ce qu'il y a de plus réel dans la sagesse, qui est la bonne conduite. Qu'importe donc d'avoir la sagesse en soi ou en autrui, pourvu qu'elle nous conduise également bien? Il est même plus seur de ne la posséder qu'en autrui, parce qu'on la possède plus humblement; & avec moins de danger de s'en élever. *Les mêmes.*

Un Supérieur a ordinairement plus de lumiere que celui qui obéit, pour le conduire.

Il est rare qu'un Supérieur n'ait plus de lumiere que nous, pour notre propre conduite, parce qu'il a moins de passion, qu'il est exempt à notre égard d'amour propre qui nous aveugle, & que l'humble soumission avec laquelle nous embrassons ses ordres, repare ordinairement ce qu'il peut y avoir de défectueux de la part du Supérieur. On peut faire une infinité de fautes manque de soumission, & il est tres-rare qu'on en fasse par trop de soumission. Ainsi l'obéissance est une sagesse à la portée de tout le monde; car on trouve toujours à obéir, pourvu qu'on le desire sincerement. Qui n'a pas un Supérieur, peut trouver un Directeur; qui n'a point de Directeur, peut trouver un ami, & le desir sincere de suivre conseil, produit presque infailiblement dans les autres des inclinations de nous le donner. *Les mêmes.*

C'est une chose douce & consolante de vivre dans la dépendance & dans l'obéissance.

On est porté à préférer sa propre conduite à celle d'un Supérieur par une fausse idée, que c'est une chose bien dure que d'être assujetti à la volonté d'un autre: mais si on avoit dans ses actions les vûes qu'un Chrétien y devoit avoir; si l'on craignoit ce que l'on y doit craindre, on trouveroit qu'il n'y a rien au monde de plus doux que la vie de dépendance & d'assujettissement. Comme chaque démarche de la vie a rapport à l'éternité, on doit craindre que ce ne soit un faux pas, dans lequel nous ne trouvons point d'appui solide, qui nous soutienne, & par lequel nous soyons jettés dans l'erreur en nous imaginant de suivre la verité. Or c'est ce que nous avons à craindre en nous gouvernant par notre propre lumiere, & ce que nous avons peu à craindre en suivant celle d'autrui. Car nous nous appuyons toujours alors sur une lumiere solide, si nous suivons cette maxime déjà établie, que dans les choses qui ne sont pas essentiellement mauvaises, il est meilleur de suivre la volonté d'un Supérieur que la sienne propre. *Les mêmes.*

Il vaut mieux se priver d'un bien par obéissance, que de le faire en suivant sa propre volonté.

Il y a toujours plus de bien à se priver par l'obéissance, de faire une chose, quoi que bonne & legitime en soi, qu'à suivre son inclination, parce qu'en faisant ce qu'on desire, on ne peut avoir qu'un bien particulier en vûe, qui est celui qu'on se propose; mais en se privant de ce que l'on desire, parce que le

Supérieur s'y oppose, on coopere au bien general de la société où l'on est; car il est certain qu'une société où chacun fait ce qu'il veut, tombe dans une infinité de déreglemens, que peu à peu tout s'y met en desordre, chacun y vivant à sa fantaisie. *Les mêmes.*

Le Fils de Dieu n'a pu mieux proscrire la volonté propre, qu'en établissant la necessité d'obéir, comme il a fait par ses instructions & par ses exemples, en nous parlant des utilitez & des avantages qu'elle renferme. En un mot, le sacrifice de l'obéissance l'emporte par-dessus tous les autres: *Melior est obedientia quam victima.* La raison de cette difference, comme dit Saint Gregoire, c'est qu'on s'offre soi-même & sa propre chair, par le sacrifice de l'obéissance; & que dans les autres sacrifices, on immole seulement une chair étrangere. Or le moyen que le Sauveur nous donne pour nous faire haïr notre volonté propre, & pour nous garantir des inconveniens où tombent tous ceux qui sont assez malheureux pour s'y laisser conduire, c'est de nous déclarer que celui qui sçait la volonté de son maître, & qui ne l'a pas faite, sera puni rigoureusement. En effet, la volonté qui est aveugle, & qui n'a par elle-même ni discernement ni lumiere, ne nous montre que des chemins & des voyes pleines de précipices & d'abîmes; c'est-à-dire, que celui qui la prend pour guide, se met dans la main de ses passions; il se laisse emporter par ses cupiditez; il se voit assujetti à sa convoitise, à ses déreglemens, à ses fantaisies, à ses caprices, & quoi qu'il fasse pour se cacher l'état malheureux où il se trouve, il est dévoré par les remords de sa conscience, & par les secrets reproches qu'elle lui fait. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions Morales sur l'Evangile de Saint Luc.*

Dieu même nous assure qu'il prendra la conduite de ceux qui pour l'amour de lui renonceroient à leur propre conduite. Sur cette assurance, une ame genereuse se dépouille même du droit naturel qu'elle a de se conduire, imitant le pilote qui jette son gouvernail dans la mer. C'est ce que fait un Religieux par son vœu d'obéissance; il abandonne le soin de ses emplois, & de sa conduite à ceux qui lui tiennent la place de Dieu, sans songer à ce qu'ils feront de lui, sans s'inquiéter, sans vouloir donner aucun détour aux dispositions de l'obéissance; il se souvient qu'il n'a plus droit de mettre la main au gouvernail. On a d'ordinaire ces sentimens, quand on entre dans la religion; mais on ne perseveré pas toujours dans ces sentimens. On se relâche dans la suite, & il y en a peu qui ne soient tentés de donner quelque petit mouvement à leur vaisseau, pour le faire mouiller à un tel port, où leur inclination les pousse; je veux dire qui s'abstiennent d'employer quelque peu d'industrie pour procurer que les Supérieurs les envoient où ils desirent aller, & les appliquent à ce qui est à leur goût. C'est là reprendre sa conduite, & mettre la main au gouvernail. *Le Pere Surin, dans ses Dialogues spirituels, Tome premier, Livre troisième, chapitre sixieme.*

Dieu prend la conduite de ceux qui par le vœu d'obéissance se laissent gouverner par leurs Supérieurs.



OCCASION.

Fuite des Occasions du Peché ; Occasion prochaine & éloignée.

A V E R T I S S E M E N T.

LA fuite des occasions du peché entre dans plusieurs autres sujets , avec lesquels non seulement elle a du rapport , mais dont mesme elle fait une partie ; tel est le sujet des tentations , puis que le meilleur moyen de les prévenir est d'en fuir l'occasion , & le moyen le plus seur de les vaincre du moins quelques-unes , est de s'éloigner au plustost des objets qui les peuvent causer. Elle entre de mesme dans le Sermon de la rechute dans le peché ; car c'est un moyen non seulement efficace , mais de plus , absolument nécessaire pour ne point retomber dans ses desordres , que de ne point s'exposer dans l'occasion. On peut dire le mesme de la perseverance dans la grace , de la frequentation des mauvaises compagnies , de la fuite des spectacles , & des divertissemens dangereux , & de plusieurs autres sujets , dont nous avons déjà parlé , ou dont nous parlerons en leur lieu propre. C'est pourquoi on pourra les consulter dans l'énumération qu'on voudra faire des occasions prochaines , tellement que nous ne traitons ici que de l'occasion du peché en general , sans nous étendre sur aucune en particulier.

On trouvera dans ce recueil , le danger où l'on s'expose quand on recherche ces occasions ; ou bien quand on ne s'en éloigne pas , lorsqu'on s'y trouve engagé sans les avoir recherchées : les motifs qui nous obligent de les fuir , ou de nous en retirer : les faux prétextes qu'on allegue , pour justifier la prétendue obligation qu'on a de s'y trouver , & les engagements qui ne nous permettent pas d'en sortir. On verra les suites funestes & ordinaires de ces occasions recherchées , on trouvera enfin tout ce qui regarde cette matiere , que l'on peut détacher des autres sujets avec lesquels elle est liée , & la traiter séparément.

Il faut seulement prendre garde à ne point outrer ce sujet , en donnant des décisions generales , ou en faisant à l'égard de tout le monde une occasion prochaine , de ce qui n'est qu'une occasion éloignée à l'égard de quelques-uns. Mais on peut exhorter tout le monde à se précautionner , & à user de vigilance , afin que celle qui n'est qu'éloignée ne devienne point prochaine.

P A R A G R A P H E P R E M I E R.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

IL y a une occasion qui est peché, & il y a une occasion qui porte au peché, qui sont deux choses qu'il faut bien distinguer : il faut fuir absolument l'une; il faut se précautionner avec une extrême vigilance contre l'autre. C'est ce qui peut faire les deux parties d'un discours.

Pour la premiere, l'occasion qui est peché, c'est-à-dire, que l'on commet un peché de s'y exposer , quand même on ne commettrait point le peché, auquel on s'expose en s'engageant dans cette occasion, & c'est celle qu'on appelle prochaine, & l'on doit juger qu'elle est telle, non parce qu'elle est capable de nous porter au peché; mais par notre propre experience, qui nous fait connoître que souvent nous tombons dans le peché, & pres que toutes les fois que nous nous y trouvons, & que cette occasion se presente. 1°. Ce jeu, ces assemblées de bal, ces compagnies enjouées; de maniere que notre conscience nous reproche que jamais nous ne nous y rencontrons, sans que nous y recevions quelque playe. 2°. Par rapport à notre foiblesse, à nos passions, à notre penchant, à nos inclinations, nous voyons le danger; notre âge, & notre naturel sont susceptibles des impressions qui s'y peuvent prendre, & que ces objets sont capables de faire sur nous. 3°. Ce doivent être des occasions, où l'on s'expose volontairement, de gayeté de cœur; occasions que l'on recherche, & non pas que le hazard nous pre-

sente, & où l'on se trouve sans les avoir prévues: car alors ce ne peut être peché, dès lors qu'elles ne sont point volontaires. Ainsi afin qu'une occasion soit prochaine, & que ce soit un peché de s'y exposer, il faut qu'elle soit dangereuse, recherchée volontairement, & qu'on y demeure volontairement après qu'on s'est aperçu du danger.

Sur quoi il y a trois illusions bien à craindre. La premiere, on ne croit pas la rechercher volontairement, & cependant elle est volontaire, parce qu'on s'engage dans des compagnies dont on devroit le défier; on se trouve dans des lieux, où l'on sçait qu'on ne manquera point de trouver des objets qui nous porteront au crime: on sçait que les compagnies que l'on frequente, ne sont pas des personnes réglées, & que l'on sera obligé de s'accommoder à leurs manieres. La seconde illusion, on s'imagine que ces occasions ne sont pas dangereuses, & elles le sont en effet. Ces compagnies où se trouve tout ce que le monde a de plus brillant, tout ce qui peut flater les sens, tout ce qui peut enflammer la passion, ou la rallumer quand elle est éteinte, &c. La troisieme, on se flate qu'elle n'est pas dangereuse à notre égard, faute de nous connoître & de rentrer dans nous-mêmes; & c'est particulièrement par cet endroit qu'il faut craindre, & que l'occasion devient prochaine. Quoi, vous êtes porté au plaisir, & vous n'appellerez pas occasion prochaine, ces tête-à-tête, ces familiaritez entre des personnes

M m in 3

de sexes differens, ces confidences, ces enjouemens? Quoi, vous qui êtes porté à l'avarice, vous n'appellerez pas occasion prochaine de vous engager dans une charge lucrative, où les deniers publics vous passent par les mains? Vous qui êtes colere & vindicatif, de vous lier avec des personnes querelleuses, &c.

Seconde Partie; il y a une occasion qui n'est point peché, mais qui est pourtant l'occasion du peché: car enfin, il y a toujours quelque cause du moins éloignée de l'offense que l'on commet contre Dieu, & en faisant abstraction si elles sont occasions prochaines ou éloignées, volontaires ou non, il suffit qu'elles soient dangereuses, pour nous obliger à nous en retirer; quand nous nous apercevons du danger. Par exemple, vous embrassez un emploi, qui vous donne souvent occasion de vous emporter, ou de manquer aux devoirs de votre Religion. Cette occasion n'est ni recherchée, ni prochaine; elle est pourtant dangereuse, & c'est assez pour vous obliger à la fuir, & à vous retirer d'un emploi, d'une compagnie, d'une maison; où vous avez de fréquentes occasions d'offenser Dieu, tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre: ainsi vous devez faire tous vos efforts pour en sortir. 1^o. Ce qui seroit encore plus indispensable, si cette occasion, où vous vous seriez engagé sans le sçavoir, étoit prochaine; car alors, quoi que vous n'eussiez pas peché en vous y engageant, vous pechiez en y demeurant. Il faudroit conclure de là, direz-vous, que toutes sortes de personnes seroient obligées de quitter le monde, & de mener une vie solitaire. Ce seroit à la verité le plus seur; mais c'est une perfection à laquelle Dieu n'a pas voulu nous obliger; si toutefois vous ne pouviez vous sauver autrement, ni éviter le peché que par cette voye; ce seroit pour vous une obligation indispensable de la prendre. 2^o. Du moins vous êtes obligé d'user de précaution & de vigilance dans ces occasions éloignées, contre les dangers où votre condition vous engage; vous d'éviter ces intrigues, ces proces, ces contestations; vous ces dangers où votre sexe vous expose, ces libertez, &c. Vous, de quelque condition, ou de quelque profession que vous soyez, les dangers que votre experience vous fera bientôt connoître, & s'il ne vous est pas permis de changer d'état, & si la nécessité vous oblige d'y demeurer, vous devez vous précautionner contre ces occasions. 3^o. Si vous ne pouvez enfin éviter les dangers & les occasions, à raison des engagements indispensables qui vous y retiennent, vous devez témoigner à Dieu votre fidelité, & regarder ces occasions comme des épreuves où Dieu vous met, pour exercer votre patience, &c.

I I. COMME il y a deux sortes d'occasions, celle qu'on appelle éloignée, & celle qu'on nomme prochaine, je fais deux propositions. La premiere, il faut éviter tant qu'on peut l'occasion éloignée quand elle est volontaire. La seconde, il faut sortir au plutôt de l'occasion prochaine; quoi qu'on ne s'y soit pas engagé volontairement.

1^o. Il faut éviter l'occasion même éloignée, quand nous n'y sommes pas nécessairement engagés par la condition de l'état où Dieu nous a fait naître, & où la Providence ne nous a pas engagés, autrement nous y périrons. Dans l'ordre de la Providence, Dieu

nous a promis son secours dans les dangers que nous n'avons point recherchés, & non pas dans ceux où nous nous exposons nous-mêmes. Nous n'avons souvent de grâces, que pour éviter l'occasion; Dieu est fidele à tenir sa parole, quand il nous a promis de nous assister dans les perils qui se presentent, ou bien dans lesquels lui-même nous a mis; il s'y est engagé: mais il ne tiendra pas moins sa parole, qui est de nous abandonner, lors que nous nous y engagerons temerairement, parce qu'il a dit l'un & l'autre: *Fidelis Deus, &c.* 2^o. Pour l'occasion prochaine en particulier. Après avoir expliqué ce que c'est, il faut absolument la quitter, & il n'y a que l'impossibilité qui nous en puisse dispenser. Que si l'on me dit qu'il n'est pas permis de quitter l'engagement où l'on est, alors je dis que cette impossibilité en change la nature, & que vous aurez la grace de la vaincre; pourvu que vous fassiez de votre côté tous vos efforts pour cela. Que si vous pouvez rompre la liaison que vous avez avec cette personne, & sortir de cette occasion, alors vous y êtes obligé. Il faut sur cela expliquer cette parole du Sauveur: *Si oculus tuus scandalizat, Matt. 5. te, si pes, si manus, &c.* Ce sont différentes sortes d'occasions; celles qui sont autour de nous; celles que nous allons chercher; celles que nous nous faisons.

CEUX qui s'engage dans l'occasion du peché, y succombe d'ordinaire; je tire les preuves de cette verité de trois choses. III.

La premiere, de la foiblesse de celui qui s'est mis dans l'occasion; c'est pour cela que Dieu a défendu l'occasion du peché, comme le peché même, & qu'il veut que dans l'Oraison Dominicale, nous lui demandions qu'il ne permette pas que nous nous exposions à la tentation.

La seconde, de la force que nos ennemis ont sur nous; quand nous nous exposons à l'occasion, ils ont avantage sur nous; nous sommes demi-vaincus par la passion qui nous fait exposer.

La troisieme, de la justice de Dieu, qui abandonne celui qui s'expose à l'occasion. *Essais de Sermons du Carême, Tome troisieme.*

1^o. LA vigilance chrétienne est nécessaire pour éviter les occasions dangereuses, soit prochaines, soit éloignées, & pour ne s'y point engager volontairement. 2^o. Il faut de la force & du courage pour en sortir, quand on s'y trouve engagé sans les avoir prévues; & sans cette vigilance & cette force, nous y périrons; c'est-à-dire, nous succomberons inmanquablement.

1^o. DIEU ne manquera jamais de nous secourir dans les occasions, & dans les dangers de pecher, où sa Providence, ou bien les ordres nous auront engagés; sa parole y est expresse: *Fidelis Deus, qui non patietur tentari vos supra id quod potestis.* 2^o. Dieu nous abandonnera infailliblement à nous-mêmes & à nos propres forces, dans les occasions que nous aurons recherchées nous-mêmes, ou dans lesquelles nous nous serons jettes temerairement.

1^o. L'OCCASION du peché est toujours dangereuse, même quand nous ne l'avons ni prévu, ni recherchée; mais beaucoup davantage celle où nous nous jettons avec connoissance du danger, & de notre foiblesse; & c'est déjà un peché de s'y exposer de la sorte. 2^o. Nul prétexte ne nous oblige de nous

Matt. 5.
& Marc.
9.

I V.

V.

1. ad Cor.
10.

V I.

Y engager volontairement, & nulle excuse ne nous peut dispenser d'en sortir quand nous nous apercevons du danger, & que nous le pouvons.

VII.

1°. C'EST une grande présomption, de s'exposer volontairement aux occasions du péché; elle merite que Dieu nous abandonne à nous-mêmes, afin que notre propre expérience nous apprenne à nous connoître, & à n'être pas une autre fois si teméraires. 2°. C'est une extrême imprudence de vouloir demeurer dans l'occasion, quand on a reconnu le danger, où l'on s'est engagé par mégarde; car c'est vouloir périr de gayeté de cœur.

VIII.

1°. S'EXPOSER volontairement à l'occasion du péché, c'est marquer qu'on veut le péché, qu'on n'en a point d'horreur, qu'on a perdu la crainte de Dieu, qu'on a étouffé les remords de sa conscience. 2°. Demeurer dans l'occasion du péché, quand on peut la quitter, c'est être tombé dans l'aveuglement, ignorer le malheur où l'on est, & celui où l'on s'expose de périr éternellement.

IX.

LES hommes sont fragiles, je le sçai; les dangers de tomber dans le péché sont pressens, il y a des pièges répandus par tout le monde, dans tous les états, dans toutes les conditions; je n'en suis que trop bien instruit; de là plusieurs concluent qu'ils sont excusables dans leurs pechez: cette conséquence ou cette excuse n'est pas légitime; car tout exposez aux dangers, & tout fragiles que vous êtes, vous avez un puissant remede contre votre fragilité, & un moyen efficace pour vous garantir du peril; c'est la fuite des occasions.

1°. Etes-vous justes? fuyez l'occasion, & vous serez toujours forts. 2°. Etes-vous pecheurs? fuyez l'occasion, & vous cesserez d'être foibles. Justes, gardez-vous bien de diminuer vos forces, en cherchant l'occasion. Pecheurs, gardez-vous bien d'augmenter votre foiblesse, en vous engageant dans l'occasion. Si vous êtes en état de grace, l'occasion vous fera tomber, c'est la premiere partie; si vous êtes dans l'état du péché, l'occasion vous empêchera de vous relever, c'est la seconde partie, & le partage de ce discours. *Pris du Pere Giroult, dans son Avent.*

X.

Je remarque trois différentes sortes d'occasions. Il y en a qui sont éloignées, mais qui sont inévitables & nécessaires. Il y en a qui sont prochaines, mais qui sont libres & volontaires. Il y en a qui sont purement imprévûes & casuelles, où l'on se trouve par hazard, & sans y penser. Les premieres sont les tentations, que l'on ne sçauroit éviter en quelque condition que ce soit, & les pièges invisibles, que le demon a répandus par tout pour nous engager au péché. Les occasions volontaires, sont celles que nous recherchons, & où nous nous engageons librement, & de propos délibéré; quoi que nous ayons reconnu le danger par notre propre expérience. Enfin; les dernieres sont celles qui se présentent par hazard, & auxquelles nous n'avons rien contribué de notre part. Que doit donc faire un Chrétien dans ces trois sortes d'occasions?

1°. Il faut qu'il se défie beaucoup des premieres qui sont attachées à son état, quoi qu'il semble éloigné du danger d'offenser Dieu. 2°. Il faut qu'il quitte absolument les occasions qui sont prochaines, & volontaires, & dont il a reçu souvent des playes mor-

telles, sans que nulle raison, soit de besoin, soit d'intérêt, le porte à y demeurer, ou à s'y rengager. 3°. Il faut qu'il oppose aux dernieres une précaution, & une vigilance continuelle.

XI.

1°. CHERCHER les occasions du péché, c'est donner à ses ennemis de grands avantages. 2°. C'est s'affoiblir soi-même, & diminuer étrangement les forces. 3°. C'est se priver du secours qu'on pouvoit attendre & esperer du côté de Dieu. *Tiré du Dictionnaire Moral.*

XII.

1°. RECHERCHER les occasions du péché, ou y demeurer quand on s'est aperçu du danger où l'on est, c'est faire injure à la Providence. 2°. C'est refuser & rejeter la misericorde de Dieu, & lui insulter. 3°. C'est braver & irriter sa justice. *Le même.*

XIII.

DEUX grandes raisons, dit Saint Thomas, nous obligent à nous retirer incessamment des occasions du péché.

La premiere, parce que nous n'avons pas assez de force pour resister aux attraites du péché que l'occasion nous presente.

La seconde, parce que quand même nous aurions expérimenté nos forces, & notre resolution dans un temps, nous ne pouvons nous promettre que nous serons assez forts en tout temps, pour n'y pas succomber: car nous ne sçavons que trop, par une funeste expérience, qu'on est toujours foible dans l'occasion. *Pris des Essais de Sermons.*

XIV.

DEUX principes doivent concourir à notre victoire sur le péché, & à notre sanctification: sçavoir, la grace de Dieu, & nous-mêmes. Il faut que Dieu nous secoure, & que nous-mêmes nous nous défendions; mais si nous nous exposons volontairement dans les occasions,

1°. Dieu ne fera pas dans la volonté de nous secourir. 2°. Nous ne serons pas dans le pouvoir de nous défendre, & par conséquent nous succomberons infailliblement. *Monsieur Biron, Sermon pour le cinquième Mardi de Carême.*

XV.

1°. POUR faire une véritable & sincere conversion, il faut absolument renoncer à l'occasion du péché, autrement notre penitence est fautive, & illusoire. 2°. Pour conserver la grace, & y perseverer, le véritable & le plus efficace moyen est de s'éloigner de l'occasion du péché.

XVI.

1°. QUICONQUE s'expose volontairement à l'occasion du péché, ne doit rien attendre de Dieu, dont il méprise les avertissemens & les menaces, & par là se rend indigne de son secours. 2°. Le teméraire qui se jette ainsi dans l'occasion, a sujet de tout apprehender de lui-même, parce qu'il n'est jamais plus foible que dans ces rencontres. *L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, Sermon pour le Dimanche de la Quinquagesime.*

XVII.

Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-les, & les jetez loin de vous.

1°. Je dis premierement, que ces paroles du Sauveur contiennent un précepte précis de nous separer des occasions du péché. 2°. Elles nous font voir jusqu'où doit aller la violence que nous sommes obligés de nous faire, quand il est question de tuer les occasions funestes qui nous portent au péché. 3°. Elles nous expliquent les raisons fortes & puissantes, que le Fils de Dieu a eu

de nous imposer cette salutaire loi. *Monsieur Lambert, Homel. sur la Fête de Saint Michel.*
 XVIII. 1°. Le juste devient pecheur dans les occasions, s'il n'en sort, & ne s'en retire au plutôt. 2°. Le pecheur y devient impeni-

tent, & obstiné dans son peché, s'il ne quitte l'occasion. 3°. Celui qui n'en veut pas sortir, met un obstacle invincible à la penitence & à son salut.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Ambroise, dans le Traité de la fuite du siècle, parle des occasions qu'il faut fuir.

Saint Jérôme, contre Vigilantius, & dans plusieurs de ses Epîtres, montre le danger qu'il y a de s'exposer aux tentations, & au danger de pecher.

Saint Chrysostome, sur le Pseaume 50. prend sujet d'exhorter à éviter les occasions qui nous peuvent porter au peché.

Saint Paulin, *Epist. 1. ad Serum*, fait voir le danger qu'il y a de pecher dans les occasions, & particulièrement dans les mauvaises compagnies.

Saint Cyprien, dans la lettre à Donat, expose les dangers & les occasions qu'il y a de se perdre dans le monde.

Saint Euchèr, montre la même chose dans la lettre à Valerien.

Saint Basile, dans une Homelie, où il montre que Dieu n'est point l'auteur du peché, & dans plusieurs de ses regles, porte à fuir les occasions du peché.

Saint Chrysostome, *Homil. 15. ad Popul. Antioch.* montre avec quelle précaution il faut vivre en ce monde à cause des occasions d'offenser Dieu, lesquelles se rencontrent par tout.

Les Livres spirituels.

Grenade, livre second du Memorial, chapitre premier.

Le Pere de Saint Jure, livre troisième de la Connoissance & de l'Amour de Notre Seigneur, ch. 9. sect. 2.

Le Pere Chahu, livre intitulé, le Secret de la prédestination, traite de la penitence des sains & des malades, art. 2. sect. 2.

Hieronymus Plarus, l. 1. de bono statûs religiosi, c. 5.

Baldesanus, in stimulis virtutum, c. 11.

Le Pedagogue Chrétien, de la nouvelle version, chapitre huitième.

Le Pere Gegou, livre intitulé, l'Usage du

Sacrement de Penitence, chapitre cinquième, §. troisième.

Le Pere Nepveu, dans ses Reflexions Chrétiennes, Tome 1. pour le treizième de Février, Tome 2. pour le 13. de May, Tome 3. pour le 12. d'Aouût, Tome 4. pour le 15. de Novembre.

Tous ceux qui ont traité des tentations, de la rechûte dans le peché, de la fuite des mauvaises compagnies, de la retraite & de la solitude, ont parlé de la fuite des occasions du peché, comme d'un sujet qui entre naturellement dans leur dessein, & qui en fait souvent une partie. Voici ceux qui en ont parlé plus expressément.

Les Prédicateurs recens.

Biroat, Sermon pour le cinquième Mardi de Carême.

Le Pere Girouët, dans son Avenir, Tome 2.

Le Pere Maffillon, dans son Carême, Tome 2. Sermon pour le Jeudi de la troisième semaine.

Monsieur la Font, Tome 2. de la suite des Entretiens Ecclesiastiques, pour le troisième Dimanche de Carême.

Le Dictionnaire Moral a deux Sermons sur ce sujet, & plusieurs reflexions.

Essais de Sermons pour le Carême, Tome 3. Sermon pour le Mardi de la semaine sainte.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, Sermon pour le Dimanche de la Quinquagesime.

Reina, conc. 40. num. 29. & seqq.

Le Pere d'Orleans, Tome 1. dans le Sermon des tentations, dit plusieurs choses sur ce sujet.

Louis de Grenade, dans ses Lieux Communs.

Ceux qui ont fait des Recueils sur ce sujet.

Labatha, a plusieurs propositions sur ce sujet.

Spanner, *Polyanthea sacra, titul. Occasio.*

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Sensus & cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua. Genesis 8.
Recedite à tabernaculis hominum impiorum, & nolite tangere quæ ad eos pertinent, ne involvamini in peccatis eorum. Numer. 16.

Per hanc occasionem avertent filii vestri filios nostros à timore Domini. Josue, c. 22.

Averte oculos meos ne videant vanitatem. Psalm. 118.

Viam iniquitatis amove à me. Ibidem.

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. Jobi 31.

Sculptilia eorum igne combures: non concupisces argentum & aurum, de quibus facta sunt; neque assumes ex eis tibi quidquam; ne offendas, propterea quia abominatio est Domini Dei tui. Deuteron. 7.

Si in toto corde vestro revertimini ad Domi-

L'Esprit de l'homme & toutes les pensées de son cœur sont portées au mal dès sa jeunesse.

Retirez-vous des tentes des hommes impies, & prenez garde de ne pas toucher à aucune chose qui leur appartienne, de peur que vous ne soyez enveloppez dans leurs pechez.

Ce pourra être un jour une occasion à vos enfans de détourner les nôtres de la crainte du Seigneur.

Détournez mes yeux, afin qu'ils ne voyent point la vanité, qui pourroit me séduire.

Eloignez de moi (Seigneur) la voye de l'iniquité.

J'ai fait un accord avec mes yeux pour ne penser pas seulement à une vierge.

Vous jetterez dans le feu les figures taillées de leurs Dieux: vous ne desirerez ni l'or ni l'argent dont elles sont faites, & vous n'en prendrez rien du tout pour vous, de peur que ce ne vous soit un sujet de ruine; parce qu'elles sont l'abomination du Seigneur votre Dieu.

Si vous retournez au Seigneur de tout votre cœur,

num.

num, auferte deos alienos de medio vestri. 1. ôtez du milieu de vous les dieux étrangers.

Reg. c. 7.

Non derelinquis presumentes de te, & presumentes de se, & de sua virtute gloriantes, humilias. Judith. c. 6.

Qui amat periculum, in illo peribit. Eccli. 3.

Quasi à facie colubri fugi peccata, & si accesseris ad illa, suscipient te. Ibidem, c. 21.

Discede ab iniquo, & desicient mala abs te. Eccli. 7.

Scito quod in medio laqueorum ingrederis. Ibidem, c. 9.

Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus. Isaïe 32.

Si abstuleris offensacula tua à facie mea, non commoveberis. Jerem. 4.

Fugite, salvate animas vestras. Ibid. c. 48.

Fugite de medio Babylonis. Ibidem, c. 51.

Unusquisque offensiones oculorum suorum abjiciat. Ezechiel. 20.

Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, & projice abs te... & si dextra manus tua scandalizat te, abscide eam, & projice abs te. Matth. 5.

Si manus tua, vel pes tuus scandalizat te, abscide eum, & projice abs te. Ibid. c. 18. & Marc. 9.

Nolite jugum ducere cum infidelibus; quia enim participatio justitiae cum iniquitate? 2. ad Corinth. c. 6.

Mundus totus in maligno positus est. 1. Joann. c. 5.

Exite de illa (Babylone) populus meus, ut ne participes sitis delictorum ejus, & de plagis ejus non accipiatis. Apocal. 18.

Salvabuntur qui fugerint, & erunt in montibus quasi columba convallium, omnes trepidi. Ezechiel. 7.

Qui cavet laqueos, securus erit. Proverb. 11.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Exemple d'Eve dans le paradis terrestre.

LA premiere des femmes, Eve, étoit juste; & dans l'état d'innocence; mais elle étoit curieuse. C'est une tentation bien commune au sexe; il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit avec Adam son mari; cependant elle le quitte; elle va seule se promener dans le jardin; elle rencontre le serpent; elle s'arrête; elle s'entretient avec lui: quelque hideux qu'il soit, elle ne laisse pas de l'écouter; enfin, elle le croit; & parce qu'elle avoit cherché l'occasion; ou qu'elle y étoit volontairement demeurée, elle y succomba; elle mangea du fruit défendu, & en fit manger à Adam. Si Eve, malgré la finesse du serpent, eût pris la fuite, elle se fût garentie de cette tentation; mais elle s'arrête avec le serpent; il lui parle, elle lui répond; d'abord ce n'est qu'une question qu'il lui fait sur le commandement: *Cur praecepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno paradisi?* L'esprit de cette femme s'occupe de cela; elle y fait ses reflexions; ensuite c'est un regard qu'elle jette sur le fruit défendu. Le fruit paroît bon & agréable; l'occasion prend le dessus, & gagne les sens & le cœur. De là, la main s'y porte aussi-tôt, elle prend de ce fruit: *Et tulit de fructu illius.* Enfin, après l'avoir cueilli elle en mange: & comedit. Ce n'est point encore assez d'avoir poussé Eve jusques-là, comme le serpent a été une occasion de peché pour elle; il faut qu'elle-même devienne une occasion de peché pour Adam, en lui présentant du fruit dont elle avoit mangé.

Genes. 3.

Ibidem.

Exemple de Loth retiré de l'embrasement.

Nous lisons dans la Genese, que Dieu voulant retirer Loth de l'embrasement de Sodome, lui envoya deux Anges pour le tirer de

Vous n'abandonnez point ceux qui présumant de votre bonté, & vous humiliez ceux qui présumant d'eux-mêmes.

Celui qui aime le peril, y perira. Fuyez le peché comme un serpent; car si vous en approchez, il se saisira de vous.

Retirez-vous de l'injuste, & le peché se retirera de vous.

Sçachez que vous marchez au milieu des pièges.

Retirez-vous, retirez-vous, sortez de Babylone, ne touchez rien d'impur, sortez du milieu d'elle.

Si vous ôtez de devant ma face les sujets de vos chûtes, vous ne serez point ébranlé.

Fuyez au plutôt, sauvez vos ames. Fuyez du milieu de Babylone.

Que chacun évite les occasions, où ses yeux le pourroient faire tomber dans le peché.

Si votre oeil droit vous est un sujet de scandale & de chute, arrachez-le, & jetez-le loin de vous: & si votre main droite vous est un sujet de scandale, coupez-la, & jetez-la loin de vous.

Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale & de chute, coupez-le.

Ne contractez point alliance en vous attachant à un même joug avec les infideles; car quelle union peut-il y avoir entre la justice & l'iniquité?

Tout le monde est plongé dans le mal.

Sortez de Babylone, de peur que vous n'avez part à ses pechez, & que vous ne soyez enveloppez dans ses playes.

Ceux qui s'enfuiront seront sauvez, & ils feront comme les colombes des vallées, tremblans de crainte dans la vûe de leurs pechez.

Celui qui évite les pièges fera en sûreté.

Mais que firent ces Anges? Ils auroient pu écarter les flammes du logis de Loth, & le garentir de l'incendie par un effet de la puissance de Dieu, comme ils firent en faveur des trois enfans dans la fournaie de Babylone. Mais comme c'étoit là un secours extraordinaire & miraculeux, ils en userent autrement; ils arracherent Loth de l'occasion, sans penser à l'y conserver; ils le forcerent d'en sortir. Voilà l'ordre que Dieu veut garder à l'égard de tous les hommes; il nous veut ôter de l'occasion du peché; il nous envoie des grâces qui sont comme des Anges, qui nous arrachent de cette occasion; si nous résistons à cet ordre, si nous nous jettons dans le feu de nos passions, nous ne méritons pas qu'il nous secoure dans le danger, parce que nous cherchons l'occasion de nous perdre.

ment de Sodome.

David n'avoit point recherché l'occasion, & cependant un objet dangereux qui se presenta sans qu'il y pensât, auquel il n'avoit point d'attache, qui étoit fort éloigné, renversa cet homme si saint, & selon le cœur de Dieu. Que ne doivent donc pas craindre de jeunes gens; dont les passions sont tres-fortes, & la vertu tres-foible; qui ont un cœur, ou tendre, ou corrompu, des sens tres-vifs, & tres-déréglez, s'ils vont chercher des objets tres-dangereux par eux-mêmes, plus dangereux par l'attache qu'ils y ont; & qu'en doit-on attendre sinon de funestes chûtes?

La chute de David pour ne s'être pas retiré de l'occasion.

Ce fut ainsi que l'occasion perdit le plus sage & le plus éclairé des hommes; Si Salomon eût éloigné de lui les femmes étrangères, qui le seduisirent; il ne se fût pas porté à des excès si honteux, & si indignes de son cara-

L'exemple & le malheur de Salomon.

Ère & de son rang; du moins il fût bientôt revenu à Dieu. Mais il s'obstina à les retenir auprès de lui; & dans quel précipice se laissa-t-il conduire? Après s'être oublié lui-même, il oublia le Dieu de ses peres; il adore avant de divinité qu'on lui en présente. C'est désormais un scandale public; il leve le masque, il fait construire un superbe édifice, & il le consacre à une idole. Triste monument de la foiblesse de ce Prince, & de la force de l'occasion. Elle en fit un Prince idolâtre: hélas! n'en fit-elle point jusqu'à la mort un Prince impenitent?

Reflexion sur l'histoire de Samson.

L'histoire de Samson est connue de tout le monde, mais tout le monde n'a pas fait reflexion sur le tour particulier que l'Esprit de Dieu donne au récit qu'il nous en fait. Samson emporté par une passion criminelle, & fier de la force qu'il a reçue, va trouver Dalila au milieu des Philistins ses ennemis; figure du Chrétien qui donne dans le piège que le demon lui tend, & qui recherche l'occasion. On le lie avec des cordes nouvellement faites, dit le Texte sacré; mais pour la première fois il les réduit en poudre comme des étoupes qui auroient passé par le feu, il s'en débarrasse facilement, la grace est encore forte en lui. Il y revient encore une fois, & il brise encore toutes les cordes dont il est lié, comme le fil dont on fait la toile; prenez garde, ces liens quoi que foibles commencent déjà à l'environner. Il continué, & on attache ses cheveux avec un cloud, & il arrache les cheveux avec le cloud, qui servoit à les attacher. La préomption se fortifiant, les difficultez se fortifient; mais enfin il s'abandonne, il ouvre son cœur, il découvre que sa force reside entierement en ses cheveux. Il perd sa force pour s'y être entierement confié. Il a beau dire: *Excusiam me, sicut ante feci.* J'en sortirai comme j'ai déjà fait; il ne penie pas qu'il n'y a plus de grace forte pour lui, qu'il a épuisé le fond des misericordes, qui lui étoit destiné.

L'exemple de Tobie nous apprend à fuir les occasions, & comment il les faut fuir.

Tob. I.

Hic solus fugiebat consortia omnium. Ce n'est pas pour demeurer oisif dans sa retraite; mais il alloit à Jerusalem visiter le Temple du vrai Dieu: *Sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini.* Là, prosterné devant l'autel du Seigneur, il lui rendoit des hommages, & s'attachoit plus étroitement au maître, dont il vouloit jusqu'à la mort observer la loi: *Et adorabat Dominum Deum Israel.* Telle est la précaution salutaire dont nous devons user, pour éviter les occasions, qui nous font perdre l'innocence, & qui nous exposent à une infinité de crimes.

La separation du peuple d'Israel d'avec les étrangers marque l'éloignement des occasions d'offenser Dieu.

Quand on rebâtit le Temple, du temps de Nehemias & d'Eldras, la première précaution qu'on jugea nécessaire pour empêcher le peuple de Dieu de tomber dans l'idolâtrie, & lui ôter toute occasion de se corrompre dans la compagnie des Payens, en imitant leurs mœurs, & leurs manieres, fut de separer les enfans d'Israel d'avec tout étranger; parce qu'on ne croyoit pas pouvoir autrement les détour-

ner de retomber dans le culte des idoles, dont on avoit eu tant de peine à les retirer. Ainsi la première chose qu'il est nécessaire de faire, pour conserver l'innocence, c'est de faire divorce avec les personnes vicieuses, s'éloigner des lieux, des compagnies, des divertissemens, où l'on se voit que Dieu est offensé, & où il y a danger de l'offenser.

Au quatrième livre des Rois, chapitre dix-huitième, il est rapporté que le saint Roi Ezechias fit mettre en pièces le serpent d'airain, que Moïse, par une mystérieuse conduite, avoit fait élever pour guerir le peuple de Dieu de la morsure des serpens. Ce bon Prince voyant que ce peuple ne se contentoit pas de le regarder comme un memorial d'un insigne bienfait que leurs peres avoient reçu, mais qu'il en étoit venu jusqu'au culte, & à l'adoration, pour ôter cette occasion du scandale il fit briser ce serpent, dont les Juifs avoient fait une idole, & afin de retrancher pour jamais toutes les autres occasions qu'ils pourroient prendre de tomber dans une semblable idolâtrie, ce même religieux Prince fit renverser & démolir les autels où l'on avoit autrefois adoré les idoles, & fit jeter dans le torrent de Cedron tout ce qui avoit servi à ce culte sacrilège, afin qu'il ne restât rien, qui pût être une occasion, même éloignée, d'une telle abomination.

Ce que fit le saint Roi Ezechias pour ôter au peuple l'occasion d'idolâtrer.

La chute déplorable de Saint Pierre est une forte preuve qu'il ne faut point temerairement s'exposer à l'occasion. Qui parut jamais mieux disposé à demeurer fidele à son maître, que ce grand Apôtre? Quelle promesse ne fit-il pas d'être inleparablement attaché à lui? Il avoit même lieu de compter sur la priere que le Fils de Dieu fit pour lui, afin que sa foi fût inébranlable: *Rogavi pro te, Petre, ut non deficias fides tua.* Ne semble-t-il pas qu'il eût sujet de ne rien craindre? Cependant pour s'être temerairement exposé à l'occasion, & sans consulter sa foiblesse, il renia lâchement son maître, s'étant indiscrettement mêlé avec ses ennemis, & fit une chute qui doit apprendre à tous les siècles, combien nous devons peu compter sur nos meilleures résolutions, & craindre d'exposer la grace à des combats, où Dieu ne s'est point engagé à la conserver.

La chute de S. Pierre pour s'être exposé à l'occasion.

Voici deux exemples memorables, qui nous font voir la difference qu'il y a de s'exposer à l'occasion par l'ordre de Dieu, ou par la propre temerité; l'un est de Saint Pierre, l'autre de Saint Paul. Tous deux se trouvent dans la même ville de Jerusalem; tous deux dans la même occasion. Il s'agit pour l'un & pour l'autre de paroître en la presence d'un Juge, & d'y soutenir les interets de leur maître. Il faut que Pierre & Paul, ou bien renoncent publiquement à Jésus-Christ, ou bien le confessent hautement; tous deux sont là-dessus à ce qu'il semble dans la même disposition. Pierre dit au Sauveur du monde la veille de sa passion, me voilà prêt à mourir pour vous & avec vous, quoi qu'il arrive, quand il m'en coûteroit la vie, je ne vous abandonnerai jamais: *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* Paul en dit autant: qu'on me lie, qu'on m'enferme dans une prison, qu'on me condamne à la mort, je suis disposé à tout: *Ego alligari & mori paratus sum.* Voilà des paroles bien conformes, & des sentimens, à ce qu'il paroît, de part & d'autre tout semblables; mais l'événement est bien différent. Pierre tombe, & Paul persiste avec fermeté dans sa confession. D'où vient

Luc. 22.

L'issue différente de la préomption de S. Pierre, & de la véritable confiance dans la même occasion.

Matt. 26.

Act. 21.

vient cela? C'est que celui-là a présumé de lui-même, & que contre l'avis du Fils de Dieu, il a cherché l'occasion. Si celui-ci au

contraire paroît dans le Palais du Gouverneur, c'est le Saint Esprit qui l'y conduit: *Alligatus ego Spiritu, vado in Jerusalem.*

Act. 23

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

il faut fuir & s'éloigner au plutôt des lieux où il y a occasion de pecher.

Fuyte de medio Babylonis. Jerem. 51. Babylone nous est représentée dans l'Ecriture comme une ville d'abomination, où l'occasion est toujours présente de se corrompre par le commerce avec ses habitans. Aussi écoutons l'ordre que le Prophete donne d'en sortir au plutôt: *Fuyez, crie-t-il, du milieu de Babylone, & que chacun sauve son ame.* Car c'est comme s'il disoit, ne croyez pas pouvoir demeurer dans la corruption sans vous corrompre; voulez-vous donc vous préserver de l'infection generale, fuyez, fuyez; ne demeurez pas dans une occasion si dangereuse. Il ne s'agit pas ici d'une retraite que l'on prémédite pour la faire à loisir, il faut fuir tout d'un coup & au plutôt pour éviter le danger qui vous environne; car c'est une maxime generale, que pour éviter le peché il faut fuir l'occasion.

L'occasion conduit au peché, & est plus à craindre en quelque maniere que le peché même.

Viam iniquitatis amove à me. Psalm. 118. David instruit par sa propre experience combien l'occasion du peché est dangereuse, prie le Seigneur, qu'il l'éloigne de la voye du peché. Pourquoi ne dit-il pas, éloignez-moi, mon Dieu, du peché, mais plutôt éloignez-moi de la voye qui conduit au peché? C'est que l'occasion du peché est en quelque maniere plus à craindre que le peché même, par la raison que le peché renferme une secrète horreur, qui rebute une ame bien née; mais l'occasion du peché n'a rien qui ne flâte & qui ne charme.

Comparaison de l'occasion du peché avec la vûe du serpent.

Quasi à facie colubri fuge peccatum. Eccl. 21. Le Saint Esprit, par cette expression mystérieuse, non seulement veut nous inspirer une mortelle horreur du peché, mais encore un éloignement absolu de ce qui peut nous y porter, & une fuite generale de toutes les occasions, qui nous y pourroient engager. Car remarquez qu'il ne dit pas qu'il faille fuir le peché comme la morsure, la piqûre, ou le venin d'un serpent; mais sa presence & sa rencontre, qui est proprement l'occasion. Ou bien disons que le Sage fait allusion à certains serpens nommez basilics, qui empoisonnent par la vûe, & qu'il suffit d'avoir regardé, & d'en être vû, pour être frappé d'un venin qui donne sur le champ la mort.

Genes. 19. *Noli respicere post tergum, nec stes in omni circa regione.* Gardez-vous bien de regarder derriere vous, & de vous arrêter en tout le pais d'alentour. C'est ce que doivent être foi-

gneux de mettre en pratique ceux qui ont un desir sincere de se donner à Dieu, ou de s'affermir dans la nouvelle vie où ils sont entrez. Ne croyez point que ce soit assez d'avoir quitté la vie déreglée que vous meniez; il ne faut plus tourner la tête de ce côté-là; comme fit la femme de Loth, ni porter vos regards & vos pensées vers vos anciens déreglemens. C'est peu d'être sorti du boubier où vous avez croupi si long-temps; il faut encore vous éloigner des occasions qui pourroient vous y rengager. Evitez, fuyez avec soin, tout ce qui peut vous faire retomber dans la servitude du vice. Fuyez ce jeu, où vous êtes sujet à vous emporter en tant d'imprécations & de blasphêmes; il ne faut plus retourner en cette maison, en cette compagnie, où vous avez si souvent éprouvé votre fragilité & votre foiblesse par tant de chûtes si funestes: autrement votre passion, qui n'est qu'assoupie, & non pas pleinement éteinte, se rallumera bientôt, comme un flambeau qui n'est pas tout-à-fait éteint, se rallume pour peu que l'on l'approche du feu.

Surge velociter. Act. 12. Saint Pierre étoit dans les fers, & l'Ange du Seigneur le vient trouver dans sa prison, & durant son sommeil le frappe au côté, l'éveille, & lui dit, levez-vous Pierre, & levez-vous promptement: *Surge velociter*; prenez vos habits, & me suivez. Saint Pierre le suit; ils avancent jusqu'à la troisième porte, & cette porte, comme les deux premières, s'ouvre devant eux, & ils passent. Cependant Saint Pierre croyoit encore que ce fût un songe: *Existimabat se visum videre.* Mais quand il s'aperçut enfin qu'il étoit dans la ville, & qu'il avoit passé trois ou quatre rues; ah! c'est maintenant, s'écria-t-il, que je connois que le Seigneur m'a sauvé des mains d'Herode. Point de meilleures marques; Chrétiens, que celle-là, d'une parfaite conversion. La grace fait luire sa lumière dans vos cœurs; elle vous crie au fond de l'ame: *Surge velociter.* Brisez vos chaines, sortez au plutôt de cet esclavage du peché, vous entendez sa voix, vous en êtes frappés, ce sont d'heureux commencemens; mais jusques-là, craignez que ce ne soit encore une vision. Mais quand vous viendrez jusqu'à parvenir à écarter les occasions, alors vous pourrez dire que votre cœur est changé, & que vous êtes en liberté.

jusqu'à ce qu'on ait quitté l'occasion du peché, on ne peut pas dire qu'on soit véritablement converti.

Act. 12

PARAGRAPHE QUATRIEME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

In occasione peccandi apprehende fugam, si vis invenire victoriam. Augustinus, Serm. 250. de temp.

Non tibi verendum sit fugere, si palmam desideres obtinere. Ibidem.

Lubrica spes illa, qua inter semina peccati salvandi se sperat. Idem.

Sanctus Petrus presumendo ignorabat, & negando didicit quales vires haberet. Idem.

Minus voluptatibus stimulat, qui non est ubi frequentia est voluptatum. Idem, de Sanguine, Cleric.

Quand vous vous trouvez dans l'occasion de pecher, fuyez si vous voulez vaincre.

N'ayez point de honte de fuir, si vous voulez remporter la victoire.

C'est une esperance bien peu solide, que celle de faire son salut au milieu de ce qui entretient nos passions.

Saint Pierre ne se connoissoit pas lorsqu'il présuinoit tant de lui-même; son peché lui a fait connoître jusqu'ou alloient ses forces.

On est moins sujet aux revoltes des sens, lorsqu'on n'est pas au milieu des plaisirs.

Quid tibi necesse est in ea versari domo, in qua necesse habes quotidie aut perire aut vincere? Hieronymus, Epist. 47.

In periculo qui non vult fugere, vult perire. August. in Psalm.

Nemo tutus, periculo proximus. Cyprianus, Epist. 62. de Virginibus.

Maxima providentia compendia, quod victoria fiat per fugam & timorem. Idem.

Ita spiritualis fortitudo nobis collata est, non ut precipites, sed ut pavidos tueatur. Idem.

Graviora quaque delicta pro magnitudine periculi diligentiam extendunt observationis. Tertull. de Idolol. c. 11.

Fuxia serpentem positus non eris diu illusus. Isidorus, l. 2. Soliloquiorum.

Perfectè renunciat vitio, qui occasionem evitat in perpetrando peccato. Idem, l. 2. sent. c. 32.

Plena omnia periculis, plena laqueis; incitant cupiditates, insidiantur illecebra, blandiuntur lucra. Sanctus Leo, Serm. 5. in Quadrages.

Vera compunctionis indicium, opportunitatis fuga, subtractio occasionis. Bernardus, in die Paschæ.

Periculatur castitas in deliciis, humilitas in divitiis, charitas in hoc mundo. Idem, in quodam Sermone.

Fuxia precipitia vadens, quamvis non decedat, tremis, & sæpenumero ab ipso subversus timore decedit. Ita & non procul peccata fugiens, sed secus ipsa vadens, cum timore vivit, & in ipsa labitur sapius. Chrysost. Homil. 13. ad Popul. Antioch.

Quantum possumus, à lubrico recedamus; in siccò quoque parum firmiter stamus. Senec. Epist. 117.

Quelle nécessité de rester dans une maison, où il vous faut tous les jours vaincre ou périr?

Quiconque se trouve dans le peril, & ne veut pas fuir, il veut perir.

On n'est point en sûreté si près du peril.

La Providence nous a rendu la victoire bien facile en nous faisant vaincre par la crainte & par la fuite.

La force nous est donnée d'enhaut, à condition que nous craignons le danger, bien loin de nous y exposer temerairement.

Il faut apporter plus de soin pour nous préserver des pechez grièfs, parce que le peril auquel ils nous exposent est plus grand.

Vous ne tarderez pas à être piqué si vous restez auprès du serpent.

C'est renoncer parfaitement au crime, que d'éviter les occasions de le commettre.

Tout est plein de dangers & de pièges tendus à l'innocence; les passions nous excitent, les douceurs nous dressent des embûches, le gain nous flatte.

C'est la marque d'une véritable contrition, que de sacrifier la facilité qu'on a de mal faire, & d'en fuir les occasions.

La chasteté court risque au milieu des delices, l'humilité parmi les richesses, la charité en tout temps & en tout lieu.

Ceux qui passent près des précipices tremblent, encore qu'ils n'y tombent pas; & il est quelquefois arrivé, que la tête leur ayant tourné par la frayeur, qui les a saisis, ils y sont tombez. Il en est de même de ceux qui ne s'éloignent pas assez du peché, car ils sont toujours en crainte de s'en voir si proches, & il n'arrive que trop souvent que cette frayeur même les fait tomber.

Autant que nous pouvons, évitons ces occasions où il est si difficile de ne pas tomber. On n'est pas même fort assuré par tout ailleurs.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est que l'occasion de peché en general.

ON appelle occasion de peché toutes les choses qui sont capables de le produire, soit qu'elles y portent par elles-mêmes, & que par leur propre malignité elles y engagent ordinairement ceux qui les recherchent; soit que par rapport à la condition, à la profession, ou à la mauvaise disposition des personnes, on ait juste sujet de croire, qu'à raison de leur penchant, & de leur foiblesse, ils ne s'abstiendront pas de tomber dans le peché.

Les différentes sortes d'occasions de peché.

Il faut remarquer qu'il y a trois différentes sortes d'occasions de peché: il y en a qui sont éloignées, mais qui sont inevitables & nécessaires; il y en a qui sont prochaines, mais qui sont libres & volontaires; il y en a qui sont purement imprévûes & casuelles, où l'on se trouve par hazard & sans y penser. Les premières sont les tentations que l'on ne scauroit éviter en quelque condition que ce soit; ce sont les pièges invisibles que le demon a répandus & semés par tout, pour nous engager au peché. Les occasions volontaires sont celles que nous recherchons, où nous nous jettons, ou nous engageons de propos délibéré, où nous demeurons volontairement, quoi que nous ayons souvent reconnu par notre propre experience, combien elles sont fatales à notre innocence. Enfin, les dernières sont celles qui se présentent par hazard, par une occurrence imprévûe, & qui sont absolument casuelles & fortuites.

Explication des occasions volontaires.

L'occasion du peché, pour être un peché, doit être une occasion volontaire: car il y a des occasions involontaires. On appelle

involontaires, celles que le hazard fait naître, que nous ne pouvons prévoir, ni écarter avant qu'elles se présentent. Telle fut celle où se trouva engagée la chaste Susanne. On appelle occasion volontaire, celle où nous nous portons de nous-mêmes, que nous recherchons avec pleine connoissance, & où nous demeurons volontairement. Telle fut celle de Saint Pierre, à laquelle, malgré l'avis du Fils de Dieu, il s'exposa, & qui le fit pecher.

volontaires & des involontaires.

On conçoit assez sans autre explication, que l'occasion du peché n'est point peché, dès qu'elle est involontaire, parce qu'elle n'est point libre, & qu'il n'est point de peché sans liberté. Il faut de plus remarquer que l'occasion doit être prochaine, & qu'on s'y expose ou y demeure librement, pour être véritablement peché; car ce seroit outrer la morale chrétienne, & aller contre les décisions de l'Eglise, de dire que toute occasion éloignée fût un peché. Et si s'y exposer précieusement étoit un peché, il faudroit sortir du monde, & de la vie civile pour ne pas pecher: *Alioqui debuieratis de hoc mundo exiisse.* C'est donc l'occasion prochaine qui est peché, quand on la recherche librement, c'est-à-dire, celle qui engage si fortement une personne dans le danger du peché, qu'elle y succombe souvent; soit que cela vienne de la qualité de l'objet qui fait l'occasion, ou que cela arrive de la disposition particuliere de cette personne qui s'expose à cette occasion. Il s'en suit de là qu'un même objet peut être une occasion prochain-

L'occasion pour être peché doit non seulement être volontaire, mais encore elle doit être prochaine.

1. ad Cor. 5.

ne à l'égard d'une personne, qui ne le fera pas à l'égard d'une autre, laquelle sera moins susceptible des impressions de ce même objet. Mais il faut bien remarquer cette parole: *qu'elle y succombe souvent.* Car c'est se tromper que de croire qu'une occasion ne doit être appelée prochaine, à moins qu'on n'y peche autant de fois qu'on s'y trouve engagé. Il suffit pour lui donner ce nom, qu'on y ait souvent péché.

L'occasion est cause du peché en deux manieres.

L'occasion nous précipite dans le peché en deux manieres; l'une par voye de tentation, l'autre par voye de soustraction. La tentation est de notre part, & la soustraction de la part de Dieu. Tentation de notre part, c'est-à-dire, que nous ne sommes jamais plus violemment & plus dangereusement tentez, plus disposez, & plus fortement portez au peché que dans l'occasion. La soustraction se fait de la part de Dieu, c'est-à-dire, que rien n'engage plus Dieu à refuser ses graces efficaces, que quand il nous voit demeurer volontairement dans l'occasion.

Dieu s'est engagé de nous secourir dans les dangers, & dans les occasions ou la providence nous a mis; mais non quand nous les cherchons nous-mêmes.

Dieu s'est engagé par une espece de justice universelle, comme l'appelle Saint Thomas, à fournir le secours nécessaire aux hommes dans la nature, & le secours dont ils ont besoin dans l'état de la grace, pour y pouvoir perseverer; mais cette obligation, soit dans l'ordre de la nature, ou de la grace, ne s'étend point aux occasions perilleuses, où l'on s'engage sans nécessité, & dont on ne peut se tirer que par un miracle. C'est tenter Dieu que de s'attendre dans l'ordre naturel à des moyens extraordinaires, en negligant les ordinaires qu'on a en main. Il en est de même de la providence surnaturelle qu'a Dieu dans l'ordre de la grace; il est vrai qu'il s'est engagé d'assister les justes, lorsqu'ils se trouvent engagés en quelque occasion perilleuse & imprévue; mais ce secours particulier de Dieu ne s'étend point à ces occasions prochaines de peché que nous recherchons, & où nous nous jettons ou demeurons volontairement, au contraire il les menace de les abandonner dans le peril.

Il arrive ordinairement que Dieu refuse ses graces dans les occasions que nous avons recherchées.

Il s'ensuit de là, qu'il n'est rien plus ordinaire à Dieu, que de refuser ses graces victorieuses dans les occasions, quand c'est une temerité présumptueuse qui nous y engage, ou qui nous y fait demeurer, parce que Dieu souverainement équitable, & infiniment sage, dans la distribution de ses graces, ne les donne point au hazard, & ne les accommode point à notre humeur, & à notre caprice; mais il les donne avec nombre, poids, & mesure. Si c'est Dieu qui nous envoie, qui nous appelle, nous marcherons avec assurance, parce que nous accordant alors sa protection toute-puissante, il n'est rien que nous ne puissions surmonter, & tout contribué à nous soutenir. Mais si nous-mêmes nous nous engageons temerement dans l'occasion, n'attendons pas que Dieu nous soutienne & qu'il nous protège: il permettra que nous fassions des chutes éclatantes, qui nous couvriront de confusion devant Dieu, & devant les hommes.

L'ordre que Dieu garde d'ordinaire dans la distribution de ses graces, c'est de nous en donner une pour éviter les occasions dangereuses, & si sans notre faute, nous nous y trouvons engagés, de nous en donner une seconde particuliere pour nous soutenir. Or cette seconde grace particuliere ne se donne que dépendamment de la fidelité que nous avons à correspondre à la premiere; de sorte que si nous avons manqué à la premiere, c'est en vain que nous esperons la seconde, il n'y en aura point pour nous. Ce qui n'empêche pas qu'il ne soit veritable, que Dieu ne refuse jamais même aux pecheurs les plus abandonnez la grace qui est suffisante pour s'abstenir de peché, & pour resister aux plus fortes tentations qui les y poussent; car sans parler de ces graces fortes & particulieres, il faut sçavoir que la grace suffisante n'est pas toujours prochaine, comme parlent les Theologiens, mais qu'elle n'est souvent qu'éloignée, comme est celle que nous avons d'éviter l'occasion, & si nous la rejettons, Dieu ne nous en donnera pas une autre qui nous fasse resister au peché auquel nous portera cette occasion.

Souvent on n'a point d'autre grace pour se préserver de tomber que celle que Dieu donne pour éviter l'occasion.

La même fidelité qui engage Dieu à nous secourir dans les occasions que nous n'avons pas recherchées, l'oblige à nous abandonner dans celles où nous nous sommes nous-mêmes temerement jettez. La raison est que dans les premieres, la tentation ne vient pas de nous, mais du demon qui s'efforce de nous perdre, parce que nous sommes les images de Dieu, & que nous lui appartenons. Ainsi Dieu est engagé alors, comme par honneur, à nous défendre, & à nous secourir. Mais quand l'homme cherche lui-même l'occasion, il se jette lui-même dans la tentation; ce n'est plus le demon qui le tente, la tentation vient de la personne même; Dieu n'est plus obligé de la protéger, sa gloire n'y est plus intéressée, il lui laisse vuider sa querelle seul à seul avec le demon, & alors la partie n'est pas égale. Il semble même que Dieu est engagé par le zele qu'il a pour sa gloire à abandonner un homme, qui se jette ainsi dans l'occasion; parce que quand il s'y jette, ou il compte sur ses propres forces, ou il s'en défie; s'il compte sur ses propres forces, c'est un présumptueux; il est de la gloire de Dieu de lui faire sentir sa foiblesse; s'il se défie de ses forces, & prévoit qu'il pourra bien tomber, il est déjà tombé dans le peché; puisque c'est un peché de chercher une occasion prochaine, & s'il en commet un autre dans l'occasion même, on ne doit l'imputer qu'à sa temerité.

A quoi Dieu est engagé par sa fidelité.

C'est le sentiment de toute la Theologie, qu'une personne qui s'expose dans l'occasion d'offenser Dieu, quoi qu'elle ne succombe pas au peché qui s'y rencontre, elle l'a déjà commis par avance, & elle est coupable dans la cause de son peché, quoi qu'elle soit innocente dans l'effet, parce qu'elle a accepté le danger de la perte, sans pouvoir esperer d'avoir le moyen de s'en défendre.

On peché en s'exposant à l'occasion du peché, quoi qu'on ne succombe pas au peché où nous portons cette occasion.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Le danger de ceux qui recherchent les occasions.

Il ne parle point ici des dangers qui sont inseparables de tous les états de la vie; les vouloir éviter tous, c'est un dessein chimérique, qu'on ne peut exécuter. Mais ce

qui m'épouvante, c'est de voir que les hommes, qui sentent leur foiblesse, qui ont déjà tant d'ennemis à combattre, tant de perils & tant d'occasions à éviter, au lieu de se



précautionner contre les dangers où ils se trouvent exposés malgré eux, en ajoutent de volontaires, cherchent les occasions de se perdre, comme s'ils n'avoient pas au dedans, & au dehors d'eux-mêmes assez de sujet de trembler. Et ce qui me surprend encore davantage, c'est que non seulement des mondains peu soigneux de leur salut, mais des personnes régulières ne voudroient pas sacrifier pour cela le moindre plaisir. On les voit entrer dans mille affaires, & dans mille intrigues, où leur condition ne les engage nullement, & où un esprit vain & inquiet les jette d'ordinaire. On les voit cultiver des amitiés tendres & vives, entretenir des commerces qu'on croit innocens, parce qu'on n'y remarque rien qui blesse la pudeur, & où il est cependant si difficile de se renfermer dans les bornes du devoir. On les voit se mêler dans des conversations libres & enjouées, d'où la charité est bannie, où la fine médifance regne, où l'on veut tout sçavoir, & où l'on se donne la liberté de tout dire. En un mot, on les voit être de toutes les parties de plaisir, sans en excepter les bals & les comedies. Ces personnes se croient en sûreté, quand elles ont demandé s'il y a péché mortel à prendre ces diversifemens, elles veulent une réponse juste & précise, &c. *Le Pere Cheminai, Sermon de la Conception de la sainte Vierge.*

Vous qui connoissez la corruption de votre cœur, & qui soutenez si mal au jugement de votre conscience le parti que vous défendez si bien devant le monde, comment vous exposez-vous à un danger que vous ne pouvez ignorer? Mais, dites-vous, vous êtes d'un âge & d'un caractère à ne risquer rien. Qui vous l'a dit? Un moment funeste ne peut-il pas rallumer en vous ce feu peut-être mal éteint? Tout ce qui peut flatter la passion de l'homme, est mis en œuvre dans ces assemblées & dans ces spectacles: les sentimens les plus tendres & les plus passionnés y sont animés par tout ce que la musique a de plus vif & de plus doux; tout l'art est mis en usage pour exciter une passion que nul art ne peut amortir; & vous présumez assez de vous-mêmes pour croire que vous ne risquez rien? Combien de gens plus âgés, plus sages, plus meurs que vous, y ont pris un poison mortel qui les a perdus? *Le même.*

David, ce Prince selon le cœur de Dieu, se promenoit dans son palais; il aperçoit de loin Bersabée; mais si cette femme étoit loin de lui, dit Saint Augustin, sa passion en étoit bien proche: *Mulier longè, libido prope.* Ah! Prince retirez-vous de là; si vous ne détournez vos yeux, vous voilà perdu. Il ne le fit pas, il ne prit pas une précaution si nécessaire, & de Prophète qu'il étoit, il devint un adultère & un homicide. Que dites-vous à cela, Chrétiens, qu'en pensez-vous! êtes-vous plus saints qu'il ne l'étoit, ce Roi si cher du ciel, & avez-vous moins à craindre de votre foiblesse? Vous vous précipitez de vous-mêmes dans une occasion dangereuse: allez, n'attendez pas que Dieu vous suive, & ne comptez point sur le secours de sa grace. Ce n'est point là qu'il vous l'a promise, & ce n'est point là que vous l'aurez. *Le Pere Giroult, dans son Avert, Tome 2. Sermon de la fuite des occasions.*

Je parle à vous, jeune personne, qui vous trouvez indiscrettement engagée par une de

ces liaisons assez innocentes dans leurs principes; mais hélas! trop criminelles dans leurs suites. Vous n'y voyez rien qui blesse le devoir, & je veux croire, qu'elle a été telle jusqu'à présent qu'elle vous paroît. Cependant je vous dis qu'il la faut rompre; & si ce n'est pas assez, c'est au nom même de Dieu que je vous l'ordonne. Autrement vous ne pouvez vous répondre de vous-même, parce que vous ne pouvez vous répondre de la grace. Oui, si ces entrevues si fréquentes, & colorées sous les noms specieux de sympathie & d'amitié durent plus long-temps; si malgré le conseil que je vous donne vous continuez à voir ce jeune homme, tout vertueux & tout retenu qu'il est en apparence; bientôt viendra le moment, où votre vertu se trahira elle-même, & se démentira. Les épreuves en sont si ordinaires, que l'on peut prononcer affirmativement & sans crainte, que la chose arrivera inmanquablement. *Le même.*

De quel droit pouvez-vous demander à Dieu qu'il fasse des miracles pour vous soutenir dans les occasions que vous recherchez? Vous voudriez fréquenter ces maisons de plaisir & de jeu, & que Dieu par une protection toute particulière vous y conservât assez pour ne point prendre l'esprit qui y regne, un esprit de mondanité, de mollesse, & de libertinage. Vous voudriez marcher sans reflexion sur le penchant d'un précipice, & que Dieu, par une providence toute speciale conduisît lui-même vos pas, ou qu'il mit des gardes autour de vous pour vous empêcher de tomber. Vous voudriez de vous-même, & sans nécessité vous jeter au milieu de l'orage, & que Dieu, pour vous sauver, calmât les flots, apaisât les vents, ou qu'il vous tendît la main, pour vous ramener dans le port au travers des écueils & des tempêtes. Vous voudriez sans discernement, & au gré de l'humeur qui vous gouverne, être de tout, entrer en tout, avoir sans cesse devant les yeux des objets corrupteurs, entendre sans cesse des discours, ou médifans, ou sales, ou impies, & que Dieu affermât, purifiât votre cœur pour n'en pas recevoir la moindre atteinte: c'est-à-dire, que vous voudriez que Dieu, dans la distribution de ses grâces, prit pour vous des règles toutes nouvelles; qu'il fût insensible à l'injure que vous lui faites, en ménageant si peu le trésor qu'il vous a confié; que par les prodiges les plus merveilleux, il déployât en votre faveur toute la force de son bras, & pour parler plus proprement, il devint l'auteur & le fauteur de vos crimes. *Le même.*

Qu'est-ce que s'engager dans l'occasion? C'est donner des armes à l'ennemi de notre salut pour nous combattre plus fortement, & pour nous vaincre. C'est travailler avec lui de concert à notre propre ruine. De quoi se sert-il pour nous perdre? De nos passions; & qu'est-ce qui les enflamme davantage ces passions déjà si vives par elles-mêmes? Ce sont les objets sensibles qui se présentent à nous avec tout ce qu'ils ont de plus séduisant, & de plus engageant. Or ce qui nous approche de ces objets dangereux, ou ce qui les approche de nous avec leurs attraits les plus corrupteurs, c'est l'occasion. Ce sont ces assemblées, où le monde étale avec tant de luxe & tant de faste toutes ses pompes. Ce sont ces repas délicieux qui flament la délicatesse, & qui portent à l'intemperance. Ce sont ces spectacles profanes, où tout l'artifice est employé

si vertu, & sur la grace, si l'on demeure volontairement dans l'occasion du peche.

C'est une présumption de s'attendre que Dieu nous empêchera de succomber dans les occasions que nous aurons recherchées.

Ce que c'est que s'engager dans l'occasion.

pour charmer les yeux, les oreilles, tous les sens. Ce sont ces entretiens, ces conversations libres, qui réveillent dans l'esprit les plus sensuelles idées, & qui font au cœur les plus profondes blessures. Ce sont ces rendez-vous, sur-tout avec des personnes vers qui l'inclination entraîne, que l'on aime, & dont on est aimé. Ce sont ces histoires fabuleuses, & pleines de galanteries, qu'on lit avec attention, & dont le cœur se repaît. Ce sont ces sociétés, ces partis en matière d'intérêt, où l'on entre, & où l'espérance d'un gain prompt & présent excite la cupidité. C'est là que le feu s'allume, que l'appetit s'irrite, que la nature corrompue se réveille; en un mot, que l'enfer & le péché font leurs ravages. Car au milieu de tant d'attaques, assailli de toutes parts, au dedans & au dehors, n'ayant rien pour vous, tout contre vous; vous présentant vous-même aux coups, & vous engageant dans tous les pièges que l'on vous dresse, comment feriez-vous en état de défense? *Le même.*

C'est une mauvaise excuse de dire que si l'on tombe ce n'est pas tant l'occasion que notre faiblesse qui nous fait tomber.

Il fait beau vous entendre dire (mon cher Auditeur) que si vous tombez, c'est que vous êtes foible, que vos passions sont trop vives, & que vous avez peine à les retenir. Mais n'est-ce pas cela même qui fait votre condamnation? Car si vous le reconnoissez vous-même, si vous en convenez, que vous êtes foible, que le penchant est fort en vous, que tout ce qui frappe vos sens, y fait des impressions, à quoi vous ne pouvez presque résister, & dont il vous semble que vous n'êtes pas le maître: pourquoi donc diminuez-vous encore vous-même vos forces? Pourquoi éteignez-vous le peu qui vous en reste? Pourquoi condez-vous le penchant qui vous entraîne, & lui présentez-vous de nouvelles amorces? Pourquoi lâchez-vous la bride à vos sens? Pourquoi leur permettez-vous de s'échapper, de s'égarer, au lieu de les tenir sous le joug, de leur donner un frein qui les arrête? Combien êtes-vous condamnable, lorsque vous vous sentez tellement porté de vous-même vers le mal, de fomenter encore l'inclination vicieuse qui vous domine, & de fournir un nouvel aliment à la flamme qui vous consume? *Le même.*

Pour quitter véritablement le péché, il faut quitter l'occasion. Act. 12.

Pour rompre cette mauvaise habitude qui vous entraîne dans le péché, il faut vous retirer du pas glissant où vous êtes; il faut quitter l'occasion, il faut vous dégager sans retarder d'un moment: *surge velociter*, comme l'Ange dit à Saint Pierre. Il n'y a point à différer, plus vous remettez, plus l'occasion vous éloignera de Dieu: *surge velociter*. Il y va de votre salut; pour le salut il n'y a point de violence que vous ne deviez vous faire, fallût-il sacrifier ce que vous avez de plus cher, fallût-il vous dépouiller de tout; quoi que ce soit, dès que c'est une pierre de scandale pour vous, il vous doit devenir un objet d'abomination. Mais c'est une amitié formée depuis long-temps; fût-elle mille fois plus étroite, il y faut renoncer. Mais c'est une affaire dont ma fortune dépend; s'agit-il d'un intérêt mille fois plus grand, il le faut abandonner. Mais il n'y aura donc plus de plaisir pour moi dans la vie; n'y en dûr-il plus avoir, fussiez-vous obligé de vous cacher dans la plus sombre retraite, de vous ensevelir tout vivant; dès qu'il est question du salut, il n'y a rien à ménager. *Le même.*

On se persuade sou-

C'est une illusion de se persuader que l'occasion est nécessaire, lorsqu'elle est purement

Tomme III.

volontaire. Car quoi de plus ordinaire dans le monde, que de s'excuser sur de prétendus besoins, qui ne sont telles, que parce que le monde nous les fait envisager de la sorte; que parce que notre amour propre nous y fait trouver des engagements imaginaires? Je suis d'un rang, d'un état, d'une condition, où il m'est impossible, dit-on, de m'empêcher de voir & d'être vu, de faire des visites, & d'en recevoir; à quoi passerois-je le temps? Je suis dans un emploi, dans une charge, où il faut nécessairement entrer en telles affaires, quelque délicates qu'elles soient pour mon salut, quelque dangereuses qu'elles soient pour la pureté de ma conscience; je le veux bien; il faut vous produire dans le monde, il vous faut quelque passe-temps, & vous ne sçauriez vous empêcher de paroître dans les compagnies; mais n'y a-t-il pas là-dessus de règles à garder, de mesures à prendre? Si votre rang, votre condition, votre état, vous engage à certaines visites tout-à-fait honnêtes, & de pure bienséance; quelle nécessité que sous ce prétexte de bienséance, que vous étendez si loin que vous voulez, vous soyez de toutes les compagnies, de toutes les visites; que vous receviez chez vous toutes sortes de personnes, de tout âge, de tout sexe; que vous soyez de toutes les parties de plaisir, de jeu, de promenade; que toute votre application soit de briller parmi les autres, de paroître en toute occasion, & de faire de ces amusemens l'unique occupation de votre vie? Quelle nécessité y a-t-il, que de plusieurs sociétés vous preniez toujours la plus scandaleuse, la plus mondaine, celle qui flate le plus votre vanité, votre amour propre, votre mollesse; & que de tous ces divertissemens vous preniez toujours celui qui vous présente des objets plus agréables, plus dangereux, dont vos yeux sont épris, & votre cœur blessé? Quelle nécessité que vous vous trouviez toujours avec certaines personnes qui vous plaisent, & à qui vous voulez plaire? Quelle nécessité d'attirer, de souffrir la compagnie, d'écouter les entretiens prophanes de certains libertins, gens qui ne sçavent que faire, & qui ne sont capables que de vous rendre complice de leur libertinage? *Dans les Sermons du Pere Massillon, Sermon sur ce sujet.*

vent que l'occasion est nécessaire, lorsqu'elle est purement volontaire.

Veut-on vous représenter le danger où vous êtes, & le malheur où ces occasions prochaines vous jettent; ce ne sont, dites-vous, que de vaines terreurs, que veut vous donner un Confesseur, ou un Prédicateur. Quoi! vous n'appellez point occasion prochaine de péché ces entrevues dérobées à la vigilance d'un pere ou d'une mere; ces tête-à-tête concertés, où la passion livre ses plus violentes attaques, & où elle ne trouve rien qui l'arrête; où la vertu trop foible par elle-même se trouve abandonnée à la merci de son ennemi, sans barrière qui la défende, & sans bouclier qui la protège? Vous n'appellez point occasion prochaine, ces conversations familières & libres, où l'intrigue est adroitement poussée, où le cœur plus éloquent que la bouche, s'explique en mille manières différentes, & met tous les sens en usage pour exprimer sa passion? Vous n'appellez point occasion prochaine ces écritures mutuelles dont l'esprit se repaît, où le cœur se déclare librement? Vous n'appellez

On s'imagine souvent que l'occasion n'est qu'éloignée lorsqu'elle est prochaine.

point occasion prochaine, ce commerce secret que vous avez avec une créature; & vous ne croyez point que ce soit une occasion criminelle de vouloir garder sous le même toit que vous, l'objet de votre passion? Vous vous trompez: *Exite de medio fornicis, & separamini, dicit Dominus. Separation, divorce: separation entiere; divorce prompt; c'est le Seigneur qui vous l'ordonne; quittez cet objet criminel; éloignez-vous de lui; & l'éloignez de vous: sans cela vous violez la loi de Dieu; & vous consommez votre reprobation. Le même.*

On se persuade que ce qui est occasion prochaine pour quelques-uns ne l'est pas pour nous.

C'est encore une illusion de se flatter qu'une occasion prochaine ne l'est pas pour toutes sortes de personnes, & que le danger ne nous regarde pas plus que tant d'autres, lors même que le danger est le plus grand par rapport à nous. A cela je ne veux vous répondre autre chose; que ce qu'on vous répondroit, si vous disiez: certains aliments sont nuisibles à tel & tel que je connois, pourquoi ne me le font-ils pas aussi? Vous me direz que les tempérans sont differens, que ce qui nuit à celui-là, sert à celui-ci; c'est aussi la réponse que je vous fais: c'est ainsi qu'il faut juger de l'occasion du peché; si elle n'est pas peché pour un autre, elle ne laisse pas de l'être pour vous; parce que les dispositions de votre ame sont différentes des siennes; c'est que vous êtes né avec tel penchant, telle inclination; telle habitude, que cet autre n'a pas, & qui vous rendent dangereux; tel qui ne fait sur lui aucune impression. Ne considérez donc point ce que c'est pour un tel & un tel, mais ce que c'est pour vous que ces assemblées profanes du siècle, où l'on apporte avec soin ce qu'il y a de plus brillant dans les parures; de plus magnifique dans les habits, de plus recherché dans les modes, & où tout cela vous environne, vous tente & vous anime. Examinez ce que c'est pour un cœur naturellement tendre comme le vôtre, que ces lectures fabuleuses qui vous remplissent l'imagination de mille images sensuelles, qui dans un seul mot donnent lieu à cent reflexions criminelles, qui sous une intrigue adroitement conduite, vous retracent un art où peut-être vous n'étés déjà que trop versé, & que vous ne pouvez jamais assez tôt oublier; tout cela n'est-il point une occasion prochaine pour vous? *Le même.*

Jamais nous ne sommes plus disposés au peché que dans l'occasion.

Nous ne sommes jamais plus dangereusement disposés au peché que dans l'occasion; c'est alors que l'objet frappe d'abord les sens, & qu'il les frappe de près: or rien ne remue davantage la passion que la présence de l'objet; parce qu'il n'y a plus qu'un pas à faire pour en venir à l'exécution, & que quand on n'a plus qu'un pas à faire, on est presque sûr de le faire, sur-tout quand la pente naturelle nous y entraîne; si donc à cette pente & à cette inclination naturelle vous ajoutez l'occasion, vous ne tiendrez pas long-temps, & bientôt vous ferez ce pas cruel, qui conduit agréablement dans l'abîme. *Le même.*

Pour fuir toute occasion, est-il nécessaire de se retirer du monde & vivre dans la solitude.

Si l'on veut fuir toute occasion, dira-t-on, il faut donc s'interdire tout commerce avec le monde, & ne voir personne: heureux si vous estimiez assez votre ame pour en acheter la paix à ce prix, & pour rompre des liaisons & des commerces également frivoles & dangereux! Mais il faut donc, ajoute-t-on, se confiner dans la solitude, & vivre, comme si on étoit seul dans le monde: heureux & mille fois heureux, si faisant ce beau projet, on

avoit le courage de l'exécuter! Quand vous en agitez de la sorte, mes freres, vous ne feriez que ce qu'ont fait tant de Chrétiens genereux, qui n'avoient à faire que leur salut, comme vous, & qui n'étoient pas obligés de prendre une autre route que vous. L'affreuse image des deserts, le morne silence des plus vastes forêts, les austérités les plus dures de la vie solitaire, tout cela ne les a point découragés ni arrêtés, dès qu'ils l'ont regardé comme un port, & un azile sûr pour mettre leur innocence à couvert. Le dirai-je? Ils ont bien mieux aimé vivre parmi les bêtes feroces dans le creux des rochers, que parmi les hommes dans le monde, dès qu'ils ont considéré que la présence de ces hommes corrupteurs les pouvoit priver de la présence de leur Dieu. Mais non, on ne demande point que vous renonciez à tout, que vous quittiez fortunes, charges, femmes, enfans, terres, maisons; mais seulement que vous viviez avec plus de prudence & de circonspection; non que vous sortiez du monde; mais que vous tâchiez de connoître ce qu'il y a de contagieux pour l'éviter; que vous n'entreteniez point de commerce avec ce monde corrompu; que vous fuyiez les occasions dangereuses qui sont pour vous, ou des pechez, ou des causes du peché. *Le même.*

Vous êtes, dit Saint Chrysostome, comme un bois sec & ensouffré, & vous vous jetez parmi les flammes & les braisiers? Vous sçavez que vous êtes si susceptible de l'air contagieux du monde, & l'on vous y voit à toute heure? Avez-vous oublié cette parole du Saint Esprit: *Qui amat periculum, in illo peribit.* Celui qui aime le peril, y perira. Parole suffisante, pour condamner tous les spectacles, toutes les assemblées profanes; puisqu'il y a visiblement du peril en toutes ces choses, & que c'est un point décidé, que l'on peche, dès le moment que l'on s'expose à pecher. Fuyez donc toutes ces occasions, sur-tout, si l'on y a quelque visite, quelque société dangereuse pour vous; éloignez-vous de cet écueil fatal; quand ce seroit une personne qui vous seroit plus chere que votre œil, si elle vous scandalise, il faut l'arracher. Il faut prévenir les tentations par la fuite des objets qui seroient capables de nous les attirer, & des occasions où nous serions en peril d'y succomber. C'est le salutaire conseil que nous donnent les Saints. *Essais de Sermons, pour la Dominicale, Tome I. Sermon pour le premier Dimanche de Carême.*

Il faut fuir les occasions de péché.

Eccle 34

Si les choses qui vous sont cheres, vous sont une occasion de chute, & vous détournent des voyes de Dieu, il faut s'en séparer absolument, quelque rigoureuse, quelque sensible que soit cette separation. Je veux que la compagnie de cet ami vous soit extrêmement chere & agréable; je veux que vous ayez lieu d'espérer un établissement avantageux après avoir servi dans cette maison; je veux que cette charge, que cet emploi vous soit nécessaire pour l'entretien de votre famille; je veux que vous n'ayez point d'autre moyen de subsister que ce bénéfice; si pourtant des choses si agréables, si utiles, si nécessaires, vous sont occasion de peché, & mettent obstacle à votre salut, il faut s'en séparer, & quoi qu'il en coûte; oui, il faut quitter cette charge, où votre ignorance, où votre trop grande passion de devenir riche en peu de temps, vous font commettre tant d'injustices; il faut quitter ce bénéfice à charge d'ames, où vous

Il faut s'abstenir de quitter les occasions qui nous portent au peché, & qui nous détournent du service de Dieu.

incapacité vous expose à commettre tous les jours de si grandes fautes ; il faut sortir de cette maison, quelque belles promesses que votre maître vous puisse faire de vous pourvoir avec avantage. Pesez un peu, dit Saint Chrysostome, de quels termes le Sauveur use, pour marquer avec plus de force, la nécessité indispensable de ce devoir. Il ne se contente pas de nous ordonner de fermer notre œil, d'attacher notre main, de mettre notre pied à la chaîne ; il veut qu'on coupe cette main, qu'on retranche ce pied, qu'on arrache cet œil, pour marquer qu'il n'est point de peine qu'on doive craindre, ni d'effort qu'il ne faille faire, pour se tirer absolument de l'occasion du péché. *Monsieur la Font, Entretien pour le troisième Dimanche de Carême.*

On se rend indigne du secours de Dieu, quand on se met temerairement, ou qu'on demeure volontairement dans l'occasion.

Dès-lors que vous vous engagez temerairement dans l'occasion, que vous bravez indiscrettement le peril, vous vous rendez indignes du secours & de la protection de Dieu ; c'est en vain que vous implorez son aide & son assistance ; ce sont des vœux dont il se moque, & des prières qu'il rejette. Quoi vous méprisez les grâces que Dieu vous présente, & qui vous sollicitent à ne plus retourner à ce lieu suspect, où vous avez fait tant de chûtes, & vous prétendez qu'après avoir rejeté cette première grace, il vous en donne une autre, qui vous rende invincible dans le danger, & invulnérable à tous les traits de vos ennemis ; vous prétendez qu'il fasse un miracle pour vous préserver. Apprenez, dit Saint Cyprien, que Dieu, en la distribution de ses grâces, ne suit point notre caprice, & nos fantaisies ; il a établi un ordre qu'il ne manque point d'observer. Or quel pensez-vous que soit l'ordre que Dieu observe en la dispensation des grâces qu'il fait à un pécheur ? La première grace que Dieu lui fait, est de lui inspirer une horreur de toutes les occasions du péché, & un éloignement de tous les dangers qui l'exposent à le commettre ; s'il est fidèle à cette première grace, s'il en fait l'usage qu'il doit, Dieu ne manquera pas dans les occasions imprévûes de lui donner de nouvelles grâces pour l'en rendre victorieux. Voilà l'ordre que Dieu a établi par sa sagesse ; que sont cependant ceux qui s'exposent volontairement aux occasions ? Ils renversent cet ordre pour en établir un contraire ; ils voudroient qu'il leur fût permis de se trouver dans les mêmes occasions qui leur ont été si funestes ; mais que Dieu s'y trouverait aussi pour les préserver d'y périr. Mais c'est abus, c'est folie, c'est illusion, c'est en vain qu'ils l'espèrent, Dieu n'a jamais promis son secours de la sorte. *Le même.*

Vaines excuses qu'on allègue pour ne pas quitter l'occasion.

Chose étrange ! quand un Confesseur veut vous obliger à sortir de l'occasion, vous allèguez cent fausses raisons, cent vains prétextes pour vous en défendre. Si je sors de cette maison, direz-vous, où irai-je ? que deviendrai-je ? S'il me faut quitter cet emploi, cette profession, cette charge, ce bénéfice, de quoi vivrai-je ? où trouverai-je le moyen de faire subsister & d'entretenir ma famille ? Hé ! que n'avez-vous alors confiance en la Providence divine ? Que n'attendez-vous son secours ? C'est en cette occasion qu'il a promis de vous assister, & de ne vous point délaisser : oui, si vous travaillez avant toute chose à vous débarrasser des obstacles qui vous empêchent de rentrer dans ses bonnes grâces, il s'est engagé de prendre soin de vos affaires temporelles,

Tome III.

& de pourvoir à vos besoins : *Quærite primum regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis.* D'où vient donc que vous faites un si étrange renversement, de craindre où il faut espérer, & d'espérer où il faut craindre ? Pourquoi mettez-vous la crainte au lieu de l'espérance, & l'espérance au lieu de la crainte ? Pourquoi attendre en vous jettant dans le danger une protection, un secours extraordinaire qu'il ne vous a jamais promis ? Pourquoi craindre, en quittant pour l'amour de lui cet emploi, cette profession qui vous engagent à l'offenser, de manquer des choses nécessaires à vos besoins, après les promesses si solennelles & si authentiques qu'il vous a faites de ne vous point abandonner ? Je ne vous demande point où est votre foi, où est la confiance que vous devez avoir aux promesses d'un Dieu ; mais où est la raison, & le bon sens d'espérer le secours de Dieu dans les occasions prochaines de violer sa loi ? *Le même.*

Il n'est pas des combats qui se font pour Dieu comme de ceux qui se font parmi les hommes. Dans ces prophanes batailles, c'est une honte de fuir, & c'est avoir perdu la victoire, que de quitter le champ à son ennemi. Mais dans les guerres du Seigneur, & dans les combats spirituels, la retraite est honorable, & souvent une partie des victoires consiste à sçavoir fuir les occasions du vice : *Magna compendia providentiæ*, dit Saint Cyprien, *ut aliquando virtus & victoria fiat per timorem.* C'est un abrégé de Providence d'avoir voulu que la crainte, qui est la plus foible de nos passions, servit de moyen à notre vertu ; & de cause à nos triomphes. Nous ne sommes pas assez forts pour vaincre nos ennemis ; mais nous les vainquons parce que nous sommes foibles. La fuite est un effet de notre foiblesse ; mais par un abrégé de providence qui prend un chemin plus court & plus aisé pour nous sauver, cette fuite, toute foible qu'elle paroît, est toute-puissante pour vaincre. Au moins est-il vrai de dire que c'est un coup de prudence, de sçavoir éviter les dangers, comme ces sages pilotes, qui détournent adroitement leur vaisseau, de la rencontre des écueils qu'ils ne peuvent combattre, & dont ils ne sçauront s'approcher sans faire un pitoyable naufrage. *M. Biron, Sermon sur ce sujet pour le cinquième Mardi de Carême.*

La fuite des occasions est un effet de la prudence chrétienne.

Saint Ilidore de Damiette, compare ces temeraires qui s'exposent aux occasions, à une personne, qui ayant une rivière fort rapide à passer, ne voudroit pas se servir d'un bateau, mais voudroit la passer à la nage ; & après s'être recommandé à Dieu, & l'avoir prié de le vouloir conserver dans cette occasion, & le garantir du naufrage, se jetteroit dans l'eau. Imprudent, lui diriez-vous, & temeraire, qui vous empêche de vous servir du moyen que vous avez ? Vous avez un bateau, à la faveur duquel vous pouvez être assuré, pourquoi ne vous en servez-vous pas ? Croyez-vous que Dieu fasse des miracles, & qu'il renverse le cours de cet élément pour favoriser votre caprice & votre temerité ? Vous quittez ce moyen qu'on vous présente, pour avoir occasion de tenter Dieu ; il vous délaissera dans le peril, & votre passage sera aussi funeste qu'il est criminel. Voilà l'imprudence de la plupart des Chrétiens ; ils veulent se jeter dans les occasions dangereuses, & prétendent que Dieu les garantisse par des miracles. Ils font même des vœux & des prières,

L'imprudence de ceux qui s'exposent temerairement aux occasions de péché.

afin qu'il les aide : mais ne font-ils pas ridicules dans leurs prières ? Ils demandent la grace pour résister, & Dieu la leur donne, quand il les avertit de ne pas s'exposer à l'occasion.

Le même.

Quand est-ce qu'un Chrétien commence à perdre cette première horreur qu'il avoit conçue contre le péché ? C'est quand il se jette volontairement dans l'occasion de le commettre, & qu'il s'expose de propos délibéré dans les mêmes dangers, qui l'avoient déjà fait succomber : Quand il commence à s'y remettre, il n'a plus cette première aversion qu'il avoit conçue dans la pénitence ; il ne sent plus ces premières allarmes ; il n'est plus dans cette forte résolution de le combattre ; il s'accoutume par là à le voir. Il promet qu'il ne veut pas commettre ce péché, mais il veut fréquenter cette compagnie, où il en trouvera l'occasion : D'abord qu'il a senti son malheur dans le Sacrement de Pénitence, il en a haï les causes ; il a eu de l'horreur pour ce lieu qui l'a rendu coupable ; il a juré au pied des autels qu'il n'entreiroit plus dans cette maison ; cependant quelques jours après il y rentre, à la vérité avec des remords de conscience, & il n'y veut pas offenser Dieu ; un peu après il y retourne avec moins d'horreur ; enfin il s'y apprivoise entièrement. N'est-ce pas là une marque qu'il a perdu la crainte & l'horreur du péché, & un prognostique qu'il y retombera bientôt ?

Le même.

Sur le même sujet.

La force de l'homme pour résister au péché consiste en deux choses : premièrement, dans l'horreur que son esprit a conçue du péché ; secondement, dans la fermeté des résolutions que sa volonté a formées : Or celui qui s'engage dans les occasions, perd cette force, & est incapable de cette résistance. 1°. Parce que la raison se fait à l'idée du péché, & perd l'horreur qu'elle en avoit conçue. 2°. Parce que sa volonté est déjà à demi vaincue, & toutes ses résolutions se dissipent. L'horreur que nos esprits ont naturellement du péché, nous arrête, & nous empêche de le commettre ; mais l'occasion lui ôte cette horreur, ou du moins elle l'empêche de paroître, elle la cache, elle la déguise ; cette injustice, cette impureté vous paroît-foit quelque chose d'horrible, l'occasion vous en change l'idée ; ce qui vous faisoit peur, vous charme, vous enchante. Le péché est un de ces objets qu'il faut voir de loin pour le bien voir, qui le voit de près, ne le voit pas. Il n'en est pas du péché comme des autres choses ; l'occasion & l'expérience le font ignorer : pour bien connoître le péché, il ne faut point le connoître du tout. De plus, une funeste expérience nous apprend que nos plus fortes résolutions disparaissent quand l'occasion se présente. Qui a jamais été plus fort & plus ferme que Saint Pierre ? Quelles résolutions ne faisoit-il point de mourir pour Jésus-Christ ? Mais quelle foiblesse quand il fut dans l'occasion ? *Essais de Sermons, pour le Mardi de la semaine de la Passion.*

On doit toujours se défier de sa foiblesse, & fuir l'occasion.

On ne sauroit assez se défier de sa propre foiblesse, & à moins que d'avoir une révélation extraordinaire, nul ne peut se promettre que Dieu le secourra particulièrement dans le danger ; encore moins qu'il le secourra, si au lieu de s'éloigner du danger, il le prévient, & si au lieu de fuir l'occasion, il la recherche ; quand ce ne seroit que pour l'hu-

milier, & pour punir notre présomption, & peut arriver que Dieu se contentant d'une grâce ordinaire & suffisante, il nous livre à notre infirmité, quand nous nous serons engagés imprudemment ; mais il y a encore bien plus d'apparence, qu'il en usera ainsi, & même qu'il retirera son secours, au lieu de nous soutenir, lorsque nous irons braver le péril, & nous jeter témérairement dans l'occasion. Il faut donc fuir ces sortes de dangers, éviter tout ce qui nous y peut conduire, & pancher plus du côté de la timidité, que de l'audace & de la fierté. *Auteur anonyme.*

On croit souvent que l'horreur du crime nous retiendra dans les bornes de la vertu ; on se repose sur la foi de ses bons desirs, comme le pilote imprudent qui s'endort pendant le calme : on expose le vase fragile, comme si rien n'étoit capable de le briser ; comme si dans le bien l'exécution étoit aussi facile que le font les projets ; comme si l'insuffisance pour se sauver de ne vouloir pas se perdre : on tombe précipitamment dans l'occasion, parce qu'on croit pouvoir se soutenir. En effet, ce n'est pas toujours parce qu'on est foible, qu'on tombe ; c'est souvent parce qu'on se croit fort : la présomption fait faire plus de chutes que la foiblesse : parmi les sages, un péril connu, est un péril évité, & la foiblesse que l'on sent, est facile à soutenir. *Dans les Discours présentés à l'Académie Française, en l'année 1701.*

Nous ne savons que trop par une funeste expérience, qu'on est toujours foible dans l'occasion ; elle déregle les passions, elle aveugle l'esprit, elle remue, elle échauffe, elle enflamme la cupidité : l'ennemi nous presse alors au dehors & au dedans : comment se défendre ? Comment n'être pas vaincu ? Il faudroit des grâces spéciales, de ces secours de faveur qui soutiennent une âme ébranlée, & qui la relevent. Mais sera-ce à ces téméraires que Dieu donnera ces grâces & ces secours particuliers ? Il les menace au contraire de les abandonner à leur propre foiblesse : *Qui amat periculum, in illo peribit. Dans les Essais de Sermons, pour le premier Dimanche de Carême.*

L'occasion fortifie le panchant que nous avons pour le péché, nous remet devant les yeux des objets, dont nous ne nous étions éloignés que par la seule violence que nous nous étions faite pour suivre l'attrait du ciel. Nous n'en aurions quelquefois pas même la pensée, si nous étions éloignés de l'occasion ; car l'absence est un des plus souverains remèdes de l'affection déreglée que l'on a pour de certaines personnes ; nous oublions peu à peu ce que nous ne voyons plus, & nous cessons d'aimer ce que nous avons oublié ; ainsi l'amour n'étant entretenu, ni par la présence, ni par le souvenir de l'objet, s'affoiblit, languit, & s'éteint enfin ; sur-tout si le cœur s'engage à quelque autre sujet qui l'occupe. Mais la présence de l'objet que l'occasion nous remet devant les yeux, rallume aisément ces flammes mal éteintes ; elles renaissent avec autant d'empire que d'ardeur ; la présence lui rend l'autorité que l'absence lui avoit ôtée, & reprend la souveraineté sur le cœur par le moyen contraire à celui qui l'avoit dépouillé. Vous étiez éloigné du péché ; vous aviez de l'horreur de tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu, & quelque panchant que la convoitise conservât pour le crime, la grace l'em-

La présomption & la confiance en ses propres forces est cause qu'on succombe dans les occasions.

On est toujours foible dans l'occasion.

L'occasion fait revivre & renaitre l'affection du péché que nous avions quitté.

portoit, & vous soutenoit contre les inclinations de la nature. Mais vous n'avez pas plutôt recherché l'occasion, que l'horreur que vous aviez conçue du crime se perd, & les objets que l'absence rendoit impuissans, font plus d'impression sur vous que jamais. *Le Pere Heliodore de Paris, discours de la Conversation.*

Des prétextes qui nous font demeurer dans l'occasion prochaine du péché.

Apporterez-vous le prétexte de la nécessité? Je ne disconviens pas qu'on ne puisse y avoir quelque égard; mais soutez-vous que le salut de votre ame est préférable à tout intérêt temporel; que supposé que vous ne puissiez vous acquies de vos devoirs de Chrétien dans cette maison de désordre, je parle à vous domestiques & serviteurs, il vaut bien mieux en sortir que de vous perdre. Vous servirez-vous du prétexte de l'honnêteté & de la bienfaisance? Il est vrai que les obligations d'un Chrétien, & celles d'un honnête homme, ne sont pas des obligations incompatibles: mais il n'est pas moins vrai; que ces civilités & ces complaisances vont souvent plus loin qu'on ne croit, & qu'en ce cas c'est à vous à fuir ces occasions, de peur que votre vertu ne se démente. Qu'il est à craindre que de l'honnêteté on n'en vienne à une molle complaisance, de la complaisance à une privauté suspecte, & de la privauté à l'attachement, & à quelque chose encore de plus criminel! Peut-être que la charité, & la compassion justifieront ceux qui s'engagent dans des occasions pernicieuses à leur innocence. On ne doit pas douter que les sentimens d'une ame charitable, & touchée du malheur d'autrui, ne soient agréables à Dieu; mais qui ne sçait que le premier devoir des Chrétiens, est d'avoir pitié d'eux-mêmes, s'ils veulent lui plaire? Qui ne sçait que l'une des plus dangereuses tentations du démon, est de proposer aux hommes de grandes vertus, pour les engager à de grands pechez? Fuyez donc les occasions du péché, & ne vous y engagez jamais sous quelque prétexte que ce soit, quand l'occasion est prochaine; car il faut toujours l'entendre ainsi; c'est une loi que Dieu vous impose, & vouloir en user autrement, c'est un fatal présage d'une chute prochaine, & inévitable. *Pris du Dictionnaire Moral, discours premier sur ce sujet.*

Ceux qui se font convertis & retirez de leurs débauches, doivent sur tout prendre garde de se mettre dans l'occasion d'y retourner.

Vous qui, comme Jonas, êtes encore moëtés des eaux d'un naufrage, où sans une grâce spéciale de Dieu, vous eussiez péri; vous qui venez d'être tirez d'un sepulchre, où vous étiez enfermez comme Lazare; vous qui, comme Loth, êtes sortis par le secours d'une toute-puissante main, de la malheureuse Sodome, fuyez, fuyez, & sauvez-vous sur la montagne... Tour doit vous faire craindre une fatale rechûte, si vous vous engagez dans les occasions du péché; votre foiblesse, & votre inconstance, les exemples & les chûtes des plus grands hommes, les malheurs qu'attire après soi une indifférence & criminelle présomption... Quelque converti & justifié qu'on soit, on est toujours changeant & inconstant, & à quelque degré de perfection qu'une ame soit arrivée, si elle s'expose temerairement au danger, elle ne trouvera pas d'azile seur à son innocence, la vertu l'abandonnera dans le peril qu'elle aura recherché; des tilons fumans encore rallumeront un feu caché sous la cendre, & produiront de terribles incendies. Les fuaires dont on aura été enveloppé, auront encore une odeur de mort; des racines en-

core vivantes; quoi que le tronc de l'arbre soit coupé, & aride; pousseront des rejettons qui produiront des fruits d'iniquité. Ce monde qu'on reconnoissoit auparavant si dangereux, changera de face, dans une idée plus favorable qu'on s'en formera; ces occasions qu'on apprehendoit, ne produiront plus les mêmes frayeurs; on s'étonnera même de ce qu'on se faisoit de gros scrupules de peu de chose, & enfin on tombera dans le précipice de sang froid, & sans y faire même de reflexion. *Le même.*

Il est bien difficile à un homme qui a faim; & qui voit une table couverte de mets selon son goût, de s'empêcher d'y porter la main; à un autre qui a une grosse fièvre, de ne pas prendre ce qu'on lui offre, quoi qu'il sçache qu'il lui soit contraire. Il est rare qu'un homme qui aime le jeu, & qui entre dans une salle où l'on joue, ne se mêle de la partie, quoi qu'il sçache que toutes les fois qu'il joue, il s'emporte, & éclate en juremens & en blasphèmes lors qu'il perd son argent. Il est rare qu'un emporté reprime sa colere en présence de son ennemi, & qu'un jeune homme retienne sa passion dans un tête-à-tête avec des femmes bien faites & enjouées. Tel est notre foible, quand nous nous jettons dans les occasions du péché. Nos yeux sont charmez de ce qu'ils voyent, nos oreilles de ce qu'elles entendent, nos mains de ce qu'elles touchent. Quelle apparence alors qu'on se contraigne & qu'on conserve toute sa vertu? *Le même.*

Combien il est difficile dans l'occasion de ne pas succomber au péché.

Vigilantius s'étant raillé de la timidité de Saint Jérôme, qui ne croyant pas son innocence en sûreté dans les villes, s'étoit retiré dans le désert; voici ce que ce Saint lui répondit: Je crains ce que vous ne craignez pas; je crains que l'ennemi que je rencontrerai ne me mette en colere; je crains que la personne d'un autre sexe que je verrai, & à qui je parlerai, ne m'attendrisse le cœur; vous vous raillez de ma timidité; mais moi, je vous plains de votre folle confiance. Ce n'est pas là, dites-vous, combattre, c'est fuir. Demeurez tant que vous voudrez dans le champ de bataille; repoussez tous ceux qui vous attaqueront, afin que vous soyez couronné après que vous aurez vaincu: pour moi, j'avoué ma foiblesse, je ne veux pas combattre dans l'esperance de remporter la victoire, de peur que je ne vienne à la perdre. Si je suis, j'évite les coups qu'on peut me porter; si je me presente, & que je me tienne debout, il faut ou vaincre ou tomber; or quelle nécessité y a-t-il de quitter ce qui est certain, & de s'engager dans ce qui ne l'est pas? *Le même.*

Ce que St Jérôme répond à Vigilantius qui se railloit de la retraite pour éviter les occasions de pécher.

Si un homme n'a pas eu assez de force pour tenir ferme contre le panchant qui l'entraînoit vers l'occasion du péché, comment étant dans l'occasion, résistera-t-il au panchant qui l'entraîne vers le péché même, lorsqu'il l'attaquera avec tous les attraits du plaisir qui l'accompagne? S'il n'a pu s'arrêter sur le bord du précipice, lorsque rien ne le pouffoit, comment pourra-t-il s'arrêter dans le panchant, attiré par l'objet présent, & poussé par la passion? Fuyons donc l'occasion du péché si nous voulons éviter le péché même. Ne fortifions point nos ennemis en nous jettant dans l'occasion, ils ne font déjà que trop forts; seuls à-seuls nous ériens déjà bien foibles, que sera-ce quand ils seront fortifiés par les objets? Ne leur fournissons point des armes contre nous. Les plus grands Saints, quelque forts & quelque courageux qu'ils fussent, n'ont été

Si un homme n'a pas eu assez de force pour fuir l'occasion du péché, comment y résistera-t-il dans l'occasion même.

pouvoir trouver leur salut que dans leur fuite; leur crainte & leur précaution a fait toute leur force. *Le Pere Nèpveu, Tome second de ses Reflexions Chrétiennes, pour le treizième de May.*

Dieu nous assiste dans les occasions où lui-même nous engage, & nous abandonne dans celles que nous recherchons.

Dieu vous assistera infailliblement dans les occasions les plus dangereuses où la providence vous aura engagé; il vous abandonnera dans celles où votre temerité vous aura précipité. Samson fut toujours victorieux de ses ennemis, dans les plus grands perils où un homme se puisse trouver, parce que c'étoit l'ordre de Dieu qui l'y conduisoit; mais la passion, mais un amour déréglé le précipite dans les mêmes perils: Samson n'est plus le même, c'est un misérable, c'est un lâche qui devient l'opprobre de son peuple, & le jouet de ses ennemis. D'où vient que fort dans de grandes tentations vous avez quelquefois succombé dans de plus légers? N'est-ce pas parce que les premières venoient de l'ordre de Dieu, & les secondes de votre passion? C'est que la providence avoit permis les unes, & votre temerité vous avoit engagé dans les autres. *Le même, Tome troisième, pour le douzième jour d'Avril.*

La difficulté qu'on trouve à quitter l'occasion prochaine n'est pas une excuse légitime pour s'en dispenser.

Je ne disconviens pas que l'éloignement de l'occasion ne soit quelquefois bien difficile, n'étant pas aisé de quitter ce que l'on aime avec passion; mais s'il n'y avoit aucune difficulté, comment seroit-il vrai que le royaume du ciel ne s'acquiert pas sans violence, & qu'il n'y a que ceux qui se la font, qui puissent espérer de l'emporter? Comment seroit-il vrai que s'éloigner d'une occasion prochaine, c'est se couper une main, ou s'arracher un œil, qui sont néanmoins les expressions du Fils de Dieu, pour nous faire entendre qu'il faut retrancher tout ce qui est occasion du péché, quelque peine qu'on y ait. Certes, s'il s'agissoit d'un intérêt considérable, d'une perte ou d'un profit qui ne fût pas médiocre, ou de renoncer à cet engagement, ou à ce commerce scandaleux, ces gens-là ne chanceleroient pas là-dessus; ce qui montre évidemment, que toutes ces difficultés & ces impossibilités prétendues ne sont que des prétextes & des effets de leur passion, & de l'attaché qu'ils ont au péché. *Livre intitulé, l'Usage du Sacrement de Penitence, par le Pere Gegou.*

Les hommes, quoi qu'ils connoissent leur foiblesse, cherchent l'occasion du péché au lieu de la fuir.

Ce qui est étonnant, c'est que nous connoissons si foibles & si aisez à tomber, loin d'éviter les endroits glissants & dangereux à notre foiblesse, nous les recherchons au contraire, & nous nous y exposons tous les jours; c'est que nous ne fuyons pas avec soin un monde impie & corrompu, dont nous censurons les déreglemens, & dont nous aimons le commerce; c'est que nous nous trouvons si souvent dans ces assemblées dangereuses, où les entretiens seroient fades sans le sel de la médisance, & où la société languiroit si les passions ne l'animoient; c'est que sans penchant au libertinage on fréquente des libertins, avec qui le respect humain rend vicieux ceux-mêmes qui ont horreur du vice; c'est qu'on assiste sans scrupule à ces spectacles préparés pour émouvoir des sentimens, que la nature & la convoitise ne rendent déjà que trop vifs; c'est qu'on s'occupe de la lecture de ces livres pernicious, où des passions fauleuses en font tant naître de véritables; c'est qu'on contracte des amitiés, que la différence des sexes change si souvent en passion; c'est qu'on s'abandonne à une vie molle, dont la seule oisiveté est une tentation, & l'inutilité

un péché; c'est qu'on se jette dans des emplois, où personne n'a les mains nettes, & le cœur est si-tôt corrompu... Voilà de quoi il faut s'étonner dans la conduite d'un Chrétien, qui connoît sa fragilité, & qui a éprouvé sa foiblesse. *Le Pere d'Orleans, Tome premier, Sermon de la Tentation.*

Vous direz peut-être que dans la plupart des occasions contre lesquelles les Prédicateurs & les Confesseurs se déchainent si fort, vous ne vous appercevez point du danger; car c'est ce qu'on ne manque jamais d'alloquer. Saint Chrysostome répondoit à ceux qui lui parloient ainsi, que pour lui persuader ce qu'ils lui disoient, ils auroient dû lui prouver d'abord, qu'ils étoient d'une autre matière, & autrement faits que les autres; que leur chair n'étoit point formée de la masse commune des hommes, qui tirent leur origine de cet Adam, dont nous recevons avec la vie, la convoitise & les passions. En effet, si cela n'est pas, je soutiens que tout ce langage est ou un discours de mauvaise foi, ou une marque d'une extrême corruption, ou un artifice du démon, d'autant plus dangereux qu'il est plus caché. C'est souvent un discours de mauvaise foi: j'en atteste la conscience de ceux qui le font, & quand le jour de la révélation sera venu, le Dieu de vérité nous découvrant le fond des cœurs de ceux qui nous dissimulent leurs foiblesse, nous fera voir ou qu'ils nous en imposent, ou qu'ils s'en imposent à eux-mêmes, quand ils veulent nous persuader qu'ils ne sentent rien dans ces occasions. Je soutiens que s'ils sont sinceres, & que s'ils pensent comme ils parlent, c'est un effet de leur corruption; c'est signe qu'ils se sont naturalisés au mal; c'est une marque que le démon s'est rendu maître de leur cœur, puisqu'il y entre sans qu'ils s'en aperçoivent. Pour peu qu'ils eussent honte du péché, pour peu qu'il leur restât encore de crainte de Dieu, & de désir de se sauver, il seroit impossible qu'il échappât ni à leurs reflexions, ni à leur mémoire, un grand nombre d'actions au moins intérieures, dont ils souillent leur conscience ou par de dangereuses images, ou par des desirs libertins, ou par des sentimens impurs. *Le même.*

Il est des objets qui nous sont chers, & que par une conduite bizarre, nous voulons préserver en même temps & fuir, & combattre, & conserver. On les fuit en partie, car la conscience en fait éviter certaines rencontres trop dangereuses à la vertu: on les combat en partie, car comme il est difficile à la passion de fuir toujours ce qui l'attire, il les faut quelquefois combattre: mais aussi on les conserve en partie, car on y réserve toujours quelque chose qu'on ne veut pas détruire. C'est ce qui arrive sur-tout dans ces liaisons dangereuses, que l'exacte vertu n'avoué pas. Aux premières atteintes de la passion, la conscience se soulève, la crainte de Dieu se réveille, la grace presse d'étouffer un feu dont les commencemens menacent d'un grand incendie; un Confesseur, à qui il est impossible qu'il n'en revienne quelque chose, exhorte à être fidèle à Dieu, & représente les tristes écueils où ces embarquemens conduisent. Une ame soutenué par tant d'endroits, consent à éloigner tout ce qu'on peut appeler crime: elle veut bien même pour sa gloire, si elle a des mesures à garder sur ce point, retrancher certains entretiens, certaines assiduez

Réponse à ceux qui disent qu'ils ne se sentent pas émus dans les occasions, & qu'ils n'y voient point de danger.

Le combat qui s'exerce en nous quand il faut renoncer aux objets qui nous sont chers, pour fuir l'occasion.

duitez trop grandes; certains soins qui marquent quelque chose de plus fort que l'amitié. Mais elle se réserve enfin toujours de quoi nourrir une passion, qu'elle n'a pas la force d'éteindre; la vûe, le souvenir, l'entretien. On veut voir les gens, on y veut penser, on veut avoir du commerce avec eux, prétendant que la même vertu qui la renferme dans ces bornes, aura la force de l'y retenir. *Le même.*

Je sçai bien que l'on dit d'ordinaire dans ces occasions: je m'en tiendrai à ce qui est honnête & permis, & je n'irai pas plus avant. Vous vous en tiendrez là, dites-vous, & vous n'irez pas plus avant? Ame infidèle, n'est-ce pas en être déjà venu trop avant? pensez en combien de manières cet objet entre dans votre esprit: considérez l'extrême desordres où sa vûe vous laisse toujours: faites reflexion aux divers desirs qu'il excite dans votre cœur, & que vous ne désavouez que foiblement: prêtez l'oreille aux bruits qui courent, malgré les précautions que vous prenez: n'est-ce pas là, encore une fois, en être venu déjà trop avant? Mais je vous demanderois volontiers, sur quoi fondée vous vous promettez que vous n'irez pas plus avant? Vous n'avez que deux fortes digues à opposer à cette passion, quand l'occasion se présente de la satisfaire, qui sont l'honneur & la conscience: il est à craindre que ni l'un ni l'autre ne vous soient pas d'un grand secours dans l'occasion. L'honneur, je le sçai, est une forte barrière; mais quand on en est venu là, on s'aperçoit en repassant le chemin qu'on a déjà fait, que c'est une barrière passée, puisqu'elle le public a parlé. Qui retiendra donc dans ce panchant une personne que la passion presse? La conscience? À l'égard de bien des gens, quand l'honneur ne fait plus d'obstacle, la conscience est un mediocre embarras. Et puis comment se peut-on promettre que la conscience soit un obstacle pour passer du péché au crime, puisqu'elle n'en a pas été un pour passer de l'innocence au péché? *Le même.*

N'est-ce pas un dogme certain, me direz-vous, qu'en toute occasion, & en toute tentation, on a la grace & de résister & de vaincre? Puisque la grace ne manque à personne, on l'a toujours; & quand on l'a, on peut, si l'on veut, en user. Vous dites vrai: mais ajoutez qu'en certains genres de tentations, la grace qui les fait vaincre, est celle qui fait fuir l'occasion. Fuyez, ou vous êtes vaincu. Dieu ne nous abandonne pas, si nous ne l'abandonnons les premiers: mais c'est commencer à l'abandonner que de s'exposer à l'occasion de l'offenser & de lui déplaire. On commence à pecher dès qu'on s'y expose, & on cesse d'être innocent dès qu'on n'est pas effrayé du crime. *Le même.*

Notre cœur est comme une place que le démon assiège; mais c'est une place qu'il ne peut pas tant emporter par force que par surprise, ou par des intelligences secrètes qu'il a dans cette place. Ces intelligences sont nos passions: il tâche de les gagner par la vûe de quelque intérêt, ou par l'attrait de quelque plaisir, ou par l'éclat de quelque honneur: mais ces objets n'ont pas beaucoup de force, quand ils sont absens, & c'est l'occasion qui les rend presens, & en même temps puissans, & capables de faire beaucoup d'impression sur nos

sens & sur nos passions; les passions émuës & gagnées seduisent la raison, emportent la volonté, qui se livre elle-même à l'ennemi, & souvent à son empire. *Le Pere Nepveu.*

Un regard seul a failli à renverser une des colonnes de l'Eglise, & nous oserons exposer d'imparfaites & de fragiles vertus à des occasions volontaires de peché; nous oserons, tout foibles que nous sommes, nous exposer au danger des spectacles du siècle, à des représentations prophanes, à des musiques effeminées? On ose se mêler dans le monde, qui ne roule presque plus, à présent que sur un commerce de tendresse & de corruption, de flatterie & de complaisance; où l'on ne craint plus de blesser la pudeur par des équivoques malignes, ni de salir l'imagination, pourvu qu'on ne choque pas grossièrement les oreilles; & qu'on enveloppe l'ordure de quelque bienséance de paroles? On osera se familiariser avec un sexe, qui ne cherche qu'à engager les hommes par les chaînes de l'art & de la nature, & qui plaît encore plus par sa modestie, que par ses ornemens. *Monsieur Fléchier, Sermon de Saint Benoit.*

Il est d'une extrême importance de fuir les commencemens d'un mal qui a de fâcheuses suites; d'en prévenir avec soin les moindres apparences; & sur-tout d'éviter ces sortes de conversations où le cœur s'épanche par excès, l'interieur se dissipe, la concupiscence s'allume; & bien qu'alors on ne s'aperçoive d'aucun danger, néanmoins on n'ira pas loin, sans en ressentir de tres-mauvais effets; car à la première occasion; la nature qui est déjà comme préparée au mal par cette conversation libre & enjouée, succombera bien plus aisément. Ainsi faite d'éviter l'occasion, on tombe peu à peu dans un abîme de maux, dont on a bien de la peine à sortir; rien n'étant plus rare que de revenir de ces sortes d'égaremens, & de rompre des habitudes dans lesquelles on a malheureusement vieilli durant le cours de plusieurs années. *Le même, Sermon de Sainte Madelaine.*

On a beau dire qu'il n'y a rien à craindre pour des personnes affermies dans la piété, dans les occasions dont on veut nous inspirer le plus de crainte, telles que sont les conversations enjouées, & les divertissemens où se trouvent les objets les plus agréables aux sens; mais les personnes qui ont une véritable piété, ont pour première maxime de se défier d'eux-mêmes, & se tiennent aux exemples des Saints: qui ont eu une salutaire crainte de leur foiblesse; c'est pourquoi ils s'éloignent tant qu'ils peuvent des occasions; ils tremblent au récit des funestes chûtes de ceux qui paroissent les plus affermis, & qui sembloient des colonnes de la maison de Dieu, mais qui pour être demeurés dans l'occasion, ou pour s'y être trop temerairement exposés, ont été malheureusement renversés. Qui l'eût dit au saint Roi David, qu'un coup d'œil le feroit tomber en un adultère, & puis en un homicide? N'auroit-il pas dit, dans la ferme résolution où il étoit: *Non movebor in eternum?* Et néanmoins vous sçavez ce qui est arrivé. Qui l'eût dit à tant de personnes qui étoient dans la devotion, qu'une amitié honnête, mais trop tendre; qu'une charité chrétienne, mais où il entroit quelque chose d'humain, viendrait à se changer en un amour tout charnel? Ils eussent dit, ce que disent plusieurs personnes aujourd'hui, qu'il n'y avoit rien

C'est une grande temerité de s'exposer à l'occasion du péché;

De quelle importance il est d'éviter l'occasion.

C'est inutilement qu'on allégué qu'il n'y a rien à craindre pour de certaines personnes dans les occasions les plus dangereuses.

Psal. 121

On se fâche souvent que dans les occasions on s'en tiendra à ce qui est honnête & permis.

On se confie temerairement sur la grace qui nous soutiendra, quand on se jette volontairement dans l'occasion.

L'occasion excite & fortifie les passions.

craindre ; que leurs entretiens étoient innocens ; que leur amitié étoit spirituelle , & non purement humaine ; & toutefois vous sçavez quelle funeste fin ont eu de si beaux commencemens . Est-il nécessaire que je vous en allegue des exemples ? Je voudrois pouvoir les effacer de l'histoire avec des larmes de sang , pour l'honneur de l'Eglise , qui en a reçu une fétrissure honteuse : mais cette bonne mere est bien contente de la souffrir cette honte , pourvu qu'elle serve à l'édification & à l'instruction de ses enfans , & qu'ils profitent même de ses maux . *Auteur anonyme.*

Il y a dans notre état & dans notre vie assez de dangers & d'occasions de nous perdre , sans les aller chercher ,

Un homme qui s'expose volontairement à l'occasion , ou croit qu'il résistera aisément à la tentation , qui ne manquera pas de naître , ou il croit qu'il n'y résistera pas ; s'il se croit assez fort pour résister à tout , c'est une temerité , qui merite que Dieu le châtie par la soustraction de ses graces ; & s'il ne croit pas y résister , il va donc outrager Dieu de sang froid ; il va les yeux ouverts , se jeter dans le crime ; ne merite-t-il pas que la justice de Dieu l'abandonne à sa passion , & au démon , & qu'il l'accable de tout le poids de sa colere ? Helas ! n'avons-nous pas assez d'occasions pour nous damner , sans les chercher ? Soyons sur nos gardes tant que nous pourrons , nous aurons encore assez de peine à éviter le péché ; nous sommes bien misérables de l'aller chercher : quelques vertus que nous pratiquions , dans quelque solitude que nous vivions , nous avons toujours sujet de trembler pour notre salut ; & insensibles que nous sommes , nous ne tremblons pas au milieu de tout ce qui est capable de nous damner . *Essais de Sermons pour l'Avent.*

Reflexion que nous devons faire sur le malheur où l'occasion nous a engagés . *Genes. 3.*

Si je faisais ici à bien des gens le même reproche que Dieu fit à Adam , *Adam ubi es ?* Où en êtes-vous venus ? Pourquoi avez-vous fait cela ? *Quare hoc fecisti ?* C'est l'occasion qui m'y a engagé , me répondroient-ils ; la femme si engageante , m'a présenté du fruit défendu , & j'en ai mangé : *Mulier , quam dedisti mihi sociam , dedit mihi de ligno , & comedi.* Mais en quel état êtes-vous réduit , vous , jusques-là connu dans le monde par votre regularité & votre probité ? Vous-mêmes Ministres du Seigneur , engagez au service des autels , & revêtus du plus sacré caractère , en quel état êtes-vous réduits , & jusqu'où en êtes-vous venus ? A quels sacrilèges , à quelles prophétisations , à quelles extrémités vous êtes-vous portés ? Est-ce encore vous ? *Ubi es ?* C'est moi-même , qui ai été séduit & entraîné par l'occasion : elle m'a fait voir en particulier telle & telle personne , vers qui déjà me portoit mon inclination , & mon cœur aisément achevé de s'y engager ; je m'y suis arrêté , elle m'a perdu . Ou en êtes-vous venuë , vous femme jusqu'à présent si reguliere ; vous jeune personne autrefois si réservée , si modeste , & d'une vie si irréprochable & si pure ! Comment tout à coup avez-vous démenti de si beaux commencemens , & perdu les fruits de votre conduite passée ! Comment vous êtes-vous laissé aller si facilement ! Ah ! l'on n'est plus à foi dans l'occasion . *Le Pere Massillon , Tome troisième sur ce sujet.*

Contre ceux qui s'exposent aux occasions ,

Ce seroit ici le lieu de m'armer de toute la force du zèle évangélique contre tant de Chrétiens , qui au lieu de fuir les occasions , & qui au lieu de prévenir le danger par la retraite , la mortification & la priere , s'exposent témérairement à toutes les occasions de se per-

dre ; j'ai fait un pacte avec mes yeux , dit Job , pour ne les ouvrir jamais sur aucun objet , qui puisse blesser la pureté de mon cœur : *Pepigi sœdus cum oculis meis , ut ne cogitarem quidem de virgine.* Vous êtes , dit Saint Chrysostome , comme un bois sec & ensouffré , & vous vous jetez parmi les flammes & les brafiers ? Vous sçavez que vous êtes si susceptible de l'air contagieux du monde , & l'on vous y voit à toute heure ? Avez-vous oublié cette terrible parole du Saint Esprit : *Qui amat periculum , in illo peribit.* Celui qui aime le péril , y périra . Parole suffisante , pour condamner tous les spectacles , toutes les assemblées prophanes , puisqu'il y a visiblement du péril en toutes ces choses , & que c'est un point décidé , que l'on peche , dès le moment que l'on s'expose au péché . Fuyez donc toutes ces occasions , sur-tout s'il y a quelque visité , quelque société dangereuse pour vous ; éloignez-vous de cet écueil fatal . *Essais de Sermons pour la Dominicale , pour le premier Dimanche de Carême.*

Jobi 32.

Eccli. 34

Jamais , Chrétiens , je ne pense à cette vérité , que nous enseignent tous les Saints , que je ne me souviens de la chute étrange d'un serviteur de Dieu , dont il est parlé dans l'histoire Ecclesiastique . C'étoit un Martyr , qui dans une persecution élevée contre la foi , avoit enduré le fer & le feu pour la querelle du Sauveur . Les bourreaux l'avoient reconduit dans la prison , tant pour lui faire sentir à loisir la douleur de ses playes , que pour éprouver si la longueur du temps n'amolliroit point son courage . O funeste issuë de tant de glorieuses souffrances ! quelle sainteté à l'épreuve , quand on vit dans une trop grande sécurité ! Il permet qu'une personne d'un autre sexe passe les playes , & qui en effet le faisoit au commencement par respect & par devotion , & lui rendoit tous les services que la charité lui inspiroit ; mais bientôt ces sentimens de piété & de compassion se changèrent en caresses & en familiarité ; & enfin , le dirai-je ? un Martyr couvert de playes , encore tout empourpré de son sang , flerit toutes ses palmes par une infame lubricité . Et où ! si c'eût été dans les bals & dans les danses ; je ne m'en étonnerois pas ; car ce sont les amorces du plaisir : si c'eût été dans les mauvaises compagnies , cela ne sembleroit pas étrange ; mais dans le lieu où les plus grands pecheurs se convertissent , & où les plus grands pecheurs pensent à leur salut , un Saint , un Martyr , une lumiere du Christianisme succombe malheureusement , pour n'avoir pas fui l'occasion . *Sermon manuscrit.*

Exemple surprenant de la foiblesse de l'homme dans l'occasion .

Vous me reprochez secretement , Seigneur , que comme Saint Pierre , par un excès de temerité , je me suis jeté dans le péril malgré vos menaces & vos défenses , & malgré le juste sentiment que vous vouliez m'inspirer de ma foiblesse ; & je veux toujours croire en me flatant que ces entretiens , que ces occasions , qui m'ont souvent été funestes , ne me nuiront pas ; je demeure dans ces conversations dangereuses , où regne la corruption , la médisance , le libertinage & l'impieété , & je croirai ne brûler pas en me jetant au milieu des flammes ? O mon Sauveur , qui fuirai , à l'exemple de Saint Pierre , quoi qu'il m'en coûte , le dangereux commerce de ceux avec qui je me suis perdu , & pour éviter les occasions du mal , & pour pleurer en liberté mon ame perdue & mon innocence

Regret de s'être exposé aux occasions du péché , & résolution de ne s'y plus exposer .

Contre

soûillée. *Monsieur Bossuet, Evêque de Meaux, dans un livre du Jubilé.*

La passion du plaisir nous fait exposer aux occasions du péché.

Sans parler de ces voluptez grossières & infâmes, que le seul instinct de l'honnêteté a fait regarder avec horreur à des âmes payennes; sans parler de ces spectacles profanes, où l'image des passions, que l'on s'étudie de représenter de la manière la plus vive, en fait souvent naître de très-réelles & de très-vicieuses dans le cœur de ceux qui s'y plaisent; sans parler de tous ces desordres attachés d'ordinaire aux plaisirs des conversations profanes, où le moindre mal qu'on y fait est la perte du temps qu'on employe en des discours qui ne font qu'inspirer une secrète aversion pour la pureté; sans parler de la satisfaction que l'on recherche, & que l'on goûte en des entretiens, ou plutôt dans de certaines privautés, & certaines familiaritez trop libres qu'on se permet, & que la Morale Chrétienne juge encore plus criminelles que les simples regards de convoitise qui sont si généralement condamnés; s'adonner à tout cela, c'est ne point craindre de s'exposer à l'occasion, & par conséquent au danger de se perdre. *Le Pere Champigny, Sermon de l'Aveuglement spirituel.*

Il faut non seulement haïr le péché, mais encore tout ce qui en a été la cause, & l'occasion.

Haïr son péché, c'est haïr & avoir en abomination tout ce qui en a été la cause, en sorte qu'on n'y puisse penser sans horreur; c'est chercher à se venger de l'effet de la cause. Manquer d'avoir ces deux sentimens, se complaire dans l'image & dans le souvenir de son péché, aimer & rechercher encore l'occasion qui l'a fait commettre, n'être point animé à en prendre vengeance, & par une généreuse résolution, d'en détruire la cause, & de fuir toutes les occasions de le commettre; c'est n'avoir point de haine de son péché, c'est ne le point détester, & par conséquent n'avoir point de contrition, ni de pénitence, qui est une douleur qui ne peut naître que de cette haine. Si jamais vous n'avez passé par un certain lieu, sans y avoir couru risque de la vie, vous ne regarderiez jamais ce passage qu'avec horreur; vous ne vous y exposeriez jamais sans trembler, & que dans la dernière nécessité. Et voilà que cet objet, ce divertissement, ce commerce, cette compagnie & cette maison, vous ont autant de fois fait perdre l'innocence & la vie de la grace, & exposé à perdre entièrement votre salut, & vous n'en avez point d'horreur? vous y peniez encore avec plaisir, vous les recherchez encore avec ardeur; vous n'avez pas eu, & vous n'avez pas une véritable détestation de votre péché. *Livre intitulé, l'Usage du Sacrement de Penitence, par le Pere Gegou, chap. I. §. I.*

Il y a des occasions extérieures, & d'autres intérieures qui sont dans nous-mêmes.

On met au nombre des occasions du péché, tout ce qui nous y porte, & nous y engage avec quelque sorte de nécessité; ainsi l'on peut dire qu'il y en a de deux sortes; une qui est intérieure & dans nous; l'autre qui est extérieure & hors de nous. Celle-là est la convoitise, la passion, l'inclination dépravée avec laquelle nous naissons, & puis les méchantes habitudes que l'on contracte à mesure que l'on pèche, & qu'on obéit à quelque dérèglement de la passion. Celle-ci, je veux dire la cause & l'occasion extérieure, n'est autre que la tentation qui vient des autres créatures, & des objets extérieurs, qui se présentent à nos sens; il faut donc qu'un Chrétien qui doit faire tous ses efforts pour

se garantir du péché, se résolve à retrancher autant qu'il lui est possible, ces deux sortes d'occasions; sçavoir, de moderer les passions, de dompter ses appetits déréglés & violens, & sur-tout de détruire ses méchantes habitudes, puisque ce sont autant d'ennemis domestiques qui nous entraînent dans le péché avec quelque sorte de nécessité, & en même temps de fuir tous les objets, qui sont les causes extérieures & les occasions du péché. *Le même.*

Comment êtes-vous si téméraire que de vous croire en assurance, en passant les journées entières dans ces compagnies & dans ces assemblées de personnes enjouées de différent sexe, qui ne pensent qu'à se divertir; lorsque la sainteté la mieux affermie tremble, même en se tenant sur ses gardes, dans la solitude & dans les retraites les plus écartées? Saint Jérôme & tant d'autres Saints se plaignoient que les phantômes des objets dangereux, qu'ils avoient autrefois peints dans les yeux, venoient les assaillir jusques dans leurs grottes, jusqu'au milieu des exercices les plus rigoureux de la pénitence, & les avoient mis en danger de succomber, s'ils n'avoient été soutenus par le souvenir continuel des jugemens du Seigneur; & vous avec une vertu très-foible, avec des passions très-fortes & très-vives, avec ce penchant que vous avez au plaisir, vous vous croyez assez fermes pour vous exposer à un danger aussi certain & évident que le sont ces conversations fréquentes, libres, & enjouées avec des personnes mondaines? quelle témérité! quel aveuglement! quelle présomption! *Un Auteur anonyme.*

C'est remémoré de ne pas éviter les occasions de ce genre les plus grands Saints ont ressenti le danger dans leur solitude.

C'est une vérité constante, qu'excepté le péché originel nous ne pechons que par notre volonté, & quelque pressante que soit la tentation, ou quelque effet qu'elle produise en nous; nous n'en sommes pas vaincus, si nous n'y consentons point. Mais on ne considère pas assez que la volonté peut s'engager en plusieurs manières dans le péché, loïs même qu'elle résiste à ce qu'il y a de plus grossier dans la tentation. Ce qui arrive autant de fois que se laissant aller à la négligence, ou comptant sur ses propres forces, on n'évite point les occasions du péché, & qu'on laisse occuper son esprit par de certains objets, qui peuvent donner entrée à de mauvaises pensées, ou à de mauvais desirs. Lors aussi que nous veillons si peu sur nous-mêmes, que notre imagination & nos sens reçoivent, quoi que malgré nous, des impressions pernicieuses; croyons-nous en être quittes pour dire que nous n'avons point prévenu ces funestes effets? Prétendons-nous n'être point coupables des desordres que l'ennemi cause dans notre cœur contre notre intention, après que nous lui en avons ouvert la porte par notre conduite déréglée? Et n'est-ce pas au contraire aimer un mal, que d'aimer ce qui le produit? *Monsieur de Sainte Marthe, Tome premier de ses Traitez de Piété, Traité des pechez veniels, chap. 8.*

Quelques occasions du péché qu'on n'évite point assez, & qui donnent entrée au péché.

Ceux qui ont quelque crainte de Dieu, ne voudroient pas commettre de pechez grossiers; mais ils ne font aucun scrupule de vivre dans l'oisiveté, dans la mollesse, & dans la bonne chère, quoi que cette vie sensuelle conduise au dérèglement. Ils se trouvent dans des compagnies de pur divertissement, ils s'y arrêtent, & s'y laissent aller à des entretiens dangereux. Comme ils donnent beaucoup de

Sûreté de même sûreté

liberté à leurs yeux, à leurs oreilles, & à leur langue, ils se livrent aux tentations qui en naissent. Enfin, ils ne craignent point de se mettre au milieu du feu: & si ensuite ils brûlent, quelques protestations qu'ils fassent de ne vouloir point brûler, qui fera assez hardi pour les justifier? *Le même.*

Jamais on ne doit s'engager dans une profession ou dans un emploi qui nous mette dans l'occasion de nous perdre.

Il est certain que notre première & plus indispensable obligation étant de servir Dieu, il ne nous est jamais permis de prendre aucune profession, qui nous engage tellement dans le monde, qu'il soit pour nous une occasion prochaine de péché; & on peut conjecturer de cette règle, que Dieu ne nous engage jamais à des professions, ni à des métiers défendus par les loix, ou qui nous exposent à des tentations au-dessus de nos forces; non plus qu'à passer notre vie dans l'oisiveté, dans les pompes, dans les délices, & dans les exercices qui sont mauvais de leur nature, ou qui le sont à notre égard à cause que notre foiblesse y trouve des occasions de péché, ou à cause qu'ils ne nous laissent pas le temps nécessaire pour penser sérieusement à nos principaux devoirs. *Le même, Tome 2. Traité de l'obligation de fuir le monde.*

Ceux qui sont entrez dans un état, ou dans un emploi de la sorte, doivent considérer comment & pour quoi ils y sont entrez.

Il faut que ceux qui se trouvent engagés dans une occasion, ou dans un état dangereux, ouvrent les yeux pour voir les précipices qui les environnent, & que ressentant leur misère, ils en gemissent amèrement. Il faut qu'ils examinent devant Dieu, comment ils sont entrez dans cette Babylone; si c'est la tempête qui les y a jettez, ou s'ils y sont allez à dessein; quelles sont les passions qui les y ont poussez, & ce qu'ils y sont: car je ne doute point que s'ils considèrent toutes ces choses avec la lumière de la foi, & s'ils les voyent telles qu'elles sont, ils ne prennent aussi tôt la résolution de sortir d'un lieu, ou d'un emploi, où ils courent risque de leur salut. *Le même.*

Les compagnies libres & enjouées, que l'on recherche, sont des occasions prochaines du péché.

Dans ces compagnies enjouées, & ces entrepreneurs si libres entre des personnes de différent sexe, qui peut douter que tout ce qui flatte nos sens, ne soit un piège à la vertu? Car quelle si délicate pudeur, quelle innocence si austère, exposée à l'air du monde le plus contagieux, au milieu des objets les plus tentans, en butte & à découvert, à une grêle de traits empoisonnez, peut sans miracle n'être point blessée? Mais quel droit d'attendre un miracle, à qui va librement s'exposer à un pareil danger? Il est certain que les personnes les plus vertueuses, durcies, pour ainsi dire, dans les plus longs travaux de la pénitence, aguerries après tant de combats, & accoutumées à vaincre, n'oseroient s'exposer à un tel peril, de crainte d'être vaincus. Et l'on veut qu'une vertu naissante, ou pour mieux dire, que des gens sans vertu, la plupart même déjà vaincus par les ennemis qu'ils vont chercher, soient dans ces cercles & dans ces compagnies sans danger. *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Les bals, les danses, les comédies sont ordinairement des occasions où l'on s'expose au péché.

Eh quoi! un objet trop mondain vû par hazard, un mot trop libre dit sans dessein, une lecture peu modeste faite sans malice, mettent en danger la vertu la plus affermie, & sont tres-souvent des sources de reprobation: Et tout ce que la passion a de plus vif, & de plus empoisonné, tout ce que l'art de tenter a de plus fin & de plus poli, un assemblage de tout ce qui peut séduire, ne sera, ni une

occasion prochaine de péché, ni un manifeste danger à des gens nourris la plupart dans une criminelle mollesse? De bonne foi, ne seroit-il pas plus aisé de croire qu'on peut se jeter dans un torrent impetueux sans être emporté par le cours de l'eau, ou demeurer au milieu d'un grand feu sans ressentir les atteintes de la flamme? Un nombre infini de Chrétiens se sont retirez dans le desert: plusieurs s'enveleissent encore tous les jours dans les cloîtres, pour éviter les pièges, & les perils à quoi le commerce du monde les exposoit. A peine la solitude la plus retirée met-elle à l'abri de la passion; par tout le tentateur attaque les Heros Chrétiens jusques dans le lieu saint; il faut éternellement être en garde contre son propre cœur; il faut veiller, fuir, prier sans cesse, & encore l'assurance n'est pas entière, tandis que ce qu'il y a de plus foible parmi les Chrétiens croit pouvoir assister tous les jours sans peril à ces assemblées, & à ces spectacles profanes, s'exposer sans défense à tous les traits empoisonnez des ennemis de notre salut, & se précipiter sans armes dans le plus fort, & le plus redoutable de leurs retranchemens. Ce qui est un danger aux plus grands Saints, cesse-t-il d'être un danger dès qu'on mène une vie peu chrétienne? *Le même.*

Tout ce que l'harmonie a de charmes, tout ce que l'art peut donner de merveilleux à un concert de voix & d'instrumens, tout est employé pour attendrir, pour toucher l'ame; il n'en faudroit pas tant pour la rendre sensible. Une décoration magnifique fixe les yeux, des machines de théâtre amusent l'esprit, le dénouement des aventures l'enchantent, & tout cela le met hors d'état de se défier des surpris. Dans cette disposition de tous les sens, ou gagnez ou captifs, & d'un cœur si prêt de l'être, on voit paroître sur la scene un nombre choisi d'acteurs parez avec tout l'artifice que l'esprit humain peut imaginer pour séduire, & qui ajoutent à l'artifice, tout ce que la passion qu'ils expriment peut inspirer. Comme l'amour est la passion dominante du théâtre, il est aisé de comprendre à quelle fin tendent tous ces recits tendres qui s'y font. De jeunes personnes qui se font un point d'honneur de plaire, & qui sont gagées pour exprimer de la manière la plus vive une passion; des gens qui n'ont d'autre gloire que de se distinguer sur un théâtre, en inspirant la passion qu'ils expriment; des voix douces & insinuanes, mêlées de paroles tendres, & de vers composez avec art pour inspirer l'amour; tout cet assemblage prodigieux de dispositions, & de choses, dont la moindre prise séparément est une tentation, ne sera donc, au sentiment des mondains, qu'un amusement indifférent, un divertissement licite & innocent des gens du monde. *Le même.*

Un Chrétien qui conserve des tableaux ou des figures avec des nuditez, & des ajustemens funestes à la pudeur & à l'innocence, ou qui se donne la liberté d'y jeter la vûe; n'a-t-il pas sujet de craindre que ses yeux ne se prostituent à ces objets qui les frappent, & que son cœur n'en suive les impressions? Conservera-t-on au moins que ce ne soit conserver l'occasion du péché? N'est-ce pas une présomption de croire que l'on ne brûlera pas lorsque l'on porte le feu dans le sein; que l'on ne sera pas empoisonné, lorsque l'on veut avaler du poison? Vous dites que ces

Sur le même sujet.

Conserver des peintures, & des représentations malhonnêtes, est une occasion de péché.

reprehen-

representations ne vous font aucune impression ; on a de la peine à vous en croire , si l'on juge par l'expérience de tant d'autres qui confessent ingénument les effets qu'ils en ont éprouvés , & par la connoissance que l'on a de l'extrême foiblesse de l'homme , & du rapport qu'ont ces objets avec la corruption. On veut bien croire néanmoins que jusqu'à présent votre insensibilité naturelle vous a mis à couvert ; mais qui peut répondre de l'avenir ? Ne sçait-on pas qu'il arrive des revolutions dans l'homme intérieur , aussi-bien que dans le corps ; qu'après un calme profond vient la tempête ; que ceux qui en certain temps se sont trouvez insensibles à tout , éprouvent dans un autre tout le contraire ? Ceux-mêmes qui ont été à l'épreuve des affronts les plus grands , sont ensuite abattus par les attaques les plus legeres. Dieu par un juste jugement permet quelquefois que ceux qui s'appuyent avec orgueil sur leurs propres forces , au milieu des pièges , soient écrasés par des chûtes effroyables , afin d'apprendre à l'homme à ne point présumer de soi-même. On veut bien croire encore que le temperament , l'humeur , l'habitude , l'âge , vous élèvent au-dessus de certaines foiblesses ; mais qui répondra des autres ? Peut-on se promettre que tous ceux qui voyent vos tableaux , amis , domestiques , étrangers , seront aussi invulnérables ? *Auteur anonyme.*

Sans sortir de l'occasion du peccé il n'y a point de véritable penitence.

L'efficace de la penitence consiste à sortir généralement de l'occasion pour vaincre le peccé , & non pas à vouloir vaincre le peccé en demeurant dans l'occasion... Or voici , Chrétiens , où le relâchement des mœurs vous a conduits. On traite un Confesseur d'homme difficile & scrupuleux ; on se rebute de lui , & on le quitte , lorsque fidele à son ministère , il suspend , pour ceux qui refusent d'éviter certaines occasions , la grace de l'absolution. Mais quand la suspendra-t-il donc , & quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaise disposition avec laquelle un mondain se presente au Sacrement de Penitence , que de le trouver résolu à retourner toujours dans les mêmes compagnies , & à frequenter les mêmes lieux , où tant de fois son innocence a fait naufrage ? Si jamais il peut , & doit user du pouvoir qu'il a reçu de lier les consciences , n'est-ce pas alors ? Il voit , & vous le voyez vous-mêmes , que l'affreuse continuité de tant de rechûtes , roule universellement sur une occasion que vous lui marquez , & il ne peut gagner sur vous de vous en détacher. S'il consentoit , malgré cet obstacle , à vous délier & à vous absoudre , bien loin que vous dussiez louer sa lâche condescendance , & l'approuver , n'en seriez-vous pas scandalisez , ou ne devriez-vous pas l'être ? & de dispensateur qu'il est des mystères de Dieu , n'en deviendrait-il pas le dissipateur ? *Le Pere Bourdalouë , dans ses véritables Sermons , second Avent , Sermon de la Penitence.*

Vaines excuses qu'on apporte pour ne point quitter l'occasion.

Ce sont , dites-vous , des occasions qu'il n'est pas en votre pouvoir de quitter. Et moi je vous réponds que vous les quitteriez dès aujourd'hui , si de là dépendoit l'avancement de votre fortune temporelle , & si par là vous sauviez tel & tel intérêt que vous avez à mé-

nager dans le monde. Ces occasions ; ajoutez-vous ; sont des liens que vous ne pouvez rompre sans éclat , & par conséquent sans scandale. Et moi je vous dis que le grand scandale est de ce que vous ne les rompez pas ; & que scandale pour scandale , s'il étoit vrai que vous en fussiez réduit là , encore vaudroit-il mieux essuyer le scandale salutaire , qui fait cesser le peccé , & qui sauve votre ame , que de soutenir comme vous faites , le scandale mortel qui vous perd , & qui est le surcroît du peccé même. Mais Dieu dans cette occasion me protégera , & j'ai en lui cette confiance. Confiance reprouvée , dit Saint Chrysostome , qui n'aboutit qu'à tenter Dieu , & qu'à fomenter l'impenitence de l'homme : Confiance outrageuse à Dieu , & qui ne sert qu'à endurcir le pecheur. Ah ! mon Dieu , que ne prêche-t-on éternellement cette vérité ! puisque c'est de là que dépend la conversion , la reformation , la sanctification du monde Chrétien. Quoi qu'il en soit , ne comptez pas sur votre penitence , & quelque fervente qu'elle vous paroisse d'ailleurs , tenez-la pour vaine , si elle ne va , non seulement à retrancher la matiere & la cause du peccé ; mais encore tout ce qui y peut donner occasion , & vous mettre en danger d'y retomber. *Le même.*

Saint Pierre Chrysologue remarque judicieusement que l'un des plus grands artifices du demon pour faire perdre à une ame son innocence , est de la tenter par les occasions où il l'engage. Il sçait , par exemple , que vous aimez les richesses ; voilà , vous dit-il secrètement , un heritage qui vous accommoderoit ; une maison qui est à votre bienséance : *Divitias ostentat , ut avaritiam irriter.* Vous connoît-il d'humeur à vouloir paroître ? Il vous engage dans les compagnies , où lors que vous voyez des personnes magnifiquement vêtues , vous formez le dessein de faire la même figure : *Ut inserat superbiam , profert pompas.* Connoît-il que la colere est votre passion dominante , que vous prenez feu , dès que vous entendez quelque parole qui vous choque ? Il ménage à propos une occasion où vous trouvez des gens qui vous déplaisent : vous vous aigrillez les uns contre les autres ; ce ne sont que querelles , qu'imprécations , que blasphêmes. *Tris du Dictionnaire Moral , premier Discours sur ce sujet.*

Le démon fait naître les occasions des pechez auxquels il nous voit porter.

Chrysologue serm. 164

Après cela , plaignez-vous , Chrétiens , de la juste severité dont nous usons envers vous dans le tribunal de la penitence , quand nous refusons de remettre votre peccé toutes les fois que vous n'en voulez pas retrancher les occasions. Vous avez beau promettre alors & faire des resolutions à nos pieds. Nous nous défions de vos paroles , & nous ne pouvons vous regarder comme de vrais penitens. Pourquoi cela ? Parce que vous vous rendez actuellement coupables d'un nouveau peccé , en ne voulant pas vous retirer de l'occasion. Car Dieu vous défend d'y demeurer , & il vous le défend sous peine d'une damnation éternelle , à vous sur-tout , qui sçavez par tant d'épreuves combien l'occasion est dangereuse pour vous. *Le Pere Giroust , dans son Avent , Sermon sur ce sujet.*

Il ne faut pas donner l'absolution à ceux qui ne veulent pas quitter l'occasion.

OEUVRES.

BONNES OEUVRES ET BONNES ACTIONS;
leur merite, leur necessité, &c.

AVERTISSEMENT.

ON ne traite ici que des bonnes œuvres en general, sans parler d'aucune en particulier; parce que nous avons donné à chacune son titre, comme à la priere, à l'aumône, au jeûne, & aux autres qui font toute la Morale Chrétienne. On n'en spécifie pas même toutes les différences, comme celles qu'on appelle de misericorde, de charité, de penitence, ni de toutes les actions de vertu, que tout Chrétien est obligé de pratiquer, & sans lesquelles il ne peut remplir les devoirs de la Religion. Ces devoirs, parlant généralement, sont de croire & de faire, la foi & les bonnes œuvres; en sorte que si l'une ou l'autre vient à manquer, ce n'est plus une vie chrétienne, & l'on ne peut éviter la damnation éternelle. C'est donc de ces bonnes œuvres distinguées de la foi purement speculative, & renfermées dans la foi pratique, dont nous traitons.

Ainsi l'on trouvera dans ce recueil, ce qui regarde la necessité, le merite, la recompense des bonnes œuvres, & des bonnes actions; car quelque distinction qu'on mette entre ces deux termes, on doit les confondre en cette matiere, l'un ne pouvant estre sans l'autre. Il n'est pas necessaire, à moins de faire un discours de pure controverse, de s'étendre sur l'erreur des Heretiques en ce point, qui fait un des dogmes les plus essentiels des Catholiques; mais d'exhorter vivement les fideles à la pratique des bonnes œuvres, & faire voir que l'omission d'un devoir si necessaire au salut, est la cause de la reprobation d'une infinité de personnes.

Il faut pourtant remarquer que ce sujet est lié avec plusieurs autres, dont il peut faire une partie; tels sont, le bon emploi du temps; la fuite de l'oisiveté; le nom & la condition du Chrétien, & la foi même, qui est morte sans les bonnes œuvres. C'est au Prédicateur à démêler ces matieres qui entrent les unes dans les autres, & ne rien mettre dans celle-ci, que ce qui lui est propre & particulier.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

QUOI QU'É le Fils de Dieu nous ait mérité un bonheur éternel par sa mort, il veut néanmoins que nous l'acquiescions, & que nous nous rendions dignes de le posséder par nos bonnes œuvres. C'est pourquoi je veux vous montrer dans ce discours: 1°. La necessité des bonnes œuvres, sans lesquelles nul Chrétien (on entend toujours parler des adultes) ne peut faire son salut. 2°. Les défauts qui se glissent dans nos bonnes œuvres, & qui en anéantissent le merite. 3°. Les qualitez & les conditions que nos bonnes œuvres doivent avoir pour mériter le ciel, & la recompense qui leur est promise.

Première Partie. Pour ce qui regarde la necessité, les Theologiens en distinguent de deux sortes; sçavoir, une necessité de précepte, fondée sur le commandement exprès du souverain Legislatteur, qui veut absolument que les hommes arrivent à leur souverain bonheur par cette voye; & la seconde, qu'ils appellent une necessité de moyen, c'est-à-dire, qu'il est impossible naturellement que la chose se fasse autrement. Or il faut montrer que sans les bonnes œuvres, (& par là on entend, la pratique des vertus, & des actions chrétiennes propres de notre état & de notre condition) on ne peut se sauver, ni mériter la gloire à laquelle un Chrétien est destiné. Premièrement donc elles sont necessaires de necessité de précepte, puisqu'elles sont commandées, & en general & chacune en particulier; elles le sont en general, puisque le Sauveur a dit que si notre justice, c'est-à-dire, nos bonnes œuvres, ne sont plus abondantes que celles des Scri-

bes & des Pharisiens, nous n'entrerons point dans le royaume du ciel; il ordonne donc qu'on en fasse, puisqu'il veut qu'elles surpassent en nombre & en perfection celles des Pharisiens, qui en faisoient sans doute, puis qu'ils se piquoient d'être plus religieux observateurs de la Loi, que les autres. De plus, ne nous ordonne-t-il pas d'assurer le choix qu'il a fait de nous pour la foi, & notre prédestination à la gloire par la pratique des bonnes œuvres? Et ne voyons-nous pas dans mille endroits de l'Ecriture qu'il commande d'observer toute sa loi; & cela n'est-ce pas autant de commandemens de faire de bonnes œuvres? Que si nous les considerons en particulier, n'y a-t-il pas un précepte de l'aumône, d'exercer la charité envers le prochain, de faire des fruits dignes de penitence, & en un mot, non seulement de fuir le mal, mais encore de faire le bien, qui est la même chose que pratiquer les bonnes œuvres? Secondement, c'est une necessité de moyen, parce que Dieu n'a promis le ciel & la gloire que comme une recompense; or la recompense suppose absolument le merite, & le merite les bonnes œuvres, puisqu'il consiste en cela, & non pas dans nos bonnes qualitez naturelles, ou dans les belles actions purement morales & politiques, &c.

C'est de plus une necessité de moyen; puis que les vertus Theologales, la Foi, l'Espérance, & la Charité, qui sont absolument necessaires pour être sauvé, ne peuvent subsister sans les bonnes œuvres; car Dieu n'agissant pas tout seul dans cette affaire du salut,

mais demandant notre coopération, cette coopération ne se fait que par les bonnes œuvres. Enfin, la foi, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu, est agissante; & sans les bonnes œuvres, elle est morte; & la grace, sans laquelle on ne peut faire aucune bonne action, nous est donnée pour agir; de sorte que c'est le plus grand abus qu'on en puisse faire, de se contenter d'une foi oisive, &c.

Seconde Partie. Dans les bonnes œuvres, de quelque nature qu'elles soient, il y a des défauts à craindre & à éviter. Voici les principaux. 1°. Il y a des personnes qui laissent les vertus solides, & les bonnes œuvres qui sont prescrites, pour en faire d'autres de leur choix & de leur caprice, telles que sont certaines dévotions, & certaines pratiques, en quoi ils font consister toute leur vertu; au lieu de s'appliquer à vaincre leurs passions, à se défaire de leurs vices, à faire des fruits dignes de pénitence, & à s'acquitter des devoirs de charité. 2°. Les autres s'appliquent aux bonnes œuvres de surrogation, & qui ne sont que de conseil, & laissent celles à quoi ils sont indispensablement obligés. Une femme, par exemple, qui est chargée du soin d'un ménage, employera tout son temps à visiter les hôpitaux, sera assidue à la prière, assistera à tous les Sermons qui se feront dans une ville, & cependant négligera le soin de sa maison, d'instruire ses enfans, & de les élever dans la piété, le salut de ses domestiques, & de s'acquitter des autres devoirs de son état; il faut montrer qu'on doit s'acquitter des œuvres qui sont d'obligation avant que de penser à celles qui ne sont que de conseil, &c. 3°. Il y en a qui dans les choses d'obligation s'acquittent exactement des unes & négligent absolument les autres, sont volontiers celles qui sont conformes à leur inclination, & se croient par là être dispensés des autres, à quoi ils ont de la peine, ou sentent de la répugnance, comme de pardonner les injures, & payer leurs dettes. 4°. Enfin, il y en a qui font quelques bonnes œuvres, mais qui en font trop peu,

Apoç. 3. en quoi leur justice est défectueuse; Non invenio opera tua plena... Appensus es, & inventus es minus habens, &c.

Troisième Partie. On doit expliquer les qualitez & les conditions que doivent avoir nos bonnes œuvres pour mériter la récompense que Dieu leur a promise. 1°. Elles doivent être faites en état de grâce, autrement elles sont inutiles pour le ciel; quoi que ceux qui sont en état de péché ne doivent pas se désister d'en faire pour attirer sur eux la miséricorde de Dieu. 2°. Elles doivent être faites par un bon motif de plaire à Dieu, de le glorifier, de satisfaire à sa justice, &c. 3°. Elles doivent être rapportées & attribuées à Dieu, qui y a la meilleure part, puisqu'il nous prévient par ses grâces, & qu'il agit avec nous.

I I. ON peut s'arrêter à la seule nécessité des bonnes œuvres & faire voir, 1°. Qu'elles sont nécessaires pour le salut, & pour mériter le ciel qui n'est promis, & qui n'est donné qu'à ceux qui les auront pratiquées. 2°. Elles sont nécessaires pour l'édification du prochain & pour satisfaire au bon exemple que nous sommes obligés de lui donner. 3°. Elles sont nécessaires pour satisfaire aux devoirs de la charité chrétienne, que nous ne saurions accomplir sans cela.

I III. SUR l'utilité des bonnes œuvres. 1°. Elles sont le moyen de glorifier Dieu; c'est par

Tome III.

là qu'on le loue, qu'on le confesse, qu'on se rend agréable à ses yeux. 2°. Elles excitent le prochain à en pratiquer de semblables, & à remplir par ce moyen tous les devoirs d'un véritable Chrétien. 3°. Elles nous acquièrent des trésors de mérites pour le ciel.

SUR la même utilité des bonnes œuvres. 1°. Elles attirent la grace de Dieu; la conservent, & l'augmentent. 2°. Elles sont un des fondemens de notre espérance. 3°. Elles sont la mesure de la gloire que nous aurons dans le ciel.

COMME l'Ecriture appelle les bonnes œuvres un trésor, on peut faire voir combien ce trésor est précieux. 1°. Pour la multitude des bonnes œuvres, puisque toutes nos bonnes actions peuvent entrer dans ce trésor, que nous pouvons mettre tout à profit, si nous sommes soigneux de ne rien laisser perdre. 2°. Pour la variété & la diversité de ces bonnes œuvres, c'est tantôt une action de charité, tantôt une œuvre de miséricorde, un acte de mortification, d'humilité, &c. 3°. Pour le prix & la valeur de chacune en particulier, puisqu'il n'y en a aucune qui ne mérite le royaume du ciel & la possession de Dieu même pour récompense.

1°. LES bonnes œuvres sont les véritables preuves de notre vertu & de notre sainteté durant la vie. 2°. Elles sont notre plus solide consolation à la mort. 3°. Elles sont notre couronne, notre gloire, & notre bonheur dans l'autre vie.

1°. MONTRER que pour être un véritable Chrétien, il faut pratiquer les bonnes œuvres; qu'il n'y a personne qui n'en ait le pouvoir, les moyens, & les occasions, en s'acquittant des devoirs de son état, de sa condition, & de son emploi. 2°. Quelles sont les conditions d'une bonne œuvre pour la rendre sainte & chrétienne; il faut qu'elle soit faite pour Dieu, & par un motif surnaturel; il faut qu'elle soit faite en Dieu, c'est-à-dire, en sa grace; autrement elle n'est d'aucun mérite pour le ciel. Elle doit être faite avec Dieu, c'est-à-dire, avec la grace qui y a la meilleure part.

1°. LA bonté de nos œuvres & de nos actions dépend de beaucoup de circonstances & de conditions, dont si l'une vient à manquer, elles sont inutiles pour le ciel. 2°. Elles sont sujettes à bien des défauts, qui en font perdre, ou qui en diminuent le mérite. 3°. Elles courent bien des périls en cette vie, & sont sujettes à bien des illusions.

1°. IL n'y a point de Chrétien qui puisse être long-temps vertueux, juste, & conserver la grace de Dieu, sans pratiquer les bonnes œuvres; car sans cela il se pervertira bientôt. 2°. Il n'y a point de si grand pécheur, qui ne puisse retourner à Dieu, & attirer sa miséricorde par le moyen des bonnes œuvres.

1°. NOUS ne sommes en ce monde que pour faire de bonnes œuvres; puisque nous n'y sommes que pour servir Dieu, & pour faire notre salut. 2°. Nous n'emporterons avec nous dans l'autre vie que nos bonnes œuvres, & nous laisserons tout le reste. 3°. Nous n'aurons de biens, de mérites, & de récompense dans le ciel, que ce que nous aurons acquis par nos bonnes œuvres.

1°. LA foi, & la Religion Chrétienne, qui nous oblige à mener une vie sainte & conforme à ses maximes, nous oblige par conséquent à pratiquer les bonnes œuvres. 2°. Ce n'est que par les bonnes œuvres que nous

XI I.
XVI
XIII.
XIV.
X V.

arriverons à la fin, & au bonheur éternel que la foi & la religion nous promettent.

1°. LA vie n'étant que pour agir, c'est par nos bonnes œuvres que nous pouvons juger si nous avons la vie de la grace; toutes les autres marques étant équivoques & sujettes à illusion.

2°. C'est par le mérite de nos bonnes œuvres que nous nous rendons dignes de la vie de la gloire, & sans cela nous ne l'obtiendrons jamais.

SUR l'union des bonnes œuvres & de la foi.

1°. Les bonnes œuvres sont des preuves incontestables de notre foi. 2°. Elles conservent & maintiennent la foi. 3°. Elles honorent la foi, & lui donnent credit.

1°. IL n'y a point de véritable foi sans les bonnes œuvres. 2°. Il n'y a point de bonnes œuvres qui méritent le ciel sans la foi; aussi n'y a-t-il que dans la Religion Chrétienne & Catholique; où il s'en fasse de véritables.

1°. SANS la foi les meilleures actions

sont inutiles. 2°. Sans la grace sanctifiante, les plus belles actions des pecheurs sont mortes. 3°. Sans un bon motif, les plus héroïques actions des justes ne méritent rien pour l'éternité.

1°. C'EST une erreur de s'imaginer qu'il suffit pour être sauvé de s'abstenir des pechez les plus considerables, sans s'établir dans les bonnes œuvres. 2°. C'est une autre erreur de croire qu'il n'y ait que les grandes actions qui doivent être comptées parmi les bonnes œuvres; puisqu'on nous en pouvons faire de toutes les actions de notre vie.

1°. TOUTES les pechez d'omission, regardent les bonnes œuvres que l'on neglige de pratiquer. 2°. Ces sortes de pechez étant les plus communs, les plus faciles à commettre, & dont on se corrige le moins, il s'ensuit que la plus grande partie des Chrétiens se damnent pour ne pas faire de bonnes œuvres.

XVI.
XVII.

PARAGRAPHES SECONDS.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres,

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

Saint Augustin, *Présat. in Psalm. 31.* montre que sans la foi, les bonnes œuvres ne méritent rien pour le ciel.

Le même, *in Psalm. 83.* montre que nulle bonne œuvre n'est méritoire de la gloire éternelle hors de l'Eglise.

Le même, *l. 50. Homil. Homil. 16.* montre que toutes nos bonnes œuvres doivent être faites en cette vie.

Le même, *l. de bono viduit.* montre fort au long quelles sont les bonnes œuvres auxquelles les Chrétiens doivent s'appliquer.

Saint Jérôme, *lib. 2. in Thren. 3.* montre qu'il faut joindre les bonnes œuvres à la priere.

Le même, *Epist. ad Celantiam.* où il parle de la maniere de vivre saintement, montre l'obligation qu'on a de faire de bonnes œuvres, & le bon exemple qu'on doit donner au prochain par ce moyen.

Saint Chrysostome, *Orat. advers. Judeos.* montre combien la moindre bonne œuvre est agréable à Dieu dans l'exemple de Madelaine, qui répandit sur les pieds du Sauveur un vase plein d'une liqueur precieuse.

Le même, *ch. 20. sur Saint Matthieu.* montre qu'il ne faut que l'omission d'une seule vertu pour être reprové.

Le même, sur le chapitre premier du même Saint Matthieu, montre que Dieu n'ignore rien de nos bonnes œuvres, & qu'il leur destine une ample recompense.

Saint Gregoire, *l. 22. Moral.* montre le fruit que l'on fait envers le prochain en lui donnant exemple de faire de bonnes œuvres.

Le même, *Homil. 17. in Evangel.* montre que nous devons examiner nos bonnes œuvres comme l'on fait une pièce de monnoye, si elle est de bon aloi, si elle est de poids, &c.

Le même, *l. 1. in Job. 19.* montre en combien de manieres le demon tend des pièges à nos bonnes œuvres, & tâche de les corrompre.

Le même, sur ces paroles de Job, *ch. 9. Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* fait voir par l'exemple du saint homme Job que nous devons toujours nous défier même de nos meilleures actions.

Le même, *l. 7. Epist. 127.* montre que souvent le demon corrompt nos bonnes œuvres après qu'elles sont faites.

Le même, *l. 3. in Job. 10.* montre que nous ne devons pas seulement prendre garde aux bonnes œuvres que nous entreprenons, mais

encore avec quel esprit, & quelle ferveur nous les entreprenons.

Le même, *l. 1. in Job. 19.* montre que nous devons craindre de faire trop peu de bonnes œuvres, & de ne les faire pas assez parfaitement.

Drexellius, *in Amussu seu recta intentione, l. 2. cap. 10.*

Nicolaus Lancicius, *Opusc. 3. cap. 3. & 9.*

Le même, *Opusc. 5. cap. 3. Opuscul. 10. cap. 8. Opusc. 11. cap. 31. & 17.*

Dandinus, *in Ethic. l. 24. cap. 1.*

Hortus Pastorum, *Tract. 1. lect. 5.* où il traite du mérite des bonnes œuvres.

Grenade, dans la Guide des Pecheurs, *ch. 4.* où il montre que nous n'avons pas sujet de nous enorgueillir pour nos bonnes œuvres.

Monsieur Pean, livre intitulé, l'Ecole de J. C. a un Traité entier sur les bonnes œuvres.

Arias, dans le Traité de l'imitation de Jesus-Christ, chapitre 19. montre combien les bonnes œuvres d'un homme juste sont agréables à Dieu.

Le Pere Suffren, Tome premier de l'Année Chrétienne, chapitre 1. enseigne le moyen de bien faire toutes ses actions, & par conséquent d'en faire autant de bonnes œuvres.

Le Pere Chahu, livre intitulé, la Science des Saints, chapitre troisième, art. 16. parle amplement du mérite des bonnes œuvres.

Cambolas, livre intitulé, le Modele de la Vie Chrétienne, chapitre 4. où il parle de l'efficace de la foi, §. 1. & ailleurs de la foi & des des bonnes œuvres.

Le Pere Nepveu, dans ses Reflexions Chrétiennes, Tome quatrième, parle des défauts qui se glissent dans nos bonnes œuvres.

Le Pere Antoine de saint Martin de la Porte, Religieux Carme, livre intitulé, les Conduites de la grace, dans sa dernière partie, montre quelles sont les conditions d'une bonne œuvre pour être agréable à Dieu.

Mathias Faber, *conc. 3. in Domin. 7. post Pentec. & conc. 5. in Domin. 11. post Pent. & conc. 1. in Domin. Septuag.*

Monsieur de la Volpilliere a fait un Sermon sur ce sujet.

L'Auteur des Discours Chrétiens, pour le sixième Dimanche d'après la Pentecôte, a un discours sur les conditions nécessaires pour faire de bonnes œuvres.

Le Pere Champigny, dans ses Sermons choisis, en a un sur ce sujet.

Les Livres spirituels & autres,

Les Prédicateurs recens.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans sa Domin. Tome 3. Sermon pour le cinquième Dimanche après la Pentecôte, est tout entier sur cette matière.

Le même, dans le Sermon pour le onzième Dimanche après la Pentecôte, montre l'union de la foi & des bonnes œuvres, & la dépendance mutuelle qu'elles ont.

Essais de Sermons pour le Carême, Sermon pour le Vendredi de la seconde semaine, où il est parlé de la nécessité & des conditions des bonnes œuvres.

Essais de Sermons pour l'Avent, dans le troisième dessein, seconde partie du premier Sermon, il est prouvé que la foi doit être agissante & pratiquer les bonnes œuvres.

Les mêmes Essais pour la Dominicale, Sermon pour le troisième Dimanche après l'Epiphanie, dans la seconde partie, il est par-

lé des bonnes œuvres à quoi nous porte la foi.

Les mêmes, dans un Sermon pour le septième Dimanche après la Pentecôte, il est montré que les bonnes œuvres sont nécessaires pour être véritable Chrétien, & que ceux qui ne les pratiquent pas ne le sont que de nom.

L'Auteur des Discours Chrétiens, discours pour le sixième Dimanche après l'Epiphanie, parle des conditions nécessaires pour faire de bonnes œuvres.

Le même, pour le vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte, sur les qualitez que doit avoir la foi, montre dans la troisième partie, que les bonnes œuvres en sont les témoignages.

Buseus, in *Vivario*, tit. *Opera bona*.

Peraldus, *ubi agit de Beatitudinibus*.

Summa prædicantium, tit. *Operatio*.

Lohner, tit. *Opus bonum*.

Ceux qui ont fait des Recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIÈME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Nonne si bene egeris, recipies : sin autem male, statim in foribus peccatum aderit ? Genes. 4.

Erit (justus) tanquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. Psalm. 1.

Retribuet mihi Dominus secundum justitiam meam. Psalm. 17.

Unusquisque replebitur bonis, & juxta opera manuum suarum retribuetur ei. Proverb. 12.

Seminanti justitiam merces fidelis. Prov. 11.

Infelix, & vacua est spes illorum, & labores sine fructu, & inutilia opera eorum. Sapient. 3.

Bonorum laborum gloriosus est fructus. Ibid.

Reddidit Deus justis mercedem laborum suorum. Sapient. 10.

Bonas facite vias vestras, & studia vestra : & habitabo vobiscum. Jerem. 7.

Opus justi ad vitam. Proverb. 10.

Reddam unicuique secundum opus suum. Proverb. 24.

Unusquisque mercedem accipiet secundum meritum operum suorum. Eccli. 16.

Indicabo tibi o homo quid sit bonum, & quid Dominus requirat a te ; utique facere judicium, & diligere misericordiam, & sollicitum ambulare cum Deo tuo. Mich. 6.

Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare : quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quò tu properas. Eccle. 9.

Si luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona. Matth. 5.

Voca operarios, & redde illis mercedem. Ibid. 20.

Nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum, & Pharisaorum, non intrabitis in regnum caelorum. Matth. 5.

Qui facit veritatem, venit ad lucem, & manifestentur opera ejus, quoniam in Deo sunt facta. Joann. 3.

Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur, & in ignem mittetur. Matth. 3.

Omnis arbor bona fructus bonos facit, mala autem arbor malos fructus facit. Matth. 7. & Luc. 6.

Per totam noctem laborantes, nihil cepimus. Luc. 5.

Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam. Joann. 6.

Me oportet operari opera ejus, qui misit me, donec dies est : venit nox, quando nemo potest operari. Joann. 9.

Tome III.

SI vous faites bien, ne serez-vous pas recompensé ? & si vous faites mal, ne porterez-vous pas aussi-tôt la peine de votre pèché ?

Le juste fera comme un arbre qui est planté proche le courant des eaux, lequel donnera son fruit dans son temps.

Le Seigneur me rendra selon ma justice, & selon mes œuvres.

Tout homme sera rempli de biens, & il lui sera rendu selon les œuvres de ses mains.

La recompense est assurée à celui qui sème la justice.

L'esperance de ces personnes est vaine, & leurs travaux sont sans fruit, & leurs œuvres sont inutiles.

Le fruit des justes travaux est plein de gloire.

Dieu a rendu aux justes la recompense de leurs travaux.

Faites que vos voyes soient droites, & toute votre conduite juste, & je demeurerai avec vous.

L'œuvre du juste conduit à la vie.

Je rendrai à chacun selon ses œuvres.

Chacun recevra la recompense selon le merite de ses œuvres.

O homme, je vous montrerai ce qui vous est utile, & ce que le Seigneur demande de vous : c'est que vous agissiez selon la justice, & que vous aimiez la miséricorde, & que vous marchiez en la presence du Seigneur.

Faites promptement tout ce que votre main pourra faire ; parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau où vous courez.

Que votre lumiere luise devant les hommes, afin qu'ils voyent vos bonnes œuvres.

Appeliez les ouvriers, & payez-les de leur journée.

Si votre justice n'est plus abondante que celle des Docteurs de la Loi, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel.

Celui qui fait ce que la verité lui prescrit, vient à la lumiere, afin que ses œuvres soient découvertes, parce qu'elles ont été faites en Dieu.

Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé & jeté au feu.

Tout arbre qui est bon, produit de bons fruits ; & tout arbre qui est mauvais, produit de mauvais fruits.

Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.

Travaillez pour avoir, non la nourriture qui perit, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle.

Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour : la nuit vient, dans laquelle personne ne peut agir.

PARAGRAPHE TROISIEME.

voya pour le punir ; mais quand l'Ecriture ajoute qu'il marcha avec Dieu ; elle fait entendre que ses actions étoient agréables à la divine majesté ; & ce fut pour cela qu'il devint le reconciliateur du monde ; & qu'il obligea Dieu en sa plus grande colere de se souvenir de sa misericorde : car comme remarquent quelques Interpretes, il fut alors le Prédicateur de toute la terre ; & fit par ses œuvres ce que Jonas fit ensuite dans Ninive par ses paroles ; l'avernissant par la construction de l'arche, que le monde en peu de temps seroit détruit.

L'exemple d'Abraham.

L'exemple d'Abraham est si celebre sur la pratique des bonnes œuvres ; que l'Apôtre Saint Jacques en fait un sujet de preuves, pour montrer que la foi seule, sans la pratique des bonnes œuvres ; ne nous rend pas justes devant Dieu. Voici comme il en parle. Voulez-vous sçavoir, ô homme, vuide de bonnes œuvres ; que la foi sans les œuvres est morte ? notre pere Abraham ne fut-il pas justifié par les œuvres ; lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ? Ne voyez-vous pas que la foi étoit jointe avec les œuvres ; & qu'aussi cette parole fut accomplie, Abraham crut ce que Dieu lui avoit dit ; & sa foi lui fut imputée à justice. En effet, les bonnes œuvres de ce saint Patriarche sont expressément marquées dans l'Ecriture : car outre celle qui acheva de gagner le cœur de Dieu ; d'avoir été prêt d'immoler son cher fils Isaac ; on y voit l'obéissance qu'il rendit à Dieu en quittant son pays ; l'hospitalité qu'il exerceoit envers les étrangers ; la charité envers tout le monde ; le bon usage qu'il faisoit de ses richesses ; la déference pour conserver l'union avec Loth son neveu ; l'empressement qu'il témoigna pour obtenir le pardon des habitants de Sodome ; & ses vertus admirables qui ont fait dire à Saint Ambroise, qu'il avoit surpassé toutes les idées que les Philosophes payens s'étoient formées des plus grands hommes.

L'exemple du saint homme Job.

Job est appelé saint par une espece de prérogative pour les bonnes œuvres qu'il a exercées dans tous les états de la vie ; car dans sa plus grande abondance, il offroit souvent à Dieu des sacrifices pour les fautes secrètes que les enfans auroient pu commettre, & il ne passoit point de jour qu'il ne travaillât à leur sanctification ; & comme il sçavoit que rien n'attire tant les benedictions de Dieu, que la tendresse qu'on a pour les pauvres, il n'est pas croyable jusques où il a poussé cette vertu. Je pleurois, dit-il, avec celui qui étoit affligé ; & mon ame étoit pénétrée de compassion pour le pauvre... Je n'ai point refusé aux nécessiteux ce qu'ils me demandoient ; & je n'ai point lassé les yeux de la veuve à force de la faire attendre... Je n'ai point mangé seul ; ajoute-t-il, le peu que j'ai eu ; & j'ai partagé mon pain avec le pauvre : en sorte qu'il ne craint point de dire qu'il étoit le pere des pauvres. Il avoit compassion des souffrances des miserables ; & leur donnoit des consolations ; qu'il ne trouva pas lui-même dans ses maux. Il dit enfin, qu'il étoit comme le bâton & le soutien du boiteux ; l'œil & le guide de l'aveugle ; & pour faire voir jusqu'ou s'étendoit sa charité, il conclut qu'il rendoit justice à tout le monde. Voilà les bonnes œuvres qu'il pratiquoit ; & les vertus qu'il possédoit en un souverain degré, dont Dieu même lui rendit témoignage, comme tenant à gloire d'a-

voir un tel serviteur ; & il sembloit que ses yeux ne fussent attentifs sur la terre que pour le considerer.

Tobie est encore un modele de toutes sortes de bonnes œuvres ; elles sont rapportées dans l'Ecriture au premier chapitre du livre qui porte son nom ; & qui semble n'être qu'un éloge des vertus & des actions de ce saint homme. Elle rapporte donc qu'étrant mené en captivité du temps de Salmanazar, Roi des Assyriens, non seulement il ne s'éloigna point du sentier de la vérité ; ni de la loi de Dieu ; au contraire la compassion qu'il eut de la misere de ses compatriotes redoubla sa ferveur, s'appliquant entierement à consoler les compagnons de sa captivité, à les exhorter de ne point abandonner la loi du Seigneur en laquelle ils avoient été élevez ; à les assister de ce qu'il pouvoit gagner lui-même du travail de ses mains ; à ensevelir les morts ; & à exercer enfin tous les actes de charité & de misericorde, leur servant de Prédicateur ; d'exemple, de consolateur. Aussi l'Ecriture après avoir fait un long narré de sa patience ; de ses vertus ; & de ses bonnes actions ; ne manque pas de rapporter les benedictions qu'il attrira par là sur lui & sur sa famille ; & de le proposer comme un exemple de fidélité ; & des bonnes œuvres que les veritables serviteurs de Dieu doivent pratiquer.

L'exemple de Tobie.

Le Prophete Jehu, comme il est rapporté au second livre des Paralipomenes, chap. 19. dit au Roi Josaphat ; qui avoit fait alliance avec le Roi Achab ; vous donnez secours à un impie ; & vous vous liez d'amitié avec ceux qui haïssent le Seigneur ; c'est pourquoi vous meriteriez bien les châtimens ; mais il s'est trouvé en vous de bonnes œuvres ; en ce que vous avez détruit les bois où l'on idolâtroit dans le pays de Juda ; & que vous avez tourné votre cœur vers le Seigneur, pour le chercher. D'où nous apprenons que Dieu en consideration de nos bonnes œuvres nous fait misericorde ; si nous venons à l'offenser ; & nous donne le temps de revenir de notre égarement.

L'exemple de Josaphat.

Nous lisons au même livre des Paralipomenes, chapitre 31. que le Roi Ezechias avoit fait beaucoup de bonnes œuvres, qu'il avoit réglé le culte de la maison de Dieu ; selon les ceremonies ordonnées par la loi ; ne cherchant que de plaire à Dieu ; & d'exécuter avec toute l'affection de son cœur tout ce qu'il croyoit lui être agréable. Cela lui donna tant de confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne craignoit point de l'en faire souvenir dans une maladie, dont un Prophete l'avoit assuré de la part de Dieu qu'il mourroit : *Dispone domus tua ; quia morietis tu ; & non vives.* Ce saint Roi ne perdit point confiance à cette nouvelle ; mais conjura le Seigneur en consideration des services qu'il avoit tâché de lui rendre ; & de ses bonnes œuvres ; de lui prolonger la vie de quelques années ; ce qui lui fut accordé.

Dieu eut égard aux bonnes œuvres du Roi Ezechias ; & lui prolonga la vie en conséquence.

Isaïe 38.

Il ne faut point d'autre exemple en cette matiere que celui du Fils de Dieu même, qui a fait le précepte de pratiquer les bonnes œuvres ; & qui en même temps en a été le plus parfait modele. Toutes ses actions en sont autant de preuves ; ayant commencé par faire ; & puis par enseigner, comme dit le Texte sacré ; en sorte que toute sa vie n'a été qu'un exercice ; & un exemple continuel de toutes sortes de vertus & de bonnes œuvres.

L'exemple du Fils de Dieu.

Mat. 10. *Pertransit bene faciendū & sanandū omnes. . . bene omnia fecit.* Nous n'avons donc qu'à jeter les yeux sur ce divin modele, non seulement pour nous animer à toutes sortes de bonnes œuvres, mais encore pour apprendre avec quelle perfection nous les devons faire. C'est pourquoi comme les Apôtres & tous les Saints de tous les siècles se sont formez sur cet exemple; ce seroit une chose infinie & superflue de rapporter ici les autres.

Je ne puis cependant ômettre deux exemples de l'Evangile, d'où nous pouvons juger combien les bonnes œuvres sont agréables au Sauveur. Le premier est de Madeleine, qui répandit sur les pieds sacrez du Sauveur un vase rempli d'un parfum précieux. Le Sauveur appella cette action une bonne œuvre: *Quid molesti estis huic mulieri? opus enim bonum operata est in me.* Et cette bonne œuvre lui fut si agréable qu'il voulut que par tout où son Evangile seroit prêché, cette action fût publiée, & qu'on en conservât le souvenir dans tous les siècles. Un autre exemple nous fait voir qu'il n'a pas tant égard à la grandeur ou à l'importance de la bonne œuvre, qu'au bon cœur, & à la bonne volonté d'où elle part, quand on fait ce que l'on peut. C'est l'exemple de cette pauvre veuve, qui jeta deux deniers dans le tronc du Temple, lors que les plus considerables de Jerusalem y mettoient des pièces d'or & d'argent; car le Fils de Dieu dit tout haut, en montrant cette femme, sur qui personne n'avoit daigné jeter les yeux, que cette veuve avoit plus donné que tous les autres, parce que le peu qu'elle avoit offert, étoit tout ce qu'elle avoit pour témoigner à Dieu sa reconnoissance.

C'est une chose qui nous doit faire trembler de voir dans les paraboles de l'Evangile, que ni les vierges folles, ni le serviteur paresseux ne sont point condamnés pour avoir fait quelque mal, mais pour avoir manqué à faire du bien. Ces vierges furent rejetées, parce qu'elles n'avoient pas l'huile qui marque la charité; & ce serviteur est condamné aux tenebres exterieures, parce qu'il n'avoit pas fait

L'exemple des vierges folles & du serviteur paresseux, fait voir qu'on peut être reproché pour n'avoir pas fait de bonnes œuvres.

Matth. 6. *Le Fils de Dieu donne aux hommes le moyen d'acquiescer, parce qu'il paroît même le moins considerable, les richesses, & les tresors inestimables de la gloire: Thesaurizate vobis thesauros in celo.* Amassez des tresors incorruptibles dans le ciel; mais de quoi? de toutes sortes de choses, d'actions grandes & petites, heroïques & mediocres; faites amas de tout cela, & en conservez jusqu'aux restes. Saint Gregoire demande qu'est-ce qu'on entend par ces fragmens que le Sauveur commande de ramasser? & il répond que ce sont nos actions perduës & inutiles, qui ne le seroient pas si nous voulions: que ce sont les restes de nos pensées: *Reliquia cogitationis.* Mille paroles, & mille entretiens inutiles, que la grace pourroit ménager, & faire entrer dans le fond de la gloire que nous attendons; en sorte que comme dans un tresor il y entre non seulement des pièces d'or & de grand prix, mais encore des monnoyes de peu de valeur; de même dans le tresor de la misericorde, le fond du tresor du ciel doit être composé de vertus sublimes & heroïques, & même des actions les plus communes auxquelles nous ne faisons pas re-

Psal. 75.

Les tresors de merites que l'on peut amasser par le moyen des bonnes œuvres.

profiter le talent qu'on lui avoit confié. Voilà ce qui perd la plupart des Chrétiens; ils s'imaginent qu'il suffit pour être sauvé de ne point commettre de pechez considerables, sans se mettre en peine de pratiquer les bonnes œuvres, quoi qu'elles soient de précepte & commandées sous peine de damnation.

Dans les Actes des Apôtres, c. 9. il est rapporté qu'une sainte femme, disciple des Apôtres, étant morte pleine de bonnes œuvres, comme parle le Texte sacré, on conjura S. Pierre de vouloir bien avoir égard aux larmes des pauvres qui pleuroient sa mort, & qui publioient les charitez qu'elle leur faisoit pendant la vie, montrant les robes & les vêtements qu'elle leur avoit donnez par aumône; ce qui toucha de compassion le Prince des Apôtres, qui demanda à Dieu qu'il lui rendit la vie, pour continuer l'exercice de ses bonnes œuvres, & qui fut exaucé avec l'admiration de tous les assistans, & de tout le pais.

Ceux qui ne font point de bonnes œuvres sont representez dans cette terrible parabole de l'Evangile de Saint Luc. Un homme avoit un figuier dans sa vigne, il vint plusieurs fois chercher du fruit à ce figuier sans y en trouver. Coupez-le donc, dit-il: car pourquoi occupez-vous la terre inutilement? *Succide ergo illum: ut quid etiam terram occupat?* L'Evangile continuë, & dit, que celui qui cultivoit la vigne, dit au maître, Seigneur, laissez-moi encore ce figuier pour cette année; je labourerai au pied, j'y mettrai du fumier, afin de lui faire porter du fruit; que si après cela il n'en porte pas, vous le couperez. Voici le sens que les Peres donnent à cette parabole: Chaque Chrétien est ce figuier, cet arbre planté dans la vigne du Seigneur, qui est son Eglise; il y est planté de la main de Dieu même, arrosé de son sang par les canaux des Sacremens; mais après cette culture si sainte & si divine, ce grand Dieu nous menace d'être arraché comme des arbres steriles, si nous ne portons des fruits des bonnes œuvres: *Succido ergo illum: ut quid etiam terram occupat?*

Thabita resuscitée par Saint Pierre en consideration de ses bonnes œuvres.

Le figuier sterile est une figure de ceux qui ne font point de bonnes œuvres. **Luc. 13.**

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

flexion. Nous avons affaire à un Dieu qui se contente de peu, & qui sçait si bien ménager & faire valoir le peu que nous lui donnons, qu'il n'y attache rien moins qu'une recompense infinie.

Deum exquisivi manibus meis, & non sum deceptus. Psalm. 76. Pour trouver Dieu, il le faut chercher avec les mains, dit le Psalmiste, & quiconque se contenteroit de le chercher par quelque autre de ses sens, seroit en danger de ne le trouver jamais. Dieu n'est pas palpable, puisqu'il n'a point de corps, & cependant il veut que pour le trouver on le cherche avec les mains; c'est-à-dire, qu'on ne se contente pas de la foi, mais qu'on y apporte à son service les bonnes œuvres. C'est pourquoi le Roi Prophete dit: *Deum exquisivi manibus meis nocte coram eo, & non sum deceptus.* Et Saint Augustin dit, que toutes ces circonstances sont remarquables: *Quid exquisisti? Deum. Quomodo exquisisti? manibus. Quando exquisisti? nocte. Ubi exquisisti? coram eo. Quo fructu exquisisti? & non sum deceptus.*

On ne trouve Dieu que l'on cherche, que par les bonnes œuvres.

Omnem palmitem in me non ferentem fructum tollet eum. Joann. 15. Si nous ne nous appliquons pas à faire de bonnes œuvres, n'y a-t-il pas danger que nous ne soyons semblables

Le danger de se perdre ou font ceux qui ne font

point de
bonnes
œuvres.

bles au fardement infructueux, qui étant séparé du sep, se sèche, & ne peut plus servir qu'à être jetté au feu? On se flate sur ce qu'on ne vit pas dans le dernier dérèglement; mais souvenons-nous que le serviteur lâche n'est pas condamné pour avoir perdu le talent, mais pour ne l'avoir pas fait profiter; & que ce n'est pas seulement pour n'avoir pas porté des fruits, que le pere de famille laisse périr sa vigne, mais pour n'avoir pas porté de bons fruits. Nous nous imaginons que Dieu attendra encore quelque temps, & peut-être a-t-on déjà mis la coignée à l'arbre:

Matt. 3. Jam enim securis ad radicem arboris posita est.
Luc. 3. Il y a long-temps que Dieu vous attend, que Dieu vous avertit, que Dieu vous sollicite; il est venu souvent & toujours inutilement chercher des fruits sur un arbre qu'il cultive avec tant de soin; justement indigné d'une si longue stérilité, il va peut-être en peu de jours prononcer contre vous la sentence que le pere de famille prononça contre le figuier: Succide ergo illum: ut quid etiam terram occupat? Qu'on coupe au plutôt ce mauvais arbre, qu'on le jette au feu; à quoi bon souffrir plus long-temps qu'il occupe la place d'un autre qui porteroit de bons fruits?

Il faut faire
voir par les
œuvres
qu'on est
enfant de
Dieu.

Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite.
Joann. 8. Si vous êtes les enfans d'Abraham, disoit le Sauveur aux Juifs, faites les œuvres d'Abraham; si vous ne les faites pas, le pere de la foi n'est point votre pere. Je vous dis de même avec Saint Paul, si vous êtes les enfans de Dieu, faites-en voir les véritables marques. Portez son amour dans vos cœurs, son esprit dans vos pensées, la fain-

reté dans toute votre conduite. Comme le demon reconnoît pour ses enfans ceux qui font les œuvres du demon, aussi Dieu ne reconnoît pour les siens que ceux qui font des actions dignes de Dieu, & qui ne se lassent point de les faire, la volonté là-dessus étant clairement marquée par S. Paul: *Ut ambuletis digne Deo, in omni opere bono fructificantes.* Dieu, dit ce grand Apôtre, veut que vous viviez d'une maniere digne de lui, vous appliquant sans relâche à toutes sortes de bonnes œuvres.

Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem, dit Saint Paul aux Romains, ch. 10. L'on croit de cœur pour être justifié, & l'on confesse de bouche pour être sauvé. Mais remarquez, mes Freres, que c'est principalement par nos œuvres que le Fils de Dieu veut que nous le confessions. Ce sont nos œuvres qui témoignent que nous le reconnoissons pour notre maître, & qui marquent que nous voulons être au nombre de ses véritables disciples: car c'est peu de dire qu'on adore le vrai Dieu, il faut le prouver, & toute autre preuve que celle des œuvres est équivoque & incertaine. L'arbre qui est bon, dit Jesus-Christ, produit de bons fruits.

A fructibus eorum cognoscetis eos. *Matt. 7.* Tous les hommes sont semblables par les paroles, ils ne sont differens que par les actions, & l'on peut dire que les bonnes actions sont ce qui distingue les vrais Chrétiens de tous les autres: *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Bien des gens ont la voix de Jacob, mais ils ont les mains d'Esau, c'est-à-dire, que plusieurs personnes parlent comme des Chrétiens, & agissent comme des Payens.

Ad Col.

C'est prin-
cipalement
par les œu-
vres que
l'on con-
fesse Je-
sus-Christ.

C'est par
les actions
& par les
bonnes
œuvres
que l'on
reconnoît
les vérita-
bles Chré-
tiens.

PARAGRAPHÉ QUATRIÈME.

Pensées & Passages des saints Peres sur ce sujet.

Hoc ipsum cum bene agimus, Deum per nos agere intelligamus. August. de quant. anim. c. 34.

Ad peccandum homo abundat propria facultate; ad agendum autem bonum, sibi non sufficit, nisi ab illo justificetur, qui solus est justus. Idem, lib. de vera innoc. c. 121.

Non sufficit abstinere à malo, nisi fiat quod bonum est; & parum est nemini nocere, nisi studeas bonis prodesse. Idem, ibidem, c. 86.

Bona opera qua dicuntur ante fidem, quamvis videantur hominibus laudabilia, inania sunt; ita mihi videntur esse ut magna vives, & cursus celerrimus prater viam. Idem, Praefat. in Psalm. 31.

Ubi fides non erat, bonum opus non erat. Idem, ibidem.

Ut bona opera sequantur praeceps fides; nec alla sunt bona opera, nisi qua sequuntur praecepsentem fidem. Idem, in Psalm. 67.

Sunt opera qua videntur bona sine fide Christi, & non sunt bona, quia non referuntur ad eum finem, ex quo sunt bona. Idem, tract. 25. in Joann.

Tunc recta sunt opera, cum in illum finem diriguntur qui est Christus. Idem, in Psalm. 89.

Non solum malum fecisse, sed etiam bonum non egisse damnabile est. Idem, lib. 50. Homil. Homil. 16.

Factus est thesaurus tuus meritum tuum. Idem, in Psalm. 31. conc. 1.

Quomodo Deus impalpabilis queritur, nisi operibus etiam in nocte peccati factis? Idem, Epist. 121.

Omne opus leve fieri solet, cum ejus premium cogitatur, & spes praemii solatium sit laboris. Hieronymus in Epist.

Soyons persuadés, que lorsque nous faisons quelque bien, c'est Dieu qui agit par nous.

L'homme a de lui-même tout ce qu'il faut pour pecher; mais il n'est pas capable de faire le bien, à moins qu'il ne soit justifié par celui qui seul est juste.

Il ne suffit pas de s'abstenir du mal, si l'on ne fait le bien; & c'est peu que vous ne fassiez tort à personne, si vous ne tâchez de rendre service aux gens de bien.

Ce qu'on appelle bonnes œuvres dans celui qui n'a pas encore la foi, ce sont des œuvres inutiles, quoi qu'elles paroissent dignes de louange aux hommes; je les compare à de grands efforts, & à une course tres-rapide, mais hors du chemin que l'on doit tenir.

Où la foi manque, point de bonnes œuvres.

La foi précède, afin que les bonnes œuvres suivent; & il n'y a de bonnes œuvres que celles qui suivent la foi.

Il y a des œuvres qui paroissent bonnes sans la foi en Jesus-Christ; mais elles ne le sont pas véritablement, parce qu'elles ne se rapportent pas à la fin qui les rendroit bonnes.

Les œuvres ne sont bonnes que lorsqu'on les rapporte à cette fin qui est Jesus-Christ.

On est condamné non seulement pour avoir fait le mal, mais encore pour n'avoir pas fait le bien.

Votre tresor, ce sont les merites que vous avez acquis.

Comment est-ce qu'on cherche Dieu sans pouvoir l'atteindre, si ce n'est par des œuvres faites dans les ténèbres du péché?

Toute action devient aisée lorsqu'on pense à la récompense qui la suit; & l'esperance du prix est le soulagement du travail.

Qui Christum profitentur se amare, non modo ex iis quae dicunt, sed ex iis quae faciunt, cognoscuntur; ex fructibus enim arbor dignoscitur. Sanctus Ignatius Martyr, Epist. ad Ephes.

Non sibi aliquis credat, quidquid sibi animus sine operis attestacione respondeat. Gregor. Homil. 3. in Evangel.

Nunquam Dei amor est otiosus, operatur enim magna se est; si vero operari renuit, amor non est. Gregor. ibidem.

Fides sine operibus mortua est, quemadmodum opera sine fide. Greg. Nazianzenus, Orat. in Lazar.

Quisquis diligere se alium asserit, & in verbis sinit, verba ejus quodammodo mortua sunt. Greg. Nyssen. l. de opific. mundi.

Habent opera linguam suam, habent facundiam suam etiam tacente lingua: facta namque praedictis amantem probant. S. Cyrell. Apoph. 14. lib. 1.

Non transeunt opera nostra, sed velut aternitatis semina faciuntur. Bernardus, Serm. 15.

Quid fides quae non operatur, nisi cadaver exanime? Idem, Serm. 24. in Cant.

Argumenta fidei, opera. Idem, Serm. de Resurrect.

Verba Christiani opera sunt. Chrysost.

Dilectio vacare non potest; da mihi amorem vacantem, & nihil operantem. Augustinus, Serm. in Psalm. 52.

Ille bene operatur, qui jam operatur, non ut ipse Deo placeat, sed quia placet ei Deus, vel quia placet Deo quod operatur. Bernardus in Sentent.

On connoit ceux qui font profession d'aimer Jésus-Christ, non seulement à leurs paroles, mais encore à leurs actions: car on connoit l'aube à son fruit.

Que personne ne s'en croye lui-même, quelque chose que lui dise son coeur, si le témoignage des oeuvres manque.

Jamais l'amour de Dieu n'est oisif, il opere de grandes choses où il est; & s'il refuse d'agir, ce n'est pas un véritable amour.

La foi est morte sans les oeuvres, comme les oeuvres sont mortes sans la foi.

Quiconque dit qu'il aime quelqu'un, & s'en tient aux paroles, ses paroles sont en quelque façon mortes.

Les actions ont leur langage, elles ont leur éloquence, lors même que la langue ne dit mot; les actions marquent mieux qu'on aime, que les paroles.

Nos oeuvres ne passent point, mais elles sont comme des semences pour l'éternité.

Qu'est-ce que la foi qui n'agit pas, qu'un cadavre sans ame?

Les preuves de la foi, ce sont les oeuvres.

Les paroles du Chrétien, sont ses oeuvres.

La charité ne peut demeurer oisive; trouvez-moi, si vous pouvez, un amour oisif, & qui ne fasse rien.

Celui qui pratique de bonnes oeuvres, ne doit pas s'imaginer que par là il merite beaucoup de Dieu; mais il les doit pratiquer, parce qu'il aime Dieu, & qu'elles lui sont agréables.

PARAGRAPHÉ CINQUIÈME.

De ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition des bonnes œuvres.

PAR ce mot de bonnes œuvres, dont nous parlons ici, on entend de bonnes & saintes actions qui meritent la vie éternelle. C'est la notion qu'en donnent tous les Docteurs, fondez sur l'Écriture, où Dieu promet le ciel & l'éternité bienheureuse pour recompense du bien que les justes ont fait en cette vie. La bonne action est un terme plus generique, & plus étendu que la bonne œuvre, quoi que tous ceux qui ont traité cette matiere les confondent ordinairement; mais à proprement parler, la bonne œuvre est un acte de quelque vertu qui passe au dehors, comme l'aumône, & l'assistance qu'on donne au prochain. On l'appelle bonne, sainte, chrétienne, & surnaturelle, pour la distinguer de celle qui est simplement morale, & conforme à la raison, telle que sont celles que plusieurs Payens ont faites & peuvent faire, & que plusieurs Chrétiens font tous les jours, lors qu'ils n'ont en vûe qu'un motif honnête, sans nul rapport à Dieu. On ajoûte, qu'elle merite la vie éternelle, pourvu qu'elle ait toutes les conditions qui y sont requises, & dont on parlera dans la suite.

Les différentes especes de bonnes œuvres.

Dans la vie chrétienne il y a en general deux sortes de bonnes œuvres: les unes sont de necessité, que tous ceux qui aspirent au bonheur éternel doivent pratiquer; les autres sont de surérogation, telles que sont les conseils évangéliques, que Dieu n'exige pas absolument, mais qui acquierent une couronne de gloire particuliere à ceux qui les observent. De plus, l'Écriture semble rapporter toutes les especes de bonnes œuvres, à ces trois, qui comprennent tout le bien qu'un Chrétien peut faire pour meriter le Ciel; sçavoir, la priere, le jeûne, & l'aumône. Par la priere, on entend toutes celles qui regardent le culte divin; par

le jeûne, on entend celles qui regardent notre perfection particuliere, la victoire de nos passions, les mortifications, & les pratiques de penitence; par l'aumône, on entend celles qui regardent le prochain, comme toutes les œuvres de charité & de misericorde, qui s'étendent bien loin, & renferment plusieurs vertus particulieres. Nous parlons ici des bonnes œuvres en general, comme nous avons déjà averti, sans descendre dans le détail de chacune en particulier.

Comme nos bonnes œuvres faites avec les conditions necessaires meritent recompense devant Dieu, qui l'a promise ample & abondante; voici ce que la Theologie nous enseigne sur ce point: 1°. Qu'il y a deux fortes de merite, l'un de condignité, qui tant du côté de la personne qui est en état de grace, que du côté de l'œuvre qui est surnaturelle, a une telle proportion avec la recompense, que celle-ci est dûe en quelque façon par justice, au moins si Dieu l'a promise. L'autre de congruité, auquel cette promesse ou cette proportion manquant, Dieu n'accorde la recompense que de sa pure liberalité. 2°. Que tout le merite que nous pouvons acquerir est borné au temps de cette vie; parce qu'après la mort on ne peut plus croître en vertu, ni acquerir aucun degré de perfection, & nous n'aurons pendant toute l'éternité que ce que nous aurons amassé en ce monde durant que nous sommes voyageurs. 3°. Que le merite, dont nous parlons, est attaché aux actions bonnes & libres; je dis aux actions, parce qu'on ne merite point par les habitudes des plus nobles, & des plus excellentes vertus, si l'on n'en produit quelque acte; on ajoûte, aux actions libres, parce que la louange & le blâme sont les appanages de la liberté, que les Philosophes

Du merite de nos bonnes œuvres.

Philosophes & les Theologiens regardent comme le principe & le fondement du bien & du mal, & par conséquent du merite, & du demerite. 4^o. Qu'il n'y a que les bonnes œuvres qui meritent des recompenses dans le ciel; Et par les bonnes œuvres, ou actions, on entend celles qui sont faites ayant la foi, avec la grace, & par un motif surnaturel; car faute de ces trois conditions, ni les vertus des anciens Philosophes, ni des Infideles, ni même des Chrétiens ne sont d'aucun merite, ni d'aucun prix pour le ciel.

C'est un article de foi que nos bonnes œuvres meritent une recompense éternelle.

Toutes ces choses étant présupposées, c'est un article de foi, que tous les justes meritent de Dieu une recompense éternelle par toutes les bonnes actions & les bonnes œuvres de leur vie. Le Concile de Trente l'a décidé contre les Heretiques de notre temps, en la Session sixième, chapitre 16. & Canon 32. Les preuves en sont prises des paroles de l'Écriture en une infinité d'endroits, & particulièrement en Saint Matthieu ch. 16. où il est dit que le Fils de Dieu, au jour du jugement, rendra à chacun, selon les œuvres qu'il aura faites: *Venite benedicti Patris mei, &c. Esurivi enim, & dedistis mihi manducare, &c.* Les Controversistes en apportent des raisons, qu'il est inutile de rapporter ici.

Matth. 16.

Nous pouvons meriter le Ciel par les bonnes œuvres qui sont de précepte, aussi bien que par celles qui sont de surrogation.

Quant aux actions, par lesquelles on peut meriter le ciel par un merite de condignité, les mêmes Theologiens enseignent communément, que ce n'est pas seulement par les œuvres de surrogation & de conseil, comme quelques-uns ont crû, mais encore par celles qui nous sont commandées, & que nous sommes obligés de faire, sous peine de damnation, qu'on obtient cette magnifique recompense. Le Concile de Trente l'a encore déclaré dans la Session 6. & le Fils de Dieu l'a enseigné par ces paroles: si vous voulez entrer à la vie, gardez les commandemens:

Matth. 19.

On merite non seulement par les actes de la charité, & des autres vertus Theologales & civiles, mais encore par les actes de toutes les autres vertus.

Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. Il est encore nécessaire de sçavoir pour la parfaite intelligence de cette matiere, que ce n'est pas par les seuls actes exercez, ou commandez par la charité, que l'on merite l'éternité bienheureuse, comme plusieurs se sont persuadé; mais par tous & par chaque acte des autres vertus que les justes exercent par un motif surnaturel. C'est le même Concile de Trente qui a déclaré au chapitre dernier de la Session sixième, que les personnes justifiées satisfont à la loi divine, & meritent la vie éternelle par les bonnes œuvres faites en grace, & en état de justice, & avec le secours de la grace divine, qui est nécessaire pour toutes les bonnes actions; & par conséquent comme ce n'est pas seulement par les actes de la charité & des autres vertus Theologales que l'on satisfait à la loi de Dieu, aussi dans la pensée du Concile, ce ne sont pas les seules actions exercées, ou commandées par la charité, qui meritent des recompenses éternelles; mais encore toutes celles qui se font en état de justice, avec le secours de la grace actuelle de Dieu.

On merite le Ciel & la recompense éternelle par les moindres bonnes œuvres.

Il faut encore remarquer que ce n'est pas par les seuls actes produits avec ferveur, & avec autant de vehemence, que pourroient produire la grace & la charité qui en sont les principes, que les justes meritent une recompense éternelle par un merite de condignité, comme l'ont crû plusieurs grands hommes; mais encore par ceux qui sont plus foibles que ces nobles habitudes, & que c'est gene-

ralement à toutes les bonnes œuvres que sont les justes, petites ou grandes, qu'est attaché le merite de condignité dont j'ai parlé. Car si c'est pour toutes sortes de pechez mortels que les reprovez meritent d'être tourmentez dans les enfers, pourquoi les justes ne meriteront-ils pas d'être aussi recompensez dans le Ciel, pour toutes, & chacune des bonnes œuvres qu'ils font?

Il faut enfin supposer comme une maxime constante dans la morale chrétienne, que Dieu ne se contente pas de recompenser les bonnes œuvres des justes, de tout le merite de condignité qu'elles ont; mais qu'il y ajoute toujours des surcroits, & des faveurs de pure liberalité, & comme pour combler tout le merite de congruité qu'elles peuvent avoir; Ce qui est fondé sur les paroles du Sauveur, qui dit: *Mensuram bonam, & confertam, & coagitatam dabit in sinum vestrum.* Qu'on ne vous rendra pas seulement une bonne mesure, selon le merite de condignité; mais que cette mesure sera foulée & pressée, afin qu'il n'y ait rien qui ne soit bien rempli. Ce qui nous apprend que Dieu donnera plus que les bonnes œuvres ne meritent, & qu'on ne s'attend de recevoir, ayant égard à la seule égalité qu'elles ont avec la recompense.

Comme Dieu recompense les bonnes œuvres au dessus de leur merite.

Luc. 119

Toutes les actions des hommes ont dans la Theologie, des noms differens, selon les differentes affections de la volonté, ou les differens états de grace & de peché, où se trouvent actuellement ceux qui les font. Les premières sont appellées des œuvres mortifieres, parce qu'elles donnent la mort à l'ame, & ce sont les pechez mortels. Les secondes sont appellées mortes, & ce sont les bonnes actions & les bonnes œuvres, l'aumône, le jeûne & les autres vertus qu'un homme exerce étant actuellement dans le peché mortel, & qui pour ne point être animées de la grace, qui est le principe de leur vie, ne lui serviroient de rien pour l'éternité. Les troisièmes sont appellées mortifiées, & ce sont celles qui ayant été faites dans l'état de la grace, & devenues mortes ensuite par quelque peché mortel, qui les a privées pour un temps du droit qu'elle avoit à la gloire, revivent néanmoins, & rentrent dans leur droit par la resurrection spirituelle du pecheur. Les quatrièmes sont appellées vivifiantes, parce qu'elles rapportent à l'ame la vie de la grace qu'elle avoit perdue, telles sont la contrition parfaite, ou l'attrition avec le Sacrement. Les dernières enfin, sont appellées vives, & ce sont celles qui étant pleines de vie, parce que celui qui les opere est dans l'état de la grace, le rendent agréable à Dieu, & digne de son heritage. Or de toutes les actions soit vives, soit vivifiantes, il n'y en a aucunes qui puissent porter le nom de bonnes œuvres, & meriter la felicité éternelle, si elles ne sont animées de l'esprit de la grace, sans laquelle ce n'est point travailler pour le ciel, quelque bonne action que l'on fasse.

Lorsque Saint Augustin dans la dispute contre Julien disciple de Pelage l. 4. c. 3. allegue les paroles de l'Apôtre: *Quod non est ex fide, peccatum est*, pour prouver que nul homme n'est capable de faire aucune action de vertu véritable s'il ne vit de la foi, sans laquelle, comme dit le même Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu; il ne faut point inferer de là, comme ont fait quelques Auteurs, que ce saint Docteur ait regardé comme des pechez les vertus morales des Infideles; il veut dire par

Les vertus morales des Infideles ne sont pas des pechez. Ad Rom. 14.

là, pour expliquer sa pensée avec tout le temperament que lui donnent les Theologiens, non que les vertus morales, que les Payens pratiquoient pour une fin honnête, fussent de veritables pechez; mais que n'étant pas éclairés des lumieres de la foi, qui seule nous découvre la fin surnaturelle, ils faisoient souvent de leurs plus belles actions, de fausses vertus, & de veritables pechez, en les faisant par vanité, ou par quelque mauvais dessein; c'est pourquoi il les appelle en quelque endroit: *Inflatas virtutes.*

Pour faire une bonne œuvre il faut une grâce actuelle de Dieu qui nous prévienne & qui nous excite.

C'est Dieu seul qui commence la chaîne de notre salut & de nos bonnes œuvres, & nous n'avons point de part à ce commencement. C'est une lumiere, & un mouvement de la grace, par lequel Dieu nous fait connoître sa volonté, & nous excite à faire une bonne œuvre. Il faut qu'il nous prévienne par les bénédictions de sa douceur, dit le Prophete, sans quoi tout ce que nous faisons est inutile. C'est encore lui qui continue cette chaîne; mais de concert avec nous, il veut que nous ayons part à une bonne œuvre par le bon usage de notre liberté & de sa grace, & ce sont ces deux choses ensemble, qui font le prix de nos bonnes œuvres, & qui nous meritent l'augmentation de la grace, pour en operer de nouvelles.

Conditions selon S. Augustin que doit avoir une bonne action.

Pour rendre une action bonne & meritoire, elle doit avoir deux qualitez. La premiere, qu'elle soit bonne en elle-même, & non contraire à la loi de Dieu. La seconde, qu'elle soit rapportée à la fin qui lui est convenable; & cette fin, selon l'ordre établi par la loi éternelle, n'est autre que Dieu. La bonté de l'action en elle-même, est ce qu'il appelle le corps de l'action; & le rapport qu'elle a à Dieu comme à sa fin, est ce qu'il appelle l'ame de l'action: ainsi toute action qui est bonne en elle-même, mais qui n'est pas rapportée à sa propre fin, est un corps sans ame; de sorte

que selon cette doctrine, on a beau faire des actions vertueuses, si l'on n'a Dieu en vûe en les faisant, si on les fait pour quelque autre fin, quelque bonnes qu'elles vous paroissent en s'y arrêtant sans passer outre, elles peuvent être à la verité naturellement bonnes; mais ce ne sont point de vraies vertus chrétiennes qui meritent la gloire.

Les Theologiens demandent s'il est nécessaire de rapporter toutes les actions à Dieu, par un acte de charité formel & précis, pour meriter la recompense éternelle que Dieu a promise à ceux qui les pratiqueront. Quelques Docteurs l'assurent; & quoi que ce soit beaucoup demander de la foiblesse humaine, néanmoins comme il s'agit d'une recompense infinie, & de la possession de Dieu même, ils croient qu'on ne peut moins exiger d'un homme qui aspire à un bonheur éternel. Mais d'autres avec le sçavant Suarez croient plus probablement, que tous les actes des vertus surnaturelles, & des morales infuses exercez en état de grace, meritent par un merite de dignité & de justice la gloire éternelle, sans que la charité s'en mêle, parce qu'étant surnaturels, aussi-bien que la gloire, ils ont d'eux-mêmes du rapport avec elle, & unis qu'ils sont d'ailleurs à la grace, ils sont proportionnez à cette fin; ou si on l'aime mieux, disons que la seule grace sanctifiante peut suffire pour leur donner cette élévation & ce pouvoir, sans qu'il soit besoin de les rapporter autrement à Dieu.

Si nos bonnes actions & les actes des vertus, que nous exerçons, tendent à Dieu, sans les lui rapporter par un acte formel de charité.

L. 2. de Grat. c. 9. & 10.

On ne fait pour l'ordinaire en ce monde que multiplier les maux. Nos obligations sont grandes, & au-delà de ce que l'on pense, & il y a si peu de proportion entre ce que l'on fait, & ce que l'on devoit faire, que l'on a de perpetuelles raisons de craindre que nos œuvres ne se trouvent legeres au jugement de celui qui les doit peser dans une balance d'une exactitude infinie.

Il y a sujet de craindre que nos œuvres comparées avec nos obligations, ne soient un jour trouvées legeres.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

L'obligation qu'a un Chrétien de faire de bonnes œuvres.

UN même arbre ne porte pas du fruit en toute saison; mais un Chrétien est obligé en tout temps de produire des actes de vertu, & de faire de bonnes œuvres. Dieu le veut, il a faim de nos bonnes actions, il approche de nous par les grâces qu'il nous donne pour faire le bien; s'il ne trouve point de bon fruit en quelque saison qu'il vienne, notre sterilité est criminelle, parce que notre fécondité est au pouvoir de notre volonté: *Illorum est culpa sterilitas, quorum fecunditas est voluntas.* Notre malheur est que nous sommes comme le figuier, dont parle l'Evangile, sur le grand chemin du monde, au lieu de nous tenir dans la voye étroite, où Dieu verse ses douces pluyes. De là vient que n'étant arrosés que des eaux de la terre, & ne recevant pas les pluyes du ciel, nous sommes fertiles en toutes sortes de vices & d'imperfections, & steriles en bonnes œuvres. Ah! craignons la malediction du Sauveur. Il maudit le figuier qui n'étoit pas en faute, puisque ce n'étoit pas la saison qu'il devoit porter son fruit; mais pour donner de la terreur aux hommes qui negligent de faire de bonnes œuvres; car s'il demande du fruit d'un arbre hors de saison, & s'il le fait sécher en lui ôtant le suc qui le nourrit, quelle rigueur n'exercera-t-il pas en-

Aug. Ser. 44. de verbis Domini.

vers nous, s'il nous trouve steriles au temps de la recolte? ne devons-nous pas craindre qu'il ne nous donne sa malediction, & qu'il ne nous condamne au feu éternel? *Le Pere Noël, dans sa Retraite pour se préparer à la mort, premiere Meditation pour le huitieme jour.*

Ah! que les hommes qui sont interessez, connoissent mal leurs veritables interêts, & qu'ils sçavent mal s'enrichir, dans le desir secret qu'ils ont d'être riches! Car enfin, s'ils conservoient la grace sanctifiante, & s'ils agissoient par un bon motif, ils amasseroient des richesses immenses pour l'éternité; ils entasseroient tresors sur tresors: tout le cours de leur vie seroit une perpetuelle semence de bénédictions, dont la moisson iroit un jour jusqu'à l'infini, & de tant de momens qui composent leurs années, il n'y en auroit pas un qui ne produisit une nouvelle couronne, mille fois plus precieuse que celle qui brille sur la tête des Monarques. *Monsieur de la Volpilliere, Sermon des bonnes œuvres.*

Les hommes mes font negligens à amasser des richesses pour le ciel en faisant de bonnes œuvres.

Tous les tresors que vous amassez sur la terre sont plus pour les autres que pour vous; vous les quitterez à la mort, & tout ce que vous emporterez avec vous de vos meubles, de vos terres, & de vos heritages, ce sera un pauvre liaceul; le reste sera pour vos heritiers,

Nous n'emporterons dans l'autre vie que nos bonnes œuvres.

héritiers, qui viendront fondre dessus comme sur une proie, & peut-être que ne s'accordant pas, tout ira en procès, & passera à des étrangers: *Relinquent alienis divitias suas.* Il en sera de même de votre corps, vous le quitterez aussi-bien que vos richesses; vous travaillez pour les vers & pour la pourriture, & quand vous irez paroître devant Dieu, vous n'emporterez avec vous que vos bonnes œuvres, avec lesquelles vous achetez un trésor de gloire immortelle, où les voleurs ne pourront approcher, & que les vers ne pourront corrompre. *Le Pere Noüet, dans ses Meditations.*

Le prix & le mérite d'une bonne œuvre.

Une bonne œuvre, & le moindre acte de vertu, est quelque chose de plus grand & de plus glorieux que tous les exploits des plus fameux Conquerans, que les negociations les plus importantes, que la conquête ou le gouvernement d'un Empire. La foi nous l'apprend, & la raison même en convainc, parce que tout cela n'est que la gloire de la créature; au lieu que les bonnes œuvres, & les actes de vertu procurent la gloire du Créateur. D'où il faut conclure qu'il n'y a nulle comparaison de l'un à l'autre, nulle proportion. Que cette vérité bien conçue inspire aux bonnes ames d'ardeur pour toutes les actions qui peuvent contribuer à la gloire de Dieu! quelle ferveur dans tous les exercices de piété! quel mépris pour tout ce qui n'est point Dieu, pour tout ce qui n'a point de rapport à sa gloire! *Le Pere Noyeu, troisième Tome de ses Reflexions Chrétiennes.*

La récompense des bonnes œuvres nous doit animer à travailler.

Y a-t-il rien qui doive plus nous animer; & nous engage à faire tout le bien que nous pourrons, que de penser qu'il n'y a pas un moment qui ne puisse nous valoir une éternité, pas une bonne œuvre & une bonne action qui ne soit récompensée d'un degré particulier d'une gloire éternelle? Y a-t-il rien qui doive plus nous exciter à faire de bonnes œuvres, à faire toutes nos actions avec ferveur, que de penser que notre bonheur dans le ciel sera proportionné au soin & à la diligence avec laquelle nous aurons rempli nos devoirs? Eh! nous nous portons avec tant d'ardeur aux actions qui peuvent nous faire acquérir quelque réputation dans le monde, ou avancer notre fortune; & nous négligeons celles qui nous peuvent rendre grands devant Dieu. *Le même, Tome quatrième.*

Les malheurs que doivent craindre ceux qui ne font point de bonnes œuvres.

Lnc. 13.

Considerons, je vous prie, à quel danger nous nous exposons en menant une vie vaine de bonnes œuvres. & combien il est à craindre que nous n'attirions sur nous les châtimens d'un Dieu justement irrité, & cette terrible sentence qui est portée contre l'arbre infructueux: *Excidite arborem, ut quid etiam terram occupat?* Il y a plusieurs années que Jesus-Christ nous vient visiter, pour voir s'il ne trouveroit point en nous quelque fruit. Il a toujours été trompé dans son attente; n'ayant trouvé que des feuilles, ou des fruits semblables à ceux de Gomorrie, lesquels sous une belle écorce ne cachotent que de la pourriture & des cendres. Quel sera donc notre sort, & à quoi devons-nous nous attendre? N'a-t-il pas sujet de nous faire les mêmes reproches qu'il fait par le Prophete: *Quid est quod debui ultra facere vinea mea, & non feci? Qu'ai-je dû faire à ma vigne, dit-il, que je n'aye pas fait? Apres tous les soins que j'avois apporté à la cultiver, n'avois-je pas sujet d'en attendre de bons fruits, & cependant elle n'a*

Haie 5.

Tome III.

produit que quelques méchans raisins sauvages: *Judicase inter me & vineam meam.* Jugez vous-mêmes, hommes ingrats, si j'ai raison de me plaindre de vous? Il n'est point de biens que je ne vous aye fait; & quel fruit avez-vous tiré de tous ces biens? *Le Pere Croiset, Tome 1. de sa Retraite pour un jour de chaque mois.*

Ibidem.

Craignons encore plus le juste châtimement dont Dieu menace une vigne si sterile: *Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vinea;* Et maintenant, dit-il, je vous montrerai ce que je ferai à ma vigne: *Auferam sepem ejus, & erit in direptionem.* J'arracherai la haye dont je l'avois entourée, & je la laisserai en proie à tous les passans, sans muraille, sans fossez, & sans haye; elle sera foulée, & deviendra un chemin public, on ne la cultivera plus, il n'y croitra plus que des ronces & des épines; & pour comble de malheur, je commanderai aux nuës de ne point pleuvoir sur une terre si ingrate, sur une vigne qui ne porte que de méchans fruits. Il est aisé d'entendre ce que ces expressions signifient: faisons-en l'application. Les moyens les plus puissans pour nous sanctifier, nous ont été jusqu'ici inutiles; les graces les plus fortes ont été sans effet; nous n'avons porté jusqu'à présent que des feuilles, & des fruits corrompus ou gâtez; Dieu nous privera de ces grands secours que nous rendons inutiles, & de ces graces singulieres dont nous abusons. Cette haye étant ôtée, c'est à dire, ce recueillement interieur étant perdu, cette crainte des jugemens de Dieu étant affoiblie, l'ame se répandra indifferemment sur toutes sortes d'objets, & sera comme en proie à toutes les passions; mille soins tumultueux occuperont tout l'esprit; Dieu ne se fera gueres plus entendre que foiblement au fond du cœur; on n'aura plus que du dégoût pour la vertu; le joug du Seigneur deviendra trop pesant; la source des graces semblera tarie; & que deviendra une ame en un si pitoyable état? C'est à quoi cependant doivent s'attendre ces ames steriles, qui ne portent point de fruits. *Le même.*

Continuation du même sujet.

Ibidem.

Si pour être sauvé il ne falloit que croire, le nombre des prédestinez ne seroit pas petit; qu'on nous laisse vivre comme nous voudrions, diroient bien des gens, nous croirons aisément tout ce qu'on voudra; mais la foi est morte sans les œuvres. Qu'on se flate tant qu'on voudra de croire l'Evangile, il n'y a point de salut à esperer sans les bonnes œuvres, c'est-à-dire, si l'on ne vit conformément à ce que l'on croit. Serait-il possible que toute la haute sainteté du Christianisme, tous les fruits des exemples d'un Homme-Dieu, tout le prix de son sang, tout l'effet de ses Sacremens, & de sa grace, se réduisit à nous faire croire ce que nous savons certainement que Dieu nous a revelé, ou à nous faire garder tout au plus quelques dehors? Quoi donc, le ciel ne nous est-il pas promis à titre de récompense, & la récompense ne suppose-t-elle pas les bonnes œuvres? Les Saints qui ne l'ont eu qu'à ce prix, étoient-ils d'une autre condition que nous? Les voyes du Ciel n'avoient-elles pas encore été trouvées? Prétendoient-ils à une autre récompense? & nous prétendons-nous l'avoire à une autre condition? *Le même.*

La foi ne suffit pas pour être sauvé sans les bonnes œuvres.

Il faut bien remarquer, que par les fruits que Dieu demande de nous, on n'entend pas certaines pratiques steriles de devotion, ni certains dehors de vertu, qui ne servent le

Les bonnes œuvres que Dieu entend d'un Chrétien.

PPR

plus souvent qu'à entretenir les Chrétiens dans une vie tiède, où à la faveur de ces prétendues bonnes œuvres, ils vivent dans de grossières imperfections. Les vertus apparentes de ces sortes de gens, sont tout au plus des feuilles, c'est-à-dire, de beaux dehors qui imposent aux yeux des hommes, & qui les trompent encore plus eux-mêmes, leur faisant prendre pour vertu, ce qui n'est que l'effet d'une passion déguisée. Par ces sortes de bonnes œuvres que Dieu attend des Chrétiens, on entend les effets d'un amour réel & sincère pour Dieu, & d'une charité parfaite envers le prochain. On entend les fruits que produit la solide piété, c'est-à-dire, une horreur extrême des moindres pechez, une faim insatiable de la justice, une mortification généreuse, une grande ponctualité à tous les devoirs de son état. On entend la victoire de ses passions, la reformation de ses mœurs, une vie parfaitement chrétienne. *Le même.*

La qualité de Chrétien ne nous sauvera pas sans les bonnes œuvres.

Nous nous flatons en qualité de Chrétiens d'être enfans de Dieu, honorez de son adoption, dans l'attente de son heritage; éclairez de ses lumieres, élevez dans ses esperances; unis à sa nature par l'Incarnation, à ses merites par la croix, à son esprit par la grace, à son Eglise par le baptême, à son corps par l'Eucharistie; enfans du Pere celeste, coheritiers de Jesus-Christ, membres du corps dont il est le chef. Flatons-nous de tous ces avantages: mais j'ose dire que tous ces glorieux titres ne nous rendront pas saints, & ensuite ne nous sauveront pas seuls, sans les bonnes œuvres. Oui, sans les œuvres, le nom de Chrétien est un titre qui nous deshonore; l'Evangile, une leçon qui nous condamne; Dieu, un Pere qui nous desherite, & la foi qui doit être notre vie, n'est pas seulement sterile & infructueuse, mais morte. Sans les bonnes œuvres, nous ne pouvons assurer notre election; sans elles nous n'avons aucun droit ni aucune esperance au bonheur de l'autre vie; sans elles nous ne sommes que des branches steriles, & de mauvais arbres propres à être jetez au feu; si bien que la seule omission des bonnes œuvres porte avec soi une exclusion du royaume celeste: car il ne suffit pas pour le posséder de n'avoir pas commis de crimes qui meritent châtiment, si on ne fait encore de bonnes œuvres qui meritent recompense. N'appuyons donc point notre salut sur ce que nous sommes Chrétiens; ne nous vantons pas d'être appelez au royaume des cieux, si notre vie nous en rend indignes; ne nous glorifions pas de notre foi, si notre conduite la dément. *Pris du Recueil des Sermons choisis du Pere Champigny, Sermon des bonnes œuvres.*

Toutes les actions bonnes moralement ou matériellement, ne sont pas de bonnes œuvres qui meritent le ciel.

Plusieurs actions faites sans un bon motif, ou avec un mauvais, sont de nul merite & de nulle valeur; de plus, si nous n'avons pas la charité qui rapporte tout à Dieu, nous sommes comme un airain sonnante, dit l'Apôtre, & comme une cymbale retentissante; semblables à des voyageurs, qui sont hors du droit chemin, nous courons inutilement, & à la fin de la course, nous nous trouvons épuisez de forces, & bien éloignez de notre veritable terme. Ainsi les œuvres de misericorde peuvent être des tresors éternels; mais aussi sous de belles apparences, elles ne sont que du fumier & de la boue: parce qu'il ne suffit pas de faire de bonnes œuvres, il faut les bien faire, & ce sont d'ordinaire les cir-

constances qui les rendent bonnes. *Auteur anonyme.*

Au moment de la mort, on ne peut que souhaiter les vertus que l'on n'a pas acquises, & regretter d'avoir omis les bonnes œuvres que l'on pouvoit faire. A quelque point que les âges divers aboutissent, ils ne retiennent d'autre distinction que celle que peut donner le nombre, ou des bonnes œuvres, ou des méchantes actions. Plus on vit, plus on peut faire de bien ou de mal; il ne reste, quand on ne vit plus, que le bien ou le mal que l'on a fait. Envisageons de quelque biais que nous voudrions les mourans, notre foi ne les trouvera differens que par cet endroit. *Libre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

On ne peut faire de bonnes œuvres que pendant le temps de cette vie.

Il n'y a que les bonnes œuvres qui operent le salut; grandeur, opulence, esprit, noblesse, instrumens inutiles! Il n'y a que la vertu qui soit le moyen de mon salut. Vous n'avez jamais fait un prédestiné par vous-mêmes, vous faites des Rois & des Grands sur la terre; mais il n'en va pas de même dans le ciel. On n'y a égard qu'au merite, & ce merite se prend des bonnes œuvres que l'on a faites: car sur quoi Dieu appuyera-t-il son jugement à la fin des siècles? Sera-ce sur la noblesse? non; sera-ce sur les richesses, sur la subtilité d'esprit? encore moins; ce sera les bonnes œuvres qui seront le seul prix de la gloire. *Sermon manuscrit.*

Nous n'acquiescerons jamais le bonheur éternel que par les bonnes œuvres.

Demandons-nous à nous-mêmes d'où vient que nous avons si peu de foi? d'où vient que nous la sentons ralentir tous les jours dans nos cœurs? & d'où vient qu'à la fin nous devenons tout-à-fait insensibles aux veritez qu'elle nous propose? Il sera bien facile de nous répondre à nous-mêmes, puis que la foi nous en donne la raison. Qu'est-ce qui fait vivre en nous la foi? Qu'est-ce qui l'y fait demeurer? Ecoutez l'oracle du Saint Esprit, prononcé par la bouche d'un grand Apôtre; la foi, dit Saint Jacques, doit être quelque chose de vivant, & d'animé: or en quoi consiste cette vie? quelle est l'ame qui vivifie, & qui entretient le corps de la foi? Ce sont les bonnes œuvres; car dès le moment que l'exercice en cessera chez vous, dit ce grand Apôtre, vous devez vous attendre qu'elle deviendra d'abord foible, & languissante, qu'elle s'éteindra ensuite peu à peu, & qu'enfin elle mourra tout-à-fait: *Fides enim sine operibus mortua est.* Comme il arrive donc, continué ce grand Saint, que le corps d'un animal, dès qu'il cesse d'être animé de son ame, commence à se corrompre, & se détruit à la fin entierement; ainsi la foi, sans cette ame des bonnes œuvres, devient languissante, mourante, desesperée, & sans forces: *Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita & fides sine operibus mortua est.* Conclusion terrible, dit Saint Augustin; mais conclusion aussi veritable qu'elle est étonnante. *Le Pere Bourdaloue, où il montre que la foi se perd sans les bonnes œuvres.*

La foi se perd peu à peu sans les bonnes œuvres.

En matiere d'infidelité on ne se perd pas tout d'un coup; il y a de certains degrez à devenir infidele, aussi-bien qu'à devenir méchant, & l'on ne passe pas tout d'un coup d'une extrémité à l'autre. La foi est gravée, & trop avant imprimée dans nos cœurs, & les impressions qu'elle y a faites ne s'effacent pas si facilement; mais on perd la foi d'abord, faute d'exercice; on n'en fait pas si souvent des

Continuation du même sujet.

actes; on ne se met plus tant en peine de faire ce qu'elle commande; on se neglige en la plupart de ses conseils; on en perd ensuite l'estime; on ne fait plus tant de cas de ce qu'elle dit; on se persuade qu'étant aussi aveugle que l'on dit qu'elle l'est, il ne se peut faire qu'elle soit si exacte pour quantité de choses, principalement si elles repugnent à l'inclination de notre nature corrompue. Cette estime étant perdue, on en perd le goût & l'affection, & après par une conséquence & une suite nécessaire; on perd bientôt la soumission qu'on lui doit; puis qu'il n'y a personne qui ne sçache par sa propre experience, qu'il n'est quasi pas possible de se soumettre à une chose, pour laquelle on n'a ni goût, ni affection, ni estime. *Le même.*

Des bonnes œuvres mal réglées

Mille gens se perdent tous les jours en s'engageant sans prudence & sans ménagement dans de bonnes œuvres, en abandonnant le soin de leur famille, & celui même de leur propre salut. Il faut que la charité règle toutes nos occupations, mais l'ordre qu'elle prescrit veut que nous travaillions plus pour nous que pour tout autre. L'homme, dit Tertullien, vit principalement pour soi, puis qu'il ne meurt que pour soi: *Nemo aliis vivit moriturus sibi.* Helas! si Dieu nous faisoit voir maintenant ce livre fatal; dans lequel toutes nos actions sont marquées, que verrions-nous parmi toutes ces occupations tumultueuses, qui vous embarrassent si fort; que verrions-nous, dis-je, qui fût véritablement pour Dieu, pour votre ame, pour votre salut? *Auteur anonyme.*

Souvent des actions bonnes dans leur principe, deviennent mauvaises & se corrompent par les circonstances.

Il arrive souvent que des actions bonnes dans leur principe, & dans leur fin, deviennent mauvaises & vicieuses par des circonstances qui s'y mêlent, par des considerations impures qui s'y joignent, & qui en corrompent toute la bonté. L'amour propre qui se cherche, & qui se trouve par tout, répand une malignité secrète sur toutes les choses qu'il produit; & ceux qui s'appliquent aux bonnes œuvres; doivent apporter de très-grands soins à s'en préserver & à s'en défendre. *L'Abbé de la Trappe, Conférence pour le premier Dimanche de l'Avent.*

Des actions bonnes moralement, mais qui ne sont pas chrétiennes.

On me dira sans doute, qu'il y a des actions qui ont une bonté morale; pourquoi ne leur donneroit-on pas le nom de bonnes œuvres? Il est vrai qu'il y en a qui ont une rectitude apparente, par la conformité qu'elles ont avec quelques loix humaines, & quelques regles naturelles: mais si elles sont mises auprès des vertus chrétiennes, le bien que l'on voyoit en elles disparaît. Ce sont des ombres qui s'effacent à la lumière, & je ne crains pas de dire qu'une vie qui ne seroit composée que de toutes ces actions que l'on appelle morales; de ces vertus, dis-je, qui ont fait les Heros de l'antiquité; & qui ont rendu les Sages du paganisme si celebres, seroit de nul prix devant Dieu: non pas qu'elles soient mauvaises; mais c'est qu'elles n'ont pas les conditions nécessaires pour être de bonnes œuvres; de sorte qu'un Chrétien qui n'en auroit point d'autres à présenter au jugement de Dieu, qui pese nos actions à d'autres balances que les hommes; seroit certainement condamné & reproché. *Le même en partie.*

Il y a peu de personnes qui fassent de bonnes

Quoi que l'obligation de faire de bonnes œuvres soit d'une nécessité absolue, & que le salut de tous les hommes y soit attaché, cependant elle est peu connue, & il n'y a

Tome III.

presque personne qui se mette en peine d'y satisfaire. Elle est transgressée, elle est violée de la plupart des gens qui vivent dans le monde; ils font une profession toute publique de fermer les yeux à la lumière, comme s'ils étoient dans l'impuissance d'en soutenir l'éclat. Les uns se laissent aller aux mouvemens de leurs passions; ils ne recherchent que le plaisir & la volupté, & par tout où ils la trouvent, ils y vont avec un emportement qui ne connoît ni de limites ni de mesures; toutes leurs actions sont pleines d'iniquité; ils triomphent de leurs excès, & se font un honneur de leurs crimes. Il y en a d'autres qui s'embarrassent dans des affaires tumultueuses; & dans une multitude de soins & de projets dont aucun n'a Dieu pour motif; & par conséquent leurs actions ne peuvent être appellées de bonnes œuvres. D'autres enfin qui ne s'occupent que des choses de la terre, qui s'y attachent tellement, qu'ils n'ont plus ni vûe, ni goût, ni pensée pour celles du ciel; leur vie cependant laborieuse, & toujours occupée, paroît innocente aux yeux des hommes, quoi qu'elle soit très-criminelle aux yeux de Dieu. Les hommes l'approuvent & l'estiment; mais Dieu la rejette & la condamne; parce que toutes leurs œuvres ne sont que des œuvres de tenebres, comme parle l'Evangile. *Le même en partie.*

La foi sans les bonnes œuvres est inutile.

Il faut absolument ou ne recevoir point l'Ecriture, ou confesser que la foi sans les œuvres est inutile. *Mes Freres;* dit l'Apôtre Saint Jacques, *de quoi servira la foi à un homme, qui se vantant d'avoir la foi, n'aura pas les œuvres; de quoi lui servira-t-elle? La foi le pourra-t-elle sauver? D'où il s'enfuit que le salut dépend entierement de Dieu & de nous, de la foi & des œuvres. Ne separons jamais ces deux choses, la foi des œuvres, ni les œuvres de la foi; car c'est la foi qui doit animer nos œuvres, & ce sont nos œuvres qui doivent nourrir notre foi. Malheur donc à ces Chrétiens vains & orgueilleux, qui croient pouvoir par eux-mêmes meriter la grâce de la justification, l'augmentation de la grace; la perseverance dans la grace; mais malheur aussi à ces lâches, qui tâchent de se persuader que leur salut ne dépend que de Dieu; que c'est son ouvrage & non pas le leur, & que la foi est si excellente d'elle-même, qu'elle suffit seule pour les sauver. *Monsieur l'Abbé de Momorel, Discours sur l'Evangile du treizieme Dimanche après la Pentecôte.**

Il y a des actions & des œuvres qui nous paroissent bonnes, qui ne le sont pas.

Je parle ici de ceux d'entre les Chrétiens, dont la vie est assez innocente; qui s'abstiennent des vices grossiers, qui ont naturellement aversion du mal, & inclination au bien; qui ont en horreur l'injustice & les tromperies, & qui font plusieurs bonnes œuvres; mais tout cela par des vûes & des considerations humaines. Tels sont beaucoup de Juges qui rendent fidelement la justice; plusieurs Magistrats qui par leur probité sont venerables à tous les peuples: ceux que le Fils de Dieu appelle dans l'Evangile, les Sages & les Prudens du Siècle, qui vivent, non tant en Chrétiens qu'en Philosophes. Tant de personnes qui mettent toute la dévotion à fréquenter les Sacremens, & passent néanmoins toute leur vie dans le jeu, dans le luxe, & dans la vanité... C'est pourquoi nous serons bien étonnez à ce grand jour auquel tout sera revelé, lorsque nous serons convaincus, que plusieurs actions que nous aurons faites,

PPP 2

pour lesquelles nous attendions des recompenses, seront jugées dignes de punition... Or Dieu fait dès maintenant la discussion & le discernement de toutes nos œuvres; il separe celles qui sont mauvaises de celles qui sont bonnes, & entre celles qui sont bonnes, il reconnoit celles qui sont bien faites. Et comme entre celles qui sont bonnes, il distingue divers degrez de bonté pour leur attribuer les justes couronnes qu'elles meritent; aussi entre celles qui sont mauvaises, il discerne les divers degrez de malice qu'elles peuvent avoir, afin d'y proportionner les châtimens. C'est pourquoi nous devons toujours nous défier de nos actions, quelque bonnes & saintes qu'elles nous paroissent. *Dans la Morale Chrétienne, l. 3. sect. 1. art. 8.*

Tout ce qui n'est point fait pour Dieu, est de nulle valeur pour le ciel.

x. ad Cor. 13.

Vivons en gens de bien, tant que nous voudrons, comme les anciens Philosophes; faisons des actions louables & vertueuses; pratiquons les bonnes œuvres, si Dieu n'en est l'objet & la fin, elles ne sont de nulle valeur pour le salut éternel; c'est le grand Apôtre qui le dit en termes exprès: *Quand je parlerois le langage de tous les hommes & des Anges mêmes; quand j'aurois distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, & que j'aurois livré mon corps pour être brûlé; quand toute ma vie seroit une suite continuelle de bonnes œuvres, si je n'ai la charité, & si mes œuvres & mes souffrances ne sont animées de l'esprit de cette même charité, elles me sont inutiles.* Mais d'ailleurs ce qui est consolant, c'est que notre conscience nous rendant ce fidele témoignage devant Dieu, que nous l'aimons, & qu'il est la fin de toutes nos actions & de toutes nos œuvres, elles sont toutes saintes, toutes divines, toutes meritoires de la vie éternelle. Quelle consolation pour les bonnes âmes, & pour tous les vrais Chrétiens, lors qu'ils considerent qu'étant en état de grace ils sont assurez que toutes leurs actions jusqu'aux moindres, comme de donner à un pauvre un verre d'eau, valent le royaume du ciel; ce qui est si véritable, que c'est un point de foi. *Le même.*

Il faut pratiquer les bonnes œuvres propres de notre état.

Il y a des personnes qui croient faire assez de bonnes œuvres, en s'acquittant des devoirs communs à tous les Chrétiens; mais qui ne remplissent pas ceux qui sont de l'obligation de leur état. Ainsi ce n'est pas une véritable, mais une fausse vertu à un Pasteur, à un Magistrat, de vivre en homme de bien, & pratiquer les bonnes œuvres, s'il neglige le soin de sa charge, & les obligations particulières de son état: car qui ne sçait qu'autres sont les vertus d'un particulier, & autres celles d'une personne publique, & qu'en chaque condition, il y a des obligations particulières, & par consequent de bonnes œuvres qui sont propres de ceux qui y sont appellez, auxquelles on ne peut manquer, sans manquer au plus essentiel de ses devoirs; de maniere qu'en pratiquer d'autres avant que d'avoir satisfait à celles-là, ce sont des surérogations superflues, & de bonnes œuvres sans merite. *Auteur anonyme.*

Ce n'est pas assez de faire de bonnes actions, il faut les bien faire.

Ce n'est pas assez de faire des œuvres saintes, il faut les faire saintement. Le mal se mêle aisément avec le bien que nous faisons; & souvent même il arrive que le bien dégénere insensiblement en mal. Ainsi, dit Saint Gregoire, ce que l'on avoit entrepris par charité, se continué par intérêt; & ce qui étoit bon au commencement, devient mauvais dans la suite; du moins en ce que nous faisons de

meilleur, il y a danger que nous ne mettions quelque chose qui en diminue la bonté, comme lors que nous cherchons notre plaisir dans notre devoir, & notre volonté dans une bonne œuvre. C'est un grand desordre que de gâter ainsi une bonne action par quelque mauvais mélange. *Le Pere Dozenne, dans la Morale de JESUS-CHRIST.*

Les bonnes œuvres ne sont rien dans leur commencement; ce sont de petites semences; un verre d'eau, un morceau de pain donné à un pauvre, un petit devoir de charité rendu à un miserable dans une prison, ou à un malade dans un hôpital; celui même qui les opere, doit se regarder comme un serviteur inutile; mais quand ces petites semences sont jetées dans une bonne terre, & qu'elles sont semées dans l'esprit de la foi, avec le secours de la grace, & dans la vue de Dieu, elles deviennent si grandes, qu'elles bâtissent infailiblement des demeures éternelles aux âmes chrétiennes qui les operent. Je dis dans l'esprit de la foi, avec le secours de la grace, & dans la vue de Dieu; car ce sont trois conditions si absolument nécessaires pour rendre nos bonnes œuvres agréables à Dieu, que quiconque aura semé sans l'une des trois, ne recueillera rien devant Dieu au dernier moment de sa vie, quand même il auroit consumé ses jours en de continuel travaux. *Discours Chrétiens, Discours pour le sixième Dimanche d'après l'Epiphanie.*

Les bonnes œuvres qui paroissent peu de chose sont quelque chose de grand.

Pense-t-on dans le monde à faire de bonnes œuvres? dans le monde où la plupart des hommes s'imaginent que le Christianisme ne consiste qu'en quelques ceremonies exterieures qu'on appelle religion; & que toutes les obligations qu'il impose, ne sont point du tout essentielles à la qualité de Chrétien. Dans le monde où l'on appelle religion certaines pratiques particulières, dont on se fait une loi de s'acquitter tous les jours, pendant qu'on ômet toutes les autres. Ce n'est point là une religion, c'est une illusion. Le devoir d'un Chrétien, c'est de faire de bonnes œuvres, c'est-à-dire, d'exercer toutes les vertus, & celles principalement qui sont nécessaires à son état, & à la destruction de ses vices & de ses passions. Vous assistez regulierement au sacrifice de la Messe; vous communiez souvent; vous faites tous les jours quelques aumônes, cela est bon; mais si avec cela vous êtes vindicatif, ambitieux, médisant, vous n'avez que le superficiel de la religion. *Les mêmes, Tome second, pour le second Dimanche d'après Pâques.*

On ne pense gueres dans le monde à faire de bonnes œuvres.

Où sont les Chrétiens qui travaillent serieusement aujourd'hui à remplir cette mesure de bonnes œuvres si nécessaires au salut? Il n'y en a presque point; les bonnes œuvres sont rares; la religion des peuples ne consiste plus à faire beaucoup de bien; mais à faire moins de mal que les autres, & l'on se persuade que pour être sauvé, c'est assez de s'acquitter de certains devoirs exterieurs de la religion. On regarde même la pieté moins comme un assemblage de toutes les vertus chrétiennes, que comme une bien-séance ou de la vieillesse ou de la mauvaise fortune. On veut faire un personnage dans le monde; & on choisit celui-là; c'est la ressource des gens que le monde fuit. L'on prend le parti de la pieté, quand on n'est plus propre pour le monde. C'est une vertu de nécessité, on l'embrace moins pour se donner à Dieu, pour corriger

Il y a peu de personnes dans le monde, qui remplissent la mesure des bonnes œuvres nécessaires au salut.

les passions & ses vices, que pour se faire un azile honnête contre les mépris & les rebuts des hommes. *Les mêmes.*

Il faut joindre les bonnes œuvres à la foi.

Les bonnes œuvres sont les témoins de la foi, dit Salvien; sans la foi point de bonnes œuvres, & sans les bonnes œuvres point de foi, qui soit justificative; sans les bonnes œuvres, & sans la foi point de salut. C'est par un défaut de foi que tant de belles actions des faux Sages de l'antiquité ont été infructueuses; c'est par un défaut de bonnes œuvres que la foi de tant de Chrétiens est ou éteinte ou inutile; & c'est par un défaut de bonnes œuvres & de foi, qu'il est impossible d'être juste, & d'arriver à la gloire. La foi sans les œuvres est la foi des demons, & un corps sans ame, dit l'Apôtre S. Jacques. Voulez-vous savoir, continué cet Apôtre, que la foi qui est sans les œuvres est morte? Abraham ne fut-il pas justifié par ses œuvres, lors qu'il offrit son fils Isaac sur l'autel? Ne voyez-vous pas que la foi étoit jointe à ses œuvres, & qu'ainsi cette parole de l'Écriture fut accomplie: Abraham crût ce que Dieu lui avoit dit, & sa foi lui fut imputée à justice. *Les mêmes, Tome 4.*

Suite du même sujet.

Le Chrétien qui a la foi sans les œuvres, n'a, pour parler avec S. Jean Climaque, que le visage de la religion; il n'en a ni les yeux, ni l'esprit. L'on peut dire à la vérité, qu'il croit un Dieu, & qu'il croit à Dieu; mais non pas qu'il croit en Dieu, d'où dépend néanmoins le salut. Il croit un Dieu, c'est-à-dire, son existence, ses perfections, sa bonté, sa miséricorde, & sa justice. Il croit à Dieu, c'est-à-dire, les veritez speculatives qui nous sont annoncées de sa part, par la voye des Apôtres, de l'Eglise, & des Conciles; mais ce n'est pas assez; car où est le demon qui ne croit pas un Dieu, qui le retient, malgré lui, au milieu des supplices de l'enfer, par des chaînes de feu? Ainsi donc celui qui se contente de croire un Dieu, & à Dieu; mais qui ne croit pas en Dieu, c'est-à-dire, qui ne lui obéit pas, qui n'observe pas ses loix, & qui ne fait pas les bonnes œuvres auxquelles sa foi l'oblige, n'a proprement qu'une foi de demon. *Les mêmes.*

Dieu ôte la foi à ceux qui ne font pas de bonnes œuvres.

Pourquoi J. C. a-t-il ôté aux Juifs la foi qu'il appelle le royaume de Dieu? pourquoi les a-t-il chassés de son Eglise, pour y appeler les Gentils? La seule raison qu'il en donne lui-même, c'est que les Juifs avoient cessé de faire fructifier leur foi par de bonnes œuvres, & que les Gentils étoient disposés à profiter de leur malheur; car quoi qu'il n'y ait que le seul péché d'infidélité qui soit formellement opposé à la foi, & qui nous la puisse faire perdre, il est cependant hors de doute qu'en négligeant les bonnes œuvres, on en vient enfin, sinon à cette infidélité ouverte & déclarée, que la bienfiance des mœurs ne permet pas, du moins à une infidélité secrète, qui nous fait vivre dans la véritable religion, comme si nous étions infidèles. Aujourd'hui on ômet une bonne action, demain une autre. L'on quitte peu-à-peu les exercices de piété; l'on perd l'estime qu'on en avoit; le cœur suit l'esprit, l'estime perduë, l'on en perd bientôt l'affection. L'affection perduë, l'on en vient au dégoût, du dégoût au mépris; du mépris à la raillerie, de la raillerie au libertinage déclaré, & du libertinage déclaré, à la perte de la foi, que Dieu ravit justement, dit S. Prosper, à celui qui s'en est rendu indigne par sa négligence. *Les mêmes.*

Tome III.

Dans la naissance de l'Eglise la foi se conservoit, & se dilatoit par le martyre, & par la patience invincible des Chrétiens persecutez; dont le sang étoit en germe, qui produisoit la foi dans l'ame de ceux qui étoient les spectateurs de ces sanglantes tragedies. Mais maintenant, c'est par les bonnes mœurs, & par les bonnes œuvres que la foi se conserve, & s'augmente parmi nous. Il en a coûté du sang aux Apôtres & aux premiers Chrétiens; mais maintenant il ne nous en coûte que de bonnes œuvres. C'est par là qu'elle se maintient, & dès-lors qu'on cessera d'en faire, elle diminuera, & se perdra enfin dans le cœur des Chrétiens. *Les mêmes.*

C'est par les bonnes œuvres que la foi se conserve.

Nous amassons des tresors dans le ciel par les bonnes œuvres, qui en vertu de la promesse que Dieu nous en a faite par les merites de J. C. nous meritent aussi par eux la gloire à proportion de ces bonnes œuvres; *Factus est thesaurus tuus meritum tuum*, dit S. Augustin. Nous faisons tous les jours dans nous insensiblement un tresor d'actions, & Dieu nous en prépare dans lui-même un autre, qui correspond à celui-ci. En même temps qu'un méchant homme fait un crime, Dieu lui destine en sa colere la peine qu'il merite. Il redouble, & il entre dans ce tresor de la colere un redoublement de peine pour lui, il entasse pechez sur pechez, qu'il commet avec une extrême facilité: *Thesaurizas tibi iram in die ira*. Ainsi au moment qu'un homme de bien fait une action de vertu, Dieu lui prépare dans lui-même un degré de gloire proportionné à cette action. Il en ajoûte de nouvelles, oubliant le passé, ne songeant qu'à ce qu'il doit faire, & n'étant jamais satisfait de soi-même, comme l'Apôtre qui disoit: *Qua retro sunt obliviscens, ad ea verò, que sunt priora, extendens me ipsum*. Et il fera sans doute agreablement surpris à la fin de sa vie, de voir ce tresor infini de gloire, de bonheur, & de plaisir qu'il s'est amassé, & qu'il rencontre au point qu'il entre dans le ciel. *Monsieur Maimbourg, premier Sermon du Carême.*

Nous amassons par nos bonnes œuvres des tresors pour le ciel. *Conc. 1. in Pj. 364*

Ad Rom. 2.

Ad Phil. lipp. 3.

Il n'en est pas des biens que nous pouvons acquerir dans le ciel par nos bonnes œuvres, comme de ceux de la terre; nous sommes assurés de les avoir durant toute l'éternité, pourvu que nous perseverions jusqu'à la fin de notre vie, parce que c'est au ciel qu'on les possède, où le temps ne les consume pas, & qu'il n'y a point là d'autre mesure ni d'autre durée que l'éternité; où la rouille ne les détruit point, où la mort ne les peut ravir, parce qu'on y est immortel; où les voleurs n'ont point d'accès, puisque cet empire n'est point sujet à la violence ni aux surprises; & ainsi ce tresor y est en sûreté de toute part, au lieu que ceux qu'on amasse en cette vie, des biens de la terre, ne sont nulle part en assurance, & quand même on pourroit les garantir de tous les autres accidens, la mort seule en est un, auquel on ne peut parer, & qui tôt ou tard nous ravira tout. *Le même.*

Il n'en est pas du tresor de nos bonnes œuvres, comme de ceux des biens de la terre.

Considerez que toutes les actions que nous faisons en état de peché mortel, ou sans la foi, quelque bonté qu'elles puissent avoir d'ailleurs, n'entferont jamais dans notre couronne. Combien de vertus civiles & domestiques les Payens ont-ils pratiquées hors la véritable Religion? Plusieurs d'entre eux ont été doux, chastes, temperans, zelez; obéissans, sages, constans, charitables même, si l'on peut employer ce terme, pour exprimer la

Les bonnes actions que nous faisons en état de peché, ou sans la foi, ne feront point récompensées dans le Ciel.

compassion qu'ils ont eue pour les miserables ; cependant toutes ces vertus ont été perduës. Tout le bien que nous pouvons faire, toutes nos bonnes œuvres ne nous serviront de rien, si nous ne les faisons par un bon motif, en état de grace, & dans l'Eglise Catholique. *Sermon manuscrit.*

Le grand défaut que nous avons à craindre dans nos bonnes œuvres, c'est l'amour propre.

Le grand défaut qui se glisse dans nos meilleures actions, est de nous y rechercher ordinairement nous-mêmes. Nous ne devons pas avoir d'autre but dans tout ce que nous faisons ; que de plaire à Dieu, que de l'y chercher ; mais si nous n'avons une attention continuelle à nous-mêmes, & à tous nos mouvemens, si nous ne sommes toujours en garde contre notre propre cœur, nous sommes si près de nous-mêmes, que nous ne pouvons nous perdre de vûë, que nous ne pouvons nous quitter. Notre amour propre est si ingénieux à nous donner le change, & nous sommes si faciles à le prendre, que lorsqu'il paroît sortir de lui-même, il scait y rentrer par des voyes cachées, & qu'il n'est jamais si proche que lorsqu'il paroît plus éloigné. Pour nous garantir de ce défaut, demandons-nous donc souvent à nous-mêmes, mais de bonne foi, quand nous agissons, est-ce Dieu que je cherche uniquement dans cette action, dans ce dessein, dans cette bonne œuvre ? Nous avons sujet de le croire, quand nous choisissons ce qui est le plus humiliant, & que nous sommes contents pourvû que Dieu le soit. *Le Pere Nepeu, dans ses Reflexions Chrétiennes, Tome 4.*

Un autre défaut qui se glisse dans nos bonnes œuvres, est d'agir par humeur & avec empressement, & de se laisser aller à son activité naturelle. Les meilleures actions faites par humeur ne sont plus bonnes, ou si seulement l'humeur s'y mêle, dès-là elles sont imparfaites. Un homme doit agir par les mouvemens de la raison, un Chrétien par les mouvemens de la grace : une personne qui agit par humeur, n'agit donc ni en homme, ni en Chrétien. Le trop d'empressement & l'activité naturelle garent les meilleures choses ; on les fait ou à contretemps, ou avec précipitation ; & souvent l'on détruit d'un côté, ce que l'on bâit de l'autre. On prend pour charité ce qui n'est qu'humeur, pour zèle ce qui n'est qu'imperuosité. Le remede est de reprimer son activité naturelle quand on la sent trop vive, de moderer son empressement, quelque bonne que soit la chose qu'on va faire, & de ne point agir, jusqu'à ce que nous sentions que notre esprit est dans une assiette plus tranquille. *Le même.*

Il ne faut pas tout entreprendre, ni vouloir plus faire qu'on ne peut.

Il y a des personnes qui entreprennent tout ce qui a apparence de bien, & qui pour être de toutes les bonnes œuvres n'en font aucune ; de desirer les bonnes œuvres, c'est la marque d'une grande ame, qui voudroit tout embrasser si elle pouvoit ; il ne faut pas l'empêcher, ni reprimer tout-à-fait ce zèle ; mais il le faut regler, de peur qu'il n'agisse mal à propos & inutilement, & de peur qu'il ne se rende trop importun : car ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on dit qu'un homme de bien, & qui n'a pas un zèle bien réglé, est un grand fardeau. *Auteur anonyme.*

Dieu compte toutes nos bonnes œuvres, & se souvient de ce que

Dieu connoît mieux que nous le bien que nous faisons ; quand nous ne donnerions qu'un verre d'eau, il ne le méprise pas. Il scait jusqu'à la plus petite aumône, jusqu'aux soupirs même que nous pouffons : il reçoit

tout, il se souvient de tout, & il nous en prépare une ample recompense. Pourquoi donc comprenons-nous si exactement nous-mêmes nos bonnes œuvres ? pourquoi en parlons-nous si souvent ? ignorons-nous que nous nous louons nous-mêmes ? Dieu ne veut point diminuer le fruit de nos travaux ; que dis-je diminuer ? il fait tout, il ménage tout, afin de nous couronner pour les moindres choses faites pour son service. . . Quand nous ne jetterions qu'un soupir, & que nous ne répandrions qu'une larme, il reçoit aussi-tôt, & nous en tient compte pour l'éternité. *Pris de Saint Chrysostome, Sermon troisième sur Saint Matthieu, chapitre premier, de la Version de Monsieur de Marsilly.*

Pon fait pour lui.

L'oubli de nos bonnes œuvres en est la garde la plus assurée. Lorsqu'on porte publiquement de l'or, ou des vêtements precieux, on invite les voleurs à chercher les moyens de les voler ; mais lorsqu'on les tient cachez dans le secret de sa maison, on les y conserve en sûreté. Il en est de même des richesses des vertus & des bonnes œuvres, si nous les tenons toujours dans notre memoire, & comme exposées en vente, nous armons nos ennemis contre nous, & nous les invitons à les dérober : mais si elles ne sont connûës que de celui qui les doit connoître, nous les possederons dans une pleine assurance. N'exposez donc pas les richesses de vos bonnes œuvres, de peur qu'on ne vous les ravisse, & qu'il ne vous arrive comme au Pharisien, qui portant sur les lèvres le tresor de ses bonnes œuvres, donna au demon le moyen de le dérober. Il n'en parloit qu'avec actions de grâces, & il les rapportoit toutes à Dieu ; néanmoins cela ne les mit pas à couvert : car ce n'est pas rendre grâces à Dieu, que de chercher à être honoré de plusieurs, que d'insulter aux autres, & de s'élever au-dessus d'eux. Si vous rendez grâces à Dieu, ne pensez qu'à plaire à lui seul ; ne cherchez point à être connu des hommes, & ne jugez point votre prochain. *Le même.*

Nous devons oublier nos bonnes œuvres pour conserver plus sûrement ce tresor.

Il n'est pas nécessaire pour faire de bonnes œuvres d'être appliqué aux grandes actions qui regardent directement la pieté, comme la priere, l'aumône, le jeûne, & autres semblables, puisque de toutes les actions de la vie, même les plus basses & les plus communes, on peut faire de bonnes œuvres. De sorte que chacun peut dire en lui-même : Je suis content de la condition où Dieu m'a mis, elle m'est aussi avantageuse pour mon salut, que toutes les autres de la vie ; puisque je puis faire de toutes mes actions autant de bonnes œuvres qui meriteront la vie éternelle. Je suis content de n'avoir pas de grands talens, ni une grande autorité, pour faire des actions fort considerables & fort éclatantes, puisqu'on n'a point d'égard à cela, & que toute la valeur, & tout le merite d'une action se mesurant à la grace & à l'amour de Dieu, j'en puis avoir autant & plus dans la moindre action, comme dans celle qui a le plus d'éclat ; il m'est donc indifferent, quelques actions que je fasse, grandes ou petites, ce n'est pas à quoi je dois m'appliquer ; mais seulement à les faire toutes, quelles qu'elles soient, avec beaucoup de pureté de cœur, beaucoup d'amour de Dieu ; c'est assez pour meriter le ciel, & une gloire éternelle. O Dieu ! quelle solide consolation pour un Chrétien ! *Le Pere d'Ar-*

Chacun dans la condition peut faire de toutes ses actions autant de bonnes œuvres

gentian, livre intitulé, les Grandeurs de JESUS, Conference 23.

Il vaut mieux s'appliquer aux bonnes œuvres qui ont le moins d'éclat.

Pour bien faire, il ne faudroit penser qu'à faire parfaitement toutes nos actions, sans avoir égard si elles sont grandes ou petites; mais supposé qu'il en fallût faire un discernement pour se porter plutôt aux unes qu'aux autres, il vaudroit mieux choisir les plus communes, & les plus abjectes, que celles qui ont plus d'éclat, parce que la grace & le pur esprit de Dieu s'y conservent mieux, & sont moins en danger de se perdre ou d'être altérés par l'amour propre. Il est vrai que bien des gens se persuadent que ne faire que de menues actions, ce n'est rien faire, & croient même perdre ce peu qu'ils font, parce qu'ils ne se souviennent pas toujours de l'offrir actuellement à Dieu, & de le faire par un acte présent de charité, & ils pensent que tout est perdu, parce que tout ce qu'ils font de cette maniere n'est d'aucun mérite. C'est une illusion, & encore une plus grande de s'imaginer que les plus grandes & les plus importantes actions sont toujours celles qui sont les plus agréables à Dieu; on ne manque pas d'en apporter pour raison la plus grande gloire de Dieu; au lieu que dans la vérité ce n'est pas la plus grande gloire de Dieu qu'on y cherche, c'est notre amour propre qui nous aveugle: car la plus grande gloire de Dieu se trouve mieux dans la plus grande humiliation que nous exerçons pour son amour; & si l'on se persuade que cette préférence que l'on fait des grandes actions qui font le plus de bruit, aux petites dont on ne parle point, est à cause qu'on y fait plus de bien & qu'on mérite davantage, on est dans l'erreur. *Le même.*

Le compte qu'on aura à rendre à Dieu, qui attend de nous de bonnes œuvres depuis si longtemps. *Matt. 18. Matt. 3. & Luc. 3.*

Il y a long-temps que Dieu attend que nous nous acquitions de ce que nous lui devons rendre, par les bonnes œuvres qu'il nous ordonne de pratiquer, & que nous différerons tous les jours de commencer; nous disons comme le fermier de l'Evangile, redevable à son maître d'une somme considérable: *Patientiam habe in me.* Mais ne nous imaginons pas; que Dieu attendra toujours; peut-être a-t-on déjà mis la coignée à l'arbre: *Jam securis ad radicem arboris posita est.* Ah! il y a bien assez long-temps que Dieu attend; qu'avez-vous fait pour Dieu jusqu'à présent? Le peu de bonnes œuvres que vous avez faites, n'a-t-il point été corrompu par de méchants motifs? Etes-vous riche en vertus, & en mérites? Et s'il falloit aller paroître devant Dieu dans quelques heures, ou dans quelques jours, n'auriez-vous rien à vous reprocher? Seriez-vous en état de rendre compte? Auriez-vous sujet d'être content, ou plutôt Dieu auroit-il sujet d'être content de vous? Hélas! Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur: je suis pleinement convaincu, que j'ai été jusqu'à présent un arbre non seulement stérile & infructueux, mais encore gâté & corrompu, qui a inutilement occupé une place dans un champ tres-fertile qui est votre Eglise, & qui par conséquent n'est bon qu'à être jeté au feu. Mais, Seigneur, ayez encore patience, je veux commencer maintenant. *Et dixi nunc cœpi.* *Le Pere Croiset, en ses Retraites.*

La grandeur de la récompense nous doit exciter

bonnes œuvres plus importantes, qui me sont faciles, si je les fais pour Dieu, qui me promet lui-même pour récompense un bien infini, pour une éternité? Je pese à loisir ces trois choses, un bien infini, une éternité, une action d'un moment, qui m'est si facile, & j'admire mon aveuglement; ne devois-je pas être appliqué sans cesse à ménager soigneusement tous les momens de ma vie, pour les remplir de bonnes œuvres? O Dieu! qu'une bonne œuvre coûte peu à faire! & que cela paroît peu de chose! mais que les suites en sont admirables! Un bien infini pour si peu de chose; une éternité de bonheur pour un moment si court. Et comment ne sommes-nous point animés à la vue de tant de couronnes de justice que Dieu nous a préparées? & comment ne sommes-nous pas ardens & infatigables dans la pratique des bonnes œuvres? nous devrions sans cesse nous reprocher notre lâcheté. *Le Pere d'Argentan, livre de la Grandeur de Dieu, Conference 19.*

à faire de bonnes œuvres.

Il y a une liaison si étroite entre la persuation de l'esprit, & l'action du cœur, que notre foi ne peut être solide, qu'elle ne soit en même temps agissante. Une foi agissante, est une foi animée par la charité, & consommée par les bonnes œuvres. Quelle est la vraie foi, dit S. Augustin, & qu'est-ce que croire en Dieu? C'est aimer ce que l'on croit, c'est aller à ce que l'on croit, & s'unir aux membres du corps mystique de JESUS-CHRIST; en un mot, dit ce Pere, c'est avoir cette foi qui opere par la charité. Ainsi deux choses sont nécessaires pour rendre une foi agissante, la charité & les œuvres: *Affectus mentis, & effectus corporis.* Sans cette charité qui fait vivre la foi, sans ces œuvres qui la perfectionnent, elle ne sera qu'un corps informe, & un ouvrage imparfait. L'Apôtre S. Jacques nous dit, que comme le corps est mort lorsqu'il est sans ame, ainsi la foi est morte lorsqu'elle est sans œuvres. Que c'est bien fait de croire qu'il n'y a qu'un Dieu; mais que les démons le croient aussi, & que le craignant au lieu de l'aimer, ils n'en sont que plus malheureux. Voilà les trois degrez inseparables de la perfection chrétienne, la foi, la charité, & les œuvres. La foi sans la charité & sans les œuvres se trouve dans l'enfer; la charité sans les œuvres & sans la foi se trouve dans le ciel; mais l'heureuse union de la foi, des œuvres & de la charité, est le partage du Chrétien, qui avec le secours de la grace, combat sur la terre pour se délivrer de l'enfer, & pour mériter le ciel. Et de là nous voyons que notre bonne vie est l'effet de notre amour, & la preuve de notre foi. *Essais de Sermons, pour le troisième Dimanche de l'Epiphanie.*

L'union qui est entre la foi & les bonnes œuvres.

Jacobi 24

Nous nous concentrons de la foi sans les œuvres comme les heretiques qui reduisent à la seule foi tout le mérite du Chrétien, nous condamnons nos paroles par nos actions, ou pour me servir de l'expression d'un Pere de l'Eglise, nos actions sont rougir nos paroles. Cependant comme ce seroit être dans un parti, & dans un état trop visiblement condamnable, que de reconnoître la bonne vie comme une suite nécessaire de la vraie foi, & de vivre, malgré cet aveu, dans un relâchement si universel, que si l'on nous avoit ôté un peu de foi qui nous reste, on ne pourroit plus apercevoir en nous aucun vestige du Christianisme; nous trouvons un temperament qui nous met en repos: nous faisons un accom-

Nous nous concentrons de la foi sans les œuvres comme les heretiques pour être saurez.

moderement entre Dieu & nous ; nous embrassons la foi, & nous rejettons les bonnes œuvres ; ou si nous ne les rejettons pas pour toujours, nous prenons le parti de les différer à un autre temps ; nous croyons que la sincérité de notre foi arrêtera le bras de Dieu déjà levé pour punir nos crimes ; qu'elle méritera même les grâces dont nous aurons besoin, lors que sur le retour de l'âge nous entreprendrons de servir Dieu, & de faire de bonnes œuvres ; & nous nous applaudissons d'une illusion si favorable. Tel est notre vrai caractère ; Catholiques dans la speculation, Héretiques dans la pratique ; nous sommes toujours prêts à tout croire, pourvu que la soumission de notre esprit ne nous ôte pas la disposition de notre cœur, du moins pour le présent ; car pour l'avenir, nous formerons autant de résolutions que l'on voudra. *Les mêmes.*

En matière de bonnes œuvres, Dieu ne demande de nous que ce que nous pouvons.

Quand on est redevable aux hommes, ils exigent avec rigueur tout ce qui leur est dû ; mais Dieu ne demande que ce que nous pouvons. La faiblesse de votre temperament ne vous permet pas de faire de grandes austérités ; hé bien, faites l'aumône : votre indigence vous en ôte le pouvoir ; priez : vous ne pouvez même faire de longues oraisons ; élevez de temps en temps votre cœur à Dieu : vous êtes pauvre & malade ; souffrez avec patience cette pauvreté ; faites entrer dans vos souffrances le sacrifice de la croix, & les unissez avec celles de Jésus-Christ. Ainsi il est toujours en notre pouvoir de faire de bonnes œuvres. *Les mêmes, pour l'Avent.*

La foi se perd sans l'exercice des bonnes œuvres.

S'il y a quelque sujet & quelque raison, qui puisse porter Dieu à nous priver de la foi, c'est le mépris des bonnes œuvres : car la foi, dit S. Thomas, étant pour agir, Dieu a une espèce d'engagement & d'obligation de nous en priver, dès-lors que nous n'agissons pas, & que nous n'en faisons pas l'usage qu'il en attend. C'est un arbre sec & stérile ; il a donc droit de commander qu'on le coupe. Or ce que l'Écriture nous apprend à l'égard de cet arbre, c'est ce qui se passe tous les jours dans les personnes : car Dieu, selon les idées admirables de sa sagesse, ne nous a pas donné la foi simplement pour nous distinguer des Gentils, & pour admirer des miracles & les croire, sans agir selon ce qu'ils nous enseignent ; Non, le Fils de Dieu nous l'a donnée pour la faire profiter ; mais voyant que malgré toutes les rosées de la grâce, la bonne culture & tous ses soins, cet arbre n'a profité de rien, il l'ôte de là, comme d'une terre ingrate & infructueuse. *Le Pere Bourdaloue, dans les Sermons imprimez, sous son nom.*

La foi & les bonnes œuvres s'entraident mutuellement.

C'est par la foi que nous pratiquons de bonnes œuvres, & néanmoins c'est par les bonnes œuvres que la foi s'établit. Et ne croyez pas qu'il y ait en ceci de la contradiction ; pourvu que vous distinguiez entre les premières & les secondes grâces, entre le commencement & la perfection, entre le premier degré & la consommation de la foi, vous en comprendrez aisément le mystère ; c'est la foi au moins commencée qui est le principe de toutes nos bonnes œuvres, j'en conviens ; mais aussi je prétends qu'on ne peut arriver à la perfection de la foi, que par les bonnes œuvres. Ainsi le Centurion, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, d'une foi confuse, obscure, & chancelante, en eut une claire & certaine. *Le même.*

Il y a bien des gens qui croient avoir acquis bien des mérites ; à qui Dieu dira peut-être un jour comme à ces Juifs, dont il rejette les sacrifices : *Quis quasivit hac de manibus vestris? Qui vous a demandé ces choses, & pourquoi les avez-vous faites? Il leur reprochera comme à d'autres, qu'ils ont fait leur volonté dans leurs bonnes œuvres : Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* Et peut-être que comme il en arriva à Saül, il les reprochera enfin pour des sacrifices à contre-temps, & pour des victimes offertes d'une main désobéissante. Hélas ! combien de Chrétiens aujourd'hui, par une piété mal réglée, par de bonnes œuvres hors de temps, & qu'on ne doit point attendre d'eux, doivent craindre de pareils reproches, & peut-être un pareil châtement ? Combien appliquent ailleurs un zèle, qu'ils devoient uniquement appliquer à s'acquitter de leurs devoirs ? Nous devons être persuadés que la perfection consiste à suivre l'ordre de Dieu, dans les actions attachées à la condition où il nous a fait naître, à l'état où il nous a mis, aux emplois qu'il nous a marqués. *Le Pere d'Orleans, Sermon de l'Assomption.*

Plusieurs bonnes œuvres sont inutiles pour n'être pas faites dans l'ordre. *Isaïe 1. Isaïe 58.*

Le saint homme Job craignoit toutes ses œuvres, tout juste qu'il étoit ; parce qu'il ne croyoit pas que les meilleures & les plus saintes eussent toute la perfection que Dieu y demandoit ; mais que devons-nous penser des nôtres, en considérant les imperfections qui les accompagnent ? Hé ! ne pourroit-on point nous faire le même reproche qu'un Prophète faisoit autrefois aux Juifs pour rabattre leur orgueil : que leur justice étoit aux yeux de Dieu, ce qui est aux nôtres la chose qui nous cause le plus d'horreur : *Omnes justitiæ vestrae quasi pannus menstruatus.* Car que de distractions dans ces prières, que d'irréverences dans ces sacrifices, que de tiédeur dans l'usage des Sacrements, que d'abus de la parole de Dieu dans ces Sermons que fait entendre la complaisance ou la curiosité ! Que de vanité dans ces jeûnes, & que de fautes dans ces aumônes ; que de recherches de soi-même dans ces œuvres de charité, que de singularités dans cette dévotion ! Ainsi également repris de la pratique & de l'omission, peut-être nous trouverons-nous coupables de ce que nous avons fait, & de ce que nous n'avons pas fait. *Le même.*

Nous avons à craindre pour nos bonnes œuvres mêmes.

L'homme, dit Saint Thomas, est en ce point, aussi bien qu'en plusieurs autres, dissimilé à l'Ange, que l'Ange est parvenu à la gloire par une seule action, au lieu que l'homme n'y peut parvenir que par plusieurs bonnes œuvres, & par les mérites multipliés de plusieurs actions vertueuses. C'est pourquoi l'Écriture parlant de celui qui aspire à la béatitude celeste, le compare à un homme qui va par un chemin, qui avance pas à pas, & qui n'arrive au terme que las & fatigué de son travail : *Beati immaculati in via, qui ambulavit in lege Domini.* De même, nous ne pouvons arriver au ciel que par le mouvement de plusieurs saints desirs, de plusieurs travaux, & de plusieurs bonnes œuvres multipliées. *Pris de Molinier, Tome 1. de sa Dominicale.*

Que nous ne pouvons être parvenus que par la multitude de nos bonnes œuvres, & acquiescer le ciel.

Nos actions, pour être de bonnes œuvres, demandent un certain degré de perfection qu'elles n'ont pas toujours, & ce manquement oblige Dieu à faire souvent des reproches à ceux qui le servent, témoin celui qu'il

Pf. 118.

Nos bonnes œuvres demandent un certain degré de perfection, qu'il

quelles n'ont pas ordinairement.

Apoc. 3.

qu'il fait dans l'Apocalypse à cet Evêque, qui se croyoit bien plus homme de bien qu'il n'étoit: *Non invenio opera tua plena.* Je ne trouve pas vos œuvres beaucoup de vuide. Il s'en faut bien que vous remplissiez tous les devoirs de votre ministère. Ce reproche ne vous regarde-t-il point, Chrétienne compagnie? Vous faites des aumônes; mais vous n'en faites pas tant que vous devez à proportion de vos biens. Vous donnez assez de temps à la priere; mais vous n'y êtes gueres recueilli. Vous êtes de toutes les dévotions; mais vous ne prenez pas soin de vos domestiques. Vous êtes d'une droiture qui vous distingue des autres Juges; mais vous êtes negligent dans votre charge: *Non invenio opera tua plena.* *Recueil des Pièces choisies du P. Champigny.*

Nous ne devons pas concevoir de la vanité pour quelques bonnes œuvres que nous ayons faites.

L. 9. Con-Jess. c. 13.

S'il vous est arrivé de faire quelques bonnes œuvres, souvenez-vous que les mauvaises que vous avez faites excéderont de beaucoup les bonnes, & que le bien même que vous avez fait, sera peut-être accompagné de tant de défauts & d'imperfections, que vous aurez plus de sujet d'en demander pardon, que d'en prétendre des recompenses. C'est pour cette raison que Saint Augustin a dit: *Malheur à la vie la plus vertueuse, si Dieu la juge sans y mêler sa misericorde.* Car il se peut faire que les raisons pour lesquelles nous croyons qu'elle pourroit plaire à Dieu, sont celles pour lesquelles elle sera condamnée, parce que les maux que nous faisons sont bien purement des maux; mais les biens ne sont pas purement des biens; puisqu'ils sont accompagnés de beaucoup d'imperfections. C'est pourquoi vous avez plus de sujet de craindre pour vos bonnes œuvres, que de vous en glorifier. C'est ainsi qu'en usoit le saint homme Job; qui disoit: Seigneur, toutes mes actions me donnoient de la crainte, sachant que vous ne pardonnez pas à celui qui pèche. *Auteur anonyme.*

Jobi 9.

Le Fils de Dieu nous exhorte à acquérir le ciel par nos bonnes œuvres.

Matt. 6.

Il me semble que le Sauveur du monde nous exhorte à amasser des trésors pour le ciel, & qu'il nous dit: *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.* Je vous ai tirés du néant, où vous avez été durant toute une éternité, pour vous mettre en état de gagner le ciel où je vous appelle; je vous ai conservé la vie que je vous ai donnée pour une fin si noble, afin que vous ayez le temps & le moyen d'y acquérir des trésors infinis de gloire, par le mérite de vos bonnes œuvres. Hé! ne employez pas inutilement à chercher les biens de la terre. Ayez une plus haute ambition; exercez noblement une plus illustre avarice, plus digne de vous & de moi, en vous élevant jusqu'au ciel. Quoi que de votre nature, qui n'est que foiblesse & fragilité, vous ne soyez nullement capable de faire la moindre bonne action qui mérite ce souverain bonheur, je vous en ai tellement donné la capacité, les moyens & la force, par ma grâce, que rien ne vous manque pour cet effet, il ne dépend plus que de vous. Tout le ciel est entre vos mains, & votre fortune éternelle en votre disposition; tout ce que vous aurez en ce lieu est pour vous, & l'unique bien qui vous appartient; ce que vous croyez à vous sur la terre, est pour un autre qui l'attend, & pour qui vous le gardez. Tous ces trésors qui seront à vous dans le ciel, y seront toujours; ceux que vous prétendez avoir sur la terre, vous seront ravis,

Monsieur Maimbourg, sur la fin du premier Sermon de Carême.

Comme Dieu a rendu chacun de nous des arbres vivans & saints, qu'il a plantés dans le jardin de son Eglise, il demande aussi de ces arbres qu'ils portent du fruit. C'est pourquoi il est marqué dans l'Evangile, que le maître d'une vigne vint chercher du fruit à un arbre, & qu'il n'en trouva point. C'est ce qui nous doit faire apprehender le jugement de Dieu, qui nous voit tels que nous sommes, qui peut-être ne trouve aucun fruit solide & véritable dans nous, lorsque nous ne nous mettons point en peine de faire de bonnes œuvres, ou que nous prenons en nous des feuilles pour des fruits, c'est-à-dire, des paroles ou des pensées stériles pour des actions de vertu, & pour des œuvres de charité. ... Comme c'est Dieu qui est l'auteur & le principe du fruit qui est en nous, c'est lui aussi qui en est le juge, & il veut que ce fruit soit proportionné à la culture qu'il lui a donnée. Il ne demande pas seulement que ce fruit soit bon en general, mais qu'il soit bon, selon les grâces & les faveurs qu'il a faites à l'ame qui le doit porter; & c'est en ce sens qu'on doit expliquer cette parole menaçante du Fils de Dieu: *Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé & jeté au feu.* ... Il paroît même qu'il compte les années qu'il y a que nous sommes à son service, & nous souvent nous ne les comptons pas; nous ne nous en servons point comme d'un motif, pour réparer le temps perdu, & pour nous exciter à mieux faire à l'avenir. Nous ne craignons point qu'il dise de nous: *Ut quid etiam terram occupat?*

Dieu attend de nous du fruit, savoir de bonnes œuvres, comme des arbres qu'il a plantés.

Matt. 7.

Luc. 13.

Pourquoi cet arbre sans fruit, pourquoi cette ame stérile & ingrate, qui ne s'applique à aucune action de piété intérieure, occupe-t-elle encore inutilement la terre? *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes, Instruction pour les quatre-temps de Septembre.*

Une grande règle, & une maxime, à laquelle les personnes mêmes de piété manquent souvent, & perdent le fruit de leurs bonnes œuvres, c'est de pratiquer leurs bonnes œuvres dans l'ordre que demande la charité: *Ordinavit in me charitatem.* En effet, on en voit plusieurs qui font des actions de charité, & manquent aux actions de justice; ils donnent aux uns ce qu'ils ne leur doivent pas, & ils ne rendent pas aux autres ce qu'ils leur doivent, soit l'assistance, l'honneur, la complaisance, qu'ils sont obligés de leur rendre. On néglige quelquefois ses propres enfans; on abandonne le soin de sa propre famille, & on se charge du soin de celle des autres; on n'assiste pas ses propres parens qui sont pauvres, & on leur préfère des étrangers contre le précepte de Dieu. On fait des presens à l'Eglise, & on néglige les pauvres; on fait de grands legs, & on ne restitue pas ce qu'on a pris au public ou aux particuliers. Il faut qu'il y ait de l'ordre dans nos bonnes œuvres; qu'on s'acquitte de ce qui est de devoir & de justice, avant ce qui est de surrogation, &c. *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes, &c. sur le 22. Dimanche après la Pentecôte.*

Il faut que nos bonnes œuvres soient réglées & faites dans l'ordre.

Cantic. 2.

Il est vrai que quoi que nous puissions faire, nous ne faisons rien, & que nous sommes des serviteurs inutiles. Mais c'est ce rien, Seigneur, que vous avez bien voulu accepter, & c'est à ces néans des actions humaines que vous avez promis votre paradis pour récompense. Si nous jeûnons, ce n'est que

Dieu récompense nos moindres bonnes œuvres d'une gloire éternelle.

peu de chose; si nous pleurons, si nous nous humilions, si nous embrassons la penitence, si nous vous aimons, si nous aimons notre prochain, si nous l'assistons, nous ne faisons rien qui soit digne des esperances que vous nous avez données; mais comme vous connoissez parfaitement notre indigence, c'est pour vous y conformer, que vous nous les avez faites à ces petites conditions. *Auteur anonyme.*

On ne mérite le ciel que par les bonnes œuvres.

On est indigne d'entrer dans le ciel si l'on fait mal; on n'en est pas plus digne, si l'on ne fait pas le bien qu'on est obligé de faire dans sa condition. Ce n'est pas assez de ne pas perdre le talent qu'on a reçu: le serviteur paresseux est condamné pour ne l'avoir pas fait valoir. La Religion Chrétienne ne compte pour rien des titres vuides, & infructueux; rien ne nous accompagne jusqu'au tribunal du Juge souverain, que nos bonnes œuvres. Ces gens du monde dont les jours sont si vuides, en auront-ils beaucoup à presenter? Le figuier dont parle l'Evangile n'avoit point d'autre défaut que de n'avoir point porté de fruits. Le Sauveur du monde ayant vû de loin sur le chemin, qu'il avoit des feuilles, il s'avança pour voir s'il y trouveroit quelque fruit; il ne trouva que des feuilles, car ce n'étoit pas la saison des figues. Cependant Jesus-Christ ne laissa pas de maudire cet arbre, qui sécha sur l'heure même. Il est aisé d'entendre ce mystere. La vie d'un Chrétien ne doit jamais être sterile en bonnes œuvres; elle est criminelle, dès qu'elle est sans fruit. *Le Pere Croiset, second Tome de ses Reflexions spirituelles.*

Nos bonnes œuvres doivent être faites selon la fin & l'esprit de notre état. Psal. 75.

Quand on ne travaille pas selon la fin & l'esprit de son état, on perd & son temps, & sa peine, & on ne merite rien: *Viri divitiarum nihil invenerunt in manibus suis.* Ces gens qui passoient pour être si riches en bonnes œuvres, & en pratiques de vertu, étant peut-être dans un état propre à acquérir de grands merites, après avoir beaucoup agi, beaucoup couru, après bien des fatigues, qu'ont-ils gagné? *Nihil invenerunt in manibus suis.* Dieu ne nous tient compte que de ce que nous faisons pour lui. Les actions les plus éclatantes sont des fruits gâtez, si elles ne sont pas faites pour Dieu. Dès qu'on sort des voyes de son état, on s'égare, & de quelle utilité sont alors les pas qu'on a faits, & les fatigues qu'on a prises en s'égarement? *Le même.*

Ce n'est pas assez de faire quelques bonnes œuvres, si l'on n'accomplit les preceptes.

Il y a des personnes, qui s'appuyant sur quelques bonnes œuvres, sur quelques devoirs de religion, sur quelques actions de pieté dont ils s'acquittent, s'imaginent qu'ils se sanctifient, & qu'ils en sont assez pour remplir les obligations dont ils se trouvent chargés en qualité de Chrétiens, quoi qu'ils ne soient rien moins aux yeux de Dieu que ce qu'ils pensent être. Cet homme, par exemple, fait de longues prieres; il parle avec édification des choses saintes; il paroît sage & réservé dans sa conduite; il est sobre, chatte, modeste; toutes ces dispositions entrent à la verité dans la composition d'une vie sainte; & néanmoins ce même homme est sensible aux injures, il est ennemi de son ennemi, il rend le mal pour le mal, au lieu de faire du bien à celui qui le maltraite, selon le commandement exprès que le Fils de Dieu nous en a donné. La vie de cet homme, quelque réglée qu'elle lui semble, sera reprouvée; toutes ces bonnes qualitez qui parent en lui l'homme extérieur le trompent; il se flatte d'une justice qu'il n'a point; la charité lui manque, toutes les vertus lui

manquent; car sans elle les autres sont mortes, & ne lui produisent aucun avantage. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions Morales sur l'Evangile de Saint Matthieu.*

Ce sont deux choses différentes d'avoir un attrait pour certaines devotions, & certains exercices de pieté, & de le devoir suivre en pratique; l'un ne suit nullement de l'autre. Il suffit que les choses soient bonnes pour les desirer; pour les aimer, & comme ces mouvements sont bons, Dieu les peut former dans le cœur; mais les actions doivent être réglées sur tous les devoirs, & sur la volonté de Dieu, qui prescrit à chacun, ce qu'il doit faire dans telle & telle circonstance. Combien, par exemple, y a-t-il de personnes à qui Dieu donne un grand desir de la retraite ou de la vie religieuse, & qu'il met néanmoins dans l'impuissance de l'embrasser, & sa volonté alors est qu'elles aient ce desir, & qu'elles ne le suivent pas. David avoit conçu par le mouvement de Dieu, le desir de lui bâtir un Temple, & néanmoins Dieu avoit une volonté expresse de ne pas permettre qu'il l'exécût, & il lui en fit même défense; ainsi il lui inspiroit un mouvement qu'il ne vouloit pas qu'il suivit. *Essais de Morale; Tome 10.*

Nos bons desirs & nos bonnes œuvres doivent être réglés dans l'exécution selon la volonté de Dieu.

Il faut demeurer d'accord que l'occupation de Marthe étoit tres-sainte; elle rendoit l'hospitalité qui étoit dûe au Sauveur; elle lui donnoit des marques de ce profond respect qu'elle avoit pour lui: son action étoit digne de louange; elle s'acquittoit d'une obligation si recommandée, & particulièrement à l'égard du Sauveur. Cependant ce Sauveur trouve à reprendre dans sa conduite; il lui dit, qu'elle s'empresse, qu'elle s'inquiète, & qu'elle se trouble inutilement: *solicita es, & turbaris erga plurima.* La fin qu'elle se propose ne pouvoit être meilleure; ni plus digne de la pieté, & néanmoins il s'y mêle; il y entre des circonstances qui la rendent reprehensible à ses yeux. Cette vivacité, cette promptitude, la peine qu'elle avoit de ce que sa sœur ne partageoit pas ses soins avec elle, faisoit que son action étoit defectueuse, & qu'elle n'avoit pas toute la perfection qu'elle devoit avoir. C'est un inconvenient dans lequel les gens tombent sans y prendre garde; ils mêlent parmi le bien qu'ils font, des choses qui ne sont pas bonnes; ainsi ils en altèrent la bonté, & en diminuent le merite aux yeux de Dieu. Et il arrive souvent que cette œuvre, qui dans l'intention de celui qui l'entreprend, n'a rien que de louable, devient dans la suite une production de la nature, & un effet de l'humeur, qui obscurcit, ou plutôt qui détruit tout le bien qu'elle pouvoit avoir dans son origine. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions Morales sur l'Evangile de Saint Luc.*

Souvent une bonne œuvre en soi, est gâtée & corrompue par les circonstances qui l'accompagnent.

Luc. 10.

Lors qu'une Dame Chrétienne veut connoître si elle est vraiment pieuse, qu'elle voye si les œuvres de charité y entrent. Elle entend bien le ménage, à faire valoir ses terres, à bien placer son argent, à thesauriser pour un fils unique: mais avec cela s'employe-t-elle dans les bonnes œuvres? Donne-t-elle quelques-uns de ses soins au soulagement des pauvres, à procurer le salut des âmes? Si cela n'entre point dans ses occupations, elle a grand sujet de craindre & de se desier de sa pieté. Quand cette Dame si ménagere, si habile, sera sur le point de mourir, on dira qu'elle a fait une bonne maison, qu'elle a amassé de grands biens, mais qu'elle ne s'est jamais mêlée

lée de bonnes œuvres, & des affaires de piété; & cependant c'est sur quoi Dieu la jugera comme sur la première & la principale de ses obligations. *Le Père Surin, dans ses Dialogues spirituels, Tome 1. l. 2. ch. 5.*

Il y a une grande différence entre le mérite des bonnes œuvres des Chrétiens; & d'où vient cette différence.

Dans l'exercice de la vertu & des bonnes œuvres, il y a diverses manières de les pratiquer très-différentes en perfection. Les ouvriers qui travaillent en or, en argent, en cuivre, font souvent les mêmes ouvrages, & se servent des mêmes instrumens; cependant il y a bien de la différence du prix d'un ouvrage d'or à celui d'un ouvrage d'argent. Il en est de même des œuvres de la grace. Tous ceux qui font profession de servir Dieu, font à peu près les mêmes exercices: ils prient, ils s'approchent des Sacremens, ils se mortifient, ils font des charitez; mais quelle différence dans la manière dont se fait tout cela? Le ciel n'est pas si élevé au-dessus de la terre, que quelques-uns s'élèvent au-dessus des au-

très au jugement de Dieu. Ceux-là bâtissent tout d'or & de pierres précieuses; ceux-ci ne font qu'un édifice de paille & de boué. Or je dis que cette différence vient de ce que les uns font leurs actions avec beaucoup de recherche d'eux-mêmes, & par l'impetuosité de leur propre esprit, & que les autres les font par le mouvement de la grace & de l'esprit de Dieu. Ce qui relève nos actions & nos bonnes œuvres, c'est lorsqu'il y entre plus de l'esprit de Dieu que du nôtre; & ce qui les ravale, c'est lorsqu'il y a plus du principe humain que du divin. Nos actions sont donc d'autant plus parfaites que nous regardons plus Dieu, & que le principe de la grace y influé davantage; & notre plus grande attention par conséquent doit être de voir le motif qui nous porte à les entreprendre, & de réveiller en nous cette vive ardeur de plaire à Dieu, que mille intérêts naturels, ou moins parfaits peuvent partager. *Le même, Tome troisième.*

OISIVETE,

TRAVAIL, OCCUPATION.

FUITE DE LOISIVETE; OBLIGATION QUE tout Chrétien a de travailler, &c.

AVERTISSEMENT.

Il y a particulièrement trois sujets, avec lesquels celui-ci a du rapport, & dont il fait, ou du moins peut faire une partie. Le premier, est la vie molle, qui est en mesme temps oisive, & que l'oisiveté rend criminelle; quand elle ne feroit point d'autre mal. Le second, est l'emploi du temps, puisqu'il est évident que ceux qui en perdent le plus, sont les personnes oisives; & le troisième enfin, est le soin qu'on doit prendre de son salut; puisque c'est inutilement que nous sommes sur la terre, si nous n'avons en veuë cette grande & unique affaire, & si nous ne travaillons pour cela. Or comme nous avons réservé à chacun de ces sujets, leur titre & leur lieu propre; ce que nous prétendons en traitant de l'oisiveté, c'est d'éviter de la confondre avec les autres sujets: c'est pour cela que nous n'en parlons qu'en general, supposant toujours que pour fuir l'oisiveté, il faut non seulement s'occuper, mais s'occuper utilement.

Nonobstant toutes ces précisions, nous ne pouvons separer la fuite de l'oisiveté de l'obligation que nous avons au travail, qui ne fait qu'un mesme sujet, l'une étant une consequence nécessaire & reciproque de l'autre: de sorte que peu importe lequel de ces deux titres on donne à cette matière. Il faut pourtant remarquer que comme les differens sujets avec lesquels celui-ci est lié, entrent les uns dans les autres, tous ceux qui en ont traité les ont presque tous confondus, pour remplir leurs discours; nous avons eu soin de ne recueillir que ce qui regarde l'oisiveté & le travail en general, supposant toujours qu'on sçait assez à quoi s'occuper selon son état, son emploi, & sa condition: & si l'on prend pour oisiveté, l'inutilité de nos actions, ou le travail qui n'est point rapporté à Dieu, nous n'appuyons là-dessus que comme sur une condition que nous supposons.

Du reste, comme la plupart des hommes sont interessez dans ce sujet, il ne peut porter à faux, ni manquer d'être utile, pour tarir la source, & arrester le cours des maux que l'oisiveté enseigne, & l'on ne peut douter qu'on remederoit à bien des desordres, si l'on pouvoit persuader à tous les hommes de fuir l'oisiveté, & de se bien occuper.

PARAGRAPHÉ PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. Le premier dessein & le plus naturel qui s'offre d'abord à l'esprit, est l'obligation indispensable que nous avons de fuir l'oisiveté, & d'embrasser le travail. Je dis obligation indispensable, en qualité d'hommes, en qualité de Chrétiens, & en qualité de pecheurs. Trois motifs qui nous fournissent autant de preuves évidentes & incontestables, & qui peuvent faire le partage d'un discours.

La première qualité qui nous engage au travail, & par conséquent à fuir l'oisiveté, c'est la qualité d'homme. 1°. Si nous considérons l'homme en sa nature, il est fait & né pour le travail, dit l'Écriture, comme l'oiseau pour voler. Il ne faut que considerer la disposition de son corps, la mobilité de tous ses organes, le mouvement continuel des esprits vi-

taux qui se répandent par tous les membres; tout cela montre assez que la vie ne lui est donnée que pour l'action, & quand il n'agit plus, il est censé mort. Dans l'état même de l'innocence, il ne devoit pas être oisif, comme témoinne Genes. 2. l'écriture: *Posuit Deus hominem in paradiso voluptatis, ut operaretur & custodiret illum, &c.* Ainsi en cette qualité personne ne doit prétendre être exempt de travail, les riches non plus que les pauvres, les grands non plus que les petits, &c. 2°. Si nous considérons l'homme non plus dans sa nature, mais comme membre d'un corps politique, il est assujéti à quantité de devoirs qu'il ne peut remplir sans peine, & sans travail. Il faut exercer une charge, un emploi, un métier: & un homme oisif est un homme inutile, & incapable de tout. 3°. L'homme enfin considéré tant que particulier, est obligé de pourvoir à ses affaires, d'avoir soin de sa famille, de veiller sur les domestiques, &c. Tout cela suppose du travail, & quel desordre quand il demeure oisif, & qu'il ne songe qu'à se divertir?

La qualité de Chrétiens nous oblige encore plus étroitement au travail, & nous en fournit plus d'occasions. Il faut satisfaire aux devoirs de sa religion, pratiquer les bonnes œuvres, souffrir, vaincre ses passions, exercer la charité; il n'y a point de devoirs, de préceptes, de conseils, de maximes, de vertus, qui ne coûtent de la peine, & l'oisiveté dans la loi chrétienne est condamnée comme un état de damnation. Que devons-nous donc juger des gens du monde, des femmes mondaines qui passent toute leur vie dans l'oisiveté? &c.

Enfin, nous sommes obligés au travail en qualité de pecheurs, puisque c'est à quoi nous avons été condamnés après le péché du premier homme. Nous devons donc accepter le travail attaché à notre état, & à notre vacation en esprit de pénitence, & comme le moyen le plus facile & le plus efficace, non seulement de satisfaire à la justice divine pour les pechez passés, mais encore de nous empêcher d'en commettre à l'avenir, qui sont les deux effets de la pénitence.

I I. 1°. IL n'y a rien que nous devons éviter avec plus de soin que l'oisiveté, pour les maux dont elle est la cause & la source, & pour les biens dont elle nous prive. 2°. Il n'est rien de si facile que d'éviter l'oisiveté, en s'occupant utilement dans les fonctions de son emploi, en s'acquittant des devoirs de la religion & de son état. 3°. Il n'y a rien néanmoins à quoi l'on manque davantage, puisque la plupart ou mènent une vie fainéante & oisive, ou s'occupent à toute autre chose qu'à ce qu'ils devoient, ou travaillent inutilement.

III. 1°. UN Chrétien ne doit pas mener une vie oisive, qui est contraire à l'esprit de Jesus-Christ, aux maximes de l'Evangile, & aux desseins que Dieu a eus sur nous, en nous appelant au Christianisme. 2°. Toutes les occupations ne sont pas propres d'un Chrétien; il y en a qu'il doit fuir & éviter comme dangereuses à son salut, d'autres inutiles, & d'autres criminelles. 3°. Quelles sont & quelles doivent être les occupations propres d'un Chrétien.

IV. SUR ces paroles du Sage: *Qui seclatur otium, replebitur egestate*; on peut former un discours, & faire voir trois sortes de disettes qui naissent de l'oisiveté.

1°. Disette des biens temporels qui la suit

ordinairement, comme nous assure le même Sage: *Propter frigus piger arare noluit, mendicabit in estate, & non dabitur illi*; & il faut faire voir que les personnes oisives bien loin d'acquiescer, confument leur bien en débâches, en bonne chère, en jeu; ce qui donnera occasion de faire la peinture d'une vie oisive, qui ne cherche que ses plaisirs, qui emploie son bien, son temps, & tous ses soins à se divertir & à passer le temps. 2°. Disette des biens surnaturels & de la grace, que Dieu refuse à une personne qui n'en feroit nul usage, qui n'acquiesce aucune vertu, & qui ne travaille point à se sanctifier en ce monde. 3°. Disette des biens de gloire, puisque n'acquiesçant aucun mérite en cette vie oisive, il n'aura nulle récompense dans le ciel, & bien loin de cela, il ne trouvera après sa mort qu'un trésor de colere & de vengeance.

1°. UNE personne qui mène une vie oisive manque à ce qu'elle doit à Dieu, puisque nous ne sommes au monde que pour le servir & travailler pour sa gloire, & si nous ne nous acquittons d'un devoir aussi essentiel que l'est celui-là, nous avons, comme parle le Prophete, reçu notre ané en vain. 2°. Elle manque à ce qu'elle doit au prochain, puisque les hommes doivent travailler les uns pour les autres, & que la charité que nous lui devons ne doit pas être oisive. 3°. Elle manque à ce qu'elle se doit à elle-même, puisqu'elle est obligée de travailler à son bonheur éternel.

NOUS pouvons distinguer en Dieu, selon les principes de la Theologie, trois sortes de justices à notre égard, qui sont autant d'attributs de son être divin; la première, est une justice vindicative; la seconde, est une justice legale; & la troisième, est une justice remunerative. La justice vindicative, est celle qui punit les crimes; la justice legale, est celle qui gouverne les états; & la justice remunerative, est celle qui distribue les récompenses: Or ces trois justices imposent à l'homme une nécessité indispensable de travailler, & servent à condamner son oisiveté, & à la rendre criminelle devant Dieu.

1°. La justice vindicative punit le pecheur par le travail; par conséquent, s'il ne l'embrasse comme la peine de son crime, son oisiveté est blâmable. 2°. La justice legale gouverne tous les états du monde, par le différent travail auquel elle les applique; par conséquent elle condamne l'oisiveté d'un désordre qui trouble cette admirable économie. 3°. Enfin la justice remunerative ne propose des récompenses que pour le travail; par conséquent elle juge l'oisiveté digne de toutes sortes de supplices. *C'est le dessein du Pere Bourdaloue, dans les premiers Sermons imprimés sous son nom.*

1°. L'OISIVETE' étant la source de tous les maux, & la mere de tous les vices, nous devons l'éviter, pour éviter tous les pechez auxquels elle porte les hommes. 2°. L'oisiveté étant l'ennemie de toutes les vertus auxquelles elle est opposée, & qu'elle bannit de notre cœur, il faut la bannir elle-même, si nous voulons mener une vie vertueuse & chrétienne. 3°. Comme l'oisiveté nous empêche de nous acquiescer des devoirs de notre état & de notre condition, il faut la fuir si l'on veut passer pour honnête-homme, qui remplit exactement ses devoirs.

1°. QN se perd & on se damne par l'oisiveté.

Prov. 20.

V.

V.

VI.

VIII.

sivété, en menant une vie fainéante, inutile, vuide de bonnes œuvres; & le nombre des personnes qui vivent de la sorte est grand. 2°. On se perd & on se damne par trop de travail, & d'occupation, laquelle doit être réglée, sans empressement, conforme à notre état, & qui doit toujours avoir une bonne fin.

IX

1°. L'OISIVETÉ est un mal en elle-même, contraire à la loi de Dieu, condamnée dans l'Évangile. 2°. Elle est la cause des plus grands maux, comme l'expérience le fait voir. 3°. Elle prive des plus grands biens, rend inutiles tous les talens, nous prive des grâces du ciel, &c. *Pris des Essais de Sermons pour le Carême.*

X

SAINTE GREGOIRE remarque qu'il y a dans cette vie trois sortes d'occupations; il y en a de vaines & d'inutiles; il y en a de laborieuses & de pénibles; il y en a enfin de criminelles.

1°. Il faut éviter celles qui sont vaines & inutiles; car c'est s'engager dans une vie oisive & fainéante, telle qu'est celle de la plupart des gens du monde. 2°. Il faut prendre en esprit de pénitence celles qui sont pénibles & laborieuses, quand la nécessité nous y engage, ou que la vocation de Dieu nous y appelle. 3°. Il faut absolument renoncer à celles qui sont criminelles, & qui sont des occasions prochaines de péché.

XI

ON peut encore prendre cette autre division de discours sur les occupations. Il y en a de bonnes, de mauvaises, & d'indifferentes.

1°. Il faut ménager les bonnes, & en tirer tout l'avantage que l'on peut pour faire les bonnes œuvres, dont elles nous fournissent les occasions. 2°. Il faut absolument renoncer aux mauvaises si on y est engagé, & prendre toutes sortes de précautions pour ne s'y point engager. 3°. Il faut diriger à une bonne fin les indifferentes, & les rendre bonnes par ce moyen.

XII

COMME tout Chrétien doit avoir l'esprit de Jesus-Christ. 1°. Il n'y a rien de plus contraire à l'esprit du Christianisme que l'oisiveté, qui éteint en nous tous les sentiments de piété, & qui nous empêche de travailler pour Dieu. 2°. Il n'y a rien de plus nécessaire pour soutenir en nous l'esprit de Chrétien que le travail. *Pris de Monsieur de la Font.*

ON peche, disent les Theologiens, en deux manieres; sçavoir, par omission & par commission: Or l'oisiveté nous rend coupables en ces deux manieres. 1°. Elle nous fait ômettre le bien à quoi nous sommes obligés, & c'est ce qu'on appelle peché de paresse, & la negligence pour ce qui regarde les choses du salut. 2°. Elle nous fait commettre les crimes défendus par la loi de Dieu; car comme dit l'Écriture, elle les enseigne, & nous y sollicite, & en effet il n'y en a point dont un homme oisif ne soit capable, & dans la disposition de le commettre. *Pris du P. Girouss.*

XIII

1°. IL y a un travail de punition auquel nous avons tous été condamnés, & dont nul ne doit prétendre d'être exempt. 2°. Il y a un travail de vocation, qui est attaché à notre état. 3°. Il y en a un de nécessité, tel qu'est celui des artisans, & il faut les exhorter à faire de nécessité vertu.

XIV

IL y a deux extrêmes contraires auxquelles on peut donner le nom d'oisiveté, & qu'un Chrétien est également obligé d'éviter.

XV

1°. L'une est de mener une vie entièrement oisive, sans nulle occupation sérieuse & utile. 2°. L'autre est de travailler en vain, en s'engageant en mille affaires tumultueuses, qui n'avancent de rien pour le ciel & pour l'éternité. L'une est une oisiveté fainéante, qui porte d'ordinaire les hommes à mille desordres; l'autre est une oisiveté laborieuse; qui s'occupe de choses inutiles, & qui empêche de travailler à ce qu'on doit. *Pris de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, Sermon pour la Septuagesime.*

XVI

1°. L'OISIVETÉ ferme la porte, pour ainsi dire, à toutes les vertus; car elles demandent de la peine & du travail, dont une personne nourrie dans l'oisiveté ne peut entendre parler. 2°. Elle ouvre la porte à tous les vices; car il n'y en a point qu'un homme oisif ne soit prêt, ou du moins ne soit capable de commettre.

XVII

1°. UNE vie oisive n'est jamais innocente, puisque de sa nature elle est un état de péché. 2°. Elle est ordinairement coupable de plusieurs pechez dont on ne peut se garantir: *Multam malitiam docuit oisiosus.* 3°. Elle porte & engage aux pechez les plus énormes & les plus scandaleux.

Eccii. 33

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les saints Pères.

SAINTE AUGUSTIN, *Sermon. 10. de tempore*, fait une énumération des desordres que cause l'oisiveté.

Le même a fait un traité, *de oper. Monach.*

Le même, sur le Pseaume 127. sur ces paroles du Prophete: *Labores manuum tuarum quia manducabis*, montre que nous devons travailler pendant que nous en avons le temps, & qu'un jour nous recueillerons le fruit de nos travaux.

Le même; ou l'Auteur des *Sermons ad fratres in eremo*, Sermon 16. montre que toutes les créatures travaillant chacune en leur maniere, l'homme seul ne doit pas vivre dans l'oisiveté; & dans le 17. Sermon, il montre le mal que l'oisiveté fait dans le monde.

SAINTE JEROME, *in cap. 9. Amos*, montre que les personnes oisives succombent facilement aux tentations.

SAINTE AMBROISE, *l. 3. Offic. c. 1.* montre par

Tome III.

l'exemple de Moÿse, qu'il y a un travail qui paroît un repos, & qui fait beaucoup.

SAINTE CHRYSOSTOME, *Homil. 18. in Epist. ad Ephes.* montre par l'exemple du serviteur paresseux & inutile, que c'est faire mal que de ne rien faire.

Le même, *Homil. 35. in Act. Apost.* montre par plusieurs comparaisons, les avantages qu'une personne occupée a sur celle qui est oisive.

Le même, sur ces paroles de la Genese: *Posuit Deus hominem in paradiso voluptatis, ut operaretur & custodiret illum*, montre l'obligation que tous les hommes ont au travail, depuis qu'Adam y a été condamné.

Le même, *Homil. 7. in 2. Epist. ad Corinth.* montre qu'une personne oisive s'occupe ordinairement à mal faire.

Le même, ou l'Auteur de l'Ouvrage imparfait sur S. Matthieu, explique ce que c'est que l'oisiveté, & quelle est la personne qu'on

Q 39

doit appeler oisive, & inutile dans la vie civile.

Saint Basile, in *Constitut. monast.* parle fort au long des travaux des anciens Religieux.

Le même, *Homil. 8. in exam.* montre que l'oisiveté enseigne tous les vices, & combien elle est dangereuse.

Le même, in *regul. fufius disput. resp. 37.* rapporte les desordres qui naissent de la paresse & de l'oisiveté.

Le même, l. *Const. monast. c. 5.* montre la nécessité du travail, par l'exemple du premier homme qui y fut condamné.

Cassien, l. 10. *Instit. c. 6.* montre que de l'oisiveté on en vient aux plus grands desordres.

Saint Bernard, de *tripl. cust. &c.* rapporte plusieurs exemples de personnes oisives qui sont tombées dans de grands pechez.

Drexellius in *Niceta.*

Marchantius, in *tuba sacerdot. tract. 7. lect.*

Livres spirituels & autres.

4. Le Pedagogue Chrétien, part. 1. c. 7. §. 8. Le Pere Suffien, Tome 1. de l'Année Chrétienne, première partie, chapitre sixième, traité au long cette matière.

La sainte Famille, Tome 2. ch. 10. parle amplement de l'oisiveté & du travail.

Monsieur Pean, dans ses Entretiens spirituels, huitième Entretien.

L'Abbé de la Trappe, ch. 19. du 2. Tome des devoirs de la Vie Monastique, traite du travail des mains.

Le Pere Nepveu, dans ses Reflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année, le onzième jour de Novembre, parle de l'oisiveté.

Dans les Entretiens du Sage, par le R. Pere Sebastien de Senlis, Capucin, il y en a un sur l'oisiveté.

Monsieur Gobinet, livre intitulé, Instruction de la Jeunesse, &c. partie cinquième, troisième Avis.

Monsieur du Tremblai, dans le traité qu'il a fait du jeu.

Le Pere Dozenne, livre intitulé, le Monde condamné par lui-même.

Le livre intitulé, Instruction chrétienne pour l'éducation des filles, ch. 7. où il est parlé de l'oisiveté qu'elles doivent éviter, & à quels exercices elles doivent s'employer.

Le Pere Croiset, Tome deuxième de ses

Reflexions spirituelles.

Mathias Faber, *conc. in Domin. Septuag.*

Le Pere Bourdaloué, dans les premiers Sermons imprimez sous son nom, Sermon pour le Vendredi de la seconde semaine de Carême.

Monsieur de la Volpilliere, Sermon sur le travail & l'oisiveté.

Monsieur de la Font, Prône pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte.

Mr. Lambert, dans les Discours sur la vie Ecclesiastique, discours 9. traite de la nécessité de mener une vie occupée, contre l'oisiveté.

L'Auteur des Discours Chrétiens, Tome 1. a un discours sur le vice de la paresse & de l'oisiveté.

Il y en a un sur le même sujet dans les Discours Moraux.

L'Auteur des Actions Chrétiennes, Tome 1. a aussi un discours sur ce sujet.

Le Pere de la Rué, dans les deux Sermons sur le bon usage du temps, a bien des choses qui peuvent être dites de l'oisiveté.

Le Pere Giroult, dans son Aven, a un Sermon sur la vie inutile du monde.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon pour la Septuagesime, traite du travail & de l'oisiveté.

Le même, Tome troisième de la Dominicale, Sermon pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte, parle de l'inutilité de la plupart des actions des hommes.

Le même, dans le troisième Tome du Carême, a un Sermon du temps, où plusieurs choses se peuvent appliquer à l'oisiveté.

Dans les Essais de Sermons pour le Carême, Tome 2. seconde semaine, sixième dessein pour le Lundi.

Les mêmes, dans la Dominicale, Sermon pour le Dimanche de la Septuagesime.

Les mêmes, pour le 4. Dim. après la Pent.

Le Pere le Jeune, Tome neuvième, Sermon 24. pour le Lundi de la troisième semaine de Carême, a un Sermon sur l'oisiveté, & les trop grandes occupations.

Grenade, *Loci Communes, titul. Otiositas.*

Summa Prædicantium, *titul. Otium.*

Bulée, in *Panario. titul. Otium.*

Lohner, *titul. Otium.*

Stapletonus, *textu 3. in Septuag.*

Les Prédicateurs modernes.

Ceux qui ont fait des Recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIÈME.

Passages, exemples, & applications de l'Écriture sur ce sujet.

Tulit Deus hominem, & posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur & custodiret illum. Genes. 2.

In sudore vultus tui vesceris pane. Genes. 3. Maledicta terra in opere tuo, in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vita tua. Ibidem.

Homo nascitur ad laborem, & avis ad volatum. Jobi 5.

Anni nostri sicut aranea meditantur. Psalm. 89.

Si impiger fueris, veniet ut fons messis tua, & egestas longe fugiet à te. Prov. 6.

Desideria occidunt pigrum: noluerunt enim quidquam manus ejus operari. Prov. 21.

Exibit homo ad opus suum, & ad operationem suam usque ad vesperum. Psalm. 103.

Egestatem operata est manus remissa: manus autem fortium divitias parat. Prov. 10.

Vult & non vult piger: anima autem operans impinguabitur. Prov. 13.

Qui sectatur otium, stultissimus est. Ibid. 12.

Dieu prit l'homme, & le mit dans le paradis de délices, afin qu'il le cultivât, & qu'il le gardât.

Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage. La terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, & vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail.

L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler.

Nos années se passent en de vaines inquiétudes comme celles de l'araignée.

Si vous êtes diligent, votre moisson sera comme une source abondante, & l'indigence fuira loin de vous.

Les desirs tuent le paresseux; car ses mains ne veulent rien faire.

L'homme sortira pour aller faire son ouvrage, & travailler jusqu'au soir.

La main lâche du paresseux produit l'indigence; la main des forts acquiert les richesses.

Le paresseux veut & ne veut pas; mais l'âme de ceux qui travaillent s'engraïssera.

Celui qui aime à ne rien faire, est tres-insensé.

Qui sectatur otium, replebitur egestate. Prov.

28. In laboribus à juventute mea. Psalm. 87.

Stulto labore consumeris. Exod. 18.

Quid habet amplius homo de universo labore suo? Eccl. 1.

Operata est consilio manuum suarum. Prov.

31. Non oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altissimo. Eccl. 7.

Non defrauderis à die bono, & particula boni domi non te praterat. Eccl. 14.

Multam malitiam decuit otiositas. Eccl. 33.

Qui conatur multa agere, incidet in iudicium. Eccl. 29.

Telas aranea texerunt. Isaïe 59.

Hac fuit iniquitas Sodoma, superbia, saturitas panis, & abundantia, & otium ipsius. Ezech.

16. Cui laboro, & frando animam meam bonis?

Eccl. 2.

In vacuum laboravi, sine causa, & vane fortitudinem meam consumpsi. Isaïe 49.

Quid statis tota die otiosi? Matth. 20.

Voca operarios, & reade illis mercedem. Ibid.

Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.

Luc. 5.

Martha, Martha, sollicita es, & turbaris erga plurima. Luc. 10.

Operamini dum dies est: venit nox, quando nemo potest operari. Joann. 9.

Ad ea, qua mihi opus erant, & his, qui mecum sunt, ministraverunt manus ista, (ait Paulus.) Act. 20.

Laboramus operantes manibus nostris. 1. ad Corinth. 4.

Unusquisque propriam mercedem accipiet secundum suum laborem. Ibidem, c. 3.

Qui parca seminat, parca & metet: & qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus & metet. 2. ad Corinth. 9.

Memores estis fratres laboris nostri, & fatigationis: nocte ac die operantes, ne quem vestrum gravavimus. 1. ad Thess. 2.

Rogamus vos, ut negotium vestrum agatis, & operemini manibus vestris, sicut precepimus verbis. 1. ad Thess. 4.

Si quis non vult operari, nec manducet. 2. ad Thess. 3.

Celui qui aime l'oisiveté, sera dans une profonde indigence.

J'ai été dans les travaux dès ma jeunesse.

Vous vous consumez de travaux inutiles.

Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe?

La femme forte a travaillé avec des mains sages & ingénieuses.

Ne fuyez point les ouvrages laborieux ni le travail de la campagne, qui a été créé par le Tres-Haut.

Ne vous privez pas des avantages du jour heureux, & ne laissez pas perdre aucune partie du bien que Dieu vous donne.

L'oisiveté a enseigné beaucoup de mal.

Celui qui cherche à entreprendre beaucoup d'affaires, sera exposé à la rigueur des jugemens.

Ils ont tissé des toiles d'araignée.

Voici quelle a été l'iniquité de Sodome, c'a été l'orgueil, l'excès des viandes, l'abondance, & l'oisiveté.

Pour qui est-ce que je travaille? & pourquoi me priver moi-même de l'usage de mes biens?

J'ai travaillé en vain, & j'ai consumé inutilement & sans fruit toute ma force.

Pourquoi demeurez-vous oisifs tout le long du jour?

Appelez les ouvriers, & payez-les de leur journée.

Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.

Marthe, Marthe, vous vous empressiez, & vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses.

Travaillez pendant qu'il est jour: la nuit vient, dans laquelle personne ne peut agir.

Ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui m'étoit nécessaire, & à ceux qui étoient avec moi.

Nous sommes lassez & fatiguez en travaillant de nos mains.

Chacun recevra sa récompense selon son travail.

Celui qui seme peu, moissonnera peu; & celui qui seme avec abondance, moissonnera aussi avec abondance.

Vous vous souvenez de la peine & de la fatigue que nous avons soufferte en travaillant jour & nuit pour n'être à charge à personne.

Nous vous prions de vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire, de travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné.

Celui qui ne veut point travailler, ne doit point manger.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Le premier homme fut condamné au travail si-tôt qu'il eut violé le commandement de Dieu.

Pendant que le premier homme conserva l'innocence dans le Paradis terrestre, il fut l'objet de la bonté de Dieu, & le sujet des soins de sa providence: mais dès qu'il eut péché, Dieu en punition de son crime, le condamna au travail; & ce travail qui n'eût été pour lui qu'un divertissement, devint son supplice. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. Voilà le fruit de notre péché, de travailler toute notre vie; & toute la posterité d'Adam ayant été condamnée à la même peine, personne ne doit être exempt de cette loi; personne n'a droit d'appeler d'un arrêt si juste; & c'est une illusion de l'amour propre, que de se persuader que le travail, & même le travail pénible, n'est que pour les misérables. Sur quoi quelques Interpretes remarquent que dans l'arrêt de condamnation, que Dieu prononça contre ce premier rebelle, Dieu ne dit pas, vous mangerez des viandes ou des fruits, mais du pain, qui est la nourriture commune à tous les hommes, afin que personne ne présume être exempt de ce commandement. Il ajoute, vous mangerez ce pain à la sueur de votre front, pour marquer que l'on doit travailler sans honte; & porter sur son front

les marques de sa condition: Dieu de plus ordonne à ce premier homme de travailler jusqu'à ce qu'il retourne en terre: *Donec revertaris in terram, de qua sumptus es;* pour lui apprendre qu'il ne doit jamais cesser de travailler.

On ne peut s'empêcher d'admirer dans le tableau que Jacob fait lui-même des vingt années de ses services, la fidélité dans l'emploi qu'on lui avoit confié, & l'assiduité infatigable dans son travail; mais voici la reflexion que quelques Saints Peres font sur l'état laborieux qu'embrassa ce saint Patriarche. Si Jacob eut tant de soin des troupeaux de Laban; si sa vigilance alla jusqu'à dire lui-même, qu'il ne sçavoit ce que c'étoit que le sommeil. Que doivent faire les Pasteurs Evangeliques; & comment, en considerant le prix & l'excellence du troupeau que Dieu a confié à leurs soins, peuvent-ils se donner quelque relâche, & s'abandonner au repos? Quel travail y a-t-il qui leur doive faire peur, lorsqu'ils voyent Jacob souffrir le froid & le chaud le plus violent, & passer les jours & les nuits dans de continuelles fatigues? C'est pourquoi S. Gregoire, qui étoit lui-même un infatigable Pasteur, proposoit ce Patriarche comme le mo-

Genesi 3.

La vigilance & l'assiduité du travail du Patriarche Jacob est louée dans l'Ecriture.

dele de la vie laborieuse des Pasteurs, & dit que ce fut par cette force qu'il témoigna à surmonter tant de peines qui le rencontroient dans son emploi, qu'il devint ensuite assez puissant pour être victorieux de Dieu même.

Pharaon et- cabloit les Israélites de travail, & pour- quoi.

Pharaon disoit du peuple Juif, lorsqu'il attribuoit à un esprit de revolte le desir que ce peuple témoignoit d'aller sacrifier à son Dieu: Vous êtes dans l'oïveté, & c'est pour cela que vous songez à vous soustraire à mon empire. Il faut pour dissiper vos inquiétudes vous accabler de travail; c'est ce que le demon fait à l'égard de la plupart des Chrétiens, pour les détourner des devoirs de leur religion, & même pour les empêcher de remplir ceux de leur état & de leur condition; il leur suggere mille occupations qui les distrayent d'autres emplois, d'autres affaires qui ne leur laissent pas le loisir de penser aux choses les plus essentielles de leur vacation: de maniere que si l'oïveté porte les hommes au mal, l'accablement du travail dont ils se chargent, les empêche de faire le bien.

L'oïveté des habi- tans de So- dome fut la principale cause de leurs abomi- nables desordres.

Quelle a été à votre avis la source des infames prostitutions des habitans de Sodome? Le Prophete Ezechiel qui rapporte les crimes de cette infame ville, & toutes les voyes malheureuses par lesquelles elle est arrivée à ce comble d'iniquité, qui a attiré sur elle une si terrible vengeance; ce Prophete, dis-je, en donne trois causes, dont la dernière, au sentiment de plusieurs saints Peres, est la plus considerable; sçavoir, leur orgueil, leur gourmandise, & leur oïveté. *Hac fuit iniquitas Sodoma, superbia, saturitas panis, & otium.*

Ezechiel. 16.

Les Israéli- tes devin- rent idolâ- tres dans l'oïveté.

Tandis que les Israélites se sont adonnés au travail, ils ne sont jamais tombez dans l'idolâtrie, dit Saint Augustin; mais dès le moment qu'ils ont été oïfifs, & qu'ils n'ont passé le temps que dans les jeux & dans les festins, ils sont devenus idolâtres, & ils ont adoré un veau d'or, pendant que Moïse sur le haut de la montagne, s'entretenoit avec Dieu: *Sedit populus manducare & bibere, & surrexerunt ludere.*

Exod. 32.

Salomon se corrompit dans l'oï- veté.

Tandis que Salomon fut occupé à la structure de ce superbe & magnifique Temple, qu'il édifia à l'honneur du vrai Dieu, on ne vit jamais rien de si sage, ni de si saint qu'il étoit alors; mais quand l'ouvrage fut achevé, & qu'il se vit dans le repos, dans l'affluence de toutes sortes de richesses, il se perdit misérablement dans le luxe & dans l'oïveté, jusqu'à renoncer le vrai Dieu, & adorer des Idoles.

On ne rapporte point ici l'exemple de David, dont il est assez parlé dans la suite.

L'exemple que Jesus- Christ nous a donné du travail au- quel il s'est soumis.

On ne peut pas ignorer quels ont été les travaux du Fils de Dieu depuis le commen- cement de sa prédication jusqu'à sa mort, puisque l'Ecriture nous le represente allant de pais en pais, de ville en ville, les jours & les nuits; dans des missions, des voyages, & des courses continuelles, & qu'elle nous dit qu'il s'est reposé, accablé de fatigue & de lassitude. Pour le temps qui a précédé les fonctions de son ministere, il y a grand sujet de croire qu'il l'a passé dans l'exercice du mé- tier de celui que l'on croyoit être son pere,

vivant du travail de ses mains, & dans la condition d'artisan, dont il n'est sorti que pour s'appliquer aux fonctions laborieuses de la prédication de l'Evangile. Or comme la conformité avec Jesus-Christ est le sceau de notre prédestination, il n'y a que ceux qui l'imitent dans ses travaux, qui puissent esperer de le suivre dans la gloire.

Dès que Jesus-Christ eut établi ses Apôtres les premiers Ministres de son Evangile, il leur marqua qu'il ne les devoit à cette dignité, qu'afin qu'ils se consacraient tout entiers aux exercices de leur saint ministere: *Allez & prêchez.* Si les Apôtres fussent demeurés oïfifs, ils eussent agi directement contre les ordres qu'ils avoient reçus: mais bien loin de cela, ils ont même travaillé de leurs mains, & parmi cette sollicitude, & cette application si continuelle & si étendue qu'ils avoient pour le gouvernement de l'Eglise, ils ont donné des temps considerables aux ouvrages manuels, & extérieurs, puisque Saint Paul le témoigne lui-même, lorsqu'il dit en écrivant aux Thessaloniciens: Vous vous souvenez bien, mes freres, de la peine que nous avons prise, & de la fatigue que nous avons soufferte, & que vous prêchant l'Evangile, nous avons travaillé de nos mains les nuits & les jours pour n'être à charge à personne: *Memores estis fratres laboris nostri, & fagationis, nocte ac die operantes, ne quem vestrum gravaremus, predicavimus in vobis Evangelium Dei.*

L'exemple des Apô- tres.

1. ad Thess. 2.

Montrons, dit Saint Paul, que nous sommes de dignes ministres. Et comment ce saint Apôtre prétend-il le faire voir? La preuve principale qu'il en apporte, est ses travaux assidus. Donc ceux qui ne travaillent point, n'ont aucune preuve pour faire voir qu'ils sont ministres de Jesus-Christ, & ils ne satisfont point aux engagements de leur état. Dans un autre endroit il fait voir qu'il est Apôtre à meilleur titre que ceux qui osoient lui contester cette qualité; & quelle est la preuve? c'est, dit-il, que j'ai plus travaillé qu'eux. Il y a donc une liaison essentielle entre le ministere de Jesus-Christ & le travail.

L'exemple de S. Paul en particu- lier.

2. ad Cor. 6.

Ecoutez ce que le Sauveur dit dans l'Evangile contre l'oïveté, & sur quoi il fonde la rigueur de l'arrêt qu'il porte contre un serviteur qui avoit ensoûlé le talent qu'on lui avoit mis entre les mains pour le faire profiter. Il commande qu'on lie les pieds & les mains à ce serviteur paresseux, & qu'on le jette dans les tenebres exterieures. Pourquoi? parce qu'il est oïfif. Il ne dit pas, c'est un libertin, c'est un impie, c'est un impudique; non, mais c'est un homme oïfif & inutile, c'en est assez pour le condamner aux plus grands supplices; car ce n'est pas assez dans la loi de grace de s'abstenir du mal, il faut encore faire du bien; & si un serviteur qui n'est qu'inutile, qui a même conservé son talent, est condamné à une prison obscure, où il n'a que trop de loisir de pleurer sa paresse: de quelle maniere Dieu traitera-t-il ces personnes qui passent toute leur vie dans une oïveté criminelle?

2. ad Cor. 11.

Le servi- teur oïfif & inutile dont il est parlé dans l'Evangile.

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

L'inutilité du travail de la plu- part des hommes.

Quid habet amplius homo de universo labore suo, quo laborat sub sole? Eccle. 1. Tout le travail qui n'a pour but & pour objet que les biens & les avantages de cette vie, est un

travail vain & inutile, & toutes les poursuites des hommes, lorsqu'ils s'occupent de ce qui est sous le soleil, sont des œuvres mortes, steriles, & absolument instructueuses. C'est ce

PARAGRAPHE TROISIEME.

Eccle. i.

qui a fait dire à l'Ecclesiaste : *Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ?* Comme voulant dire que tout ce travail est vain, & qu'on n'en peut attendre aucun fruit solide; c'est-à-dire, selon la remarque de S. Jérôme, qu'un homme après s'être donné mille peines pour réussir en ses prétensions, s'il ne les rapporte à une fin plus noble, & plus relevée que toutes les choses visibles, ne trouvera en soi qu'un grand vuide, & qu'une profonde indigence, qui lui fera vivement sentir & déplorer avec regret l'inutilité de ses travaux & de ses poursuites.

Multam malitiam docuit otiositas. Eccle. 33. Ce ne sont pas des pechez de foiblesse & d'ignorance, où l'oisiveté nous porte, ce sont des pechez de malice: *Multam malitiam.* Une terre qui n'est point remuée & cultivée, dit S. Chrysostome, ne porte que des ronces & des herbes mauvaises: ainsi l'homme qui n'agit point, & qui ne travaille pas, ne produit que des pechez. Une eau qui n'a point son cours, & qui est sans mouvement, n'engendre que de la pourriture, & des insectes: ainsi le corps qui languit dans une oisiveté tranquille, ne peut servir qu'à produire une infinité de crimes. David, Prince déplorable, si vous n'aviez pas été oisif, vous n'auriez pas commis ce crime, ou plutôt tous ces crimes, qui vous firent pleurer tout le reste de votre vie. Et vous, à qui Dieu sembloit avoir communiqué la force de son bras, victorieux Samson, si une fatale oisiveté ne vous avoit fait languir aux pieds d'une femme, vous ne fussiez pas tombé dans cet excès de misère. Que chacun consulte ici son cœur, & il connoitra par son experience, que s'il a commis quelques pechez, l'oisiveté en a toujours été la principale cause.

C'est particulièrement par le travail que nous accomplissons ce qui manque aux souffrances de Jesus-Christ.

Adimpleo ea que desunt passionum Christi. Ad Coloss. i. Je supplée à ce qui manque aux souffrances de Jesus-Christ. Or ce supplément se fait par une vie laborieuse, dont nous devons accepter les travaux & les peines, dans un esprit de soumission & de pénitence; parce que c'est un arrêt que la justice de Dieu a prononcé contre le genre humain, pour lui faire ressentir la peine de son péché, & en cela nous devons admirer la conduite de Dieu, qui veut que nous soyons nous-mêmes les ministres de la peine qu'il nous impose, & les instrumens du supplice auquel il nous a condamnés, afin que par une vie pénible, accompagnée d'un esprit de pénitence, nous accomplissions les ordres rigoureux de sa justice. Ah Chrétiens! que nous sommes aveugles! nous ne pouvons pas nous dispenser du travail; nous y sommes obligés dans quelque état que nous soyons: cependant nous abusons d'un moyen si salutaire pour effacer nos pechez, & nous convertissons souvent en poison, ce qui est tout ensemble un remède pour nous guerir, & une peine pour nous punir.

Nolite locum dare diabolo. Ad Ephes. 4. L'Apôtre nous recommande de ne point donner entrée au démon, parce que nous ne pouvons mieux lui fermer la porte que par le travail. Il en est, dit un saint Pere, de l'ame, comme d'un oiseau, qui se sauve aisément des filets du chasseur, pendant qu'il vole dans les airs; mais qui est en peril d'y tomber, lors qu'il s'arrête sur la terre ou sur les arbres. Un Chrétien occupé par le travail, échappe sans peine aux pièges du tentateur; mais il s'y engage facilement lorsqu'il demeure dans une molle oisiveté. Vous sçavez l'exemple de David, qui se laissa surprendre aux charmes de Bersabée, lorsqu'au lieu d'aller à la tête des armées, il se promenoit agréablement dans les galeries de son Palais. Le demon prit ce moment pour le faire tomber dans l'adultère & l'hoicide.

C'est par l'oisiveté que l'on donne entrée au démon dans notre cœur.

Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida, quarens requiem, &c. Matth. 12. Lorsqu'on est occupé on n'est attaqué que par un demon sans force, & sans pouvoir; mais quand on est oisif, on est obsédé par une infinité de demons, dont tous les coups portent inmanquablement. Le Sauveur nous en avertit, lorsqu'il nous dit que le demon ayant été chassé du corps d'un homme cherchoit ailleurs du repos: *Querens requiem, & non invenit.* Qu'enfin étant retourné en la maison de cet homme, & l'ayant trouvée ornée à la verité, mais sans qu'on s'y employât à aucune chose, il y entra avec sept autres demons plus méchans que lui: *Assunit septem alios spiritus secum nequiores se, & intrantes habitant ibi.* Ce repos que cherche le demon, c'est l'oisiveté. Femmes mondaines! il vous trouvera assez souvent ornées & ajustées, mais plongées dans une molle oisiveté; en cet état vous êtes dans un continuel danger de vous perdre, & de donner dans les pièges qu'il vous tend.

Comme le demon attaque les personnes oisives.

Matth. 12.

Ibidem

Sicut ostium vertitur in cardine suo, ita piger in lectulo suo. Proverb. 26. Comme une porte roule sur ses gonds, ainsi un homme oisif & paresseux se tourne sans cesse dans son lit, c'est-à-dire, il se remplit l'esprit de divers projets, il délibere; tantôt il avance, tantôt il recule; tantôt son propre intérêt le pousse, tantôt sa lâcheté naturelle l'arrête; il commence le bien, & aussi-tôt il le quitte; il se tourne sans cesse, & se retourne de tous côrez pour trouver le repos qu'il aime & qu'il cherche uniquement, & après un long circuit, dit S. Bernard, il tombe toujours dans sa propre volonté. Ce grand attachement à lui-même, qui le rend inflexible, lorsqu'il faut se faire violence, est comme les gonds de fer entez dans la pierre, qui parmi tous les tours & les retours qu'elle peut faire, la tiennent toujours fixe en un même lieu, sans rien faire, sans rien entreprendre, dans un continuel mouvement, sans jamais avancer d'un pas.

Peinture du paresseux qui aime l'oisiveté.

PARAGRAPHE QUATRIEME.

Pensées & Passages des saints Peres sur ce sujet.

*N*ulla sine labore virtus, quia labor pro-
cessus virtutis est. Ambros. l. 2. de Cain.
Tenant otia, quem bella non fregerant. Idem
Serm. 11.
*Quid de se intrinsecus agatur, cor nostrum
obliviscitur, dum extrinsecus occupatur.* Greg.
l. 25. Moral. c. 8.

*L*n'y a point de vertu sans travail, parce que c'est par le travail qu'on avance dans la vertu.
L'oisiveté est une tentation pour celui que la guerre n'a pu abattre.
Notre cœur oublie ce qui se passe au dedans de lui-même pendant qu'il est occupé à l'exterieur.



Amor non est otiosus; operatur enim magna se est; si vero operari renuit, amor non est. Idem; Homil. 3. in Evang.

Non dormientibus & otiantibus, sed vigilantibus & laborantibus pollicetur Deus premia; labori merces parata est. Ambros. l. de Cain & Abel.

Non otiosis & dormientibus provenit regnum celorum, non otio & desidia torpentibus aeterna beatitudo ingeritur. S. Prosper.

Facito aliquid operis, ut te semper diabolus inveniat occupatum. Hieronymus, Epist. 4.

Nihil in sancto proposito deterius est otio, quod non solummodo non acquirit nova, sed etiam peracta consumit. Idem ad Demetriadem.

Otium rubigo sapientiae & ingenii. Idem in c. 10. Eccle.

Omnis concupiscentia & immunditia atque peccati mater est otiositas. Idem.

Nunquam quis civis caelorum erit, si otiositatem amaverit. August. vel alius Author Serm. 17. ad fratres in Ereto.

Si vis perfectus esse, fuge otiositatem, quia in servis Dei nihil pejus reperitur. Idem, ibidem.

Erubescite Christiane, quoniam insipientior juvenis & formicis comprobatur. Idem, ibidem.

Nihil boni facere; nihil aliud est quam facere aliquid mali. Chrysost. Homil. 18. in Epist. ad Ephel.

Deus posuit hominem ad laborandum, artusque ejus ad hoc effinxit, ideoque otiosus ab ordine suo, & creatione deficit. Idem, in Epist. ad Thesal. c. 3.

Primum & maxime proprium humana conditionis studium est, ut operetur, ita ut iners otium sit propemodum prater naturam hominis. Idem, ibidem.

Otium malitia pars est, imò vero non pars, sed causa, & mala radix, omnem quippe malitiam docuit otium. Idem, Homil. 16.

Sicut terra non occupata semente aut confectione quamlibet herbam producit, sic & anima, quovis non habet quod agat rerum necessarium, cum omnino cupias aliquid agere, pravis actionibus semet tradit. Chrysost. Homil. 9. in 2. ad Corinth.

Si demon viderit te desidiosum, oscitantem, otio marcescentem, compendio, ut diversorium desertum ingreditur: at si excitatum, intentum, studiosum, ne respicere quidem audebit. Idem, Homil. 4. de impenetr. nat. Dei.

Qua otio & licentia viciat anima, facile vincitur. Idem, Homil. 5. de patient. Job.

Otiosa juvenis imprudenter educata, omni ferocissima bestia immanior est. Idem, Homil. 38. in Matth.

Nihil vacatione molestius, nihil otio, ideo necessitatem operandi indidit Deus. Idem, Homil. 35. in Act. Apost.

Omnia ab otio damnata accipiunt. Idem, ibidem.

Sicut otium mala res est, ita & operatio qua non congruit, igitur utrumque fugere studemus, & otium, & opus otio deterius. Idem, ibidem.

Quomodo non odio prosequendum est otium, quod formica & ape pejorem efficit hominem? S. Basil. in c. 1. Itax.

Inier ea qua odio habet Dominus, unum hoc est, segne & iners otium, nimirum cessatio ab his, qua nos ex officio attinet facere. Basil. in c. 2. Itax.

Non eo consilio Deus hominem finxit, ut segnis ac languens desideret, sed contra potius, ut esset qui se in laboribus honestis exerceret. Idem, in Const. monast. c. 5.

Otium improbitatis magisterium. Idem, orat. de Jejunio.

L'amour n'est pas oisif: il opere de grandes choses, par tout où il est; & s'il refuse d'agir, ce n'est pas un véritable amour.

Ce n'est pas aux lâches & aux paresseux, mais c'est à ceux qui veillent & qui travaillent que Dieu promet ses récompenses. La récompense est préparée pour le travail.

Le royaume des cieus ne se donne pas à ceux qui sont oisifs, & qui s'endorment; on n'accorde pas le bonheur éternel à ceux qui languissent dans la paresse & l'oisiveté.

Travaillez à quelque chose, afin que le diable vous trouve toujours occupé.

Dans une profession de sainteté, il n'y a rien de pire que l'oisiveté, qui non seulement n'acquiert rien de nouveau, mais qui ruine même ce qu'on avoit acquis.

L'oisiveté est la rouille de l'esprit & de la sagesse.

L'oisiveté est la mere de toute convoitise, de toute impureté, & de tout peché.

Jamais un homme ne fera citoyen du ciel s'il aime l'oisiveté.

Si vous voulez être parfait, fuyez l'oisiveté, parce qu'il n'y a rien de pire dans les serviteurs de Dieu.

Rougissez Chrétien, parce qu'on vous convainc d'être plus dépouillé de sens, que les bêtes de charge, & les fourmis.

Ne faire aucun bien, qu'est-ce autre chose que faire du mal?

Dieu a créé l'homme afin qu'il travaillât: c'est pour cela qu'il a formé ses membres; ainsi en demeurant oisif, il s'éloigne de l'ordre de Dieu, & de la fin pour laquelle il a été créé.

La première inclination de l'homme, celle qui lui est la plus propre, le porte au travail, en sorte qu'une lâche oisiveté est presque contre la nature de l'homme.

L'oisiveté est une partie de la méchanceté; ou plutôt, c'en est la cause & la source empoisonnée: car l'oisiveté enseigne toute sorte de mal.

Comme une terre qui n'est pas occupée par de bonne semence produit toutes sortes de méchantes herbes; ainsi l'ame d'abord qu'elle n'a pas de quoi s'occuper à des choses utiles, elle s'abandonne à de mauvaises actions, parce que nous voulons absolument faire quelque chose.

Si le demon vous voit paresseux, lâche, languissant dans l'oisiveté, il s'empare aussitôt de vous, comme d'une demeure vuide: mais s'il vous trouve sur vos gardes, attentif, appliqué, il n'osera pas seulement vous regarder.

L'ame qui vit dans l'oisiveté & la licence, est aisément vaincue.

Une jeune fille oisive, & mal élevée, est plus furieuse que les bêtes les plus féroces.

Rien n'est plus à charge que de n'avoir rien à faire, & d'être oisif; c'est pour cela que Dieu nous a mis dans la nécessité de travailler.

L'oisiveté est préjudiciable à tout.

Comme l'oisiveté est une mauvaise chose, aussi une action qui ne convient pas est mauvaise; tâchons donc de faire l'un & l'autre, & l'oisiveté, & les actions qui sont pires que l'oisiveté.

Peut-on ne pas haïr l'oisiveté qui met l'homme au dessous de l'abeille & de la fourmi?

Une des choses que le Seigneur haït, est une lâche oisiveté, qui nous fait ômettre ce que notre devoir demande de nous.

Dieu a créé l'homme, non afin qu'il demeurât oisif & paresseux, mais au contraire afin qu'il s'exercât à des travaux honnêtes.

L'oisiveté est une école de vices, & de méchanceté.

Omnium vitiorum quasi magistra quaedam atque origo est otiositas. Chrysof. Homil. 36.

Fugienda otiositas, mater nugarum, nocera virtutum. Bernardus de consideratione.

Omnium tentationum ac cogitationum malorum colluvies est otium, summa mentis malitia, malorum omnium sentina, mors anima. Bernardus, ad Fratres de monte Dei.

Otium velut janua utitur dæmon, ut illicitas cogitationum illecebras, etiam in purissimas mentes insinillet. Idem, l. 1. de consideratione.

Sicut ex temperato labore carnis incendia cohibentur, sic ex otio foventur & crescunt. Idem, de lign. vit. c. 5.

Sicut aqua quæ caret decursu, & jacet in foete, purefcit; ita & corpus otii tabe confectum, concupiscentiarum & voluptatum carnalium parit & nutrit insaniam. Idem, de grad. perfect.

In quo sine exceptione peccavimus omnes, in eo sententiam laboris accepimus. Idem, in illud: Ecce nos reliquimus omnia.

Attendo quid mereatur iniquitas, si sola sufficit inutilitas ad damnationem. Idem.

Mens otiosa nihil aliud cogitare novit quàm de escis atque de ventre. Cassianus, l. de spirit. Acedia.

Torpemus otio, vanitatibus & scurrilitatibus indulgemus, ac si jam pax sit. & non sit militia visa hominis super terram. Sanctus Bernardus, Serm. 2. de Sancto Andrà.

Qui otiosa quiete perficitur, nisi spiritualiter vixerit, more pecudum vivit. Sanctus Prosper, l. 2. de vit. contemp. c. 16.

Non dormientibus divina beneficia, sed observantibus deferuntur. Ambros. l. 4. in Luc.

Majorum nugæ, negotia vocantur; puerozum autem talia cum sint, puniuntur à majoribus. Augustinus, l. 1. Confess. c. 9.

Homo pellitus, orbi ut metallo damnatur. Tertull. de pallio.

Nostrum otium magnum negotium est. Augustinus, Epist. 110.

Otium sine literis mors est; & vivi hominis sepultura. Senec. Epist. 28.

L'oisiveté est comme la maîtresse & la source de tous les vices.

Fuyons l'oisiveté, qui est la mere de la bagatelle, & l'ennemie mortelle de toute vertu.

L'oisiveté est l'amas de toutes les tentations, & de toutes les mauvaises pensées, le plus grand desordre de l'esprit, l'égout de tous les vices, la mort de l'ame.

Le demon se sert de l'oisiveté comme d'une porte pour faire glisser les mauvaises pensées dans les ames les plus pures.

Comme un travail moderé apaise les revoltes de la chair, l'oisiveté au contraire les entretient & les augmente.

Comme une eau qui ne coule point, & qui est renfermée dans des fosses se corrompt, de même un corps corrompu par l'oisiveté produit & nourrit la fougue des convoitises, & des voluptez charnelles.

Nous avons tous reçu la sentence qui nous condamne au travail, dans la personne de celui en qui nous avons tous peché.

Pensez à ce que merite l'iniquité, puisque l'inutilité seule de la vie suffit pour être condamné.

Un esprit oisif ne sçait s'occuper d'autre chose que du manger & de ce qui satisfait sa gourmandise.

Nous nous endormons dans l'oisiveté, nous nous laissons aller aux vanitez & aux bouffonneries, comme si nous possedions déjà la paix, & que la vie de l'homme sur la terre ne fût pas une guerre continuelle.

Celui qui jouit d'un repos oisif, vit à la maniere des bêtes, à moins qu'il ne se conduise autrement selon l'esprit.

Les bienfaits de Dieu se donnent, non à ceux qui sont endormis, mais à ceux qui sont attentifs.

Les amusemens frivoles des personnes avancées en âge, s'appellent des affaires, pendant que les memes personnes punissent dans les enfans des amusemens semblables.

Lorsque Dieu revêtit l'homme de peaux après son peché, il le condamna à travailler sur la terre, comme on condamne aux mines.

Notre loisir est une affaire importante.

L'oisiveté sans étude, est une mort, & ensevelit un homme tout vivant.

PARAGRAPH CINQUIÈME.

De qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est qu'oisiveté, paresse, & travail inutile.

Être oisif, c'est n'avoir nulle occupation honnête & utile, convenable à son âge & à son rang, & passer le temps dans une fainéantise habituelle: d'où il s'ensuit que cesser de travailler pour prendre le repos nécessaire au corps, ou pour délasser son esprit d'une trop grande contention, ce n'est point oisiveté. Ainsi par l'oisiveté, l'on entend proprement une vie fainéante, qui se passe toute entiere, ou pour la plus grande partie, en des amusemens, & divertissemens.

Saint Bernard en distingue de deux sortes; l'une qui exclut toute occupation serieuse & utile; l'autre qu'il appelle oisiveté de salut, qui n'est autre que la negligence de faire de bonnes œuvres; parce qu'en effet, c'est passer sa vie dans l'oisiveté que de ne point travailler pour la fin pour laquelle nous sommes uniquement au monde. Or nous ne parlons ici que de la premiere, puisque nous avons traité de la seconde au titre des bonnes œuvres, & du soin du salut.

L'oisiveté est differente de la paresse, comme l'effet l'est de la cause: & dans la Morale Chrétienne la paresse, qui est un des pechez capitaux, est une langueur & une pensateur

d'esprit en ce qui regarde la vertu & la pratique des bonnes œuvres, ou pour parler exactement, c'est un ennui, un dégoût, & une aversion des choses spirituelles.

Saint Thomas expliquant ces paroles de la Genese: *In sudore vultus tui vesceris pane tuo.* Vous gagnerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre, dont vous avez été tiré. Ce grand Docteur dit que ces paroles renferment un commandement, qui oblige tous les hommes à quelque travail de corps ou d'esprit. Ce n'est pas seulement un conseil, dit Saint Paul aux fideles de Thessalonique, qui vous exhorte à travailler; mais c'est encore un commandement exprès: *Operemini manibus vestris, sicut præcepimus vobis.* Et la grande raison de ceci, est que le travail est ordonné à l'homme comme une peine de son peché; de sorte que qui fuit le travail, ne veut pas satisfaire à la justice de Dieu, & cette desobéissance est un peché.

Quoi que cet arrêt de Dieu qui condamne les hommes au travail, ne paroisse exécuté qu'à l'égard des artisans & des laboureurs, il s'étend néanmoins sur tous les états: car comme tous les hommes ont eu part à la fau-

Le travail est de précepte, & Dieu en a fait à l'homme un commandement exprès.

2. ad Thess. 4.

Cet arrêt qui nous condamne au travail a été porté contre tous les hommes.

te d'Adam, ils doivent tous participer à sa punition ; aussi n'est-il point d'état dans la vie qui n'ait ses peines, ses soins, son emploi & son travail, Dieu l'ayant ordonné de la sorte, pour faire sentir à tous les hommes le poids de sa justice. C'est ce qui nous est marqué par ces paroles de l'Ecclesiastique : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, & jugum grave super filios Adam, à residente super seclum gloriosam, usque ad humilitatum in terra & cinere.* Ainsi les riches ne doivent pas prétendre d'être dispensés d'une obligation universelle, & ils ne peuvent demeurer oisifs sans desobéir à Dieu qui les a condamnés au travail aussi-bien que les pauvres. Il est vrai que le travail est différent selon la différence des états & des conditions ; mais c'est toujours aller contre l'ordre de Dieu que d'être oisif.

Eccli. 40.

Différence du travail du pecheur, & de l'homme juste.

Nous pouvons distinguer dans l'Ecriture deux sortes de travail ; le travail de l'homme pecheur, & le travail de l'homme juste : le premier est un travail de punition : *Ejecit ut operaretur.* L'autre est un travail de vocation : *Posuit ut operaretur.* L'un afflige & fatigue, & l'autre fait agir sans inquiétude ; celui-là exerce l'homme criminel, qui étant dans une terre malheureuse que le Seigneur a maudite, & que les hommes ont partagée, travaille à la sueur de son front ; celui-ci fait non seulement le devoir du Chrétien, mais encore son bonheur : car son travail est le travail que Dieu commande, que Dieu favorise, qui produit la paix & la joye, parce qu'il opere le salut, & qu'il se termine enfin au souverain bien.

Notre travail en ce monde doit être conforme aux desseins de Dieu.

Pour accomplir l'ordre & le commandement de Dieu sur ce point, il ne suffit pas de travailler, & même beaucoup en ce monde ; mais il faut que notre travail soit conforme aux desseins de Dieu sur nous, & que nous l'embrassions dans un esprit de soumission aux ordres de la Providence : car il n'y a que trop de misérables qui se damnent dans les commissions les plus laborieuses ; parce qu'ils ne savent pas prendre les peines, qui y sont attachées, dans un esprit véritablement chrétien, & qu'ils perdent tout le fruit de leurs travaux par leurs impatiences & par leurs murmures, au lieu d'en faire des occasions de merites, en faisant un sacrifice à Dieu de tout ce qu'ils trouvent de rebutant dans leur travail, & dans le cours de leurs occupations.

Le travail est une peine satisfaisante pour nos pechez, & un préservatif pour nous empêcher d'en commettre.

Quoi que par la grace de Jesus-Christ le peché, avec lequel nous naissons par la débilité de notre premier pere, nous soit remis par le Baptême, Dieu veut toutefois que nous en portions la peine ; & la pénitence à laquelle il nous condamne pour toute notre vie, est que nous travaillions ; c'est pourquoi la plus salutaire pénitence que nous puissions faire, c'est d'accepter en cette vûe & par ce motif, les peines, les chagrins, les travaux, à quoi notre emploi, & les devoirs de notre vocation nous engagent. Mais si le travail est une peine satisfaisante pour expier les pechez passés, il n'est pas moins un remede medecinal pour prévenir ceux dans lesquels on pourroit tomber ; & c'est un des plus grands effets de la misericorde de Dieu de nous avoir fait trouver dans notre peine le remede à nos pechez, & dans le penchant avec lequel notre nature corrompue se porte au vice, d'avoir voulu arrêter cette inclination maudite par le travail.

La vie d'un Chrétien

La vie chrétienne est par elle-même une vie de travail & non d'oisiveté, & de diver-

sisement, & c'est assez pour être convaincu de ne mener pas une vie chrétienne, que de ne mener pas une vie laborieuse : non que le travail qui est prescrit généralement à tous, doive être par nécessité un travail du corps ; car plusieurs n'en sont pas capables : mais il faut du moins que la vie d'un Chrétien ne soit pas une vie d'amusemens, de dissipations, de jeux, & d'entretiens inutiles ; il faut qu'elle soit remplie de quelque occupation serieuse, & conforme à l'état où l'on est, de sorte qu'il n'importe que ce travail soit de corps ou d'esprit, tel qu'est celui des gens d'étude.

n'est pas toujours un travail du corps.

Celui qui ne voudroit s'occuper au travail, qui est le moyen par lequel Dieu veut que nous acquerions le pain & les autres choses nécessaires à notre nourriture & à notre entretien, mais demeureroit sans rien faire, & attendroit que Dieu envoyât un Ange pour lui apporter de quoi se nourrir, celui-là, dis-je, seroit blâmé de toutes les personnes sages, & la confiance qu'il témoigneroit avoir en Dieu, seroit jugée indiscrete & temeraire, parce que dans les besoins de cette vie, Dieu nous presente des moyens humains, & nous fait connoître par la lumiere de la raison que nous devons nous en servir. C'est pourquoi ce seroit le tenter, que de vouloir l'obliger en les negligant, à faire des miracles pour y subvenir, n'y ayant alors aucune nécessité. Mais aussi il faut être bien persuadé, que quoi que nous soyons obligés de travailler pour conserver notre vie, & avoir de quoi nous entretenir ; cependant si Dieu ne benit notre travail, toutes nos peines seront inutiles, selon cette parole du Prophete : *Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui s'efforcent de la bâir & de la garder.*

C'est tenter Dieu que de ne vouloir point travailler & prétendre que Dieu pourvoye à nos besoins.

En passant la vie dans l'oisiveté, on pervertit l'ordre des choses, & on s'oppose aux desseins de la Providence : car cet ordre demande que le repos ne soit que pour le travail, étant juste que ceux qui ont travaillé se reposent. Et ainsi, dit Cassiodore, il ne faut pas chercher le repos pour vivre dans l'oisiveté, mais pour travailler, & faire que la Republique & l'Eglise profitent du travail auquel on s'applique serieusement. J'avoue qu'il est permis de chercher le repos, mais ce ne doit être qu'afin de mieux travailler ; cependant l'oisiveté renverse ce bel ordre ; puis qu'elle ne cherche le repos, que pour y demeurer, & pour éviter le travail.

Mener une vie oisive, c'est pervertir l'ordre que Dieu a établi dans ce monde.

C'est le sentiment des saints Peres que l'oisiveté nous prive des plus grands biens ; car sans parler des biens temporels que nous pourrions acquerir par notre travail, & du bien spirituel que nous pourrions faire ou procurer au prochain par notre zele ; cette oisiveté nous prive de beaucoup de graces particulieres de Dieu. Quand nous en avons reçu quelques-unes, nous les rendons inutiles par notre oisiveté, & par là nous meritions que Dieu ne nous en donne point d'autres ; un serviteur inutile & qui a abusé des faveurs de son maître, peut-il en attendre d'autres ? Elle nous prive des Sacremens, & de tous les secours de l'Eglise, nous mettant dans une negligence qui nous donne du dégoût pour tout ce qui regarde la religion. Elle nous prive du temps, en nous le faisant perdre, quoi que Dieu nous le donne uniquement pour travailler à notre salut ; elle bannit enfin toutes les vertus, qu'on ne peut acquerir sans travail.

L'oisiveté nous prive des plus grands biens.

Ce vice est en quelque maniere opposé à toutes les vertus.

Ce vice differe des autres en ce point, que les autres ne sont oppozés qu'à une vertu particuliere, & que celui-ci les combat toutes. L'impureté n'est oppozée qu'à la chasteté, & il se peut faire qu'une personne impudique soit humble, misericordieuse, charitable. L'orgueil n'est contraire qu'à l'humilité, & l'on voit assez souvent des personnes superbes qui sont liberales, temperantes, &c. Mais la paresse & l'oisiveté sont en ce point oppozées à toutes les vertus, qu'elles sont une disposition mal-

heureuse à n'en pratiquer aucune.

Si le Fils de Dieu dans l'Evangile nous assure qu'il fera rendre compte au jour du jugement d'une parole oiseuse, à plus forte raison nous demandera-t-il compte d'une occupation oiseuse, qui est bien plus qu'une parole. Or on appelle action ou occupation oiseuse, non pas quand on ne fait rien du tout; mais quand ce qu'on fait n'est pas rapporté à quelque fin honnête & raisonnable.

il y a des occupations à qu'on peut appeler oiseuses comme les paroles, dont on rendra compte au jugement de Dieu.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Predicateurs modernes sur ce sujet.

Dieu en nous obligeant au travail a été de misericorde envers les hommes.

JE ne puis faire reflexion sur la conduite admirable de la justice de Dieu qui nous engage au travail, que je n'admire en même temps la condescendance, en ce qu'il veut que nous soyons nous-mêmes les ministres de la peine qu'il nous impose. Lorsqu'un criminel est condamné à mort par un arrêt de la justice humaine, on ne l'oblige jamais à executer lui-même son jugement; c'est assez qu'il le souffre par des mains étrangères, & des ministres de la justice, sans qu'il contribue lui-même à son supplice; mais, ô providence adorable de mon Dieu! que la conduite que vous gardez à notre égard est bien differente de celle des hommes! Vous voulez que nous soyons nous-mêmes les ministres & les instrumens de la peine à laquelle vous nous condamnez, afin que par une vie laborieuse nous accomplissions les ordres rigoureux de votre justice. Si cela est, ne sommes-nous pas bien criminels de passer toute notre vie dans l'oisiveté, & de ne pas profiter de la grace que vous nous accordez, de faire ici-bas la penitence de nos fautes par notre travail? Cependant voilà le peché le plus ordinaire des gens du monde, d'être durant toute leur vie dans une oisiveté damnable. Il semble qu'ils ne sont sur la terre que pour vivre du travail des autres; ils n'ont d'autre emploi que de passer le temps; leur plus grande occupation est de se divertir autant qu'ils peuvent, & s'ils ne se divertissent pas, de ne rien faire du tout; & ainsi, on a bien raison de dire d'eux, qu'ils ne sont pas châtiés avec le reste des hommes, que leur oisiveté les tire de cette peine commune, & que par une lâcheté odieuse à Dieu & aux hommes, ils s'exemptent du travail qui leur devoit servir de penitence: *In labore hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur.* Le Pere Bourdaloue, dans les Sermons imprimez sous son nom, Sermon pour le Vendredi de la seconde semaine de Carême.

visite, sans en rendre aucune à Dieu dans les Eglises, ni aux prisonniers dans les cachots, ni aux malades dans les hôpitaux. Est-ce là, en bonne foi, se conformer aux ordres de Dieu, qui a condamné les hommes au travail? Et quand vous viendrez à la fin de votre vie, par quel moyen pourrez-vous rendre un bon compte à ce Juge severe, du temps que vous aurez employé en cette oisiveté, & à ces bagatelles? Quand vous n'auriez aucun sentiment de Christianisme, ni de Religion, dites-moi en conscience, pourriez-vous vous excuser, & vous dire innocentes, après avoir passé toute votre vie dans une pareille oisiveté? *Le même.*

J'avoué, Messieurs, que je donne ici un grand sujet de scrupule aux riches, & aux personnes commodes, & que je leur prêche une Morale, qu'ils n'ont peut-être jamais entendue. Hé quoi? me diront-ils, qu'est-ce qui peut nous obliger à travailler, puisque nous avons assez de bien pour vivre à notre aise? He, pauvres aveugles! ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes dans votre principe? Car croyez-vous que ce bien que vous possédez vous donne droit de vous soustraire à la loi commune, portée contre tous les hommes, & que parce que vous êtes à votre aise, il faut que vous vous exemptiez du travail, qu'il a généralement imposé à tous les hommes pour le châtement de leurs crimes? Ne voyez-vous pas que c'est tres-mal raisonner que de dire: j'ai assez de bien pour ne pas travailler, & vivre en repos le reste de mes jours; car c'est comme si vous disiez: je n'ai rien à craindre, quand Dieu me demandera compte du temps que j'ai mal employé, parce qu'il m'a donné le bien que je possède uniquement pour avoir le moyen de me divertir. *Le même.*

Les personnes riches ne sont pas exemptes de travail.

Psal. 72.

In labore hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur. Le Pere Bourdaloue, dans les Sermons imprimez sous son nom, Sermon pour le Vendredi de la seconde semaine de Carême.

La vie oisive de la plupart des gens du monde.

Un homme chrétien, tel que nous en voyons tous les jours, que fait-il? Il n'a point d'autre occupation que le jeu; s'il fait de grandes affaires, ce n'est que pour avoir mieux le moyen de se bien divertir & de faire meilleure chere; s'il amasse de l'argent, ce n'est que pour passer les jours & les nuits au jeu, voir les compagnies, corrompre la chasteté des femmes, entretenir un grand train, & une bonne table. Une femme chrétienne, que fait-elle? Ne vous offenez pas Mesdames, ce que je dis n'est que pour corriger ce grand desordre que l'oisiveté produit parmi celles de votre sexe. Que fait une femme chrétienne? Elle n'a point d'autre occupation que de flater & orner son corps, de consulter son miroir, de roder de visite en

Il y a, dit le Saint Esprit, une grande occupation imposée, non à quelques-uns en particulier, mais à tous en general, & un joug fâcheux que tous les enfans d'Adam sont indispensablement obligés de porter. Mais quels sont ces enfans? cette loi generale n'a-t-elle pas quelque exception? *Aresideme super sedem gloriosam; usque ad humiliatum in terra & cinere, &c.* Les enfans d'Adam sont ceux que l'on compte depuis le faite de la royauté, jusqu'à l'humiliation de la cendre; depuis ceux qui portent la couronne & la pourpre, jusqu'à ceux qui ne sont couverts que de bure. Cet arrêt n'exclud personne; les Princes & les Grands du monde y sont aussi-bien compris que les miserables & les esclaves. En effet, mon cher Auditeur, qui que vous soyez, je vous demande, qu'est-ce qui vous dispense de travailler? est-ce à cause que vous êtes Grand dans le monde? comme si votre grandeur pouvoit

Les Grands sont obligés au travail aussi bien que les petits.

Eclis. 4^o

742
 effacer la tache de votre origine, ou vous exempter de cette malediction commune, dont Dieu a frappé tout le genre humain, à manger son pain à la fleur de son front! Mais, dites-moi, cette haute qualité, cette noble naissance, cette condition distinguée dont vous vous flatez, sont-elles plus éminentes que celles des Rois, & des Souverains Pontifes? Cependant écoutez ce que Saint Bernard dit au Pape Eugene: Je vous prie, lui dit-il, avec tout le respect que je dois à votre Sainteté, de ne pas considerer que vous êtes élevé au-dessus de tout le monde; mais de prendre garde que vous êtes né pour travailler comme les autres, & même plus que les autres; & si vous voulez vous exempter du travail, il faut auparavant que vous ôtiez cette tache de votre origine, que l'éclat de votre pourpre & de votre Tiare ne pourra jamais cacher. Considerez donc, qu'un homme qui n'entre dans le monde que comme un esclave, avec les honteuses livrées du péché, ne doit songer qu'au travail, & ne regarder l'élevation de son poste, que comme un motif qui l'engage à de nouvelles fatigues. *Le même.*

Les femmes ne sont pas moins obligées au travail que les hommes,

Si nous venons à la différence du sexe, nous verrons que les femmes ne sont pas moins obligées au travail que les hommes, qu'elles doivent s'occuper aux affaires domestiques, & qu'encore que ces emplois paroissent peu de chose, il ne faut pas cependant qu'elles les négligent. Salomon, tout éclairé qu'il étoit, ne les méprisoit pas; car après avoir cherché une femme forte, & après l'avoir trouvée, il dit qu'elle met la main à l'œuvre, & qu'elle s'applique à des emplois laborieux: *Manum suam misit ad fortia. Le même.*

Prov. 31.

Il n'y a point d'état ou l'oïveté ne soit éminelle.

Il n'y a point de condition parmi les hommes, où l'oïveté ne soit un crime, & l'on ne scauroit douter que là où la condition est la plus éminente, l'oïveté ne soit la plus criminelle. Par exemple, un jeune homme de qualité, qui aura été oïsis pendant sa jeunesse, sans cultiver son esprit par les sciences qu'il devoit acquérir pour se préparer aux affaires, quand il viendra à avoir une charge, comment s'en acquittera-t-il? Dieu lui donnera-t-il une science infuse? Ce seroit un miracle. Que fera-t-il donc? Il sera ignorant dans sa profession; & s'il est Juge, par exemple, il jugera mal. Je veux qu'il ait bonne intention de rendre la justice, mais faute de capacité il ne le pourra pas; il sera responsable de toutes les pertes & dommages que souffriront les parties; car du reste il n'est pas juste qu'il s'instruise des affaires aux dépens des autres; & quelque bonne intention qu'il ait, un misérable à qui il aura fait perdre un procès sera dépouillé de tous ses biens. Je n'en dis pas assez: s'il est Juge, il faut qu'il combatte une autre oïveté, qui fait qu'il n'est pas attaché comme il le doit être à examiner les affaires, & qu'il aime plus son divertissement, que l'examen scrupuleux du bon ou du mauvais droit des parties. Je serois infini, si je voulois parcourir toutes les conditions: je dirois que sur l'oïveté, il arrive que les Predicateurs & les Directeurs des âmes, s'acquittent mal de leur devoir, & que leur paresse produit des desordres épouvantables dans les fonctions de leurs ministères. Je dirois que la négligence des femmes produit toute la confusion que nous voyons dans les ménages; car quand Madame va prendre ses divertissements, que font ses domestiques? que font même ses enfans? au lieu que si elle se tenoit appliquée

à son travail, tout iroit bien; ses serviteurs feroient leur devoir, ses enfans s'instruiraient, & ne s'accoutumeroient pas comme ils font, à un esprit de paresse & d'oïveté. *Le même.*

On ne peut gueres se former une plus faulle idée de l'état Ecclesiastique, que de le regarder comme un état commode, & que l'on peut embrasser pour y goûter un repos innocent. C'est néanmoins une erreur tres-commune, & dans laquelle tombent un nombre infini d'Ecclesiastiques mêmes, qui n'ont point d'autre motif pour s'engager dans cet état, que d'obtenir un bénéfice, afin d'être exempts de toute peine, & de mener une vie oïive. Mais au contraire, c'est un état penible, & qui demande du travail: & si quelqu'un y entre dans cette vûë d'y vivre dans le repos, il n'en faut pas davantage pour se perdre éternellement: car il est essentiel aux Ecclesiastiques, de passer leurs jours dans la peine & dans le travail assidu... Si, selon vous, l'on peut être Ecclesiastique, & mener une vie molle, exempte de peine & de travail, les Saints Peres se sont donc bien trompez, quand ils nous ont expliqué ce que c'est que l'état Ecclesiastique, & quand ils nous en ont fait connoître les engagements. Cet état, selon eux, est un joug & un fardeau, dont les Saints ont appréhendé de se charger, parce qu'ils en connoissoient la pesanteur; vos idées sont donc entièrement différentes de celles des Saints; osez-vous dire que vos idées sont justes, & que ce sont les Saints qui se sont trompez? *M. Lambert, Tome premier des Discours sur la vie Ecclesiastique. Discours 9. sur l'oïveté.*

Les Ecclesiastiques ne sont pas pour mener une vie commode & oïive.

Je vois les plus grands Saints dans des allarmes continuelles, après avoir travaillé pendant toute leur vie; je les vois dans le trouble; ils craignent de n'en avoir pas assez fait; j'entens les reproches qu'ils se font à eux-mêmes; Et vous au milieu de votre oïveté, vous êtes tranquilles, vous n'êtes agitez d'aucun remords, & vous ne vous faites aucun reproche! Le nom de Pasteur, dit Saint Gregoire, n'est point donné pour vivre dans le repos, mais en le recevant, Dieu nous impose l'obligation de travailler. Si nous savons connoître ce que c'est que le Sacerdoce, nous serons convaincus que c'est un emploi plein d'honneur pour ceux qui sont exacts à en remplir les fonctions; nous serons persuadez que c'est un fardeau accablant pour ceux qui négligent les fonctions de leur ministère. Comme donc le nom de Pasteur sera une source de gloire pour ceux que le salut de leurs freres remplit d'une sainte inquiétude, de même ce nom sacré sera une source de reprobation pour ceux qui sont oïsis, & qui abandonnent leurs devoirs. *Le même.*

Continuation du même sujet.

Le Chrétien paresseux & oïsis, est comme en proie au démon: car il est certain que ceux qui sont oïsis, sont particulièrement exposés aux tentations de cet ennemi cruel, qui n'a jamais plus de force, que quand il attaque ceux qui languissent dans l'oïveté. Le Sage dit que l'oïveté enseigne beaucoup de mal. Comment cela? C'est que le démon, l'auteur de tous les maux, choisit le temps que nous sommes oïsis, pour se faire entendre, & pour nous inspirer ses fausses maximes. Il attaqueroit vainement celui qui est saintement occupé. L'esprit qui est rempli de saintes veritez, n'est point susceptible de vaines illusions. Quand le corps est fatigué par un travail assidu, l'esprit, qui a une étroite liaison avec le corps, se

Une personne oïive est en proie au démon, & pourquoy.

Eccli. 33.

se ressent de ses fatigues. Il n'y a pas lieu de craindre qu'il se laisse séduire par les suggestions de l'ennemi. Mais quand le corps est à son aise, & qu'il n'est point fatigué par aucun travail; quand l'esprit n'est point nourri de saintes maximes, alors le demon trouve un champ libre, il peut dresser toutes ses embûches sans craindre aucun obstacle; un esprit vulde de bonnes pensées, ne tarde gueres à être infecté des fausses maximes du siècle. La corruption de l'esprit se répand bientôt jusques sur le cœur. Voilà donc l'homme oisif qui devient, pour ainsi dire, le jouet du demon. Cet ennemi n'a qu'à proposer, il est obéi; on donne dans tous ses pièges, on ne songe pas même à se défendre. Qui donc a rendu le demon si fort, & à qui est-il redevable d'une victoire si complète? Il la doit toute entière à l'oisiveté. C'est l'oisiveté qui l'a introduit; c'est l'oisiveté qui a été cause que ses maximes ont été goûtées; il a fait tous ses progrès, & il est enfin devenu le maître par le moyen de l'oisiveté. *Le même.*

Quand on a pris une habitude à la paresse & à l'oisiveté, on revient rarement au travail.

Il ne faut pas attendre qu'une personne accoutumée à l'oisiveté change de conduite; rien n'est plus dangereux qu'une habitude de paresse, lorsqu'elle est invétérée; on s'accoutume insensiblement à mener une vie fainéante, & plus on persévère dans la paresse, plus on la goûte; toute autre vie paroît insupportable, l'ombre même du travail épouvante. Les livres, par exemple, sont une compagnie tres-agréable pour ceux qui par un travail assidu ont acquis quelque goût pour les sciences: mais les livres sont insupportables à ceux qui ont passé un temps considerable de leur vie sans s'appliquer à l'étude; & vous n'en voyez gueres qui prennent la resolution de captiver leur esprit qui ne s'est jamais contraint. C'est à nous, en déplorant cet extrême malheur, de prendre garde de n'y point tomber. Et puisqu'il est si difficile de se vaincre, exerçons-nous de bonne heure au travail: formons une sainte habitude, qui nous donne autant de facilité pour le bien que les méchans en ont pour le mal, & pour tout ce qui est contraire à leur profession; car si on n'a nul travail réglé, nul emploi, nulle occupation, il faut se dissiper, se répandre au dehors, frequenter toutes sortes de compagnies. Vous comprenez sans peine tous les progrès que le demon fait, lorsque celui qu'il attaque est en de si mauvaises dispositions. *Le même.*

Combien le travail est nécessaire pour vaincre le vice d'impureté.

Qu'on examine de près tous ceux qui sont assez malheureux pour s'être laissé vaincre par le demon de l'impureté; comment ce demon les a-t-il surpris? par l'oisiveté; si d'utiles occupations avoient partagé leur vie, le demon les eût inutilement attaqués; mais parce que le demon les a trouvés oisifs, il n'a eu aucune peine à s'en rendre le maître. Il n'y a donc rien de plus nécessaire, & de plus excellent que le travail pour surmonter le demon de l'impureté. Etes-vous attaqué par ce cruel ennemi, ayez recours à ce remede salutaire; il arrivera rarement que celui-là succombe, qui est exact à s'occuper. Suivez le conseil plein de sagesse que Saint Jérôme donne à Rustique, & vous verrez quelle sera votre force pour vaincre toutes sortes de tentations, & sur tout celle de l'impureté. Faites toujours quelque chose, afin que le demon qui ne tâche qu'à vous surprendre, vous trouve continuellement occupé: *Facito aliquid operis, ut se semper diabolus inveniatur occupatum.* *Le même.*

Comme il y a une oisiveté criminelle, il y a aussi un travail qui ne l'est pas moins, & outre cela tres-inutile; tel est le travail de ceux qui s'empressent si fort pour devenir riches, pour s'agrandir, pour se procurer quelque établissement avantageux dans le monde. Tous leurs soins, toutes leurs poursuites, tous leurs empressements pour ce sujet leur semblent des occupations de grande importance; mais lorsque la mort vient à leur défilier les yeux, ils voyent que ce n'ont été que de vains & d'inutiles amusemens; qu'ils ont couru après une ombre qui s'est toujours dérobée à leurs poursuites, lorsqu'ils croyoient l'embrasser; que toutes ces richesses & ces grandeurs se sont évanouies & dissipées, sans qu'il leur en demeure aucun fruit. C'est alors, dit Saint Grégoire, mais c'est trop tard qu'ils reconnoissent avec douleur, que tous ces biens qui leur avoient paru si grands & si considerables, ne sont que vanité & que néant; leur perte les détrompe de l'opinion trop avantageuse qu'ils avoient eue de leur valeur, & leur fait voir l'inutilité de leurs travaux, & de leurs peines pour en acquérir la possession. *Monsieur de la Font, dans la suite des Entretiens Ecclesiastiques. Entretien pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte.*

L'inutilité des travaux des gens du monde.

Comment peut-on dire, me direz-vous, que cet homme, qui d'une basse condition s'est élevé par son adresse aux premiers emplois de l'Etat, n'a rien acquis, & ne s'est tourmenté qu'en vain? Comment peut-on dire que ce marchand, qui après s'être enrichi par son trafic, a fait bâtir de magnifiques maisons, & acquis les plus belles terres de la Province, a pris en vain tant de peines & de fatigues? Comment peut-on dire que ce sçavant, qui par son étude, & par ses veilles s'est rendu capable d'éclaircir & de débrouiller les affaires les plus embrouillées, & qui est consulté de toute une Province comme un oracle, n'ait veillé & travaillé qu'en vain? Je dis pourtant de tous ces gens-là, que quand le succès de leurs travaux & de leurs fatigues auroit surpassé leurs esperances, s'ils ne rapportent tous ces soins au culte de Dieu, & à l'éternité bienheureuse, ils ont travaillé en vain, & tout ce qu'ils ont fait doit être compté pour rien. *Totâ die meditati sunt inania.* *Le même.*

Tout ce qu'on fait qui n'a point de rapport à Dieu ni au salut, est compté pour rien, & est inutile.

Que diriez-vous, dit Saint Chrysostome, d'un General d'armée qui prendroit de grands soins & de grandes peines pour se bien loger, & pour ne manquer de rien dans un camp qu'il doit quitter le lendemain? Ne diriez-vous pas qu'il se tourmente, & qu'il se fatigue en vain: *Stulto labore consumeris.* Que disons-nous des enfans qui sont trop adonnés au jeu, & qui employent tout leur temps à bâtir des maisons de bouë, ou à faire des châteaux de carte? Nous traitons leurs jeux de puerilités; nous rions de leur voir faire de leurs petits jeux leurs grandes affaires; nous nous moquons de leurs larmes & de leurs cris, quand quelqu'un renverse du pied leurs maisons de bouë, pour les retirer de ces vains amusemens, & pour les obliger à s'appliquer à quelque chose de solide. Voilà le jugement que Dieu & les Saints font de nos plus importants desseins, de nos plus grandes entreprises, de nos plus précieuses occupations, lors que nous ne les referons qu'aux commodités & aux aises de cette vie: *Totâ die, disent-ils de nous, meditati sunt inania.* Ils nous considerent

Psal. 2.

Peines & travaux inutiles & sans fruit.

Exod. 18.

comme des enfans qui passent leur vie à d'inutiles amusemens; ils traitent de puerilité & de bagatelles, ce que nous appellons nos plus importantes affaires; ils rient de nous voir travailler avec tant d'ardeur & d'application à des établissemens que la mort doit renverser en si peu de temps. Travail inutile, soins superflus, occupations vaines & sans fruit; c'est ce que font la plupart des hommes. *Le même.*

Continuation du même sujet.

Psal. 89.

C'est dans cette vûe que le Prophete Roi compare tous les desseins, tous les emplois, & toutes les occupations des hommes, qui ne tendent pas à ce but, à des filets, & à des toiles d'araignées: *Sicut aranea meditatuntur. . . cogitationes eorum, cogitationes inutiles.* Vous voyez que ce pauvre animal travaille sans cesse, & s'éventre à faire de petits filets; à quoi aboutit tout son travail, à quoi destine-t-il ses rets? ce n'est qu'à prendre quelques mouches. Voilà la comparaison que ce saint Roi Propete animé de l'esprit de Dieu fait des occupations qui semblent les plus importantes aux hommes, de l'établissement de leur maison, de l'heureux succès de leurs entreprises. Tout cela n'est à ses yeux, & à ceux de Dieu même, qu'une occupation d'araignée, si nous ne rapportons à la gloire du Seigneur, & à notre bonheur éternel, les travaux que nous prenons pour réussir en ces desseins. Comme l'araignée, dit Saint Jérôme, travaille beaucoup & n'avance gueres; ainsi les hommes, qui ne travaillent que pour le monde, & pour des interêts temporels, & qui ne rapportent point leurs travaux à une fin plus relevée, ne font que des toiles d'araignées, dont ils ne doivent point attendre de fruit. *Le même.*

Le prétexte de la naissance & de la condition n'autorise point l'oïveté.

Psal. 72.

Ceux qui prétendent s'exempter du travail, parce qu'ils sont d'une condition distinguée, & qui croient par là autoriser leur oïveté, se tirer de la lie du peuple, & jouir en repos des commoditez de la vie, sont rebelles au commandement de Dieu, & ne satisfont point à sa justice; parce qu'ils ne sont pas dans le travail des hommes, comme dit l'Écriture: *In labore hominum non sunt.* D'où l'on ne peut conclure autre chose, si non que n'ayant point de peine en ce monde, il faut nécessairement qu'ils en ayent dans l'autre, & que ne travaillant point avec les enfans de Dieu, ils ne partagent point avec eux le repos de l'autre vie. Disons plus, le travail ne nous est pas seulement nécessaire comme une soumission que nous devons à la loi de Dieu, & comme une amende honorable que nous faisons à sa justice; il n'est pas seulement nécessaire pour expier le peché, mais encore pour nous précautionner contre le peché. *Pris des Discours Chrétiens, Sermon sur l'Oïveté.*

Le travail est un moyen efficace pour conserver l'innocence.

Psal. 34.

De tous les moyens que Dieu nous a donnez pour conserver l'innocence, le plus efficace, sans doute, c'est le travail, & une occupation utile. Sans cela, notre ame, loin de porter de bons fruits, ne produit que des épines & de mauvaises herbes; & je ne sçai si ce n'est point là le sens de ces paroles du Prophete: *Retribuebant mihi mala pro bonis, sterilitatem animæ meæ.* Ils me rendoient le mal pour le bien, & causoient la sterilité de mon ame. Comme s'il vouloit nous insinuer par ces paroles, que si l'homme, qui est la terre de Dieu, si soigneusement cultivée par sa providence, si régulièrement arrosée des bénédictions de sa grace, si doucement échauffée des rayons de sa miséricorde; si cette terre

ainsi cultivée, arrosée, échauffée ne produit pas de bons fruits, il faut nécessairement qu'elle en produise de mauvais; & que l'on trouve la sterilité où l'on ne trouve pas l'abondance. *Le même.*

Il est certain que l'oïveté est la source de tous les vices, & l'école dans laquelle on apprend tous les crimes. C'est dans cette école que tous les libertins apprennent à faire la débâche, & à vivre dans le desordre. Une eau qui n'a point son cours, & qui est sans mouvement, n'engendre que de la pourriture, des insectes & des serpens, & l'homme qui languit dans une oïveté tranquille, n'enfante que des monstres qui désoient la République. C'est dans cette école que le pere de famille apprend à dissiper son bien, à négliger ses enfans & ses domestiques, à lier & à entretenir de méchans commerces. C'est dans cette école que la femme mondaine apprend à mener une vie sensuelle, à courir de spectacle en spectacle, & à donner tout son temps au divertissement & au jeu. C'est dans cette école que cette misérable apprend à nourrir son luxe, & à chercher tous les vains ornemens que sa curiosité invente tous les jours, pour attirer les yeux, & souvent les passions des hommes, au grand préjudice du salut des uns & des autres. C'est dans cette école, en un mot, que tant de gens apprennent à commettre les plus grands crimes, les larcins, les meurtres, les adulteres. *Le même.*

Comme l'oïveté est la source de tous les vices.

Tenez pour une verité constante, dit S. Jérôme, que l'oïveté est la mere de tout peché, & en particulier, de tout ce qui s'appelle cupidité & impureté. Pendant que Samson fit la guerre aux Philistins, il fut toujours victorieux; mais du moment qu'il se reposa dans le sein de Dalila, l'esprit de Dieu se retira de lui, & le laissa vaincre & enchaîner par ses ennemis. Pendant que David fut à la tête de ses troupes, & occupé des affaires de son Etat, il ne fut touché d'aucune passion; aussi-tôt qu'il eut suspendu ses exercices, & commencé à goûter les douceurs d'une vie oïveté, violant les droits de la nature, il enleva la femme de l'un de ses sujets, & fit tuer son mari. Son fils Salomon tout de même, conserva sa sagesse & son innocence, tandis qu'il fut occupé à bâtir le Temple; mais ce grand ouvrage achevé, & l'oïveté succédant à cette grande occupation, il s'abandonna à l'amour des femmes, il tomba dans l'idolâtrie, & fit élever des idoles sur les autels du vrai Dieu. *Le même.*

L'oïveté est particulièrement la mere de l'impureté.

O oïveté que tu es funeste, & cependant que tu es commune dans le monde! Car qu'y a-t-il de plus ordinaire, que d'y voir des gens qui n'ont point d'autre occupation que celle qu'ils donnent à leurs plaisirs, à la bonne chere, au jeu, à des spectacles, ou à des visites inutiles, & le plus souvent dangereuses? Quoi de plus commun que d'y voir des gens qui n'ont point d'autre emploi que de courir tous les jours de quartier en quartier, de maison en maison, pour s'instruire des nouvelles du temps, ou de tout ce qui se passe dans les familles, pour avoir le plaisir d'en faire le conte & l'histoire? Quoi de plus commun que d'y passer toute la vie en des entretiens de curiosité, & des conversations prophanes? Et ce qui est plus étrange, c'est que l'on compte pour rien de passer ainsi la vie, l'on ne s'en accuse point, comme si la chose étoit innocente. L'on se confesse bien des pechez que l'oïveté fait commet-

Combien l'oïveté est commune dans le monde.

tre;

tre ; mais l'on ne s'accuse point de l'oïveté même, ni de la perte du temps, duquel on fait un si mauvais usage, les riches sur-tout qui ne jugent du bonheur de leur condition que par l'avantage qu'ils ont de n'être point obligés au travail, & de goûter en paix les douceurs de la vie, si toutefois on doit nommer avantage ce qui est l'occasion & la source des plus grands desordres. *Le même.*

Que peuvent répondre à tout ce que nous avons dit sur ce sujet les femmes mondaines, qui au lieu de donner leur temps à la prière, & à quelque honnête emploi conforme à leur condition, le donnent presque tout au monde, & à leurs plaisirs ? Je ne sçai pas ce qu'elles pourroient répondre ; mais j'apprens du saint homme Job, qu'elles sont dans le plus malheureux de tous les états, n'y ayant rien qui marque davantage qu'une ame est sous la puissance du démon que l'oïveté. Il veille & rode avec inquiétude autour des ames laborieuses & appliquées à leurs devoirs ; mais il dort avec assurance dans celles qui sont oïfives & languissantes, il repose tranquillement à l'ombre de leur mollesse. Un homme oïf est un homme abruti, qui ne se soucie de rien, qui ne s'entretient que de son libertinage, & que le démon fera bientôt tomber dans l'endurcissement de cœur, & dans l'impiété. Et peut-on donner une idée plus affreuse de son état, que celle que l'Écriture nous en fait concevoir par le portrait du Lazare dans son sepulcre ? Quoi de plus horrible que cet homme mort, les mains & les pieds liez, & que les vers commencent à ronger dans son tombeau ? C'est l'image de l'oïveté & du sommeil où est plongé le pecheur ; c'est la figure de ce repos tuesse ; un homme oïf est comme lié & garroté de tous côtez, il n'agit non plus qu'un mort enseveli. C'est l'expression dont se sert un Ancien : *Otium mors est, & vivi hominis sepultura.* Voulez-vous encore quelque chose de plus ? figurez-vous l'état déplorable de Sifara, dont il est parlé au livre des Juges ; quel horrible spectacle, que de voir cet homme étendu dans son sang, & la tête percée d'un gros clou, dont Jahel se servit pour l'attacher à la terre. C'est le fruit de sa lâcheté, qui ne pût vaincre la fatigue qui commençoit à l'épuiser. C'est le fruit de ce sommeil fatal, que lui causerent les vapeurs du lait qu'il venoit de boire, pour éteindre sa soif ardente. C'est le fruit enfin de ce paisible repos pris à contre-temps, & lors qu'il ne devoit songer qu'à la fuite pour mettre sa vie en sûreté. Tel est l'état des personnes oïfives dans le monde. Je regarde les jeux, les entretiens, les vains amusemens, & tout ce qui fait leur occupation, comme un lait agréable, dont elles boivent & se remplissent avec avidité, & qui les endort ; elles sont comme clouées ; car la coutume les y attache si fort, que rien n'est plus capable de les en séparer, & elles passent de leur oïveté une mort éternelle. *Le même.*

Ne nous plaignons point de ce qu'on ne travaille pas dans le monde ; l'on n'y travaille que trop ; mais d'un travail prophane, & par conséquent inutile. L'on y travaille, mais en portant le malheureux fardeau de l'Égypte ; l'on y travaille pour la figure du monde qui passe, pour l'établissement de sa fortune, pour l'entretien d'une vie purement animale, & l'on travaille tres-peu pour un bonheur

Tome III.

éternel. *Le même.*

Si les dangers où sont exposez ceux qui passent leur vie sans rien faire, sont si grands, & si redoutables ; quel sentiment aurons-nous des perils où sont exposez ceux qui étant obligés au travail par la loi de Dieu, passent toute leur vie sans rien faire pour l'éternité, & pour leur salut ? Ce n'est donc pas assez de travailler, il faut travailler pour le ciel, autrement la vie n'est qu'un ouvrage fondé sur le sable, la tempête de la mort emportera tout, & pour parler avec David, ce n'est qu'un ouvrage d'une araignée, que la moindre agitation dissipe en un instant. Travailler beaucoup pour le monde, & ne rien faire pour Dieu, c'est un travail perdu, & qui ne nous avance pas plus que la plus fainéante oïveté. *Le même.*

De routes les passions, la paresse qui nous porte à chercher un continuel repos, est la moins connue & la plus commune. C'est un vice caché, qui cependant désole toute la terre ; il est peu de personnes qui ne s'en trouvent infectées, à l'examiner sérieusement ; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires, que les écueils & les tempêtes ; c'est un charme secret qui suspend les plus ardues poursuites, & les plus opiniâtres résolutions ; & pour en donner une véritable idée, il faut dire que la paresse & l'oïveté sont comme la beatitude de l'ame, qui lui tient lieu de tous les biens. Mais quelle beatitude qui nous fait perdre la véritable félicité ! quelle beatitude qui nous mène à une damnation éternelle ! Ce peché produit en nous une certaine malignité, qui nous inspire de l'indignation & de l'amertume contre toutes les personnes qui nous portent à notre devoir, ou par leurs paroles, ou par leur exemple ; il nous met dans un découragement pour toutes les choses louables où il se trouve la moindre difficulté ; ce qui nous empêche de faire le moindre effort pour remplir nos devoirs les plus importants, & les plus nécessaires. *L'Auteur des Actions Chrétiennes, discours sur la paresse.*

Si la charité nous anime, la paresse & l'amour de l'oïveté nous décourage ; si la charité nous rend tous les devoirs de la Religion faciles, la paresse nous en grossit les obstacles ; si la charité nous applanit les chemins de la vertu, la paresse nous les représente impraticables ; si la charité nous porte à courir dans la voye des commandemens, la paresse nous empêche d'y marcher ; si la charité nous fait trouver de la douceur dans le service de Dieu, la paresse nous en donne du dégoût. La charité enfin est agissante, & la paresse aime l'oïveté & le repos. *Le même.*

La foi nous apprend que nous avons été condamnez dans la personne du premier homme à manger notre pain à la sueur de notre front. Cependant les riches du siècle regardent l'oïveté, comme un titre de leur naissance, & croient que les avantages de leur condition les doivent dispenser d'une obligation imposée à toute la posterité d'Adam. Mais le Prophete nous apprend que pour arriver au bonheur éternel, ce n'est pas assez d'éviter le mal, mais qu'il faut faire le bien ; c'est à-dire, travailler, faire de bonnes œuvres, vaincre les difficultez & les obstacles qui se trouvent dans la pratique des vertus chrétiennes. Ainsi un Chrétien qui ne s'applique point

Ce n'est pas assez de travailler, il faut travailler pour le ciel.

De la paresse & de l'oïveté.

L'oïveté & la paresse s'opposent en tout à la charité.

La vie chrétienne est une vie laborieuse, ennemie de l'oïveté.

Le pitoyable état d'une personne oïfve.

Senec. Ep. 82.

On ne travaille que trop pour des choses inutiles.

à faire le bien, & qui passe sa vie dans une molle & oisive indolence pour la vertu, ne peut légitimement prétendre à ce bonheur. *Essais de Sermons, pour le Dimanche de la Septuagesime.*

C'est par le travail qu'on se fauve, comme c'est par l'oisiveté qu'on se perd.

Matt. 20.

Comme l'oisiveté est la cause ordinaire de la perte de ceux qui s'y abandonnent, l'application au travail que la Providence exige de nous selon les états où elle nous a placez, nous conduit au salut. C'est pour cela que le pere de famille dans l'Évangile promet la récompense à ceux qu'il envoie travailler à la vigne. Car ce n'est pas seulement aux Ministres de JESUS-CHRIST, & aux personnes consacrées aux emplois apostoliques, que ces paroles s'adressent : *Ite in vineam meam.* Mais on peut dire que tous les Chrétiens en general, de quelque condition qu'ils soient, travaillent à la vigne du Seigneur, lorsqu'ils s'appliquent aux fonctions de leur état dans la vue de leur sanctification. C'est là le travail que Dieu exige de nous, & pour lequel nous sommes nez, dit le saint homme Job, comme l'oiseau pour voler... Il n'est pas nécessaire de prouver à la plupart des Chrétiens qu'il faut travailler; leur cupidité, leur ambition, & leur avarice le leur persuadent assez; mais combien peu y en a-t-il qui travaillent pour la fin que Dieu demande? Ils se donnent de grands soins, pour s'établir dans leur exil, & ils ne pensent point à se faire une maison permanente dans leur patrie. *Les mêmes.*

Il faut travailler à des choses dignes de la grandeur de l'homme & de la fin pour laquelle il est au monde.

Les petites choses ne font pas les soins des grands hommes; ce qui pourroit être l'affaire d'un particulier, ne peut être celle d'un Prince: ainsi la grace nous élevant au-dessus de tout ce qu'il y a de plus noble dans la nature, & nous destinant pour des couronnes immortelles, si nous ne travaillons que pour des choses temporelles, & si nos soins ne tendent pas à des fins plus sublimes, nous ne faisons rien qui soit digne de notre rang, ni proportionné à notre condition; nous sommes oisifs au milieu de nos travaux, & lors que nous sommes les plus appliquez à ces choses, nous pouvons dire avec les Disciples du Fils de Dieu, que nous travaillons sans rien prendre. Ah! ne disons point que nous avons exécuté de grandes entreprises; que nous avons été employez à des negociations importantes; que nous avons eu des emplois illustres, dont nous nous sommes glorieusement acquittez; que nous avons composé de beaux ouvrages, que nous avons laissez à la posterité comme le fruit de nos veilles & de nos travaux: les Payens ont fait encore de plus grandes choses, & cependant ils n'ont rien fait dans l'estime de celui qui est l'arbitre de toutes les actions humaines. Que sont devenus leurs projets ambitieux? Que leur reste-t-il de leurs travaux, qu'un peu de fumée & de cendre? Ce n'est donc pas assez pour agir utilement, de faire des choses qui ne peuvent nous être plus profitables que celles des infideles & des reprouvez. Il faut tendre à la fin qui nous est proposée, & rapporter à ce but toutes nos entreprises & toutes nos veilles. Si nous manquons à ce devoir, nous perdons le fruit de nos travaux, & selon l'expression d'un Prophete, nous ne semons que du vent, & ne moissonnons que la tempête: *Ventum seminabunt, & turbinem merent.* *Les mêmes, pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte.*

Osee 8.

Au commencement, & avant que la terre

eût été labourée, Dieu lui commanda de pousser & de porter toutes choses. Que la terre dit le Createur, produise de l'herbe verte, & aussitôt on la vit toute couverte de verdure: mais après le péché, cela ne continua pas de même, & il ne commanda à la terre de produire que par le moyen de notre travail: afin de nous apprendre que c'est pour notre propre utilité que le travail est établi. Il semble à la vérité que c'a été comme une peine & un supplice, quand on lit ces paroles: *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage.* Mais plutôt c'est un avis & un châtement, qui doit servir de remède aux bletures que le péché nous a caillées. *Pris d'un Sermon de Saint Chrysostome.*

Quoi que l'oisiveté paroisse un petit péché, il est pourtant la cause des plus grands défors. Celui qui s'y abandonne, est esclavé d'autant de maîtres qu'il a de passions; & c'est un si grand mal, que le Saint Esprit envoie le paresseux à l'école de la fourmi. Quelle proportion de grandeur d'un disciple qui a pour maître un si petit insecte! Quand nous ômettons de faire le bien, nous ne manquons jamais de faire le mal. Tous les crimes que l'on voit dans le monde, n'ont point d'autre principe; l'exterieur en paroît innocent, mais le fond est une source d'iniquitez; elle envenime les sens, entretient les mauvaises habitudes, enchaîne les puissances de l'ame, dépouille insensiblement l'homme de ce qu'il a de bon & de vertueux, & ne lui laisse que ce qu'il a de naturel & d'imparfait. Si le demon est si vigilant & si actif, quelle victoire ne remportera-t-il point sur celui qui est délaissé, & qui languit dans l'oisiveté? Si ceux qui travaillent jour & nuit à se rendre parfaits, ne peuvent qu'avec beaucoup de peine s'affranchir de sa tyrannie; comment est-ce que l'homme oisif & paresseux pourra se défendre d'un ennemi si importun? *L'Auteur des Actions Chrétiennes, discours sur la paresse.*

L'homme, dit Tertullien, étoit un roi dans l'état de son innocence; mais après son péché, il a été réduit à la condition des esclaves, & pour cet effet Dieu donna au premier homme un habit de peaux, pour lui faire comprendre que toute sa vie ne devoit être qu'un continuel travail, auquel la justice de Dieu l'avoit condamné: *Quasi metallo damnatus pelliculus homo.* Ce Pere fait allusion aux miserables esclaves que l'on faisoit travailler aux mines, & aux criminels que l'on y condamnoit pour toute leur vie, mais que l'on revêtoit de peaux, pour les distinguer par cet habit du reste des hommes. Or Dieu donna au premier homme, un habit de peaux de la sorte, pour lui faire comprendre que toute sa vie ne devoit être qu'un continuel travail. Ainsi tout homme doit travailler en qualité d'esclave, puisqu'il est pecheur; non par caprice & par fantaisie, mais par obligation & par un esprit de penitence. *Pris du Sermon du Pere Bourdaloue, sur l'oisiveté.*

Il en est de même dans l'état de la politique & de la Religion que dans celui de la nature; plus les causes sont universelles, plus doivent-elles répandre d'influences, & travailler au bien des causes particulieres qui leur sont subordonnées. Ainsi nous voyons que le soleil & les astres sont dans un mouvement infatigable; que le cœur, qui est le principe de la vie, est dans une agitation continuelle. Or la même chose arrive dans la politique,

C'est pour nous servir de remède que Dieu a ordonné à l'homme le travail.

L'oisiveté nous paroît un petit péché, mais il est la cause des plus grands défors.

L'homme doit travailler en qualité d'esclave qu'il est devenu par le péché.

Il semble que plus une personne est élevée au-dessus des autres, plus elle est obligée au travail.

& dans la Religion ; & pour en voir la preuve dans la condition du monde la plus élevée, qui est la royauté ; je vous demande qu'est-ce que cette royauté, sinon une servitude précieuse des Princes, qui les assujettit à travailler pour le bien de leurs sujets, & répondre aux desseins de la Providence, qui ne les élève à un poste si éminent, que pour être perpétuellement appliqué à contribuer à la félicité de tous les états ?... De même dans l'Eglise, & dans la Religion, êtes-vous Evêque, êtes-vous Pasteur ? *Forma dignitatis indicatur ministratio.* Une application continuelle doit être la forme de la dignité, & l'ame qui fasse agir tout ce vaste corps. *Le même.*

L'oisiveté nous expose aux tentations de l'ennemi.

Sçachez que vous ne pouvez être oisifs sans être tentez de toutes parts, & exposez aux occasions du péché. C'est pourquoi, comme remarque Saint Jérôme, dans les Monastères de l'Egypte, & dans les déserts de la Thebaïde, les Religieux & les Anachorettes s'occupent sans cesse à des œuvres manuelles, dans la seule vûe d'empêcher l'oisiveté, & de se garantir par le travail extérieur des suggestions intérieures du démon. Hé quoi ! voilà tant de personnes qui se sont détachées du monde, & qui, quoi qu'elles soient d'une vertu consommée, ne laissent pas de travailler, parce que demeurant oisives, elles appréhendent de tomber dans le crime ; & vous qui êtes au milieu du monde, & qui n'êtes alliés que de tentateurs ; vous qui n'êtes que des pécheurs, vous voudriez être oisifs, & vivre dans une assurance tranquille de votre salut ? Ah quelle erreur ! Combien y en a-t-il, dit Saint Ambroïse, que le repos d'une fainéantise a abatus, après avoir été insurmontables aux travaux & aux fatigues de la guerre : *Domant otia, quos bella non frugerant.* Combien dans une vie pénible ont surmonté les tentations du monde, qui se voyant en repos, ont lâchement succombé ? *Le même.*

Sur le même sujet.

Un homme qui n'a rien à faire, est capable de tout faire ; un homme occupé n'a qu'une tentation à craindre ; un homme oisif est susceptible de toutes ; le démon a mille endroits par où l'attaquer, & lui n'en a aucun par où se défendre : il est exposé à tous les traits du démon ; pas un ne porte à faux. L'oisiveté bannit toutes les vertus ; car peut-on les acquérir sans travail ? Elle donne entrée dans un cœur à tous les péchez ; car un homme inutile, dit Job, est souvent un homme abominable : *Abominabilis & inutilis homo.* L'oisiveté a été la cause ou l'occasion d'une infinité de crimes, comme l'Ecriture nous assure ; & elle nous apprend que la source des abominations de Sodome, furent l'oisiveté & l'impudence. *Le Pere Neveu, dans ses Reflexions Chrétiennes, Tome quatrième.*

Jobi 15.

Il faut éviter l'oisiveté pour faire le bien auquel on est obligé.

Nous avons tant de devoirs à remplir, que ceux qui en connoissent la multitude & l'importance, ne se plaignent que de manquer de temps ; & ceux qui en ont de reste, ou ne connoissent pas leurs devoirs, ou sont déterminés à les négliger. Si l'on veut remplir les devoirs attachés à son état, manquera-t-on d'occupation ? Quand un homme n'auroit aucune autre charge, quand une femme n'auroit aucune autre occupation que le soin de leur famille, l'éducation de leurs enfans, que la vigilance sur leurs domestiques, auroient-ils le loisir d'être oisifs, s'ils vouloient s'acquitter de leurs obligations sur ce point ?... Ainsi je les renvoye à la femme forte, qui ne me-

Tome III.

rite proprement ce nom qu'en s'appliquant au soin de la famille, & à la conduite de la maison. Il faut qu'elle sçache manier le lin & la laine, & qu'elle roule le fuseau comme l'ornement de ses mains : *Digni ejus apprehendentur fufum.* Il faut qu'elle sçache dérober quelques heures au sommeil : *Surrexit de nocte, &c.* Il faut qu'elle prépare en été les vêtemens de l'hiver. Voilà, femmes mondaines, l'exemple que le Sage vous met devant les yeux ; vous qui donnez au sommeil & au jeu le temps que vous ôtez au soin de votre famille, & qui croiriez vous ravalier, en vous occupant aux exercices, que le Saint Esprit a marqué comme le partage de votre sexe. *Le même, en partie.*

Prov. 31.

Pour fuir l'oisiveté, il faut s'occuper utilement & saintement.

Ce n'est pas assez de fuir l'oisiveté, & de s'occuper, il faut se bien occuper ; & pour cela, il faut que le travail soit réglé dans son principe. Beaucoup de gens fuient l'oisiveté, & s'occupent beaucoup, mais ils s'occupent mal : ils sont toujours dans l'action, toujours dans le mouvement ; mais c'est la passion qui les met en mouvement, & non pas la raison ou la vertu. A quels travaux l'ambition n'engage-t-elle pas tous les jours un homme qui veut s'élever à quelque prix que ce soit ? Quelles fatigues l'avarice ne fait-elle pas essuyer à un marchand ? à quelles courses, & à quels dangers ne l'expose-t-elle pas ? Quelque inclination qu'ait un voluptueux pour le repos, quels mouvemens ne se donne-t-il pas pour contenter sa passion ? Tous ces gens-la travaillent & se fatiguent beaucoup, dit le Sage ; mais c'est dans la voye de l'iniquité : *Lassati sumus in via iniquitatis, & leur travail est non seulement inutile, mais encore criminel. Le même.*

Sup. 9.

Le trop de travail n'est pas moins préjudiciable au salut que l'oisiveté.

Ce n'est pas assez de s'occuper bien, il ne faut pas trop s'occuper ; ce n'est pas assez que les occupations soient bonnes, il faut y garder des mesures. Quelque réglées qu'elles soient en elles-mêmes, elles ne le sont plus, dès qu'elles sont excessives, & il n'y a gueres moins d'inconvenient à trop faire qu'à ne rien faire. Les occupations trop grandes, quelque bonnes qu'elles soient, dissipent l'esprit, dessèchent le cœur, & ôtent à un homme, & la liberté, & le temps dont il a besoin pour s'occuper de la grande affaire, qui est celle de son salut. Peut-on voir sans pitié, & même sans indignation, des gens qui se piquent d'avoir de la raison, quand on les exhorte à prendre du temps pour penser à leur conscience, & à assurer l'affaire de leur salut, apporter pour excuse que leurs occupations ne leur en donnent pas le loisir, comme s'ils avoient des affaires plus importantes que celle-là. *Le même.*

L'oisiveté est préjudiciable à la jeunesse.

L'oisiveté est la plus grande cause de la débâche des jeunes gens. Elle est la mere des vices ; & il est très-difficile qu'ils l'évitent en cet âge-là. La nature y est portée d'elle-même ; & encore plus dans la jeunesse, & sur-tout après le travail ; & un travail avec quelque contrainte ; tel qu'est celui des études ou des autres emplois. C'est pourquoi quand ils commencent à jouir de la liberté, & être maîtres d'eux-mêmes, ils se laissent aller à l'oisiveté, avec d'autant moins de retenue, qu'ils ont soupiré long-temps après elle, & qu'ils ne connoissent pas le besoin qu'ils ont de travailler en ce temps-là, ni les grands dommages qu'elle leur causera. Dans cette oisiveté, les vices & les mauvaises ha-

Rrr 2

bitudes croissent en peu de temps, comme il arriva à Saint Augustin: on ne pense qu'au jeu, à prendre tous les plaisirs, à chercher les compagnies; & toutes les occasions de se perdre. Pour éviter ce désordre, il faut s'appliquer de bonne heure à un travail réglé, pour se rendre capable & habile dans la profession qu'on doit embrasser; c'est à quoi on est obligé en conscience. *Monsieur Gobinet, livre intitulé, Instruction de la Jeunesse.*

Combien la multitude des occupations est nuisible,

Les uns ne s'occupent de rien, & passent toute leur vie dans l'oïveté, & les autres entreprennent tout, & s'appliquent tellement aux affaires temporelles, qu'il ne leur reste pas un moment pour songer à celles de l'éternité: de sorte que tout accablez qu'ils sont de soins, & d'emplois, on peut dire qu'ils ne font rien; & qu'ils ne sont pas moins oisifs que les autres; parce qu'ils ne font rien de ce qu'ils doivent faire, & que quelque grande chose qu'ils aient faite devant le monde, ils n'ont rien fait devant Dieu... Comme l'ambition & l'avarice sont deux passions insatiables, il n'est rien qu'on n'entreprene, qu'on n'exécute pour contenter l'une & l'autre; on ajoute emploi sur emploi, charge sur charge, embarras sur embarras, accablement sur accablement; on se plonge entièrement dans les soins de la vie, & l'esprit des hommes est tellement occupé des affaires du siècle, que de tout le temps qui compose leurs années, ils ne se réservent presque pas un moment pour travailler au grand ouvrage de leur salut. *Monsieur de la Volpilliere, Sermon de l'oïveté & du travail.*

Pourquoi on doit aimer le travail, & fuir l'oïveté.

Une des raisons qui fait que tous les Saints recommandent le travail, & qu'ils l'ont pratiqué eux-mêmes, a été le dessein de remplir leur vie, de n'y laisser aucun vuide, & d'empêcher qu'ils ne se laissassent surprendre à l'oïveté, sachant bien que tous les momens qu'ils manqueraient d'occupations saintes, il étoit impossible qu'ils n'en eussent de mauvaises. D'où vient que les anciens Solitaires avoient coutume de dire, que celui qui travaille n'est attaqué que d'un seul démon; mais que celui qui ne travaille point en a une infinité qui lui font la guerre; & communément on appelle l'oïveté la mere de tous les vices, & la source de tous les dérèglemens; c'est l'inventrice de toutes les malices, comme parle le Sage; & S. Isidore l'appelle la forteresse de toutes les passions, parce qu'elles y sont toutes en sûreté contre les attaques des inspirations divines. Rien même ne les y peut forcer, parce qu'un homme oisif n'a d'autre but que de les contenter. *L'Abbé de la Trappe, 2. Tome des Devoirs de la Vie Monastique.*

L'homme est fait pour le travail.

Il n'y a qu'à regarder l'homme pour juger qu'il est fait pour le travail. Toute la disposition de son corps en est une preuve sensible; la mobilité de tous ses organes, le mouvement continuel du sang dans ses veines, & des esprits dans les canaux qui les portent par tout le corps, prouvent manifestement qu'il est fait pour l'action; & cela est si vrai, que lors qu'il est sans action, il languit & s'ennuie, parce que tout ce que nous venons de dire le sollicite au travail... On ne peut douter que l'obligation au travail ne soit égale pour tous les hommes, puisqu'étant tous criminels, ils sont tous condamnés par la même sentence: mais les travaux de tous les hommes ne sont pas égaux ni semblables, les uns doivent exécuter leur sentence d'une manière, & les au-

tres d'une autre; les artisans dans leurs boutiques, les laboureurs à la culture de la terre, les marchands dans leur commerce, les Juges & les ministres de la justice dans leur palais, les soldats à la guerre, & ainsi des autres. Les personnes riches n'en sont pas exemptes; au contraire plus un homme a de bien, plus il a de travail; le soin de ses affaires, & de sa maison n'est-il pas un grand travail, quand on s'y applique comme on doit? Une Dame chrétienne, qui veut s'appliquer au règlement de sa maison, ne manque jamais d'occupation. Croyez-vous que les grands Seigneurs aient été mis au monde pour être assis sur des trônes, & pour être adorés comme des Idoles? Les grands Princes savent par eux-mêmes que leur vie est infiniment plus laborieuse que celle des particuliers. Comme il n'y a point dans le corps naturel de membre inutile, & que tous contribuent à la santé & à la force, & que la tête travaille elle seule plus que tous les autres; il en est de même du corps politique & de l'Eglise. *Monsieur du Tremblay, Traité du jeu.*

L'oïveté est proprement cette paresse, qui est un des pechez capitaux qui perdent les hommes. C'est une langueur opposée à cette vigilance que le Fils de Dieu nous a commandée si fortement dans l'Evangile. Ce n'est pas assez de ne point faire les actions qui sont défendues, on est encore obligé de ne point ômettre celles qui sont commandées, & on est autant obligé d'employer le temps, afin de faire le bien, selon sa condition, dans le cours de la journée, qu'on est obligé à ne point faire de mal... Or il se trouve une infinité de gens qui n'ont presque point d'autre occupation, qui sont ensevelis dans l'oïveté, qu'on peut bien appeler la sepulture d'un homme vivant; & qui, comme parle le Prophete, ont reçu en vain une ame capable de glorifier Dieu sur la terre, & de le posséder dans le Ciel. *Auteur anonyme.*

Sur l'oïveté & la paresse.

En vain nous tâchons de convaincre ceux qui menent une vie oisive par, les seuls principes de la raison, qu'ils ne sont pas si innocens qu'ils s'imaginent l'être, en leur demandant ce qu'ils penseroient d'un domestique, qui voudroit demeurer dans l'inaction, & dans une certaine indifférence, & qui borneroit là tout son mérite, n'entreprenant rien au désavantage de son maître, mais aussi ne faisant rien pour son service. En vain nous les pressons par cette considération: ils se tiennent toujours au même point, & toujours ils nous demandent quel mal ils font? s'ils ravissent le bien d'autrui? & s'ils refusent au prochain ce qui lui est dû? s'ils sont colères, emportez, vindicatifs, médisans, débauchez? Toujours ils nous disent, qu'on n'est point damné, quand on ne fait rien de tout ce que Dieu a défendu; & suivant cette specieuse maxime, qu'ils interprètent à leur mode, ils osent assurer qu'ils sont dans la voye du Ciel; & ils ne font pas réflexion, que cette inutilité de vie, qu'ils couvrent d'un voile d'innocence, est par elle-même criminelle; qu'elle est directement opposée à la Morale de Jesus-Christ; que mille fois dans l'Evangile il l'a frappée d'anathème; & pour tout dire dans un seul mot, que selon les regles fondamentales de notre foi, c'est un tres-grand mal devant Dieu, que de ne point faire de bien. *Le Pere Giroult, Sermon sur la vie inutile du monde.*

Les personnes oisives se croient innocentes mais elles se trompent tout-d'un-coup.

La plus grande partie des hommes passent leur vie dans l'oisiveté, & le compte qu'ils rendront à Dieu là-dessus.

On laisse couler les jours, les mois, les années, toujours également vuides & sans merites. La jeunesse passe : l'âge qui la suit, pour être plus meur, n'est pas plus appliqué : la vieillesse, dont le propre est d'agir par habitude, tient toujours le même cours ; & dans cet état l'on voit tranquillement finir la carrière, & le terme s'approcher. Mais quand enfin il est venu ce fatal moment, qui tranche le fil de la vie ; & qui rompt tous les engagements du siècle : disons mieux, quand ce moment est passé, & que l'ame est présentée au tribunal de Dieu, pour lui rendre compte ; c'est alors, mais trop tard, qu'elle découvre l'illusion qui la trompoit, & qu'elle commence à reconnoître son aveuglement. Quelle confusion, quel regret, de n'avoir rien dans les mains que l'on puisse offrir à Dieu ! En présence de ce Maître exact & severe, qui veut que tout profite, & que rien ne soit perdu de ce qu'il confie à nos soins : à ce jugement, où l'on ne reçoit qu'à proportion de ce que l'on apporte & que l'on donne ; quel desespoir de n'apporter rien avec soi, & de n'avoir pas mieux travaillé à se pourvoir ?

Le même.
 Cette vie oisive est un état de peché, & d'un peché habituel. Car de quoi est-elle composée, sur-tout parmi les gens du grand monde ; parmi les personnes distinguées, ou par la fortune, ou par la qualité. Je l'ai dit, & je le redis : une certaine suite de parties & de divertissemens, ménagés selon les temps, & differens selon les différentes saisons. Voilà souvent toute leur vie. Mais outre que presque tous ces divertissemens pris en particulier, sont criminels, une vie qui les renferme tous, ou qui passe de l'un à l'autre, afin que le changement en ôte le dégoût, ne doit-elle pas être regardée comme criminelle ? Et c'est ce que nous appelons vie oisive, vie fainéante.

Le même.
 Nous voyons tous les jours des femmes qui se croient fort devotes, parce qu'elles emploient beaucoup de temps auprès des autels, qu'elles entendent plusieurs Messes, qu'elles font de longues prières à l'Eglise, pendant qu'elles laissent leurs maisons dans le desordre, leurs biens dans la dissipation, leurs domestiques sans regle, & leurs enfans sans éducation & sans discipline, négligeant ainsi par une fausse piété les devoirs les plus essentiels de leur état, & les soins les plus importants d'une femme vertueuse solidement chrétienne. Ne voyons-nous pas dans les Proverbes, que la femme forte dévançoit le jour, & qu'elle voyoit souvent lever l'aurore pour donner de l'ouvrage à ses filles, & leur apprendre elle-même à tourner le fuseau, & à travailler de leurs propres mains ; & quoi qu'elle fût d'une qualité distinguée dans le monde, elle ne jugeoit pas cette application indigne de sa naissance. *Livre intitulé, Instruction Chrétienne pour l'Education des filles, ch. 7.*

Il faut avouer que le panchant des femmes les porte naturellement à la bagatelle, elles s'occupent trop de petites choses. Leurs parures, leurs visites, leurs conversations, leurs intrigues, les amulent ; ces objets frivoles épuisent toute l'activité de leur ame ; le soin de leurs corps l'emporte sur les soins les plus importants & les plus nécessaires ; à moins que la situation de leurs affaires ne les réveille de cette indolence, & de cet assoupissement. Si vous me demandez de quelle maniere elles

devroient s'occuper ? Je vous dirai qu'elles devroient se donner de bonne heure à travailler pour les autels, ou s'occuper au ménage, si c'est leur condition, & non pas dormir tout le matin, passer du lit à la toilette, de la toilette à la table, de la table au jeu, & du jeu aux visites & aux conversations inutiles ; cette vie oisive, & remplie de mollesse, n'étant propre que pour engraisser le corps, & lui donner de l'embonpoint, à nourrir les passions, à les rendre plus vives & plus vehementes, & à entretenir le feu de l'amour deshonnête. *Pris d'un Auteur anonyme.*

Je ne dis pas seulement que les travaux de la plupart des hommes sont steriles pour le ciel ; personne n'en doute : mais je dis que souvent ils sont instructueux même pour le temps, & par rapport à l'objet de leurs desirs. L'ambition la plus empressée n'est pas toujours suivie du succès qu'elle attend, son empressement met souvent obstacle au progrès de la fortune : *Vana est spes illorum, laboros sine fructu ; & inutilia opera eorum*, dit le Sage en parlant des hommes du siècle que la cupidité met en mouvement. Les dispensateurs des graces ne sont pas toujours justes au mérite, mais souvent par justice ils frustrent les prétentions trop vives d'un ambitieux que nulle grandeur ne rassasie. L'avare ne vient pas toujours à bout d'accumuler des richesses par ses soins & par ses travaux ; il en est que l'avarice a ruinés, comme il en est d'autres que la profusion enrichit. *Sermon manuscrit du P. François Castron.*

Faut-il vous enseigner, écrivoit Saint Jérôme à une grande Dame Romaine, faut-il vous enseigner à quoi vous devez vous occuper pendant la journée ? Est-ce qu'une femme n'a pas assez d'affaires dans sa famille ? n'y a-t-il point de domestiques sur lesquels il faille veiller, afin qu'ils s'acquittent des devoirs d'un bon Chrétien ? n'y a-t-il point d'enfans à instruire ? n'y a-t-il point de prière à dire, ou de lecture pieuse dont on s'entretienne ? Si après cela il vous reste du temps, honorez Dieu par le travail de vos mains, & faites des ouvrages, qui en vous divertissant vous occupent : car enfin, dit ce même saint Docteur, c'est une erreur de se persuader que votre qualité vous dispense de ces exercices, & que votre naissance vous exempte des devoirs auxquels tous les Chrétiens en general sont obligés. N'est-ce que pour les pauvres & les miserables que cet arrêt de la justice de Dieu a été prononcé : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ? Comme les Grands & les petits, les riches & les pauvres ont tous generalement contracté le peché d'origine, ils sont tous engagés au travail, & également obligés à fuir l'oisiveté. Mais, dites-vous, nous ne faisons point de mal, nous tâchons seulement de passer le temps. Vous ne faites point de mal, dit S. Chrysostome ; & de bonne foi, n'est-ce pas faire du mal que de ne point faire du bien ? Si vous aviez un serviteur, fidele, sobre, modeste, qui cependant restât tout le jour les bras croisés, sans s'acquitter de ce qui regarde votre service, diriez-vous que ce seroit un bon serviteur ? Ne le chasseriez-vous pas au contraire de votre logis comme un fainéant & un homme qui vous est inutile ? Mais il ne vous fait point de tort ? N'importe, diriez-vous, il ne fait pas de bien.

Les travaux de la plupart des hommes sont inutiles, même pour leurs prétentions.

Sap. 3.

A quoi les femmes doivent s'occuper dans leur domestique.

Peinture d'une vie oisive & fainéante.

Fausse dévotion des femmes qui négligent le soin de leur domestique, pour passer le temps dans les Eglises.

Vaines occupations des femmes, & à quoi elles devoient s'occuper.

& il ne s'acquitte point de son devoir, & il merite d'être traité comme s'il me faisoit tort. *Le Pere de la Ruë, Sermon pour le Mardi de la semaine de la Passion.*

Nos occupations iemiles feront exa-minées au jugement de Dieu.

Ne pensez pas qu'il n'y ait que l'oïsveté qui soit recherchée dans le compte terrible, que Dieu demandera à tous les hommes du temps qu'il leur a donné; la plus grande partie de nos occupations ne seront pas traitées moins rigoureusement que ces sortes d'inutiles. Je n'entens pas seulement ici parler des occupations qui sont manifestement criminelles, je parle d'un Artisan, d'un Marchand, d'un Avocat; quoi qu'un Laboureur ait la sueur sur le front depuis le matin jusqu'au soir, quoi que le Marchand soit tout le jour à son comptoir, hélas! parmi ces différentes occupations qu'il y en a d'inutiles pour le ciel! Les uns & les autres après avoir bien travaillé, en sont-ils meilleurs & plus gens de bien? Pendant leurs occupations, élevent-ils leur cœur à Dieu, & offrent-ils au Seigneur ces petites peines, afin qu'il les agrée, & qu'il leur en tienne compte? Mais ceux qui sont d'une profession plus relevée, ont-ils des sentimens plus équitables? *Le même.*

La plus grande partie de la vie des gens du monde se passe dans l'oïsveté.

Que l'oïsveté consume la plus grande partie de la vie des gens du monde, c'est ce qu'on ne sçauroit nier. En effet, à juger des choses comme elles sont, & pour commencer par la plus belle saison de la vie, à quoi l'employe-t-on? L'occupation des jeunes gens est de n'en avoir aucune: ce qu'ils ne donnent pas aux necessitez corporelles, ils le donnent au jeu, à la galanterie, & à cent choses qui font pitié. Ces sortes de personnes commenceront à compter les vingt, les trente années, sans pouvoir compter autant de jours donnez à Dieu; & comme dans ces âges les passions sont vives, on donne tout au plaisir, & par un étrange aveuglement, on se persuade qu'il lui faut tout donner, &c. *Le même.*

Le moyen de se préserver des mauvaises penées, c'est de mener une vie occupée.

Fuir l'oïsveté est un puissant moyen pour se garantir des pensées impures. La raison est que le demon, qui veille toujours pour nous surprendre, ne manque point de nous attaquer dans les momens où il se persuade que nous sommes plus foibles, & moins en état de lui résister; c'est pourquoi il dresse des embûches particulièrement à ceux qui sont oïsvs; il laisse en repos les personnes laborieuses; il sçait qu'un esprit occupé n'est gueres susceptible de ces illusions. Travaillez, dit Saint Jérôme, de crainte que la main cessant de nettoyer le champ de votre cœur, il ne se remplisse de ronces, c'est-à-dire, de pensées criminelles. *Monsieur Lambert, Discours quatorzième de la Chasteté.*

Ce que l'Ecriture entend proprement par oïsveté.

Quand le Fils de Dieu dit dans la parabole de l'Evangile à ceux qu'il appelle pour travailler à la vigne, à la dernière heure: *Pourquoi demeurez-vous la oïsvs durant tout le jour?* Le sens de cette parabole n'est pas que ces gens-là étoient toujours demeurez sans rien faire, puisqu'ils sont la figure de tous ceux que Dieu appelle tard à son service, lesquels il trouve souvent plus engagés dans les soins du monde, que ceux qu'il appelle dès la jeunesse, & dans un âge peu avancé: mais le Sauveur nous marque par là, que toute occupation, qui est uniquement du monde, & pour le monde, est une oïsveté devant Dieu; au lieu que Saint Augustin dit de ceux qui ont quitté tous les emplois du monde pour

ne s'occuper qu'à penser à Dieu: *Notrum otium, magnum negotium est.* Notre oïsveté à l'égard des hommes est une grande occupation devant Dieu. Nous pourrions dire de même à ces personnes plongées dans les soins & les occupations du monde: *Vestrum negotium, magnum otium est.* Vos affaires sont une grande oïsveté, vous vous fatiguez à ne rien faire, parce que tout ce que vous faites est inutile pour votre salut. *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes, sur l'Evangile de la Septuagesime.*

August. Ep. 110.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus. C'est ce qu'on peut dire de ceux qui travaillent pour acquérir les biens de ce monde: car quelques richesses immenses qu'un homme amasse par ses fatigues, & par ses courses; à quelque fortune éclarante qu'un courtifan s'éleve par son adresse; quelque grande réputation qu'un sçavant acquiere par les veilles & son étude; tous ces gens-là travaillent en vain, s'ils ne rehaussent tous leurs travaux par une fin plus noble que ne le sont tous les avantages de cette vie: *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Non pas qu'absolument parlant, ils ne recueillent aucun fruit de tous leurs travaux; mais parce que tout le fruit temporel qu'ils en retirent, ne doit point être considéré, & doit être compté pour rien aux yeux de ceux, qui ne doivent se proposer en toutes leurs œuvres & leurs desseins, que l'éternité bienheureuse. De quoi sert en effet à l'homme d'avoir gagné tout l'Univers, s'il vient à se perdre lui-même? Quelque succès avantageux qu'il ait retiré de ses peines, il doit les regarder comme peines perduës & mal employées. *M. de la Font, suite des Entretiens Ecclesiastiques, pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte.*

Travail inutile pour le ciel.

Luc. 5.

L'oïsveté suffit pour condamner la vie de la plupart des femmes du monde, qui ne s'occupent presque jamais que de bagatelles & de choses inutiles, & dont la vie n'est qu'une vicissitude continuelle de divertissemens: elles la passent toute dans les visites, dans le jeu, dans le bal, dans les promenades, dans les festins, dans les comedies; que si avec cela elles ne laissent pas de s'ennuyer, comme elles sont souvent, c'est parce qu'elles ont trop de divertissemens, & trop peu d'occupations serieuses. Leur ennui est un dégoût de s'atteler, pareil à celui de ceux qui ont trop mangé, & il doit être guéri par l'abstinence, & non pas par le changement des plaisirs. Elles se doivent divertir en s'occupant, puisque la fainéantise & l'oïsveté, sont la principale cause de leur ennui. *Monsieur Nicole, dans le Traité de la Comédie.*

La plupart des femmes du monde passent leur vie dans l'oïsveté.

Que jugerons-nous d'une infinité de gens qui se livrent avec tant d'ardeur aux affaires temporelles, qu'ils oublient entièrement celle de leur salut? Ils s'engagent dans un si grand nombre d'emplois, ou par le desir du gain, ou par le mouvement de leur ambition, ou par une humeur inquiète & remuante, qui les rend incapables de demeurer en repos, qu'à peine leur reste-t-il quelques momens pour prier Dieu, pour faire pénitence, pour exercer la charité, & enfin pour s'acquitter des obligations les plus importantes, & les plus indispensables de la Religion. Ne peut-on pas dire que ces gens-là travaillent à la vérité; mais qu'ils ne font pas davantage que ceux qui vivent dans l'oïsveté? *Auteur anonyme.*

Il y en a qui travaillent beaucoup, & qui ne font pas plus que les personnes les plus oïsves.

L'inutilité de la vie des femmes mondaines est la source de la coquetterie, & des assemblées de jeu & de plaisirs; elles ne sçavent que

Fausse excuse de l'oïsveté de dire que

On n'a rien à faire.

faise de leur temps. L'affiduité au travail, qui a toujours été une des plus belles qualitez des Dames Chrétiennes, est odieuse aux Dames mondaines; toute leur étude est de s'occuper de mille riens. On roule les cercles, on est de routes les parties; on se divertit, parce, dit-on, qu'on ne sçait que faire. On ne sçait que faire? Quoi! dans l'état où l'on est, n'y a-t-il plus de devoirs à remplir? L'éducation d'une famille ne demande-t-elle plus ni soins, ni affiduité? N'est-on plus obligé de veiller sur son domestique? Et quand on seroit exempt par son état de ces laborieux & indispensables devoirs, les seules obligations du Chrétien permettent-elles jamais de n'avoir rien à faire? Se fût-on jamais imaginé que des Chrétiens, qui ont tant de pechez à expier, une si grande multitude de devoirs à remplir, & un si terrible compte à rendre, se livrassent à une oisiveté ennuyante, & passassent leurs jours dans les plaisirs du monde, faute de trouver de quoi s'occuper ailleurs? Cependant les jours & les années, toujours également vuides, s'écoulent: la jeunesse passe; l'âge qui la suit, pour être plus meur, n'en est pas plus appliqué à ses devoirs. Le jeu, la compagnie, & tous les autres amusemens suivent un homme de plaisir aussi loin qu'ils peuvent. *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

La plupart des gens du monde passent leur vie dans l'oisiveté.

A voir ce qui fait aujourd'hui comme le fond des occupations ordinaires de la plupart des gens du monde, n'auroit-on pas sujet de demander s'il fuffit dans le monde d'être Chrétien pour n'avoir rien à faire, ou si l'inutilité de la vie ne passe pas pour un vice parmi les Chrétiens? Assenblées d'oisiveté, visites inutiles, entretiens vuides, amusemens frivoles, parties de jeu, promenades, spectacles, plaisirs: voilà à quoi se passe presque toute la vie; au moins jusqu'à ce qu'un revers de fortune, ou un âge usé, condamne les gens à la retraite; & encore alors c'est une oisiveté chagrine qui prend la place d'une molle fainéantise. Les derniers jours de la vie sont plus fâcheux, mais ils ne sont pas moins vuides. On est oisif par nécessité, après l'avoir été par humeur & par plaisir. On diroit qu'il fuffit d'être riche, d'avoir un rang, d'être de qualité, d'être en place, pour avoir droit de perdre le temps. L'inquiétude même où l'on est pour sçavoir à quoi on perdra le temps, est d'ordinaire le seul soin qui occupe. Le repos de la nuit prolongé bien avant dans le jour, ne fut jamais en des gens oisifs une disposition au travail. On se fait une loi, & souvent même un mérite de ne sçavoir rien faire. L'inutilité du repos nourrit la mollesse, la mollesse l'oisiveté, & l'oisiveté le vice, dit le Saint-Esprit. *Le même.*

Tout le monde auroit assez de quoi s'occuper, si on vouloit s'acquitter des obligations de son état.

Il est peu de personnes qui n'ayent une famille à élever, & un domestique dont elles doivent rendre compte. Nulle qui n'ait bien des devoirs à remplir; la grande affaire du salut à ménager; des talens à faire valoir; des jours à sanctifier; & un compte terrible à rendre à Dieu de tous les momens de ses jours, & de toutes les actions de sa vie: & quand on a de telles obligations, a-t-on sujet de passer les jours sans rien faire? A-t-on le loisir de perdre le temps? Certainement quand on pense à ces obligations, & qu'on se représente l'oisiveté dans laquelle vivent tant de Chrétiens: n'auroit-on pas envie de demander si tous les fideles dans la même Eglise sont de la même Religion; ou si ayant tous le même

Evangile, les personnes de qualité sont dispensées par un privilege particulier, de la loi universelle, & des obligations qui sont indispensables à tous les Chrétiens? Mais auroit-on moins de sujet de demander si des gens qui croient les veritez chrétiennes, & qui vivent dans l'oisiveté, sont raisonnables? Que pense-t-on d'un homme qui ayant un procès important à instruire ou à solliciter, une place à défendre, une negociation delicate à conduire, une affaire de la dernière consequence à traiter, demeure oisif, sans rien faire, ou passe tout le temps à se divertir? *Le même.*

On demande quel crime il y a à mener une vie oisive & inutile: mais l'inutilité de cette vie oisive n'est-elle pas un grand mal, puis qu'on est obligé de ne perdre pas un seul moment? Peut-on même trouver un plus grand mal que celui qui est la source, ou du moins l'occasion de tous les autres? Et quel mal avoit fait le serviteur oisif dont parle l'Evangile, qui ne fut condamné que pour n'avoir rien fait? Ignore-t-on que l'inutilité de la vie d'un Chrétien lui tient lieu de crime? On ne fait rien: mais est-on sur la terre pour ne rien faire? Dans le Christianisme les conditions sont différentes, il est vrai, mais les commandemens sont les mêmes; les uns ont plus de loisir que les autres, mais il n'est permis à personne d'être oisif, & de perdre le temps. L'oisiveté, dit le Saint-Esprit, enseigne beaucoup de mal; & aujourd'hui les gens oisifs, si on les en croit, sont les plus innocens. Tout tend des pièges à l'innocence des gens de bien: il n'y a que la prétendue innocence des gens oisifs, qui soit loin des écueils. Qu'on est à plaindre quand on vit dans cette erreur! *Le même.*

L'oisiveté est elle seule un grand mal dans un Chrétien.

Eccli. 33

La naissance, dit-on, l'âge, l'opulence dispensent bien des gens du travail, & de certaines charges, qui sont à d'autres des devoirs indispensables; on fait alors par autrui, ce qu'on ne sçauroit faire de sa propre main. C'est même, selon le monde, une preuve qu'on est de qualité, & qu'on est à son aise, quand on ne fait rien. C'est une preuve qu'on est de qualité, & qu'on est à son aise: mais en est-ce une qu'on est Chrétien? La naissance fut-elle jamais un titre d'oisiveté, à qui est né pour le travail? *Homo nascitur ad laborem.* L'éloge que le Saint-Esprit fait de la femme forte, aussi distinguée par sa qualité que par sa vertu, roule presque tout sur ce qu'elle ne fut jamais oisive. On peut se faire servir, mais on ne sert pas Dieu par autrui. Dans quelle condition l'oisiveté sera-t-elle un privilege? Plus on a de loisir, plus les devoirs de son état, les loix de la charité, les préceptes de la loi obligent; & fût-on seul le Maître de tout l'Univers, on n'a pas droit de mener une vie inutile. Les talens sont inégalement distribués; mais le précepte de les faire valoir nous oblige tous également. Si du moins ceux qui passent leurs jours à ne rien faire pensoient quelquefois à l'obligation qu'ils ont de n'être pas oisifs: mais inutilement prétend-on que l'esprit soit plus chrétien que le cœur; l'inutilité de leur vie est generale. Personne ne peut mieux s'acquitter des devoirs de son état que ces personnes de loisir & desoccupées, & nul qui s'en acquitte moins. *Le même.*

La naissance & la qualité ne dispensent pas les hommes du travail.

Tous les gens du monde ne sont pas oisifs, je l'avoué; mais il faut aussi que vous conveniez avec moi, qu'il y a bien des per-

Il y a des occupations & des travaux dont

on ne tire
pas plus
d'avantage
que de l'oi-
siveté.

752

sonnes qui passent leurs jours, & usent leur santé dans une application d'esprit, & dans une multiplicité d'occupations accablantes, qui par leur faute sont inutiles pour l'éternité. Officiers, Magistrats, Negotians, gens d'affaires: quels jours plus pleins, me direz-vous! quelle plus laborieuse condition! quelle vie moins oisive que celle-là! Une étude qui dessèche, des soins dévorans, une attention sans relâche accompagnent jusqu'au repas & jusqu'au repos. Nul loisir pour se délasser; nul jour sans embarras. Invisibles la plupart du temps à tout autre qu'à des importuns, enlevés dans un cahos d'affaires. Quel solitaire si occupé; & dans quel cloître trouverait-on une si fatigante retraite? Non, ce n'est pas l'oisiveté qui est le vice de ces sortes de gens; on ne peut passer des jours moins tranquilles; & si le Ciel ne se donnoit qu'à de pareilles conditions, peut-être le trouveroit-on à un trop haut prix. Oseroit-on, direz-vous, appeler ces gens-là oisifs? les accusera-t-on de paresse? leur vie aura-t-elle été inutile? Hélas! peut-être pour le moins autant que celle des personnes qui ne font rien, puisqu'elle ne doit pas leur servir d'avantage. Ils ne sont pas oisifs: mais Dieu doit-il leur sçavoir gré de leurs travaux? & des travaux éternellement instructueux, doivent-ils être comptés pour quelque chose? *Le même.*

On peut
travailler
pour Dieu
en s'acquittant
des
devoirs de
son état.

A Dieu ne plaise qu'en condamnant l'inutilité d'une vie oisive, on prétende blâmer les soins qu'on se donne pour travailler chrétiennement, & avec succès chacun dans son état. On sert Dieu, en servant son Prince avec fidélité. On sert Dieu, en faisant valoir son bien selon toutes les règles de la probité, & de la justice. Il y a des devoirs à remplir dans chaque condition, & c'est en s'acquittant de ces devoirs qu'on se sanctifie. L'étude, & l'application entrent dans les devoirs du Magistrat; l'assiduité, & l'action dans ceux des gens d'affaires. Ces occupations tirent leur mérite de leur motif; & elles deviennent chrétiennes dès qu'elles sont selon les règles de l'Evangile. Dieu daigne nous tenir compte de ce que l'on fait même pour soi, quand c'est pour l'amour de lui qu'on le fait; & alors nulle incompatibilité de devoirs & d'affaires. On est homme d'épée, homme de robe, homme d'affaire: mais on est Chrétien. On peut servir dans tous ces différens états le même maître, & on travaille utilement pour Dieu, pour les hommes, & pour soi-même. *Le même.*

On travail-
le inutile-
ment & on
a bien de la
peine quand
on travaille
pour le
monde.

Quand on travaille pour le monde; quand la passion est le principal ressort de tous nos mouvemens; quand l'ambition est le premier mobile de toutes nos actions; quand c'est elle qui absorbe tout le loisir; quand c'est à la cupidité, à l'intérêt qu'on sacrifie son repos, sa santé, sa religion même: on n'est pas oisif, il est vrai; mais tant de mouvemens, tant de fatigues sont-elles moins inutiles pour l'autre vie? Tous les jours sont pénibles; mais sont-ils moins perdus? *Lassati sumus in via iniquitatis*, disent ces victimes de l'ambition & de la cupidité; nous n'avons pas été oisifs; jamais personne ne fut plus occupé; jamais moins de loisir; à force de travailler nous nous sommes même lassés, épuisés; mais c'est dans la voie de l'iniquité & de la perdition: *in via iniquitatis*. Nous avons marché en des chemins rudes & difficiles: mais que nous revient-il de nos travaux!

Sup. 5.

quel fruit de la vaine ostentation de nos richesses? Toutes ces choses sont passées comme l'ombre: *Quid nobis profuit?* Quoi! travailler, s'interdire jusqu'au sommeil; user sa santé, hâter même sa mort pour trop travailler, leur que durant toute une éternité ce travail doit être inutile! *Quid nobis profuit?* Quel chagrin, quel desespoir d'avoir peut-être tant travaillé pour les autres, & de n'avoir rien fait pour soi! *Quid nobis profuit?* Il y a quarante ans, disoit un courtisan à la mort, que je travaille aux affaires de mon Prince, & je n'ai pas donné un quart d'heure à la mienne. *Le même.*

La vie des
Ecclesiasti-
ques ne
doit pas
être oisive.

Si la vie inutile est un crime aux mondains, en sera-t-elle un moindre à ces personnes que Dieu a séparées comme pour lui, & que l'Eglise propose comme des modèles de perfection au reste des hommes? Ces personnes sacrées par leur caractère, dévouées au ministère des autels par état, destinées à louer jour & nuit le Seigneur par office, leurs jours ne sont plus à eux: celui qui les a pris à son service, se les est tous réservés; toute occupation profane leur est interdite: motifs, actions, desirs, leur loisir même, tout doit être saint & sacré. Mais quelle désolation & quel scandale, quand ces Ministres du Seigneur, qu'on ne devoit trouver que devant les autels, pleurant les pechez du peuple, & gemissant sur l'inutilité de la vie de la plupart des Chrétiens, passent leur vie dans une oisiveté fainéante. Les obligations de cet état sont terribles: mais à quoi se reduisent-elles dans ces personnes qu'on ne distingue souvent des laïques, que par une plus éclatante profession d'oisiveté? Seuls à l'abri des misères du temps; seuls affranchis des travaux, & des soins inseparables de toutes les conditions: à quoi consacrent-ils leur loisir? Est-ce à l'étude de l'Ecriture sainte, ou des Peres de l'Eglise? c'est la seule qui puisse leur convenir. Est-ce à instruire & à soulager les pauvres dans les hôpitaux? nul emploi plus conforme à leur état. Est-ce du moins à une retraite édifiante, que le seul zèle du salut des âmes interrompt? la sainteté à laquelle les oblige leur profession, ne trouve pas un meilleur azile. Des gens dévoués au Seigneur ne doivent paroître en public que pour édifier & pour instruire. Etre oisif dans cet état, c'est être indigne de son ministère, & attirer la vengeance de Dieu. *Le même.*

Il y a des gens oisifs dans tous les états, & dans toutes les professions, quoi que dans chaque état & dans chaque profession il y ait beaucoup à faire. Le travail ne manque pas: mais il y a peu d'ouvriers. De vains amusemens prennent la place des occupations les plus sérieuses; & l'on peut dire que l'inutilité de la vie est le vice le plus commun: mais à la fin de la journée, quelle récompense pour celui qui n'aura rien fait? Vous avez travaillé pour le monde, pour votre plaisir, pour vos amis: que ceux pour qui vous avez travaillé vous donnent le salaire... Qu'il est triste de se voir encore éloigné de son terme quand la nuit est venue! qu'il est horrible d'avoir perdu tout son temps sans avoir encore rien fait! S'il faut rendre un compte si terrible, au jour du Jugement, de toutes les paroles oisives, que sera-ce des actions inutiles? que sera-ce d'une vie passée dans l'oisiveté? *Le même.*

Il y a des
gens oisifs
dans tous
les états.

Telas aranea texuerunt, dit le Prophete. Artisans de votre propre fortune, quels fruits de vos empressemens & de vos travaux excessifs?

L'inutilité
de la plâ-
part des

Vous

actions & des travaux des hommes.

Vous avez formé des toiles d'araignées : *opera inutilia*. Rien de plus vain, rien de moins solide que vos ouvrages, dussent-ils persévérer jusqu'à la mort; de quelle utilité vous seront-ils pour l'autre vie? Et de quel avantage même pour celle-ci? Quand est-ce qu'on se détrompera? quand découvrira-t-on l'illusion & le prestige? Nulle fortune digne d'un homme sage, nulle occupation digne d'un cœur chrétien que de travailler à sa sainteté. Elle seule remplit tous nos desirs, fixe la légereté de notre esprit, & nous rendant heureux durant la vie, nous assure un bonheur encore plus parfait après la mort. *Le P. Croiset, 2. Tome de ses Reflexions.*

L'inutilité de la vie d'un Chrétien met son salut en danger.

L'oisiveté est la source de tous les vices. Ces personnes qu'un gros & tranquille revenu nourrit dans une molle fainéantise; ces personnes chargées de devoirs, & ennuyées de leur propre loisir, & de leurs négligences, sont-elles en assurance de leur salut? Quand un Chrétien n'auroit à se reprocher que l'inutilité de sa vie, son salut seroit-il sans danger? Des jours vuides sont un crime à qui a bien des devoirs à remplir. Les jours de la plupart des gens aisés ne sont gueres pleins. Quand on aura ôté le temps qu'on perd dans le monde en vains amusemens, jeux, spectacles, visites, repas, affaires même toutes inutiles pour le salut: que reste-t-il pour l'affaire de l'éternité, & quels soins, en effet, quel temps employe-t-on à cette unique & importante affaire? Que cette conduite des gens du monde prouve bien le petit nombre des élus! Cependant on vit, on dort même tranquillement au milieu de tant de dangers: quelle imprudence! quelle funeste insensibilité! *Le même.*

Les personnes qui font dans l'abondance font plus sujettes que les autres à vivre dans l'oisiveté.

Luc. 12.

Il y a des personnes qui voyant qu'ils ne manquent de rien, croient que c'est pour eux une folie de se donner de la peine, de se faire des occupations, de s'engager dans des travaux, soit de corps, soit d'esprit, desquels ils ne tireroient nulle utilité; & ce sont ceux-là qui se disent à eux-mêmes: *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos, requiesce, &c.* Mon ame, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années; repose-toi, &c. c'est-à-dire, à prendre les choses dans la vérité: vivons dans la paresse, dans la négligence, dans l'oisiveté, jouissons en paix des biens que nous tenons de nos peres, ne nous donnons point de fatigues qui ne serviroient qu'à lasser nos esprits, ou à abatre nos corps. Affranchissons-nous de tous ces soins, de toutes ces peines, de toutes ces inquiétudes. On peut assurer que c'est ces gens-là que regarde cette condamnation: *Matt. 3. Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur, & in ignem mittetur.* Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé & jetté au feu. C'est se tromper grossièrement, de croire qu'il suffise de s'abstenir du mal. Dieu veut qu'on agisse, il nous commande de faire le bien, & veut que l'on précipite dans les flammes éternelles un serviteur inutile. *L'Abbé de la Trappe, Tome premier de ses Reflexions Morales.*

Matt. 3.

Plusieurs passent toute leur vie en pensées & projets inutiles.

Les pensées emportent le temps aussi-bien que les actions, & on peut dire que le temps qu'elles nous ôtent, est un temps perdu, & que celui qui pense inutilement, agit inutilement. Quel moyen qu'un homme vuide, qui n'est plein que de la vanité de ses imaginations, dont l'esprit est affoibli, faute de le soutenir par une application solide, qui n'a que des chimeres dans la tête, agisse avec dessein, qu'il s'attache à des affaires sérieuses, qu'il se propose des cho-

ses qui demandent une force d'esprit qu'il n'a point, & dont il s'est volontairement privé par le malheur qu'il a eu de se faire un plaisir & un état de son inutilité. *Le même.*

Nous travaillons quelquefois toute notre vie pour un établissement, dont nous ne jouissons qu'avec incertitude, & tres-peu de temps; & à peine donnons-nous un instant pour penser à l'éternité, toute certaine & invariable qu'elle est. Ce qui nous occupe tout entiers, n'est, à le bien prendre, qu'une lueur, qui n'a ni solidité ni durée; & dans ce moment auquel les choses paroîtront dans leur véritable jour, nous aurons un regret mortel, qui alors ne nous servira de rien; d'avoir négligé ce qui seul meritoit d'avoir place dans notre cœur, pour suivre des illusions & des phantômes. C'est justement ce que l'on doit croire du travail que nous employons pour nous établir en ce monde, pour y acquérir de grands biens, ou pour y paroître avec éclat, & avec dignité. *Maximes de l'Abbé de la Trappe.*

Vaines occupations de la plupart des hommes.

*Quid hic statis tota die otiosi? Que faites-vous? & à quoi passez-vous votre vie? ou plongez dans les délices de la volupté; ou occupez à vous amasser un trésor de colere, pour le jour de la vengeance, avec ces richesses périssables que vous cherchez avec tant d'avidité; ou courant après de vains & frivoles honneurs qui vous échappent, tournant toujours autour d'un cercle de passions qui se succèdent les unes aux autres, vous avez consumé presque toute votre vie sans rien faire pour votre salut: *Quid hic statis tota die otiosi?* N'est-il pas temps de vous réveiller de l'assoupissement où vous êtes ensevelis? Le moment décisif de votre éternité s'avance; la coignée est déjà mise à la racine de cet arbre, qui demeurera éternellement du côté où il tombera; de cet arbre infructueux, où Jésus-Christ ne trouvera que des feuilles, de vaines apparences de Religion, au lieu des fruits de pénitence qu'il y cherche. J'entens déjà la voix de ce Juge redoutable, qui traitant le serviteur négligent avec autant de severité que le dissipateur, lui demande un compte rigoureux de cette ame qu'il lui a donnée; & du temps qu'il lui a accordé pour travailler à son salut. *L'Abbé de Jarry, Sermon pour le jour de la Septuagesime.**

Sur le sujet me sujet.

Matt. 3.

La plupart des hommes passent une vie toute inutile; ils ont reçu leur ame en vain, comme parle le Prophete; ils en négligent le seul usage pour lequel ils l'ont reçu de leur Créateur, qui est de penser à lui & à leur salut; ils se livrent tout entiers à ce demon du hazard qui préside à leur unique occupation; & après avoir dormi leur sommeil parmi l'illusion des richesses, au réveil affreux de la mort ils ne trouvent rien dans leurs mains. Aveugles que vous êtes, vous avez peut-être blanchi dans cette inutilité de vie; vos mains défaillantes peuvent à peine vous servir à cette vaine occupation; le moment approche, où le serviteur négligent sera jetté dans les tenebres extérieures, où l'on vous demandera un compte rigoureux de tous les instans d'une vie si frivole; le glaive de la vengeance divine, suspendu sur vos têtes, ne tient plus qu'au faible fil de vos jours, prêt à se rompre; attendez-vous qu'une mort imprévue vienne vous surprendre au milieu d'une si malheureuse dissipation? Vous n'avez qu'un pas à faire pour tomber dans un malheur éternel; & vous vous divertissez, lorsqu'il n'y a qu'un moment entre vous & l'éternité? *Le même.*

Sur le sujet me sujet.

Fin du troisième Tome.

